

BIB. DOM.
Cenoman.
S.J. +

<36700045180014

<36700045180014

Bayer. Staatsbibliothek

Opp. 660 m (9)

ŒUVRES
COMPLETTES

DE MESSIRE

ESPRIT FLÉCHIER,

ÉVEQUE DE NISMES,

*Ci-devant Prêtre de la Doctrine Chrétienne, &
l'un des quarante de l'Académie Françoisé.*

TOME IX.

*CONTENANT les Mélanges d'Éloquence,
de Poésie, de Morale & d'Histoire.*

GEUVERES
COMPLETES

DE MESSIRE
ESPRIT BENOIST,
EVEQUE DE WISME,

et de son Frere de Doctrine Chrestienne,
les deux premiers de l'Academie Françoise.

TOME IX.

Contenant les Lettres de l'Academie,
de Poësie, de Morale & d'Histoire.

ŒUVRES COMPLETTES

DE MESSIRE

ESPRIT FLÉCHIER,

EVEQUE DE NISMES,

*ET L'UN DES QUARANTE DE L'ACADÉMIE
FRANÇOISE.*

REVUES sur les Manuscrits de l'Auteur , augmentées
de plusieurs Pièces qui n'ont jamais été imprimées , &
accompagnées de Préfaces , d'Observations & de Notes
sur tous les endroits qui ont paru en avoir besoin.

TOME V. PARTIE I.



A NISMES,

Chez PIERRE BEAUME , Imprimeur-Libraire;

M. D C C. L X X X I I.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

W 6170169

ŒUVRES
COMPLÈTES

DE MESSIRE

ESPRIT FÉLÉCHIER,

EVÊQUE DE NISMES,

ET DE LA SOCIÉTÉ DE L'ACADÉMIE
FRANÇOISE.

Il y a eu sur les Manuscrits de l'Auteur, augmentés
de plusieurs Pièces qui n'ont jamais été imprimées, &
accompagnées de Notes, d'Observations & de Notes
sur tous les endroits qui ont paru en son temps.

Bayerische
Staatsbibliothek
München

TOME V.



A NISMES,

chez PIERRE ELAUME, Imprimeur-Libraire.

M. DCC. LXXII.

Avec Approbation & Privilège du Roi.



PRÉFACE

DE L'ÉDITEUR.

LE Public est depuis long-temps en possession de la plus grande partie des Pièces qui composent ce Volume, les Manuscrits de l'illustre Auteur nous en ayant fourni très-peu qui n'eussent pas été imprimées, & qui appartenissent à la classe des Ouvrages que nous avons réunis sous le titre de *Mélanges*. Nos recherches ne nous ont procuré que deux morceaux de ce genre ; un Poème chrétien, & un Ecrit sur l'Education de M. le DAUPHIN, fils de LOUIS XIV. Ces deux Pièces nouvelles ont été placées dans ce Volume, suivant l'ordre que nous avons suivi, comme le plus naturel, pour la distribution des diverses compositions qu'il renferme.

La diversité des Ouvrages qui forment ces *Mélanges*, a produit quatre divisions, qui sont comme quatre Parties du même Volume. La première contient les Pièces d'Eloquence, dont l'objet n'appartient point à la Chaire ; la seconde comprend les Poésies Latines & Françoises ; on trouve dans la troisième des écrits sur la Morale ; & la quatrième présente quelques Relations qui tiennent au genre historique. Il nous a paru convenable de caractériser ici, en peu de mots, les Pièces qui sont réunies sous chacune de ces divisions.

1^o. *Pièces d'Eloquence*. Il y en a de plusieurs fortes, soit quant à l'objet, soit quant à la destination, & par conséquent elles ne sont pas toutes du

même goût , ni du même style. Les unes sont des Discours de pure imagination , composés à dessein , sur des sujets proposés dans une Société de personnes d'esprit , & paroissent avoir été destinés à être lus dans des espèces de Séances Académiques , où ceux qui composoient cette Société , se rassembloient à certains jours. Nous soupçonnons que cette Société choisie étoit celle de l'Hôtel de Rambouillet : on fait que M. Flechier y fut admis peu de temps après qu'il eut quitté la Congrégation de la Doctrine Chrétienne , & que ce fut-là qu'il jeta les premiers fondemens de sa réputation & de sa fortune. Quoi qu'il en soit de cette conjecture , les Discours dont nous parlons ne peuvent être regardés que comme des jeux d'esprit , assez semblables à ces compositions que les anciens Rhéteurs propoisoient à leurs Disciples , & qui n'étoient propres qu'à exercer le talent dans l'obscurité des écoles. On n'ignore pas combien ces productions , qui ne rouloient que sur des sujets factices , furent décriées dans la suite par l'abus qu'en firent la plupart des jeunes Orateurs , dont toute l'ambition étoit de faire briller leur esprit , & de l'emporter les uns sur les autres par la singularité des idées , la bizarrerie des sentimens , le cliquetis des antithèses , & le luxé des expressions. Le bon goût les a également proscrites parmi nous , & ces sortes de Discours ne sont plus connus aujourd'hui que dans les Collèges , d'où il faut espérer qu'ils seront enfin bannis , lorsqu'on aura su leur substituer des exercices plus raisonnables & plus utiles. Nous n'avons pas besoin d'observer que ces essais de la jeunesse de M. Fléchier , sont loin de la perfection où il porta dans la suite ses compositions Oratoires , par le travail & l'imitation des bons modèles que nous a laissés l'Antiquité.

Les autres Pièces , comprises dans cette division , sont des Harangues & des Complimens d'appareil que M. Fléchier a prononcés en différentes occa-

sions remarquables , soit comme organe & député des Etats de Languedoc , soit au nom du Clergé de France , soit en qualité de Directeur & à la tête de l'Académie Françoisse. Indépendamment de la considération personnelle dont il jouissoit , à cause de sa sagesse & de sa probité , le tour ingénieux & l'extrême délicatesse qu'il mettoit dans tout ce qui sortoit de sa plume & de sa bouche , donnoient un tel prix à ses moindres productions , qu'on se faisoit , en quelque sorte , un devoir de le choisir pour porter la parole dans toutes les circonstances d'éclat , comme le digne représentant des Corps dont il étoit membre. Toutes les Pièces de ce genre qu'on trouve ici , doivent leur naissance à l'opinion si honorable & si bien fondée qu'on avoit du talent de notre éloquent Prélat , dans les différentes Compagnies auxquelles il appartenoit.

2^o. *Poésies Latines & Françoises*. Tout le monde fait que M. Fléchier a dû les commencemens de sa réputation de bel esprit , aux Poésies Latines & Françoises qui le firent connoître dans le monde. Ses succès , dans le premier de ces deux genres , furent les plus brillans & les plus mérités ; soit qu'une longue étude des Poètes du siècle d'Auguste , lui eût rendu le style & les tours de leurs chef-d'œuvres tellement familiers , que leurs images & leurs expressions vinssent d'elles-mêmes revêtir ses idées , soit plutôt , ce que nous serions assez portés à croire , que pour réussir aujourd'hui dans l'art des Horace & des Virgile , il suffisoit de bien savoir s'approprier leur langage , & d'employer habilement les formes qu'ils ont consacrées , sans qu'il soit nécessaire de participer à leur génie. Ce qu'il y a de certain , c'est qu'on trouve dans les Poésies Latines de M. Fléchier toute la pompe & toute la douceur des plus beaux vers des Géorgiques & de l'Enéïde , & qu'il y a dans quelques-unes de ces Pièces , des choses qu'il eût été

difficile aux plus célèbres Ecrivains de Rome , même au temps des premiers Césars , d'exprimer avec plus d'harmonie , d'élégance & de propriété. Peut-être même ces grands Poètes , dont les Ouvrages font encore nos délices , auroient-ils été plus embarrassés que lui à rendre quantité d'objets qui , n'ayant point de rapport à leurs mœurs & à leurs usages , n'avoient pas non plus dans leur langue de termes propres ni figurés pour les peindre à l'esprit. Cette remarque , si glorieuse pour M. Fléchier , fut celle de tous les Savans , lorsqu'il publia son Poëme Héroïque sur le Carrousel de 1662 , Fête militaire & galante , où LOUIS XIV se plut à déployer toute sa magnificence aux yeux de la Nation & de l'Europe entière. On ne put voir , sans admiration , qu'un Poète du dix-septième siècle eût trouvé l'art de rendre , en beaux vers Latins , des choses qui n'ont pas de nom dans l'idiome dont il s'étoit servi pour les décrire. En effet , on a peine à concevoir qu'il ait pu , sans s'écarter du génie de la Langue Latine , réussir à tout exprimer avec autant d'élégance que de précision : les habillemens , les caparaçons , les armes , les évolutions , & jusqu'aux caractères des Seigneurs , qui formoient les différens quadrilles. Ce beau Poëme , accompagné d'une Traduction Françoisse , & orné de superbes gravures , a été imprimé aux dépens du Roi en 1670 , & ce Prince gratifia l'Auteur d'une pension de mille livres , en témoignage de l'estime qu'il avoit pour son mérite.

Quoique M. Fléchier ne fût pas sans talent pour notre versification , & qu'il possédât , comme on le voit par ses autres Ouvrages , toutes les richesses & toutes les grâces de notre langue , les Poésies Françoises qui restent de lui , ne nous font pas présumer qu'il fût jamais parvenu à la célébrité qu'il s'est acquise , s'il eût continué à courir cette carrière , & s'il s'y fût borné. Ce n'est pourtant pas que ses vers

manquent de douceur & d'harmonie ; ce n'est pas non plus que les règles techniques n'y soient exactement suivies ; mais c'est qu'il n'avoit pas reçu de la nature les qualités qui constituent le Poète , au jugement d'Horace , le feu du génie & de l'imagination : *Mens Divinior* , joint à l'élévation des pensées & à l'énergie des expressions : *Os magna sonaturum*. De-là vient que ses vers , parmi lesquels on en rencontre quelquefois d'heureusement tournés , sont en général foibles , traînans , sans couleur & sans poésie. S'il a eu le bon esprit de savoir apprécier lui-même ses talens poétiques , & la prudence de ne pas faire du culte des Muses son objet principal , on peut néanmoins assurer que le temps qu'il leur consacra , ne fut pas perdu pour l'éloquence. On a remarqué plus d'une fois que nos Orateurs célèbres , & nos excellens Profateurs , ont tous accordé quelques momens à la Poésie , & qu'ils y ont toujours gagné ; c'est qu'en faisant des vers , & même des vers médiocres , on perfectionne en soi le sentiment de l'harmonie , on contracte l'habitude de mettre de la douceur & de la justesse dans tout ce qu'on écrit , & l'on parvient à rendre l'oreille plus délicate , plus sensible , & par conséquent meilleur juge des effets que doit produire un style nombreux & cadencé.

3°. *Ecrits sur la Morale*. Cette division présente au Lecteur les réflexions sur les différens caractères des hommes , Ouvrage rempli d'observations fines & profondes , où l'illustre Auteur nous découvre la cause principale de nos erreurs & de nos fautes , dans les illusions de l'amour propre qui égare tout à la fois nos esprits & nos cœurs. Nous avons mis à la suite de cet écrit une nouvelle Pièce qui s'est trouvée dans les papiers de M. Fléchier , & écrite de sa main. Elle a pour titre : *Desseins de M. le Président de Périgni , dans l'éducation de Monseigneur le Dauphin*. Cette Pièce n'est malheureusement qu'un

fragment très-court d'un Ecrit intéressant sur l'éducation du Dauphin, fils unique de LOUIS XIV; Ecrit qui contient les vues du Président de Périgni, sur la nature & l'ordre des études, auxquelles il convenoit d'appliquer le jeune Prince pendant tout le cours de son institution; & M. Fléchier n'a fait que prêter sa plume à son ami, pour développer ce beau plan. Malgré l'état d'imperfection où ce Mémoire est demeuré, nous avons pensé qu'il méritoit d'être conservé, parce qu'on aura quelque plaisir à le comparer avec la fameuse lettre que M. Bossuet, successeur du Président de Périgni, dans la place de Précepteur du Dauphin, écrivit à Innocent XI, en 1679, sur l'éducation de ce Prince, & avec l'excellent Mémoire que le Duc de Montausier présenta à LOUIS XIV, à peu près dans le même temps, pour réfuter les Discours inconséquens & malins des Courtisans, qui censuroient la méthode & les principes qu'on suivoit dans cette célèbre éducation. Si l'on se donne la peine de rapprocher ces trois Ecrits, on verra que le Président de Périgni & Fléchier, avoient, sur cet important objet, les mêmes idées, les mêmes intentions que Bossuet & Montausier.

4°. *Relations Historiques.* Il y a six Pièces sous cette division. Les cinq premières ont pour objet les extravagances & les assemblées tumultueuses des Fanatiques du Dauphiné, du Vivarais, & des Cantons voisins, qui, s'attroupant dans les campagnes pour se repaître des visions de leurs soi-disans Prophètes, préludoient à la révolte ouverte, & à tous les brigandages auxquels ils se livrèrent pendant plusieurs années de suite dans les Cevennes & Pays adjacents. Ces relations, rédigées sur des Mémoires authentiques, & sur le rapport de témoins oculaires, ont été écrites à la prière de M. le Duc de Montausier, à qui la reconnoissance & l'amitié de M. Fléchier ne pouvoient rien refuser; & l'intention de

ce vertueux Seigneur , étoit de les faire servir à dé- tromper ou à confondre le fameux Jurieu , Minis- tre François de la Religion P. R. à Rotterdam , si connu par le délire & les emportemens qui règnent dans ses Ouvrages. Ce grand Défenseur de tous les prétendus prodiges dont la Secte Protestante pou- voit tirer quelque avantage , se méloit lui-même de jouer le rôle d'homme inspiré , & inondoit l'Europe de ses Ecrits prophétiques , jusqu'à exciter l'indigna- tion & le mépris de ceux de son parti. M. Fléchier égaie son récit de plusieurs traits d'une plaisanterie douce & fine , sur la manie & la crédulité du Doc- teur à révélations. Son but , dans ces relations , est de montrer le ridicule & la fausseté des prétendus pro- diges dont on faisoit alors tant de bruit parmi les Protestans , quoiqu'ils fussent à peine capables d'en imposer aux gens les plus grossiers.

La sixième Pièce que nous avons mise à la suite de celles dont nous venons de parler , est d'un genre & d'un caractère bien différent. Elle se trouve , dans les Editions précédentes , parmi les Lettres de M. Flechier ; & nous aurions cru mériter les repro- ches du Public , sur-tout des ames pieuses , si nous l'avions supprimée. C'est un exposé fidelle & très-in- téressant des pratiques austères auxquelles se dévouent les Religieuses de Sainte Claire ; c'est un détail ins- tructif & touchant de la vie pénitente qui distingue cet Institut , de tous ceux dont l'Eglise a permis l'é- tablissement , depuis l'origine des Ordres Monasti- ques jusqu'à nos jours. Rien n'est plus édifiant que cet Ecrit , qui fut adressé à M. Flechier avant son Episcopat , par une de ses Sœurs , Religieuse de Ste. Claire dans le Monastère de Beziers. Quoiqu'il soit possible que M. Flechier en ait retouché le style , il paroît que celle à qui il est attribué étoit une per- sonne de mérite , & digne d'un tel Frère par son esprit & sa piété. On voit avec admiration dans ce

récit naïf & simple d'un Auteur qui ne cherche pas à plaire , ce que le désir de la perfection est capable de faire entreprendre aux personnes du sexe & du tempérament le plus délicat , & combien l'amour de Dieu inspire de courage aux ames pures & généreuses dont il s'est rendu maître. Il les élève au-dessus de leur force naturelle , au-dessus même de l'humanité ; il les rapproche de la condition des Anges , & leur fait mener sur la terre une vie si dégagée des sens , qu'on peut la regarder comme une anticipation de celle dont on jouit dans le Ciel.





DISCOURS

ACADÉMIQUES.

PREMIER DISCOURS.

*La gloire d'un Auteur célèbre est plus grande que
celle d'un parfait Orateur.* 1660. &
1661.

MESSIEURS,

JE ne vois d'abord aucune difficulté dans votre problème ; & je me sens beaucoup soulagé d'être hors de la peine du choix. On compare un illustre Orateur avec un illustre Auteur, & je suis déjà persuadé qu'on ne sauroit bien parler sans bien écrire. Tous ces beaux discours qu'on a ouïs avec tant d'approbation en public, ont été conçus en particulier. On ne les a prononcés sur les tribunes ou dans les chaires, qu'après les avoir travaillés dans les cabinets, & je crois qu'il n'ont eu ces grands succès que nous lisons dans l'Histoire, que parce qu'ils ont été les sujets de la méditation & de la composition de leurs Auteurs. Si donc il y a de la dépendance de l'un à l'autre, & s'il faut être écrivain pour être harangueur, je ne trouve aucune peine à me résoudre, & à dire qu'il vaut mieux bien écrire que bien parler. Mais parce que la question est plus importante qu'elle ne paroît, & qu'elle regarde l'utilité publique, je passe à des raisonnemens plus solides.

Il me semble que j'ai lu dans Platon qu'il y a deux sortes d'éloquence. Une flatteuse, fleurie, fardée, & tout à fait de mauvais bruit parmi les gens de bien, qui ne sert qu'à débaucher les passions & tromper les peuples : mais qu'il y en a une autre sage & philosophique, une prudente & utile,

qui ne s'amuse point à des bagatelles, qui ne prêche que les bonnes mœurs, & qui va droit aux plaisirs solides de l'esprit, ou à la réformation du cœur humain. C'est à peu près la différence des Orateurs & des Sophistes, ou pour mieux dire, de ceux qui haranguent & de ceux qui écrivent. Qu'y a-t-il de plus trompeur & de plus dangereux, que ces harangueurs qui se servent de la force d'un discours animé, & des grâces de la vive voix, pour pervertir les esprits plus souvent que pour les instruire ? Ils peuvent expliquer les vérités, mais ils peuvent les déguiser. Ils ont des douceurs plus sensibles à l'oreille, mais plus à craindre pour le cœur. Ils remuent toutes les passions ; en flattant les sens ils séduisent l'ame ; & la promptitude de l'action & du discours surpassant la promptitude de l'esprit & de l'intelligence, ils entraînent ceux qui les écoutent, & font de leurs auditeurs comme de ces jeunes arbres, qui après quelque résistance, ne pouvant plus supporter la violence d'un torrent qui les presse & qui les secoue, se laissent enfin entraîner à ses eaux, & flottent au gré de ses ondes précipitées. Aussi tous les plus judicieux censeurs nous apprennent qu'il faut se défier de ces beaux diseurs, & qu'on ne sauroit être assez prémunis contre leurs surprises, puisqu'on n'a ni le loisir de juger sur leurs raisons, ni celui de comprendre leurs artifices.

Mais les Auteurs ne sont pas sujets à ces fausses persuasions. Leurs paroles & leurs sens ne se pressent point, & donnant tout le loisir qu'on veut aux réflexions, attendent notre jugement, notre raison, & ne sauroient jamais surprendre. On a le temps de sonder toutes les maximes d'un livre, de sentir si dans les fleurs il n'y auroit point de poison caché, d'examiner tous les points, & de ne se rendre qu'à la force du raisonnement & de la pensée ; de sorte qu'ordinairement on parle pour les sens, & l'on écrit pour l'esprit. Un écrivain gagne ma raison. Un causeur attaque mon imagination & me prend par adresse & par artifice, au lieu qu'un Auteur ne sauroit agir avec moi qu'avec candeur & de bonne foi. De-là, vous pouvez juger, MESSIEURS, qu'il y a du danger à se fier à un beau diseur plus qu'à un écrivain ; que la rapidité d'un discours prononcé est plus à craindre que la maturité de la composition, & par conséquent qu'il est plus avantageux à la République d'avoir de bons Auteurs que de bons Orateurs. Je veux pourtant qu'un

Orateur soit aussi prudent & aussi sage qu'un faiseur de livres, qu'ils soient également attachés à la vérité & à la Philosophie. Ce qui supposé, je ne pense pas qu'on voulût refuser l'avantage à ceux qui écrivent.

Il est vrai qu'il y a des occasions bien pressantes & bien soudaines, où il faut de la chaleur dans la persuasion, & une action vigoureuse pour émouvoir & pour engager les peuples à des délibérations hardies dans les périls de la République. Alors j'avoue qu'un Orateur peut être plus utile qu'un Ecrivain. Il ne seroit pas à propos de porter des livres à une multitude, & de lire froidement en public un discours composé dans le cabinet & à la chandelle. Périclès n'avoit que faire, pour animer ses concitoyens, d'écrire des douceurs & des fleurettes, ou des raisonnemens étudiés. On avoit plus besoin des foudres & du feu de son action, que de ses ornemens & de ses études. Cicéron étoit plus utile à sa République quand il haranguoit contre les desseins de Catilina & contre les désordres d'Antoine, que s'il eût écrit des Tusculanes ou des questions Académiques, parce qu'il s'agissoit d'émouvoir un peuple à la défense de son pays, & qu'il falloit de l'action & de la fermeté, les harangues étant alors plus nécessaires que les livres.

Mais je pourrois dire que les Orateurs se servent de ces occasions aussi-bien pour faire révolter les peuples que pour les contenir dans leur devoir; que Catilina se servit de la harangue pour débaucher ses concitoyens, comme Cicéron s'en servoit pour les animer à la défense du salut public; & que les Gracques n'employèrent pour leurs séditions que cette éloquence active & parleuse. Mais je laisse ce point, & comme je ne prétens pas décrier les Orateurs, je me contente de dire qu'il y a de l'utilité & de l'avantage à écrire.

Haranguer dans une belle assemblée, & emporter par les raisonnemens & les sages adresses de l'esprit un grand nombre d'auditeurs; les ravir par la délicatesse de ses expressions, par la force de ses pensées; leur persuader les vérités, même avec efficace, & voir son éloquence triompher dans un auditoire, c'est à mon gré une occupation admirable & bien utile à la République. Mais comme le principal de cette persuasion consiste dans le mouvement & dans l'instruction d'un discours qui passe avec la voix & les paroles, il n'est

utile que pour peu de temps. L'imagination se relâche, le souvenir se perd, les raisonnemens se confondent, le feu s'éteint, & le temps, qui emporte même l'esprit & la mémoire, en efface toutes les idées. De sorte qu'ils sont utiles pour quelques heures, puisqu'ils persuadent pour quelques momens. Les fleurs de leur éloquence sont comme celles de nos jardins; elles ont un peu d'éclat & de vivacité, mais elles se flétrissent vite. Le feu de leur action est violent, mais il est aussi bientôt éteint; & comme les paroles ne sont qu'un peu d'air, elles se dissipent, & ne sont que pour quelque temps.

Mais les Auteurs ont cet avantage, qu'ils sont utiles en tout temps, & peuvent servir à tous les siècles. Pendant qu'il y aura de yeux & des esprits, ils persuaderont dans le monde. Les fleurs qu'ils étalent n'ont pas tant d'éclat, mais elles ont plus de durée.

Ils travaillent pour l'éternité, leur feu est comme celui des Vestales qui ne meurt jamais. Ce sont des Orateurs perpétuels, des Docteurs qui ont trouvé l'art de ne mourir point, d'instruire tous les siècles, & de parler continuellement par leurs livres. Ainsi je conclus, que la gloire d'un Auteur célèbre est plus grande que celle d'un grand Orateur.

SECOND DISCOURS.

L'éloquence de la Chaire est plus difficile que celle du Barreau.

MESSIEURS,

Ceux qui n'ont qu'une foible idée de l'éloquence Ecclésiastique, & qui se laissent éblouir à je ne fais quel éclat de l'éloquence séculière, se persuadent qu'il n'est rien de plus glorieux que d'avoir des biais & des couleurs pour toutes les causes; d'émouvoir ou de suspendre les esprits dans les délibérations publiques; d'élever les vertus communes, pour faire des Héros en idée; & d'être enfin les dispensateurs de la gloire des hommes, les chefs du conseil des Républiques, & les arbitres de la fortune des innocens & des coupables.

Ils

Ils estiment cette rhétorique flatteuse & fleurie, qui fait débaucher les passions, déguiser la justice devant ses Juges, & faire une agréable violence à ceux qui l'écoutent; & comme ils savent qu'elle a besoin de mille artifices, aussi la considèrent-ils comme une science de grand travail, & d'une acquisition difficile. Au lieu que la rhétorique de l'Eglise, qui ne prêche que les bonnes mœurs, qui n'a que des vérités à découvrir, & qui va droit à la réformation de l'esprit & du cœur, ne leur semble qu'une étude de quelques jours.

Mais j'espère, MESSIEURS, qu'après leur avoir montré l'importance de ce qu'elle traite, les devoirs de ceux qui la prêchent, & la répugnance de ceux qui l'écoutent, ils avoueront que l'éloquence de la Chaire est plus difficile que celle du Palais.

Quelques-uns ont cru que l'éloquence n'a point de matière déterminée, & que tout doit être soumis à ses lois sans restriction & sans réserve. Ils lui donnoient la même étendue qu'à l'esprit, & comme l'un semble n'avoir point de bornes dans l'habitude de connoître & de penser, ils se persuadoient que l'autre n'en avoit point dans l'usage de parler & d'expliquer les connoissances. Ainsi établissant un sujet universel de l'art oratoire, ils faisoient leur Orateur un savant universel, & un homme à triompher sur toutes matières.

Quoique les sages n'aient pas approuvé cette opinion présumptueuse, & qu'ils aient reconnu la foiblesse de nos pensées & de nos discours, je veux bien croire, MESSIEURS, que l'éloquence du Palais est en quelque façon infinie dans sa matière. La diversité des intérêts qu'on poursuit, des lois qu'on défend, des crimes qu'on accuse, demande une présence d'esprit & une activité de grande étendue. Elle examine les actions des hommes vivant devant des Juges; elle blâme & loue les actions des morts dans les assemblées; elle prévoit dans les conseils les événements & les suites des affaires, & se rend en quelque façon maîtresse du présent, du passé & de l'avenir. L'éloquence de la Chaire n'a-t-elle pas la même étendue? N'a-t-elle pas les intérêts des hommes & de Dieu même à soutenir? N'entreprend-elle pas de maintenir les lois divines & humaines? N'a-t-elle pas des crimes à condamner devant des criminels même.

C'est à l'Orateur Ecclésiastique à donner des conseils sa-

lutaires & des précautions pour l'avenir, à louer les Héros des siècles passés, à découvrir les fausses maximes, & corriger les vices du présent. Mais le temps ne le borne point; il faut qu'il passe jusqu'au séjour de l'Eternité, qu'il pénétre jusques dans les lumières de la Divinité, qu'il persuade aux hommes des mystères inconnus & qui sont devant tous les siècles. Ce n'est pas assez pour lui de considérer la morale politique; il faut qu'il explique la morale Chrétienne, & que sans s'arrêter à ce que font les hommes, il étudie & il enseigne ce que fait Dieu même en lui-même.

Ceux qui s'intéressent pour le Palais & qui tiennent le parti de la rhétorique contentieuse, ne manquent pas de nous alléguer que l'Eglise n'a point l'usage de l'état judiciaire, qui fournit les plus grands & les plus beaux ornemens de l'art de bien dire. Il est vrai qu'elle n'a point ce terrible appareil de justice qui rend les tribunaux du siècle formidables; elle n'appelle les criminels qu'au tribunal de leur conscience, & ne leur donne que Dieu pour Juge: bien-loin de souffrir ce bruit tumultueux & ces accusations mutuelles qui rompent la paix dans le sein de la paix des lois, elle veut que ses Orateurs reprennent sans aigreur, & menacent avec charité ceux qui s'égarent. Elle laisse enfin le jugement & la condamnation décisive des pécheurs à celui qui les corrige ou qui les châtie souverainement.

Mais elle ne laisse pas, toute paisible qu'elle est, d'avoir une manière de jugement dans ses instructions. Prononce-t-on aucun discours dans la Chaire, où l'on ne fasse le procès à quelque vice? Ne menace-t-on pas les pécheurs de condamnation & de mort? Ne tire-t-on pas des lois sacrées de quoi convaincre les criminels? & n'y donne-t-on pas des Arrêts Evangéliques. Il n'y a que cette différence, que dans le Barreau & dans les jugemens du siècle, les fonctions sont partagées; l'Orateur défend, la partie accuse, le Juge prononce, au lieu que dans l'art de prêcher, le Prédicateur est bien souvent obligé d'instruire, de corriger, d'accuser, & de juger tout ensemble, selon qu'il convient pour le salut de ses auditeurs.

Si j'examine les devoirs d'un Orateur Evangélique, je suis surpris de la grandeur & de la difficulté de son emploi, qui l'engage à instruire, à plaire & à toucher, non pas un petit nombre de juges, mais une multitude d'auditeurs. Il faut

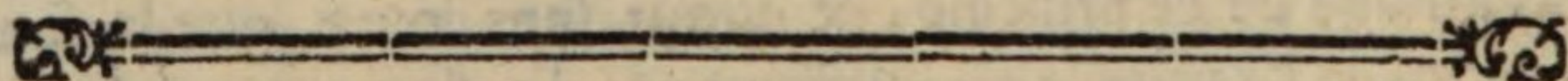
qu'il ménage tant de cœurs , & qu'il ait autant de fortes d'adresses , qu'il y a de différens génies qui l'écoutent ; il a besoin de pénétration pour gagner les subtils , de naïveté pour attirer les foibles , de douceur pour encourager les lâches , de générosité pour vaincre les obstinés , & il doit se faire tout à tous , à l'imitation de l'Apôtre.

Mais je trouve que son emploi oblige de parler avec beaucoup de solidité & avec beaucoup d'artifice tout ensemble , & de joindre les préceptes de l'art & les grâces du discours aux avantages de la grâce & de la nature. Qu'importe qu'un beau diseur , dans une tribune aux harangues , emploie toutes les fleurs de l'éloquence , & fasse le déclamateur & le sophiste. On lui permet de se parer comme un homme de cour , & d'être somptueux en paroles. Mais la Chaire ne souffre point ces ornemens indécens , & ce luxe profane. Elle demande pourtant des soins & des agrémens solides , pour gagner la créance des auditeurs , pour faire aimer la vertu de la Croix , & pour recommander les vertus Chrétiennes. Mais il faut trouver le sage tempérament de ne se servir que d'embellissemens qui soient sans fard , & qui ne faisant aucun tort à l'autorité de la parole , fassent connoître qu'il y a dans les discours , aussi-bien que dans les mœurs des Chrétiens , une modestie qui leur est propre. Qui ne voit donc que cet emploi est d'autant plus difficile , qu'il est important de savoir le ménager ?

Les admirateurs de la rhétorique du Barreau prendront avantage de ce principe , & diront sans doute , que la simplicité de l'Evangile ne souffrant pas des fleurs trop éclatantes , ni une politesse trop étendue , ceux qui l'annoncent sont déchargés du plus grand soin de l'art oratoire , & que la solitude , l'oraison & le Crucifix ont été les écoles , les bibliothèques & les oracles de plusieurs Prédicateurs de l'Evangile. Mais ils ne prennent pas garde que l'Eglise a eu ses Cicéron & ses Démosthène , & que les grands hommes ont cru que tous les dons venant de Dieu , devoient aussi servir à Dieu ; & que sans être usurpateurs ni téméraires , ils pourroient se servir de tout ce qu'il y a de plus riche , de plus précieux , de plus élégant & de plus poli dans le royaume de l'éloquence séculière , sans qu'on s'en choque. On ne s'étonne pas de voir de l'or & des perles dans les temples , & on pare tous les jours les autels de fleurs , sans qu'on s'en offense.

Mais je tire la plus grande difficulté du discours Ecclésiastique, de la répugnance qu'on trouve ordinairement en ceux qui l'écoutent; car les maximes de l'Evangile étant toutes contraires aux inclinations de la nature, il faut une force & une adresse particulière à les imprimer dans l'esprit. L'Avocat n'a qu'à persuader la justice à ses Juges: il se trouve en eux un fond de compassion & d'équité qui les porte naturellement à secourir les innocens affligés, & à punir les coupables insolens. Les droits de la société & de la sûreté publique les incitent à réprimer les dérèglemens. Mais le Prédicateur trouve des inclinations toutes contraires à ses desfeins; un fond de délicatesse qui résiste à l'autorité de la loi, une présomption naturelle qui l'empêche de captiver son entendement, & un attachement à ses sens qui répugne à la loi de son esprit. Quelle peine, MESSIEURS, & quelle difficulté, quand il faut éloigner tant de dispositions opposées.

Lorsqu'un Avocat parle à ses Juges, ils n'ont dans la cause que l'intérêt du devoir & de la justice, les Arrêts qu'ils prononcent ne les touchent point; mais le Prédicateur entreprend de persuader ses auditeurs contre eux-mêmes, & de leur mettre la justice en main pour se punir. C'est à eux & contre eux qu'il parle. Tous ceux qui l'entendent sont les criminels. Quelle hardiesse! quelle entreprise! Après cela, MESSIEURS, ne concluez-vous pas avec moi que l'éloquence de la Chaire est plus difficile que celle du Barreau?



TROISIEME DISCOURS.

Un Général d'Armée, sans les ordres du Souverain, peut se battre en duel pour le bien de l'Etat, étant assuré de la victoire.

MESSIEURS,

QUELQUE sévère que soit l'opinion de celui qui vient de parler, & quelques menaces qu'il nous ait faites, je prends le parti de la valeur & de l'innocence. La raison m'oblige à défendre un Général d'armée devant ses accusateurs & de-

vant ses Juges. On l'accuse , MESSIEURS , & peut-être ne savez-vous pas son crime. C'est un crime d'Etat. Ne jugez-vous pas qu'il a émules peuples , qu'il a renté la fidélité des soldats , qu'il a eu des intelligences criminelles ? Non , MESSIEURS , il vient de sauver l'Etat , & d'en combattre un ennemi ; voilà son crime. C'est un crime de leze-Majesté. Est-il convaincu de trahison ? A-t-on découvert quelque conjuration ? Cette épée qu'il tient encore toute sanglante , a-t-elle entrepris contre son Prince ? Non , MESSIEURS , elle vient de défaire un ennemi de son Prince. Voilà son crime. Est-ce donc un crime de guerre ? A-t-il négligé les droits de la discipline ? A-t-il fait des entreprises dangereuses & imprudentes ? Je ne fais , MESSIEURS , mais je fais qu'il a vaincu l'ennemi , sauvé l'Etat , servi son Prince , & dompté le chef de ses ennemis ; font-ce des conduites & des actions criminelles ?

J'avoue , MESSIEURS , que je n'ai pas justifié dans mes premières pensées ce généreux Capitaine. Quand je me figurois un Général d'armée dans les événemens dangereux d'un duel , je craignois pour l'Etat ; quand je me représentois que c'étoit sans l'ordre du Souverain , je craignois pour lui ; mais quand j'ai pris garde qu'il étoit assuré de la victoire , j'ai vu l'intérêt public à couvert. Quand j'ai considéré qu'il étoit Général d'armée , & qu'il avoit tous les droits du Prince , ayant la conduite de ses armées , j'ai cru qu'il étoit à couvert des reproches & des poursuites du Souverain. Je vois bien , MESSIEURS , que vous demandez des raisons plus fortes & plus convaincantes.

Vous le savez , il y a trois causes qui rendent la guerre criminelle ; le défaut d'autorité , l'injustice de la cause , & la mauvaise intention. Entreprendre sans l'autorité du Souverain , c'est manquer aux premières règles de l'ordre. Soutenir des injustices à force d'armes , c'est offenser le droit public. Faire des guerres par cruauté ou par convoitise , ce sont des intentions criminelles & tyranniques. J'applique ces lois générales à un combat particulier & au duel de notre problème. Il est juste dans sa cause , puisqu'il se fait contre un ennemi. Il est droit dans son intention , puisque c'est pour le bien de l'Etat. Vous n'en doutez pas , MESSIEURS ; il reste donc à examiner s'il choque les lois de l'ordre , & s'il offense l'autorité du Souverain.

Je pourrois dire , MESSIEURS , ce que disoit un déclama-

teur Romain dans une pareille rencontre ; ces occasions sont pressantes , & dans l'état où elles réduisent un bon cœur , elles ne l'obligent qu'aux lois du temps ; ces généreux & ces innocens criminels sont contre les lois , mais c'est pour défendre les lois mêmes : *Necessitas est lex temporis & quidquid fit non legitime pro legibus , melius est.* On n'a pas toujours le loisir de consulter un Souverain éloigné. Mais il faut que j'accorde beaucoup de choses ; il avoit tout le temps & tout le loisir de le consulter. Je dis qu'il n'avoit pas besoin des ordres du Prince , n'en étoit-il pas assuré ? Le Prince l'a mis à la tête de ses troupes ; il l'a établi chef de ses armées ; il l'a mis sur les frontières pour les défendre ; il lui a donné un ordre général de combattre les ennemis , de ménager ses soldats & de donner des combats. En effet , notre généreux Capitaine fait l'art d'abrégé les batailles , de gagner des victoires à peu de frais , de défaire une armée d'une seule main ; il s'attaque au chef ennemi ; il perce le cœur de tous les soldats ennemis en perçant celui de leur Capitaine ; il possède l'art de triompher seul & de n'exposer qu'une tête. Je vous prie , MESSIEURS , faut-il un commandement nouveau toutes les fois qu'il s'agit de vaincre ? Faut-il consulter le Prince toutes les fois qu'il faut le servir ? Et voudriez-vous accuser un cœur si généreux & si fidèle ? Il est vrai , dites-vous , il est généreux , mais il n'est pas innocent ; il a servi l'Etat glorieusement , mais par un crime. Je n'avois pas encore appris , MESSIEURS , qu'il y eût des crimes glorieux & des vertus criminelles ; je ne savois pas qu'il fallût des supplices pour les vainqueurs. Mais non , MESSIEURS , qu'on le juge , que le Conseil d'Etat , que le Conseil particulier du Prince , que le Conseil de guerres s'assemble , qu'on prépare des arrêts , qu'on commence les procédures. Que veut-on ? L'interroger. Son crime est trop glorieux pour ne l'avouer pas. Faut-il lier ses mains ? les voilà toutes teintes du sang ennemi. Veut-on ce cœur ? le voilà comme il vient de l'exposer. Veut-on un fer vengeur pour le punir ? voilà cette épée qui vient de vaincre. Parlez , Sénateurs , qu'a-t-il fait ? il a vaincu. Parlez , Soldats ? il a vaincu. Prince , parlez ? il a vaincu. Parlez vous-même , infortuné Capitaine , & dites comme ce généreux , chez Senèque , qui se trouvoit dans les mêmes peines : *Quem optem nescio hujus judicii eventum , cum crimen meum sit vicisse.* Il n'a pas besoin de raisons pour défendre son droit

& son innocence , & sa victoire le justifie mieux que nos discours & que nos raisonnemens inutiles. Concluons donc qu'un Général d'armée , sans les ordres du Souverain , peut se battre en duel pour le bien de l'Etat , étant assuré de la victoire.

QUATRIEME DISCOURS.

Il est expédient d'avoir des ennemis , & la vertu tire plus d'éclat de la calomnie que de la louange.

MESSIEURS,

QUAND je considère le destin de la vertu , je ne fais s'il faut l'admirer , ou s'il faut la plaindre. Elle a de l'éclat , mais cet éclat éblouit les foibles. Elle mérite tout notre amour & tous nos respects , mais elle fait naître innocemment des jalousies criminelles. Elle a de bonnes & de mauvaises suites ; & comme elle ne paroît jamais sans avoir des approbations & des louanges , elle n'éclate aussi presque jamais sans encourir des censures & des calomnies. Je ne fais si c'est son mauvais destin , ou quelque Providence qui lui suscite ces bonnes & ces mauvaises fortunes ; mais je fais bien qu'elle n'est jamais plus à plaindre que quand on la loue , & qu'elle n'est jamais plus glorieuse que lorsqu'on la persécute , parce qu'elle est obligée de se faire voir dans tout son éclat.

En effet , MESSIEURS , les louanges sont les doux supplices de la vertu ; ce sont des embûches innocentes qu'on lui dresse , des présents dangereux qu'on lui fait , & des récompenses qui lui sont bien souvent pernicieuses : car comme on a donné du poison à des Princes dans des parfums & des gans musqués , ainsi a-t-on bien souvent empoisonné des vertus par les douceurs de la flatterie & de la complaisance. Aussi il n'est rien de plus surpris qu'une vertu qu'on loue ; plus on l'élève , plus elle s'abaisse ; elle se couvre de la pudeur qui , selon Platon , est sa couleur naturelle ; elle se cache quand on veut la faire briller aux yeux du monde ; elle cherche des défauts en elle-même pour se confondre quand on publie ses perfections ; & de peur de devenir or-

gueilleuse, elle paroît modeste & confuse, & croit qu'il vaut mieux être accusée d'un peu de lâcheté, que de trop de tendresse & de complaisance.

Que si la vertu se cache quand on la loue, elle se montre toute entière quand on la persécute; & si elle est humble quand on l'estime, elle est généreuse quand on l'attaque; elle cherche jusqu'à des apparences de défauts pour éviter la présomption, mais elle étale toutes ses perfections quand elle craint d'être opprimée. Aristote dit qu'elle peut découvrir les faussetés qu'on lui impose, confondre ses persécuteurs, & défendre son innocence à force ouverte; & nous apprenons du Philosophe moral qu'il lui est permis de faire elle-même son éloge, & de se donner de justes louanges quand on la blâme injustement. Ainsi cette vertu timide & foible, qu'un peu de complaisance faisoit cacher, devient une vertu glorieuse, & se rend publique par nécessité quand on la veut obscurcir avec injustice; mais je ne veux pas m'arrêter, & je prétends vous faire voir que la vertu, bien loin d'éclater sans ennemis, ne sauroit subsister sans eux.

Je pourrois ajouter, MESSIEURS, que la vertu ne sauroit paroître sans opposition, & qu'elle est à peu près comme la monnoie, qu'on n'estime bonne qu'après les épreuves. Lorsqu'elle est en repos & qu'on la loue, on a droit de la soupçonner; on peut la prendre ou pour un vice déguisé qu'on flatte, ou pour un fantôme de vertu qu'on chérit, ou pour un instinct naturel & un effet du tempérament qu'on estime, ou du moins pour une vertu lâche & délicate, qui ressemble à ces fleurs naissantes que la moindre pluie & le moindre vent abattent. Je pourrois dire avec le Poëte :

Imperia dura tolle, quid virtus erit?

Je pourrois alléguer la maxime des contraires, dont la Philosophie fait tant de bruit, & faire éclater la vertu par l'opposition des ombres & des obscurités de la calomnie; mais j'ai une raison plus pressante, & je ne veux pas abuser de l'honneur de votre audience.

La louange, MESSIEURS, n'est qu'une suite & une récompense assez foible de la vertu; elle-même est son prix & sa gloire : *Ipse sibi pretium virtus... nil indigna laudis*, dit un de nos Poëtes. Mais la force & la générosité est de l'essence de la vertu même. C'est ce qui a fait dire à saint Denys que

le vice étoit naturellement infirme , & qu'il n'appartenoit qu'à la vertu d'être forte. C'est ce qui oblige saint Ambroise d'affurer que la force est une vertu générale , ou pour le moins , une condition nécessaire à toutes les vertus , comme parle saint Thomas dans sa Théologie morale. Si bien qu'une vertu , bien loin d'éclater , ne sauroit même subsister sans force , & par conséquent sans ennemis. Aussi la providence du Créateur , pour lui donner de l'exercice , l'environne d'ennemis ; nos mouvemens déréglés lui font la guerre comme des ennemis domestiques ; les passions d'autrui l'attaquent comme des ennemis étrangers ; l'envie & la calomnie l'assiègent continuellement ; notre complaisance & nos louanges la persécutent. Je conclus donc *que pour faire une vertu véritable , il faut prétendre à quelque perfection. Que pour arriver à quelque perfection , il faut de la force. Que pour exciter cette force , il faut de la résistance. Que la résistance nous vient des ennemis. Qu'ainsi pour être vertueux il faut avoir des ennemis.*

Tous les Philosophes n'ont pas connu cette vérité ; les uns nous ont représenté la vertu comme une beauté délicate qui ne se nourrit que de louanges , & qui ne se couronne que de roses ; ils lui ont donné des grâces & des attraits comme aux plus lâches de leurs déesses ; ils en ont fait une Nymphe sensible qui ne sauroit souffrir la moindre douleur ; & croyant nous faire le tableau de la vertu , ils ont fait sans y penser le portrait de leur Vénus ou de leur Hélène.

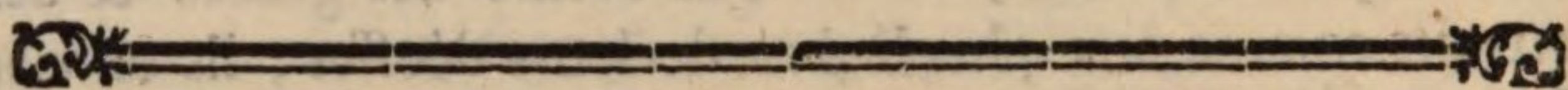
Les autres en ont fait une autre idée , & comme ils faisoient profession d'une austérité insensible , ils nous ont habillé la vertu à leur mode ; ils l'ont peinte comme une Reine pacifique qui ne veut point d'ennemis , qui veut régner sans peine & vivre oiseuse ; & qui n'ayant plus de passion à combattre , n'a qu'à se reposer & à dormir en sûreté sur son trône , à peu près semblable à ces Nymphes endormies qu'on nous décrit chez nos Poètes.

Ce n'est pas l'image de la véritable vertu. Les plus raisonnables en ont fait une beauté généreuse ; ils en ont parlé comme des Pallas qui naissent armées , comme des Sémiramis & des Thalestris qui sont toujours dans l'exercice de la guerre ; & nous pouvons dire avec eux que les vertus sont parmi les qualités , ce qu'étoient les Amazones parmi les fem-

mes, je veux dire des qualités guerrières & des habitudes conquérantes.

J'achève donc, MESSIEURS, & je crois que je ne faurois mieux prouver que la vertu combattue est plus glorieuse que la vertu louée.

Les vertus dans le repos ne paroissent que séparées & solitaires, elles ont leur droit à part. Faut-il pardonner ? c'est la seule clémence qui s'en mêle. Faut-il punir ? c'est l'exercice de la justice. Faut-il déterminer ? c'est l'affaire de la prudence. Mais lorsque quelque vertu est persécutée, toutes viennent au secours, & font comme un escadron de défense. La prudence conseille, la patience résout, la force agit, la clémence pardonne, la justice punit. Le beau mélange ! l'agréable assemblage ! le doux accord ! qu'il fait beau voir cette vertu affligée ! Elle s'estime sans présomption, elle s'élève sans orgueil, elle s'afflige sans inquiétude, elle se justifie sans empressement, elle combat sans inimitié, elle méprise ses ennemis sans dédain ; & par un agréable accord, une vertu en ces occasions fait le personnage de toutes. D'où il s'ensuit qu'elle est beaucoup plus éclatante parmi les calomnies que parmi les louanges.



CINQUIÈME DISCOURS.

L'éloquence a jeté les premiers fondemens de la société civile.

MESSIEURS,

ON vous a déjà fait connoître que c'est une entreprise assez hardie que celle de notre problème, & qu'il est impossible de séparer la prudence & l'éloquence, qui ont entre elles de si douces alliances, & des habitudes si étroites. Mais s'il faut en parler sans confondre l'une avec l'autre, & donner à l'une des deux la gloire d'avoir assemblé les premiers citoyens, & d'avoir établi les premières sociétés, je prendrai d'abord le parti de l'éloquence.

En effet, MESSIEURS, quand les anciens Rhéteurs ont voulu définir l'art de bien dire, & lui donner son véritable

nom ; ils l'ont appelé l'art de persuader les peuples , la science civile , & la première cause des sociétés ; & je fais qu'un illustre Romain la nommoit autrefois la fondatrice des premières villes , & la première Reine des peuples. Ce n'est pas que la prudence n'ait eu part à ces premiers établissemens. Elle a donné les adresses nécessaires , elle a conçu les desseins d'assembler les hommes errans , elle a même trouvé l'artifice de les unir par intérêt , de les réduire par raison , & de les maintenir par des lois ; mais la prudence n'est après tout qu'une vertu muette & une puissance sans autorité , si elle ne se sert du discours & de l'éloquence ; & comme la Vénus des anciens Poètes , quelque beauté qu'elle eût , ne gaignoit des cœurs que par le secours de son Cupidon armé , ainsi la prudence ne sauroit être victorieuse si elle ne se sert des forces du discours ; elle a beau inspirer de beaux desseins , si le discours ne les prononce ; elle a beau conseiller , si le discours ne fait exécuter ; elle a beau se proposer de grandes choses , si le discours n'agit pour elle : c'est ce qui a fait dire au Lyrique Latin que l'éloquence de Mercure avoit jeté les premiers fondemens de la vie civile.

*Mercuri facunde nepos Atlantis
Qui feros cultus hominum recentum
Voce formasti.*

Vous me direz sans doute que l'éloquence n'étoit pas connue dans ces premiers siècles , que nos vieux ancêtres n'avoient du discours qu'autant qu'il en faut pour se faire entendre ; qu'ils n'étoient pas plus délicats en expressions qu'en nourriture , & que comme ils ne vivoient que de gland & de viandes grossières , ils ne parloient aussi que grossièrement. Je l'avoue. Comment eussent-ils fait les Orateurs , eux qui n'étoient pas encore bien hommes ? Comment eussent-ils su bien discourir , eux qui ne savoient pas encore parler ? Les figures & les couleurs n'étoient pas encore de ce premier monde , on n'avoit pas trouvé les artifices de nos temps , & l'on étoit encore éloigné des siècles de la métaphore & de l'hyperbole.

Mais il y avoit déjà une éloquence sincère , qui parloit sans beaucoup de soin , qui savoit dire les grandes choses sans déguisement , qui étoit née avec l'esprit de l'homme , & qui pouvoit convaincre sans se servir de nos inventions

persuatives ; ses naïvetés , sa simplicité valoient mieux que toutes nos adresses & tous nos artifices. Parce que leurs passions n'étoient pas si débauchées que les nôtres , ni leur esprit si raffiné , il étoit facile de les réduire à la raison , & de leur persuader ce que leur intérêt même & leur commodité leur avoient déjà fait connoître.

Telle fut l'éloquence de ce sage Ménénus lorsqu'il rappela dans Rome le peuple mutiné contre le Sénat. Agréez, MESSIEURS, que je vous récite sa harangue , & permettez que je vous entretienne aujourd'hui de fables.

« Tous les membres du corps tinrent un jour conseil de
» guerre & une assemblée séditieuse. La main , qui se disoit
» la partie la plus officieuse & la plus agissante , se plaignoit
» de son travail continuel ; les pieds , qui sont les plus chargés , menaçoient de secouer le joug & de ne plus porter
» ce ventre oisif & pesant ; les yeux mêmes , à ce qu'on
» dit , pleurèrent & faillirent à s'aveugler de dépit. Il n'y
» eut pas jusqu'aux dents qui ne se plaignissent de leur occupation , & ne jurassent de ne manger plus. Voilà la
» conjuration établie ; tout le corps se jeta dans une oisiveté si pernicieuse , qu'il en devint tout languissant. Il fallut que tous ces membres mourans assemblassent un autre
» conseil général ; ils consultèrent un peu mieux l'affaire ;
» ils cassèrent leur premier arrêt ; ils passèrent accord avec
» le ventre de le laisser oisieux autant qu'il voudroit , & le prièrent de continuer à recevoir la nourriture qu'il recevoit & qu'il distribuoit. Ménénus appliqua cette fable à l'état des choses alors présentes , & ce discours grossier toucha ce peuple , que toute l'éloquence d'un Cicéron n'auroit peut-être pas ébranlé. Voilà comme l'éloquence naissante s'exprimoit. Si j'ai parlé avec un peu de témérité , & si j'ai pris un sentiment différent de ces hommes éclairés qui ont discouru avant moi , je vous prie de considérer qu'il m'étoit permis d'être un peu imprudent en parlant contre la prudence ; & si je n'ai pas dit mes petits sentimens avec éloquence , je vous prie de considérer que je parlois de cette éloquence grossière des premiers temps , qui ne faisoit que commencer à s'exprimer , & qui ne connoissoit pas encore les grâces ni la galanterie des beaux siècles.

SIXIÈME DISCOURS.

Il est plus glorieux de mourir sur la brèche en combattant pour la patrie, que d'expirer sur la tribune en parlant pour le public.

MESSIEURS,

LA ville de Mantoue représentoit autrefois de fort bonne grâce deux de ses illustres citoyens. Elle leur avoit fait dresser des statues où l'art avoit employé tous ses soins, & où une Renommée volante, avec une couronne en main, portoit cette inscription : *Cui dabo ?* Il me semble que la même chose arrive aujourd'hui, & que cette savante Académie nous met une couronne en main pour honorer un Orateur glorieux, ou un illustre Capitaine. J'avoue que j'ai long-temps hésité, & que j'ai dit plusieurs fois, lequel des deux faut-il couronner ?

On nous les représente tous deux dans un glorieux empressement. L'un parle, l'autre agit pour sa patrie ; l'un meurt sur la tribune, l'autre sur la brèche, & tous deux semblent triompher également. Mais après avoir pesé les raisons qu'on peut alléguer pour l'un & pour l'autre, j'ai cru qu'il falloit couronner le brave qui meurt en combattant pour la défense de son pays.

En effet, quelle gloire est celle d'un Orateur qui meurt dans la tribune : je veux qu'il ait ému tout son auditoire, qu'il ait fait de belles leçons de morale ou de politique, qu'il ait parlé comme un Socrate ou comme un Démosthène. Quelle merveille a-t-il fait ? Il a parlé. Voulez-vous que je vous représente cette belle mort ? Prenez garde, MESSIEURS, il déclame une harangue étudiée, & je ne fais par quel accident une petite défaillance surprend son cœur délicat (car vous savez, MESSIEURS, que ces beaux diseurs ont ordinairement le cœur tendre, & qu'un peu de lâcheté ne leur sied pas mal) il entrecoupe son discours, il fait un petit soupir, il expire en faisant un geste, il meurt la bouche encore demi-ouverte. N'est-ce pas mourir bien glorieux-

fement ? Peut-être pousse-t-il encore un hélas ! pour faire en mourant une figure d'exclamation. Il tombe sur la tribune tout doucement, & sa pauvre rhétorique avec lui. Voilà ce qui s'appelle mourir en déclamateur ; ce sont de ces belles morts rhétoriciennes & figurées. Je suis d'avis qu'on lui dresse des statues parlantes d'après nature, qu'on écrive au-dessous, en lettres d'or, son dernier hélas, & que tous les déclamateurs prennent le grand deuil.

Mais un Capitaine est quelque chose de plus honorable qu'un harangueur ; une brèche est un plus beau théâtre d'honneur qu'une tribune ; une blessure recue pour la patrie, parle mieux que toutes les langues des Orateurs, & un Ajax qui soutient & qui repousse les ennemis, vaut mieux à mon avis que cent Therfites qui se tuent à exhorter les peuples. Que j'ai de plaisir à me figurer un de ces braves sur une brèche ! Il me semble que je le vois comme un Léonidas dans le détroit des Thermopyles ; il est animé de tous les sentimens de la gloire ; il regarde la brèche comme un beau théâtre de sa valeur, ou comme un honorable sepulcre ; il se résout de sauver sa patrie, ou de mourir sur ses ruines ; il défend & il anime ses compagnons ; il fait de son corps comme un rempart vivant, & vous diriez qu'il est le bouclier animé de ses concitoyens ; couvert d'une honorable poussière, affoibli par cent glorieuses blessures, tout teint qu'il est de son propre sang, il donne encore mille morts ; il attaque même lorsqu'il ne peut plus se défendre ; il se soutient des dards qui le percent ; il ferme la brèche avec son corps mourant, & après mille beaux exploits, lassé qu'il est de tant de victoires, il tombe encore fièrement sur le débris de sa patrie, dont il semble, tout mort qu'il est, menacer les ennemis. Ce sont ces héros qu'il faut couronner après leur mort ; c'est pour eux qu'on a trouvé l'art des statues ; il faut que tous les citoyens en aient des portraits, & qu'on lui dresse cent mausolées. Ce qui me fait conclure, qu'il est plus glorieux d'expirer sur la brèche en combattant pour la patrie, que de mourir sur la tribune en parlant pour le public.



SEPTIÈME DISCOURS.

Que la condition de ceux qui vivent sans ambition est préférable à la condition de ceux qui se portent à des choses qu'ils ne peuvent obtenir que très-difficilement.

MESSIEURS,

LE problème de ce jour nous représente deux conditions bien différentes ; l'une dans le détachement & dans la modestie , l'autre dans l'intérêt & dans l'ambition ; l'une qui se contente de son repos , l'autre qui se tourmente pour des biens imaginaires. Elles se présentent toutes deux dans cette savante assemblée pour y briguer l'honneur de vos suffrages. Je me trompe , MESSIEURS , cet homme modeste dont nous parlons , n'a point d'ambition , & il ne brigue pas même l'honneur de votre approbation ou de vos louanges , & je me sens obligé de défendre un parti qui ne se défend point par modestie. On vous a déjà dit , MESSIEURS , que l'ambition avoit été punie en la personne des Anges bannis du Ciel pour ce crime. On vous a dit que c'étoit une compagne qui nous fuit & qui ne nous abandonne point : mais je dis au contraire que c'est une compagne qu'il faut abandonner. A bien raisonner dans la morale chrétienne , l'ambition est un désir déréglé d'honneur , & par conséquent une passion criminelle. Elle cause trois grands dérèglements dans l'esprit de l'homme. Elle le porte à désirer bien souvent des honneurs qui surpassent son mérite , sa qualité , & qu'il ne sauroit posséder qu'à titre d'usurpateur. Elle lui fait croire qu'il doit procurer des récompenses à sa vertu , & s'appliquer toute la gloire qu'il peut prétendre , au lieu de la rapporter à Dieu qui est le principe de toutes ces qualités honnêtes. Elle le pousse enfin à chercher , par une ostentation particulière , des honneurs qui sont établis pour le bien public , & pour maintenir la discipline politique. Demander donc si la condition d'un ambitieux est plus heureuse que celle d'un particulier sans ambition , c'est demander si la condition d'un coupable est préférable à celle d'un hom-

me innocent. Mais parlons en Philosophes , & voyons par la morale de Socrate la décision de notre problème.

Quelle satisfaction dans la poursuite des biens du monde ? Les désirer , c'est un tourment ; en jouir , c'est une fausse joie ; les perdre , c'est un désespoir. Peut-on donc appeler heureux ceux qui courent après des biens dont le désir presse , dont la possession lasse , & dont la privation martyrise ? Mais examinons , je vous prie , la condition des ambitieux. Un certain éclat , qui n'est bien souvent qu'un faux brillant & qu'un beau fantôme , les éblouit , ils voient les honneurs comme les biens souverains de la vie civile ; cet éclat leur donne de l'admiration ; cette admiration fait naître l'amour ; l'amour , qui n'est pas une passion oiseuse , excite les désirs ; ces désirs confians & ambitieux font naître les belles espérances ; ces espérances qui sont douces & agissantes , exposent à mille travaux. Voilà l'image d'une ambition encore naissante ; cet amour pourtant , ce désir , & cette espérance , sont les premiers tyrans de l'ambitieux ; vous savez , MESSIEURS , que ce sont trois passions inquiètes qui nous représentent un bien qui nous semble propre , mais que nous ne possédons pas encore , & que nous ne saurions obtenir que difficilement. Voilà ses premières peines secrètes.

Passons aux secondes qui paroissent aux yeux du monde. Saint Cyprien , dans cette éloquente lettre qu'il écrit à Donat , en fait une admirable peinture. Il nous représente ces pauvres prétendans en mille postures de sujétion , ils sont les complaisans par nécessité , & se jettent dans toute les servitudes de la Cour. Tantôt ils paroissent en supplians aux pieds d'un Prince ; tantôt ils sont à la porte d'un cabinet qui est presque aussi orgueilleuse que son maître , & qui ne s'ouvre que rarement ; quelquefois ils prennent les armes pour s'opposer à leurs rivaux , & deviennent soldats insensiblement & contre leur gré ; souvent ils rendent leurs soumissions & leurs déférences à ceux qui sont beaucoup moins qu'eux ; & pour avoir quelque préférence , ils se dégradent cent mille fois , & se rendent esclaves par habitude. Peut-on appeler cette condition heureuse ? Après tant de soins & d'empressement , ils se trouvent souvent bien loin de leur compte. Ils se tirent de la carrière pleins de confusion ; ils perdent leur véritable honneur à la
recherche

recherche d'un honneur faux , & se reconnoissent aussi malheureux que cet Icare de la fable , qui n'eut pas d'assez fortes ailes pour voler , ou comme cet Ixion , qui croyant embrasser Junon , n'embrassa qu'une vapeur & que de la fumée. Que s'ils viennent à bout de leurs desseins , vous diriez d'abord qu'ils sont en repos , que leurs desirs ont trouvé leur centre , & qu'ils sont établis dans leur bonheur : mais l'ambition n'a point de bornes , le désir & l'espérance n'entrent jamais dans le Ciel , aussi ne quittent-ils jamais la terre , & nous pouvons dire que la vie d'un ambitieux est un mélange de desirs & d'espérances. Alexandre , tout jeune & tout enfant qu'il étoit , avoit déjà de grands desseins de gagner des villes ; son ambition crut avec l'âge , il voulut conquérir des Royaumes ; ce grand cœur n'en fut pas content , il prétendit à la conquête du monde , encore ses desirs étoient-ils plus étendus que toute la terre , & devant qu'il eût vaincu quelque parties de ce monde , il se disposoit à en chercher de nouveaux , sur la parole d'un vieux Philosophe. Voilà , MESSIEURS , les inquiétudes de l'ambition.

Mais un petit particulier jouit de toute sa liberté & de tout son repos ; on ne l'élève point aux charges , il n'y prétend pas ; il n'emporte pas les suffrages de ses concitoyens , aussi ne les brigue-t-il point ; il est sans éclat , ce n'est pas une peine pour ceux qui n'ont point d'ambition ; il n'a pas la gloire d'avoir de grands avantages , aussi n'aura-t-il pas la crainte ou la honte de les perdre ; il n'est pas de la juridiction de la fortune , il ne dépend que de lui-même. Voilà le caractère de la vraie liberté , du vrai repos , & du bonheur établi ; voilà l'esprit de Socrate & de Diogène.

Nec excitatur classico miles truci ,

Nec horret iratum mare ,

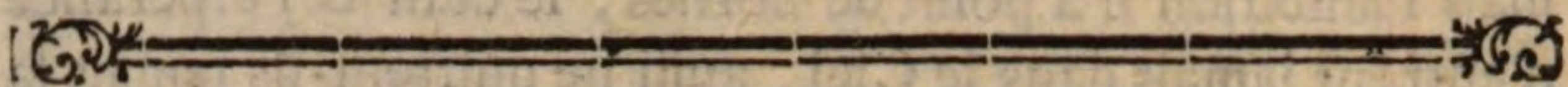
Forumque vitat , & superba civium

Potentiorum limina.

On me dira que ces vertus inutiles & particulières ne sont pas assez généreuses , qu'il faut toujours avoir quelques belles prétentions , & que Dieu ne nous a donné des cœurs si vastes que pour désirer de grandes choses. Je l'avoue , je n'ai jamais tenu le parti de la lâcheté , mais j'ai toujours cru qu'il falloit plus de générosité à mépriser les honneurs , qu'à les briguer , & que c'étoit le plus grand effort du cœur de

l'homme de dompter son orgueil, & de modérer ses passions ambitieuses.

Je pourrois encore étendre ce discours par plusieurs autres belles considérations, mais la crainte que j'ai de passer pour un ambitieux dans l'éloquence, me le fait finir pour conclure que la condition de celui qui n'a point d'ambition est plus avantageuse que celle des ambitieux.



HUITIEME DISCOURS.

La grâce de souffrir constamment les maux qui nous arrivent, est préférable à la faveur d'être toujours heureux.

MESSIEURS,

PUISQUE désormais nos conférences auront l'honneur de paroître sous le nom auguste de Nosseigneurs de l'Assemblée générale du Clergé de France, il est juste qu'elles prennent des sentimens plus relevés, qu'elles mêlent la morale chrétienne avec celle des Philosophes, & qu'elles établissent un doux commerce entre l'Eglise & l'Académie. En effet, MESSIEURS, notre problème est fondé sur les sentimens de la philosophie des Saints, & sur ceux de la morale de Platon & de Socrate. Le mot de grâce que j'ai lu dans la proposition du problème, nous permet de parler aujourd'hui chrétiennement. Je commence par la comparaison d'un homme qui souffre constamment, avec un autre qui jouit d'une prospérité continuelle. L'un est établi dans ses plaisirs, l'autre triomphe de ses peines; l'un aime son destin, l'autre brave le sien; l'un est favori de la fortune, l'autre est le maître de la sienne; l'un est assuré de son bonheur, l'autre de sa vertu, & pour dire tout en un mot, l'un est constant, l'autre est heureux. Jugez, MESSIEURS, lequel de ces deux états est le plus estimable.

J'avoue que si l'on nous comparoit un homme constant dans son malheur, avec un homme modéré dans son bonheur, j'aurois été plus long-temps à me déterminer. Je fais que la modération est une vertu aussi considérable dans la

morale, que la constance. Je fais qu'il faut autant de force à réprimer l'insolence de la fortune, qu'à souffrir ses mauvais tours, & je n'estime pas moins César quand il fait modérer ses victoires, que quand avec éclat & avec bonheur il fait vaincre tout le monde. Mais puisqu'on ne nous parle que d'un homme constant & d'un homme heureux, vous ne vous étonnerez pas si je préfère la constance à la fortune, & si je suis pour une belle vertu contre le bonheur, & contre une prospérité qui n'est pas toujours innocente.

Pour établir mon sentiment, je suppose qu'on peut considérer l'homme en trois états, dans l'état de la Religion, dans l'état de la morale, & dans l'état de la nature; c'est-à-dire que je considère en lui l'homme, l'honnête-homme & le Chrétien, & je puis dire avec vérité qu'il se perfectionne en ces trois états par les travaux & par la constance.

Premièrement, un homme dans une prospérité continue, est un monstre dans la nature. Notre naissance nous expose à mille souffrances, nos premières larmes nous avertissent de nos misères, & nous pouvons dire qu'un homme qui ne souffriroit rien, ne seroit pas un homme.

Dans l'état de la Religion, vous savez, MESSIEURS, que l'esprit du Chrétien est un double esprit, comme celui du Prophète, un esprit de souffrance & un esprit de force. Cet esprit de souffrance rabat son orgueil, cet esprit de force relève sa foiblesse, & par ces deux contrepoids Dieu le maintient dans cette médiocrité, qui est le vrai tempérament de la Religion & de la vertu. Je suis encore à savoir qu'il y ait eu des Saints délicats, & de véritables Chrétiens favoris de la fortune. La terre n'est pas pour eux un pays de fleurs, la délicatesse n'est pas une vertu de leur morale, la prospérité n'est pas l'une de leurs béatitudes; & ce que les payens appeloient bonheur, s'appelle chez eux un éclat trompeur, & une mauvaise fortune déguisée. Après l'exemple de leur Maître, ils font une béatitude des souffrances, ils quittent les roses pour les épines, ils se glorifient dans leurs peines, & s'estiment plus avancés vers Dieu quand ils sont plus persécutés par les hommes. Etant, comme ils sont, enfans de la Croix & disciples d'un Dieu souffrant, ils prennent toutes leurs afflictions comme des épines qui fleuriront un jour, & comme des branches de la Croix de leur Maître, qui porteront des fruits en leur temps.

Avant même que Dieu eût témoigné l'estime qu'il faisoit des peines, nous a-t-il jamais représenté aucun de ses favoris sans souffrance ? Il a voulu qu'on nous fit des portraits du malheur & de la patience, mais il n'a laissé dans ses écritures aucune idée d'une parfaite prospérité. Il nous a exposé le tableau d'un Prince souffrant, qui sentit la désolation de sa famille, la chute de son trône, la perte de ses enfans, les persécutions du démon, les infidélités de ses proches & les insultes de ses amis, sans perdre un seul point de sa patience ; tant il est vrai que l'état d'une généreuse souffrance est préférable à une prospérité bien établie. Raisonnons encore en philosophes, & voyons s'il faut des peines & des souffrances pour perfectionner l'honnête homme aussi bien que l'homme Chrétien.

La morale de tous les Philosophes nous apprend qu'un état vertueux est préférable à tout autre état. L'éclat des grandeurs & des richesses n'a jamais paru plus vif que celui de la vertu ; il a fallu avouer que le plaisir n'étoit pas notre félicité, & que l'honnête-homme & l'homme de bien étoit quelque chose de plus estimable que l'homme riche & l'homme heureux ; & puisque l'homme qui souffre constamment, est dans l'état de la vertu, faut-il lui faire ce tort de le comparer à l'homme heureux ? Pour moi j'estime plus un Régulus captif & supplicié dans Carthage, que lorsqu'il étoit glorieux dans le Sénat. J'estime Pompée plus glorieux dans ses malheurs que dans ses triomphes ; un Paul Emile qui reçoit constamment la nouvelle funeste de la mort d'un de ses enfans, que lorsqu'il gagne des batailles, puisque la vertu est plus glorieuse que le bonheur.

Mais je veux le prendre d'un autre biais, & vous faire voir que celui qui souffre constamment est plus heureux que celui qui se trouve dans une prospérité continuelle. La raison me semble évidente. Considérez, s'il vous plaît, que Dieu a attaché la peine au plaisir ; si le plaisir est criminel, la peine qui l'accompagne est sa punition ; s'il est innocent, cette peine sert à nous le faire goûter plus sensiblement. Selon cette maxime, un plaisir continuel n'est plus considérable. Si le Ciel étoit toujours serain, nous ne compterions pas nos beaux jours ; si la terre n'avoit que des fleurs en toute saison, nous nous jouerions des roses & des tulipes ; si toutes les saisons étoient des printemps, nous ne discer-

nerions pas bien le plaisir de nos promenades & de nos récréations. D'ailleurs, MESSIEURS, ou cet homme heureux est criminel, ou innocent; s'il est criminel, il n'est pas heureux, puisque le bonheur ne sauroit subsister dans une conscience troublée de crimes; s'il est juste & innocent, il doit avoir de la peine de ne pratiquer pas les vertus les plus considérables, la constance dans les travaux, la patience dans les peines, & mille autres vertus que les souffrances nous font pratiquer. C'est pourquoi je conclus, que la constance dans les malheurs est préférable à la faveur d'être toujours heureux.

NEUVIEME DISCOURS.

La bonté & la beauté sont également l'objet de l'amour.

MESSIEURS,

LA bonté & la beauté sont deux sœurs qui sont toujours bien d'accord, & qui ne se séparent jamais, & nous en faisons aujourd'hui deux rivales, & nous demandons laquelle des deux est le premier objet de l'amour? La beauté dans l'ordre du temps me paroît la première; nous ne la connoissons pas assez, c'est une communication de la beauté de Dieu, qui est le Dieu des lumières. Saint Denis assure que tout ce riche éclat qui ravit nos yeux, n'est qu'un rejallissement de la gloire, & une impression du premier rayon: *Pulcritudinis effectrices primi radii effusiones*. Dieu est représenté comme un soleil qui répand ses rayons sur les belles choses; il répand ses rayons dans le Ciel, & on l'appelle le pays des beautés & des lumières; il applique un demi rayon sur les corps, & nous appelons cela les beautés. Ce n'est pas ce soleil visible; c'est lui qui peint nos fleurs, & nous les appelons les belles fleurs; il fait rejallir quelques rayons sur le Soleil & sur les Astres; c'est un rejallissement de sa gloire, & nous leur donnons le titre de beaux. Voilà ce que nous aimons.

Les choses semblent avoir été belles avant que d'être bonnes. Lorsque Dieu les forma dans ses idées, elles n'é-

toient pas encore dans l'ordre des choses, & comme elles n'étoient pas, elles ne pouvoient pas être bonnes. Aussi Dieu après la création les appelle bonnes; c'étoit pourtant de beaux modèles, des formes éclatantes & proportionnées dans l'idée de leur auteur, des exemplaires enveloppés dans ses lumières, & des images des choses futures, que lui-même aimoit déjà. Jugez si la beauté n'est pas le premier objet de l'amour. Quand je devrois même accorder que la bonté est le plus noble objet de l'amour, vous avouerez que la beauté en est le premier : car vous savez, MESSIEURS, qu'il y a une parfaite intelligence entre les sens, la raison & la volonté. Les sens s'empressent à représenter à l'esprit toutes les perfections qu'ils découvrent; l'esprit, qui est une puissance juste & éclairée, ne refuse jamais son estime à ce qui est parfait, & la volonté s'oblige à aimer tout ce qui l'est. Selon cette règle, la perfection que les sens découvrent la première, & que l'esprit estime premièrement, doit être le premier objet de l'amour; la bonté est une perfection, la beauté est ce premier éclat : cette première perfection, ou, pour mieux dire, cette première bonté qui se présente, brille dans les yeux & sur le visage, pour être plutôt apperçue; elle a je ne sai quels rayons doux & agissans qui éblouissent la vue, qui gagnent l'estime, qui produisent l'amour, qui passent imperceptiblement des yeux à l'esprit, de l'esprit au cœur, & qui font deux ou trois effets en un instant. Je ne parle pas de cet amour profane qui a le bandeau devant les yeux, parce qu'il ne voit pas; qui est enfant, parce qu'il ne raisonne pas, & qui ne sauroit avoir après tout qu'un cœur d'enfant. Je parle d'un amour solide qui a des yeux pour se conduire, de la raison pour juger des choses, & un cœur d'homme pour aimer raisonnablement. Nous sommes plus obligés à la bonté; c'est elle qui a touché Dieu, & nous sommes les ouvrages de sa bonté. Que si vous prenez le terme de premier objet pour le plus noble objet, je suis du parti de la bonté.

Ce Philosophe avoit raison, qui disoit, que si Dieu vouloit se rendre visible aux yeux des hommes, il prendroit la vertu ou la bonté pour son ame, & la lumière ou la beauté pour son corps; il vouloit dire que ce sont les deux qualités les plus éclatantes : mais il y mettoit cette différence, que la beauté, comme plus grossière, n'auroit servi que de

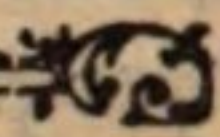
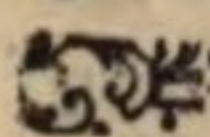
corps, & que la bonté, comme plus noble, auroit été la forme & l'ame de ce rare composé. Platon même, le plus zélé défenseur de la beauté, n'a eu de l'amour & du respect pour elle, que parce qu'elle appartient à la bonté; il a cru que la beauté des corps étoit un rayon de la beauté de Dieu, & une image de la beauté de l'esprit; & comme la bonne constitution intérieure est cause de la beauté du teint & du beau coloris du visage, il croyoit que cet éclat que nous admirons est un effet d'un tempérament vertueux, & disoit que les riches traits de la beauté étoient de belles fleurs & de belles feuilles qui tiroient leur vie de la bonté comme de leur racine.

Mais aussi, MESSIEURS, pour raisonner en Philosophe, la volonté qui est la puissance de l'amour, & la plus noble faculté de l'ame, se porte avec plus d'inclination vers son objet plus noble & plus naturel. Comme nos yeux ont une passion naturelle pour la couleur, & notre entendement pour la vérité, ainsi notre cœur & notre volonté se portent au bien nécessairement. Il y a une si étroite liaison entre le bien & la volonté, que cette volonté n'aime que le bien reconnu. Quelque difficile à trouver qu'il soit, elle le cherchera sans se rebuter; que les vices mêmes se déguisent, elle les aimera s'ils ont le voile de la vertu; elle aimera la laideur même, si elle y découvre quelque bonté. Mais elle n'aimera jamais un mal reconnu: ainsi nous pouvons dire que son premier objet & plus naturel est la bonté. Il est vrai qu'à le bien prendre, la bonté & la beauté sont une même chose. Je le prouve par une seule comparaison de l'un à l'autre. Il faut trois choses pour faire une parfaite beauté, selon saint Thomas; l'intégrité des parties, la proportion & l'éclat. Le moindre défaut la détruit, la moindre inégalité la ruine, la moindre tache la diminue: selon ces principes, il appelle le Verbe la beauté du Père, parce qu'il a l'essence entière de son Père, qu'il a une convenance admirable avec lui, & qu'il est la lumière de son intelligence. Ces trois qualités sont requises pour faire la bonté d'une action; il faut qu'elle soit entière dans ses circonstances, qu'elle soit proportionnée par les règles de la raison; & qu'elle ait quelque éclat aux yeux des hommes; ce qui me fait croire que la bonté & la beauté sont une même chose.

Secondement, les Philosophes n'ont trouvé qu'une même

définition pour toutes les deux , ils ont appelé l'une & l'autre le désir de l'amour.

Saint Denis remarque que la beauté attire toutes choses , & que les Grecs l'ont appelée d'un nom qui signifie appeler , à cause qu'elle appelle toute choses. Le bien est ce que toutes choses défirent comme une perfection ; la beauté est aussi le désir de toutes choses. Le même Saint remarque que nous avons pour principe un Dieu qui est aussi beau qu'il est bon , nous avons de l'inclination pour la beauté aussi-bien que pour la bonté ; les Anges ne font qu'admirer l'une & l'autre dans le Ciel. Il n'est rien dans la nature à qui Dieu n'ait communiqué quelque petite partie de l'une & de l'autre , & ce Saint conclut : *Itaque pulchrum idem est quod bonum , quia pulchrum & bonum quâvis de causâ omnia expetunt.*



DIXIEME DISCOURS.

Les passions des femmes sont plus violentes que celles des hommes.

MESSIEURS,

IL y a trois choses qui modèrent nos passions , la raison , la philosophie , & le tempérament. La raison est un don du Ciel , la philosophie est un avantage de l'étude , le tempérament est une faveur de la nature. Il faut donc que le Ciel , la nature , & l'étude travaillent à vaincre ces mouvemens rebelles , que la raison les règle , que la philosophie les combatte , que le tempérament les modère. Selon ce principe , ceux qui ont la raison plus forte , la complexion plus généreuse , & les connoissances de la morale plus solides & plus étendues , ont aussi des passions moins violentes. Ces trois raisons me font conclure d'abord que les passions des hommes sont moins violentes que celles des femmes.

Je ne m'arrêterai pas à vous prouver que ce sexe est moins raisonnable que le nôtre ; l'expérience l'a fait connoître à tous les siècles , & j'aurois tort de m'attacher à établir une vérité si connue. Je dirai seulement que les premières passions criminelles du monde ont été celles d'une femme. Elle fut la première séduite , parce qu'elle étoit la plus foible , & se

laissant persuader aux flatteries du serpent qui la trompoit , elle perdit la première l'innocence de son état , & introduisit au monde les passions déréglées qui nous font la guerre. Aussi celles de son sexe ont toujours conservé cet air de foiblesse & de passion , qui fait qu'elles s'emportent aisément , qu'elles se rendent à leurs mouvemens passionnés sans beaucoup de résistance , & qu'elles ont un cœur qui se porte ordinairement à des violences dangereuses.

Toutes les histoires tragiques sont des sujets funestes de leurs passions , & il n'est rien dont elles ne soient capables quand elles ont l'esprit prévenu. Faire rouler un chariot sur le corps d'un père , & s'établir sur le trône par un parricide , c'est la cruelle ambition d'une Reine de Rome. Déchirer les membres d'un frère innocent pour suivre plus sûrement un galant , c'est le désespoir d'une Médée. Allumer des guerres & désoler des Royaumes florissans , c'est la passion d'une Hélène. Trahir sa patrie pour des bagues & pour des joyaux , c'est la cupidité d'une Vestale. Que si je veux entrer dans les histoires de l'Ecriture , j'y trouverai une Reine qui veut détruire la Religion , & qui fait mourir les Prophètes ; une danseuse qui demande dans un festin la tête d'un Saint qui lui reprochoit ses désordres , & mille autres passions qui sont dans la dernière violence : si bien , MESSIEURS , que la destruction des familles , la ruine des villes , la perte des Provinces , la désolation des Etats , sont les effets ordinaires des passions des femmes.

Il faut donc bien que les femmes soient violentes , puisqu'elles vont jusqu'aux dernières extrémités. On en a vu qui ont été abattues par la crainte ; la douleur en a fait mourir sur le sépulcre de leurs amans ; la joie même , qui est une passion douce , & qui fait le plaisir d'une belle ame , en a fait mourir en plusieurs rencontres. Les hommes ont-ils des passions si déréglées ?

Si la raison des femmes est moins forte , la philosophie leur est moins connue ; les hommes sont instruits des maximes de la morale , ils ont appris dans les livres ce qui peut servir à la conduite de leur vie & au règlement de leurs passions. C'est pour eux que Socrate a fait descendre la philosophie du Ciel , c'est pour eux qu'Aristote a écrit ses grandes morales. Mais les femmes n'ont pas appris les préceptes de Socrate ; on ne leur a point expliqué les maximes de la

morale ; on leur défend même d'entrer dans les écoles des Philosophes ; on trouve bon qu'elles se promènent au Cours, & on leur défend les promenades du Lycée ; on veut qu'elles aient des miroirs pour composer leurs visages, & on leur défend les études qui sont les miroirs de l'ame ; on abandonne leurs passions comme des maladies sans remède, au lieu de leur ouvrir toutes les portes de l'Académie, & de les introduire dans toutes les promenades du Lycée pour y fortifier leur raison. Je ne m'étonne pas après cela si leurs passions sont plus violentes que celles des hommes.

Pour leur complexion, comme elle est plus délicate, elle a moins de résistance. Mais je crois qu'il faut laisser cette partie à ceux qui prendront le parti de la Médecine dans la Conférence suivante, & conclure que les passions des femmes sont plus violentes que celles des hommes.

ONZIÈME DISCOURS.

La crainte de ceux qui parlent en public, est un effet de la raison & non pas du tempérament.

MESSIEURS,

J'ai tant d'estime pour l'éloquence & pour ceux qui la font paroître dans les tribunes, que je crois qu'ils sont toujours raisonnables, même quand ils tremblent. Ce n'est pas une passion froide ou une timidité de tempérament qui les fait pâlir ; quand ils s'exposent en public pour réciter une harangue ; c'est plutôt une connoissance qu'ils ont des dangers & des difficultés de leur emploi. Pour moi, j'ai toujours cru que cette connoissance & cette crainte étoient le caractère d'un Orateur judicieux, qui craint les fâcheux événemens de sa cause, & les injustices de ses auditeurs.

En effet, MESSIEURS, on se trompe quand on croit que l'éloquence est un art glorieux sans danger. Il est vrai qu'elle a du pouvoir sur les cœurs, qu'elle règle les passions, & que ceux qui l'emploient adroitement, se peuvent appeler les rois & les conquérans des esprits ; mais leur gloire n'est pas sans crainte quand ils parlent en public.

C'est s'exposer à la censure publique, & faire des essais

de réputation qui ne sont pas toujours favorables. Je me figure un Orateur dans la tribune comme un homme qu'on doit juger solennellement. Tous ses auditeurs s'érigent en juges. Chacun prononce des arrêts, & se croit autorisé pour condamner un homme qui parle. S'il harangue devant des Orateurs comme lui, il a des rivaux; s'il parle aux savans, il a des censeurs habiles; s'il s'adresse au peuple, il a des juges ignorans. Qu'un pauvre Orateur est à plaindre! On le juge sans l'examiner, on fait le procès à sa réputation sur un mot impropre, sur un geste un peu déréglé, sur une période un peu mal tournée. C'est une injustice du siècle, il est vrai; mais c'est une injustice établie depuis plusieurs siècles. On a trouvé des taches dans les plus belles étoiles de l'éloquence. *Æschines* trouvoit dans le harangues de *Démosthène* je ne fais quoi qui sentoient trop le cabinet. *Messala* connoissoit je ne fais quoi de lâche dans les oraisons de *Cicéron*, & la censure n'a pas épargné ces deux Princes de l'éloquence Grecque & Romaine. Jugez, MESSIEURS, si la raison n'oblige pas un Orateur à trembler, & s'il n'a presque pas autant de sujets de craindre que ces anciens rhéteurs, à qui l'on faisoit le procès dans Lyon s'ils ne s'étoient pas bien acquittés de leurs harangues :

Ut Lugdunensem rhetor dicturus ad aram.

Quand un Orateur ne seroit pas dans ce danger, la crainte de perdre sa cause & de parler inutilement, est un juste sujet d'appréhension. L'éloquence, MESSIEURS, est toujours belle, mais elle ne plaît pas toujours à tout le monde. Elle est forte, mais elle n'est pas toujours victorieuse; elle est adroite, mais on rompt bien souvent toutes ses mesures: elle trouve mille oppositions, disoit un ancien, la faveur la combat, l'opinion l'affoiblit, le peu d'attention la rend inutile. Voilà les obstacles. *Gratia est opinio præsumpta, audientium mobiles animi, & tot malis obnoxia veritas.* La raison & la vérité qui doivent être les deux conseillers de l'Orateur, ne le rendent pas toujours souverain, & on a vu les plus illustres génies descendre quelquefois de la tribune avec confusion, & se plaindre en vain de l'injustice de leur siècle. Ne faut-il donc pas appréhender la honte, & ne devons-nous pas conclure, que la crainte des Orateurs, lorsqu'ils doivent parler en public, & lorsqu'ils y parlent effectivement, est un effet de leur raison, & non pas de leur tempérament.

DOUXIEME DISCOURS.

La femme doit préférer la vie de son père à celle de son mari.

MESSIEURS,

LE problème de ce jour me jette d'abord dans des idées funestes. Je me figure cette femme malheureuse en toutes manières. Elle voit son père & son mari mourans, si elle n'assiste l'un ou l'autre. Elle entend la voix de l'un qui lui dit : *Rends-moi la vie que je t'ai donnée* : & celle de l'autre qui lui dit pitoyablement : *Garde-moi la foi que tu m'as promise*. Elle veut sauver son père, mais elle ne sauroit se résoudre à perdre son mari. Son cœur se partage insensiblement. Je suis fille, dit elle, & d'abord elle tend les bras à son père : mais l'amour lui représente qu'elle est femme, & au même temps elle les porte vers son mari. Que fera-t-elle ? Elle partage ses devoirs ; elle pleure sur l'un & l'autre, elle tend ses bras à tous les deux inutilement. Nature, dit-elle, puisque tu m'imposois deux devoirs, que ne me donnois-tu deux secours à rendre ? Que ne fais-tu deux personnes de moi ? Que ne sépares-tu en moi la fille & l'épouse ? Au moins explique-toi pour l'un ou pour l'autre. Mais la nature ne parle point. Le danger presse, & ce qui est plus cruel, on n'en peut secourir qu'un. Laisser mourir son père, c'est un parricide ; abandonner son mari, c'est une infidélité sans exemple ; secourir l'un, c'est détruire l'autre. Quelle rigueur du destin. Elle ne sauroit être charitable sans être cruelle ; elle fait en même temps un acte de piété & un parricide ; elle est pitoyable & meurtrière ; & dans l'état de sa peine, elle peut dire comme cette misérable personne dans le Tragique.

Nil possum piè

Pietate salvâ, facere.

Pour résoudre cette malheureuse, il faut savoir qu'on doit plus d'amour & d'assistance à un père ; car s'il faut payer l'amour à proportion par l'amour même, les pères ont

plus témoigné d'amour solide & véritable que les maris. Leur amour est aussi ancien que nous, & ils n'ont jamais cessé de nous aimer depuis que nous avons commencé d'être, au lieu que celui d'un mari a commencé long-temps après, & ne s'affermit que par les affections qui surviennent. L'amour des pères est désintéressé ; ils nous aiment comme une partie d'eux-mêmes, comme leur ouvrage & leur production ; ils ne regardent en nous que nous-mêmes, au lieu qu'un mari aime bien souvent ou par convoitise, ou par intérêt, ou par aveuglement. Enfin l'amour des pères est nécessaire. La nature leur impose cette douce loi, leur premier titre est celui de leur amour, & une certaine loi qui est dans leur cœur, leur a gravé je ne sais quels caractères d'amour ineffaçables. Mais qu'y a-t-il quelquefois de plus dissimulé, de plus volage, & de moins assuré qu'un mari ; son cœur est souvent ouvert à plusieurs amours ; il fait donner des paroles à l'une, & le cœur à l'autre ; il efface quand il veut son inclination.

Mais je veux qu'une femme ait plus d'amour pour son mari que pour son père. Je fais qu'ils ne font qu'une chair, aux termes de l'Ecriture, je fais que leurs flammes sont fortes & violentes ; l'honnêteté les allume, la charité les entretient, l'Eglise les bénit, la grâce du Sacrement les consacre ; mais vous m'avouerez qu'elle doit plus de respect & d'assistance à son père.

Je vous prie de remarquer, selon saint Thomas, qu'il y a deux motifs de l'amour ; le bien & l'union qu'on a avec la personne aimée, & qu'ainsi l'amour qu'on doit à un époux est plus grand, parce que l'union est plus étroite. Mais celui qu'on doit au père est plus juste, parce que le père est quelque chose de plus éminent. Son mari est une partie d'elle-même, mais son père est son principe ; le mari est son amant, le père est son bienfaiteur ; elle reçoit la fidélité de l'un, mais elle a reçu l'être de l'autre. Qu'elle aime donc plus son mari, mais qu'elle s'estime plus obligée à son père, & qu'elle l'assiste préférentiellement, puisqu'elle lui doit beaucoup plus. Je veux, MESSIEURS, qu'elle ait des yeux pour pleurer son mari, mais qu'elle tende les mains à son père ; qu'elle ait tout son cœur, si vous voulez, pour l'un, mais qu'elle garde son secours pour l'autre ; qu'elle plaigne son mari, mais qu'elle sauve son père, & puisqu'elle

a reçu de lui ce qu'elle est, qu'elle lui rende ce qu'elle peut.

Si vous doutez encore de la vérité de ma proposition, je vous prie de considérer encore que si la femme est dépendante de son mari, son mari dépend aussi d'elle en quelque manière; ils se donnent l'un à l'autre par une nouvelle alliance, mais le père a son droit entier, il ne doit rien à sa fille.

Pour le texte de l'Ecriture qu'on nous oppose, je n'y trouve point de difficulté, puisque les Pères de l'Eglise l'expliquent en notre faveur. Dieu l'a commandé, dit-on : *Relinquet homo patrem & matrem, & adhærebit uxori suæ*. Mais il faut entendre le sens de ces paroles. Pensez-vous que ce Dieu qui s'appelle père lorsqu'il veut attirer nos amours, que ce Dieu qui est le Dieu de l'union & de la charité, que ce Dieu qui communique à nos pères les droits de son autorité, & qui nous attache à eux par les liens du devoir, du respect, & de la charité, pensez-vous, dis-je, que ce Dieu prétende ordonner une séparation de corps & d'esprit, qu'il nous dispense des droits les plus justes & les plus naturels, & qu'il brise tous les liens sacrés qui nous unissent avec nos pères ? Non, MESSIEURS, il commande aux mariés de quitter la maison de leur père, mais non pas de quitter les sentimens de tendresse & d'amour pour eux. Il fait une séparation de famille, sans faire celle des cœurs. Les nouvelles alliances ne détruisent pas les anciennes; & Dieu qui les oblige aux soins domestiques & aux devoirs des mariés, ne les dispense pas du devoir des enfans envers leur père. Il me semble, MESSIEURS, que cette personne affligée se rend à mes raisons, qu'elle court au secours de son père, & que puisque son malheur l'oblige à commettre un crime, elle veut commettre le moindre, & sauver son père plutôt que son mari.





HARANGUES

Prononcées en diverses occasions.

I.

HARANGUE prononcée dans l'Académie Française, par M. FLÉCHIER, le 12 Janvier 1673.

MESSIEURS,

Si j'avois reçu l'honneur que je reçois aujourd'hui, avant que le Roi vous eût honorés de sa protection, j'aurois employé tout ce discours à vous faire connoître combien je m'estime heureux d'avoir une place parmi vous, d'entrer dans un commerce que la vertu, l'amitié & le bon usage des lettres humaines rendent si précieux & si agréable; de voir mon nom avec tant de noms illustres; de partager avec vous cette réputation que vous avez toute acquise, & que je n'aurois jamais méritée; de profiter de vos lumières & de vos exemples, & d'apprendre de vous toutes les grâces du discours, toutes les règles de la politesse.

J'aurois rappelé dans votre mémoire la naissance de cette illustre Compagnie sous un Roi que la justice, la piété, les victoires, & la grandeur des événemens de son règne au-
 roient pu rendre incomparable, s'il n'eût laissé un fils qui
 surpassé tous ceux qui l'ont précédé, & qui trouvera à
 peine à l'avenir des successeurs qui lui ressemblent. J'aurois
 parlé de ce grand Cardinal qui crut que ce n'étoit pas assez
 d'avoir employé tous ses soins & toutes ses veilles pour la
 grandeur de son maître, s'il ne lui consacroit encore les
 vôtres; & que les Alpes forcées, la mer captive sous ses
 dagues, les forts de la rebellion abattus avec les rebelles,
 pouvoient laisser une grande gloire, mais que vous seuls

Louis
XIII.

Le Car-
dinal de
Riche-
lieu.

dans vos écrits pouviez en donner une immortelle.

M. le
Chancelier Sé-
guier.

J'aurois parlé de ce Chancelier célèbre, qui après avoir rendu ses oracles dans les Tribunaux supérieurs de la Justice, venoit présider à ceux que vous rendez dans vos Assemblées, & qui se croyoit chargé de la gloire & de l'avancement des belles lettres, comme il l'étoit de la protection des biens & de la fortune des peuples. Après avoir ainsi mêlé vos louanges à celles de vos protecteurs, considérant ce que vous êtes & ce que je suis, touché d'une juste reconnoissance, & d'une pudeur raisonnable, j'aurois cru m'être acquitté de ce devoir en rougissant de mes défauts, & en me louant de la grâce que vous m'auriez faite.

Mais aujourd'hui, MESSIEURS, que vous êtes sous la protection d'un Roi si grand par l'excellence de son génie, par la gloire de ses exploits, par l'étendue de sa puissance, souffrez que je ne parle plus de vos prospérités passées, que j'oublie pour un peu de temps l'honneur même que vous me faites, pour penser à celui que vous avez reçu, & que sans vous ennuyer par des sentimens d'une modestie importune, je vous félicite de votre gloire.

Quel heureux changement dans la fortune des gens de lettres? Autrefois ils révéroient de loin la grandeur & la majesté des Rois, qu'ils ne connoissoient que sur la foi de la renommée. A peine le son de leur voix arrivoit-il jusqu'aux oreilles de ceux dont ils chantoient les victoires. Ils entroient quelquefois dans le cabinet de quelque Mécène, mais ils n'approchoient presque jamais des palais d'Auguste; & soit par un mépris généreux des vaines grandeurs, soit par une juste indignation contre l'ignorance de leur siècle, ils vivoient dans leurs solitudes enveloppés dans leur propre vertu, & s'éloignoient de la Cour des Rois, où le faste l'emportoit sur la modestie, & où la fortune étoit presque toujours plus honorée que la sagesse.

Il étoit réservé au plus grand des Rois de rétablir l'honneur des lettres en votre faveur, de vous ouvrir son propre palais, de vous faire trouver dans le Louvre même toutes les douceurs de la retraite, de vous donner un noble repos à l'ombre de son trône, de se faire, au milieu de cette cour superbe & tumultueuse, comme une Cour paisible & modeste où règne une honnête émulation, & où des âmes tranquilles & désintéressées travaillent à s'enrichir des biens

biens de l'esprit , & cherchent une gloire plus pure que celle des ames vulgaires.

Que si vous trouvez tant de gloire dans la grâce qu'il vous a faite , vous n'en trouverez pas moins dans votre propre reconnoissance , puisqu'en louant votre auguste Protecteur , vous pouvez mériter vous-mêmes des louanges immortelles. Il n'est rien de si commun que de faire l'éloge des Princes , mais il n'est rien aussi de si difficile. Comme on ne trouve pas toujours en ce qu'ils font ce qu'ils doivent faire , on est souvent réduit à louer en eux , non pas ce qu'on y voit , mais ce qu'on y souhaite , & à laisser la vérité pour la bienfiance. Il faut se jeter adroitement sur leur naissance & sur la gloire de leurs ancêtres ; & pour trouver quelque chose de grand , il faut souvent le chercher hors d'eux-mêmes.

Mais ici le Prince est au-dessus de sa dignité. Sa vie fournit assez pour son éloge , sans s'arrêter à sa fortune. Comme sa naissance l'a rendu le plus grand des Rois , ses sentimens & ses actions le rendent le plus grand des hommes. Ces Provinces conquises , ces désordres bannis , ces Lois rétablies , ces arts florissans , ces lettres que vous cultivez avec tant de succès , honorées de ses soins & de son estime , ce courage si actif dans ses expéditions militaires , cette sagesse si éclairée dans ses conseils , cette vigilance si attentive dans la multitude des affaires , ne sont-ce pas des matières qui peuvent combler de gloire ceux qui les traitent ?

Je connois votre modestie , MESSIEURS , & il me semble que vous me dites que la vertu héroïque étant au-dessus des lois & des maximes ordinaires , elle a certains excès glorieux qui l'élèvent au-dessus des paroles & des imaginations communes. Il est vrai qu'il y a une grandeur naturelle où l'art ne sauroit atteindre ; que l'éloquence ne peut exprimer tout ce que la valeur peut faire ; qu'elle trouve des actions plus nobles & plus hardies que ses figures ; qu'elle a l'adresse de relever les petites choses , mais qu'elle a le malheur de succomber sous les grandes , & que pour travailler à la gloire d'un héros , l'Orateur le plus éloquent s'expose souvent à perdre la sienne.

Mais je fais que comme il y a des ames élevées qui se portent aux grandes actions , il y a des esprits choisis qui savent donner de grandes louanges , qui sont éclairés dans

leurs jugemens , solides dans leurs raisons , agréables dans leurs discours , justes dans leurs expressions , qui sont enfin ce que vous êtes. Pour moi , qui me trouve aujourd'hui dans les mêmes engagements , & qui n'ai pas reçu du Ciel les mêmes secours , j'espère que la grandeur même du dessein suppléera à la foiblesse de mon génie. Dans les autres éloges les actions sont soutenues par l'éloquence , dans celui-ci l'éloquence est soutenue par les actions , l'esprit fort en quelque façon de lui-même & s'élève avec son sujet ; & sans emprunter des couleurs & des beautés étrangères , une si grande matière est elle-même son ornement.

Que si la protection du Prince vous est si glorieuse , j'ose dire , MESSIEURS , qu'en vous protégeant il se fait honneur à lui-même , & que le soin qu'il prend de votre repos contribue à sa propre gloire. S'il fait l'art de régner & de conquérir , vous savez l'art d'écrire son règne , & de faire admirer ses conquêtes ; & où peut-il trouver que dans vos ouvrages , l'immortalité que ses grandes actions lui ont méritée.

Les statues érigées dans les places publiques , les inscriptions gravées sur des colonnes , les trophées élevés sur un champ de bataille , les surnoms empruntés des Villes ou des Provinces conquises , sont de glorieux monumens qui conservent la réputation & la mémoire des Princes. Mais outre que ce ne sont que des éloges muets , des titres vides , & des représentations imparfaites , ils ne peuvent être qu'en peu de lieux , & ne durent que peu de siècles. Le temps consume les métaux les plus durs , efface les caractères les mieux gravés , & renverse les plus beaux trophées.

Il n'y a que les ouvrages de l'esprit qui puissent donner une véritable gloire. Ils tiennent de la nature & de l'excellence de leur principe , & sont presque aussi vifs & aussi immortels que l'esprit même qui les a produits ; ils recueillent tous les mouvemens du cœur & de l'ame des héros ; ils en forment de vives images qui excitent par-tout l'estime & l'émulation ; & passant de mémoire en mémoire jusqu'à la dernière postérité , ils leur font comme un triomphe perpétuel par tous les climats & dans tous les siècles.

Aussi lorsque le Roi prêt à marcher à la tête de ses armées se déclara votre Protecteur , je contai parmi ses prospérités la grâce qu'il vous avoit faite. Je crus dès lors que le

Ciel qui le destinoit à punir l'orgueil & à rétablir les autels , vous avoit destinés à louer sa valeur & sa piété ; & que le même feu qui alloit animer son courage , devoit animer votre zèle.

En effet , MESSIEURS , qui peut découvrir mieux que vous toutes les sources de cette guerre ? Qui peut donner plus d'horreur de l'insolence de ces peuples qui violoient impunément la foi des traités , & qui soulevoient par des négociations secrètes toutes les Cours de l'Europe contre un Roi à qui ils n'avoient rien à reprocher , sinon qu'il leur avoit paru trop puissant. Ne pouvant décrier les actions d'un Prince si juste , ils tâchoient de rendre ses intentions suspectes. Ils s'érigoient en arbitres de la paix & de la guerre , & ne pouvoient s'accoutumer ni à craindre la colère des Rois , ni à reconnoître leurs bienfaits. Ils s'élevoient enfin contre leurs alliés comme ils s'étoient soulevés contre leurs maîtres ; & donnant le nom de politique à leur perfidie , ils croyoient pouvoir se maintenir par l'ingratitude , comme ils s'étoient établis par la révolte.

Une ame moins élevée que la sienne eût suivi l'impétuosité de son ressentiment ; & faisant servir tout son pouvoir à l'éclat de son indignation , elle eût immolé à sa haine ou à sa vengeance tout ce qui attaquoit sa réputation ou sa grandeur. Mais ce Prince modéré a vu croître l'orgueil de ses ennemis sans s'émouvoir & sans se plaindre ; & par une espèce de fière clémence , tenant la foudre suspendue , il a méprisé pendant trois ans leurs insolentes railleries.

Vous seuls , MESSIEURS , pouvez exprimer noblement ce tempérament héroïque de puissance sans orgueil , de fierté sans emportement , de ressentiment sans aigreur , de justice sans passion , de prudence sans foiblesse , de valeur sans témérité.

Toute la postérité le verra dans vos ouvrages comme nous l'avons vu , pourvoyant à tout sans interrompre son repos , réglant les mouvemens de toute l'Europe sans se mouvoir , agissant sans relâche & toutefois sans empressement , présidant aux agitations du monde & jouissant de sa propre tranquillité. On eût dit qu'il ne pensoit qu'à se reposer dans ces palais enchantés où l'art a mis toutes les grâces de la nature. Cependant il mêloit ses soins avec ses divertissemens , & même en se délassant il effaçoit les mau-

vaïses impressions qu'on avoit données de sa puissance ; il retenoit ses voisins tant par la crainte de ses armes , que par l'admiration de ses vertus ; il rompoit ces ligues qu'on croyoit éternelles , & il ôtoit l'alliance de tous les Princes à ceux qui n'avoient pas assez révééré la sienne.

Mais lorsque la vengeance a été non-seulement juste , mais encore nécessaire , avec quelle ardeur est-il allé partager les fatigues & les dangers mêmes de la guerre avec les moindres officiers de ses armées ? Quelques-uns ont cru que la sagesse étoit la vertu des Rois , & que la valeur n'étoit que la vertu des particuliers ; que c'étoit un droit de la royauté de jouir du fruit des victoires & de laisser à d'autres la peine de vaincre ; qu'un Prince devoit être immobile dans le centre de son empire , sans commettre sa réputation à la fortune des armes ; qu'il suffisoit qu'il se réservât le commandement & l'autorité , & qu'il fît mouvoir de loin tous les ressorts de la guerre.

Notre héros ne connoît pas cette timide politique. Pour affermir le repos de ses peuples , il va combattre lui-même ceux qui le troublent. Il croit que c'est une justice qu'il doit à ses sujets , que de leur montrer le chemin de l'honneur , de reconnoître leur valeur par lui-même , & de récompenser le mérite après en avoir été le témoin. Il fait que les yeux du Prince répandent je ne fais quelle influence de courage & d'ardeur dans ses armées , & que ces grands corps sont d'autant plus forts & plus agissans qu'ils reçoivent de plus près les impressions de leurs mouvemens & de leur force. Il connoît enfin que ce n'est pas tant la pompe & la majesté qui fait les Rois , que la grande & la suprême vertu ; qu'il y a un honneur qu'ils se doivent à eux-mêmes , & qu'on ne fauroit jamais leur rendre , & que leur véritable gloire est celle qu'ils vont chercher jusques dans son principe , par les travaux & par les difficultés qui l'environnent.

M. Go- Que n'ai-je, MESSIEURS , la délicatesse , la facilité , le
dean E- tour d'esprit de celui de qui j'ai l'honneur de remplir la pla-
véque de ce , pour décrire les marches d'armées , les prises des villes,
Vence. les passages de rivières , la rapidité des victoires de ce conquérant , qui se partage & se multiplie en autant d'endroits qu'il a d'armées différentes , & qui parcourt les Provinces de ses ennemis avec tant de vitesse, qu'ils ne savent presque jamais où il est , & qu'ils savent toujours qu'il vient de vaincre !

Que ne puis-je exprimer comme vous feriez , ce que son nom seul vient de faire sur nos frontières ! Les vaincus sembloient avoir repris courage. Ils osoient attaquer nos places , eux qui n'avoient osé défendre les leurs. Le Roi part. Au seul bruit de sa marche les assiégeans tremblent comme s'ils étoient assiégés eux-mêmes. Ces desseins si infailibles & si concertés , ces secours si puissans & si invincibles se dissipent avec eux , & il ne leur reste que la misérable consolation d'avoir montré avec beaucoup de foiblesse , au moins un peu de témérité.

Mais j'élève ma voix insensiblement , & je sens qu'animé par votre présence , par le sujet de mon discours , par la majesté de ce lieu , j'entreprends de dire foiblement ce que vous avez déjà dit , ou ce vous direz avec tant de force. C'est à vous , MESSIEURS , à faire les couronnes de ce vainqueur : Je ne puis que semer quelques fleurs sur la route de son triomphe. C'est à vous à tirer ces traits hardis qui le représentent & qui lui donnent son air de grandeur ; je ne puis que mêler de foibles couleurs , & faire d'une main tremblante quelques copies de ces parfaits originaux. Mais si je ne suis pas assez heureux pour soutenir l'honneur que me fait aujourd'hui cette savante Compagnie , je puis dire que je sens en moi quelque chose qui n'est pas indigne d'elle , une vénération profonde pour tous ceux qui la composent , & un zèle très-ardent pour la gloire du plus grand Roi du monde qui la protège.



I I.

RÉPONSE de M. Fléchier au Discours de M. l'Abbé Huet , le jour de sa réception à l'Académie Française , le 13 Août 1674.

M O N S I E U R ,

L'Académie n'entreprend pas de répondre aux louanges que vous lui avez données , ni de vous donner celles que vous méritez vous-même. Le remerciement que vous venez de lui faire la confirme dans l'opinion qu'elle avoit de vous ;

& la reconnoissance que vous lui avez témoignée si éloquemment, lui fait connoître combien vous étiez digne de la grâce que vous croyez qu'elle vous a faite.

Vous appelez ainsi, MONSIEUR, le choix qu'elle a fait de vous pour remplir une de ses places, & vous croyez tenir de sa bonté ce que vous ne devez qu'à son jugement & à sa sagesse. Quelque désir qu'elle eût depuis si longtemps de vous voir dans ses Assemblées, elle a suivi ses lois plutôt que ses inclinations; rien ne l'a prévenue en votre faveur que votre propre mérite; elle a eu plus d'égard à sa dignité qu'à vos emplois; & cherchant à se faire approuver du public plutôt qu'à se satisfaire elle-même en vous associant à tant de personnes illustres qui la composent, elle a bien prétendu vous faire honneur, mais elle n'a pas cru vous faire grâce.

Elle regrettoit la perte qu'elle avoit faite, & ne pensoit qu'à la réparer. Vous le savez, MONSIEUR, elle voit avec douleur céder à la nécessité fatale des ans ces hommes choisis qui présidèrent à sa naissance, qui formèrent sa première réputation, qui ont suivi toutes ses fortunes, & qui l'ont relevée par leurs ouvrages jusqu'au degré de gloire où elle est montée; ces hommes de ce premier âge, où les lumières étoient si pures, la société si douce, l'émulation si noble, la vie si tranquille & si innocente; ces hommes qui ayant reçu, pour ainsi dire, les prémices de l'esprit Académique, l'ont entretenu dans la Compagnie; & qui joignant la raison à l'usage, & les réflexions à l'expérience, ont été tout ensemble nos compagnons & nos maîtres, & nous ont laissé des règles & des exemples de bien parler, de bien écrire, & de bien vivre.

M. de
Gomber-
ville.

Tel étoit celui dont vous occupez aujourd'hui la place; son imagination vive & féconde, son discours pur & poli, sa raison droite & éclairée, son génie noble & élevé, ont paru dans ces narrations ingénieuses, où, sous des noms de Héros supposés, il représente des vertus véritablement héroïques.

Ces pertes ne peuvent être que très-sensibles, mais grâces au Ciel, elles ne sont pas irréparables. Le siècle est fertile en beaux esprits, nos suffrages ne peuvent tomber que sur de bons sujets, & nous n'avons jamais eu plus de droit d'espérer cette glorieuse immortalité que le destin semble avoir promis à l'Académie.

Vous commencez , MONSIEUR , à y partager avec nous tous les avantages qui s'y rencontrent : jusqu'ici il manquoit quelque chose à votre gloire & à votre réputation , & vous montez aujourd'hui comme d'un degré dans l'ordre des lettres.

Quelle douceur ne trouverez-vous pas dans nos Assemblées ? Là , sous les lois d'une agréable société , se fait un commerce d'esprit où chacun fournit de son fond & profite de celui des autres : chacun vient s'y décharger en commun des trésors qu'il a recueillis dans ses études particulières ; il se forme comme un cercle brillant , où plusieurs pensées , comme autant de lignes de lumière , venant à se réunir en un point , réfléchissent après sur le public. La communication , le conseil , l'exemple , tout instruit , tout excite une louable émulation ; on s'affermir dans ses connoissances ; on s'éclaircit dans ses doutes ; on se défait de ses préventions ; on règle ses études ; on polit ses discours ; on redresse ses jugemens.

C'est à ces soins & à ces secours mutuels que notre siècle doit tant d'ouvrages où l'on admire également la force & la délicatesse de l'esprit ; ces traductions si nobles & si naturelles , qu'on quitte souvent les originaux pour les copies ; ces Poésies ingénieuses , qui ont fait les délices de la Cour & de la Ville ; ces Tragédies qui étalent pompeusement sur nos théâtres les Héros anciens avec toute la grandeur & la majesté qu'ils avoient autrefois dans la Grèce & dans l'Italie ; ces traités de Physique ou de Morale , dépouillés des duretés & des rudesses d'une autre Philosophie , où l'on trouve la solidité & l'agrément tout ensemble ; ces Histoires qui remettent devant nos yeux les siècles passés , ou qui préparent à la postérité le siècle présent , les unes lues avec plaisir , les autres attendues avec impatience.

Comme autrefois c'étoit assez pour animer les braves de Sparte , de leur montrer des trophées d'armes , des inscriptions & des portraits de leurs ancêtres , ou de leur raconter en peu de mots les guerres & les victoires de leur République ; j'ai cru , MONSIEUR , que pour réveiller en vous l'ardeur que vous avez toujours eue pour les lettres , je n'avois qu'à vous faire le plan de nos Assemblées , & à rappeler en passant dans votre mémoire les travaux & la gloire de nos Confrères , qui deviennent aujourd'hui les vôtres.

Si j'avois à parler à quelqu'un qui ne fût que médiocrement touché de l'amour des sciences, je me fervirois du pouvoir que donne la Compagnie à ceux qui ont l'honneur de parler pour elle. Je dirois qu'un Académicien n'est pas un homme sans fonction dans la République des Lettres ; qu'il a ses règles & ses obligations ; que s'étant chargé volontairement d'une portion du travail commun, il doit répondre de ses occupations & de son loisir ; qu'il s'engage en une discipline, qui toute douce & toute libre qu'elle est, ne laisse pas d'avoir ses soins & ses assujettissemens ; qu'il est d'un homme sage de remplir jusqu'au moindre de ses devoirs ; qu'il seroit dur de gémir dans la servitude, mais qu'il n'est pas séant d'abuser de sa liberté ; & qu'enfin dans toutes les sociétés bien réglées, il y a des coutumes qui valent des lois ; & des bienséances, qui sans donner aucune contrainte, ne laissent pas d'imposer une espèce de nécessité.

Mais je fais, MONSIEUR, les intentions de l'Académie : elle n'entend pas que je vous fasse de sa part des exhortations inutiles, elle connoît la passion que vous avez toujours eue pour tous les exercices Académiques. Apprendre les Langues les plus difficiles, connoître les Livres & les Auteurs, fouiller curieusement dans la plus sombre antiquité ; ç'ont été vos premiers plaisirs & comme les jeux de votre enfance. Les études continuées de l'un à l'autre soleil, les jours confondus avec les nuits, l'avidité de tout apprendre & de tout savoir, les longues lectures, où le travail des yeux suffisoit à peine au plaisir de l'esprit, ç'ont été les emportemens de votre jeunesse.

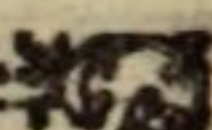
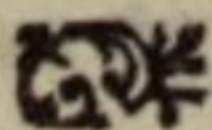
Que dirai-je de ces voyages entrepris, non par une vaine curiosité de voir des Cours étrangères, ni par un désir ambitieux de faire valoir ses talens & d'avancer sa fortune, mais pour communiquer avec les savans & pour voir une Reine célèbre, qui, plus touchée du désir de savoir que du plaisir de régner, établissoit la politesse dans des Provinces autrefois barbares. Que dirai-je de cette modération qui vous fit préférer les douceurs de la retraite à l'honneur d'instruire ce jeune Roi qui remplit aujourd'hui le Trône du grand Gustave ? Que dirai-je de ces Académies dont vous avez été un des principaux ornemens, de celle dont vous avez été le chef ? Ne sont-ce pas autant de gages de l'estime & du zèle

que vous aurez pour l'honneur de cette Compagnie, en un temps où sa ferveur se renouvelle, & où elle achève ce grand ouvrage qui lui a coûté tant de travaux & tant de veilles ?

Et certes, on peut croire que ce n'est ni la difficulté de l'entreprise ni le relâchement de ceux qui la conduisoient qui en ont retardé si long-temps l'exécution ; c'est plutôt une certaine fatalité qui réserve aux soins & aux ordres du plus grand des Rois la fin & la perfection de toutes les grandes choses. Il étoit juste qu'après avoir défarmé le crime, arrêté le luxe des particuliers & les dissipations publiques, réprimé la licence dans ses armées, purgé la justice de ce qu'elle avoit d'incommode ou de mercénaire, aboli la fureur des duels, & donné par ses édits & par ses exemples la véritable idée de la valeur ; il étoit juste, dis-je, qu'après avoir réglé toutes les parties de son Royaume, il réglât encore les belles lettres ; qu'il réformât la langue des peuples comme il en avoit réformé les mœurs, qu'il leur apprît à bien parler après les avoir obligés à bien vivre ; & qu'en un temps où il fait des actions si éclatantes, il fournît à ses sujets les moyens de les raconter noblement.

C'est à vous, MONSIEUR, qui partagez avec nous l'honneur de sa protection, de partager la reconnoissance que nous lui devons. Faites des portraits de lui qui puissent servir d'exemple à la dernière postérité ; & pour dire quelque chose de plus, contribuez par vos soins & par vos lumières à faire un portrait vivant de ses héroïques vertus, dans l'esprit de ce jeune Prince, qui, rempli de grandes maximes pour sa conduite, & de grands principes pour ses études, commence déjà d'être le Juge de nos ouvrages, & comme le second Protecteur de l'Académie Française.





I I I.

HARANGUE faite au Roi, au nom de l'Académie Françoisè, sur la conquête de la Franche-Comté en 1674.

SIRE,

L'Académie Françoisè vient à son tour donner des marques de son zèle pour la gloire de VOTRE MAJESTÉ, & pour la prospérité de ses armes. L'honneur qu'elle a d'être sous votre auguste protection, la rend très-sensible à tous les heureux événemens de votre règne; & les soins qu'elle prend par vos ordres de la pureté & de la politesse de la langue, lui donne quelque droit de parler à VOTRE MAJESTÉ sur le sujet de ses victoires.

Nous les avons apprises avec joie, ces victoires, SIRE, mais nous n'en avons pas été surpris. Nous savons que rien ne peut arrêter le cours de vos glorieuses entreprises. La sagesse elle-même les forme & les conduit, la fortune les accompagne, la valeur les exécute, la gloire les couronne. Aussi nous ne comptons dans vos expéditions militaires ni le nombre de vos troupes, ni les forces de vos ennemis. VOTRE MAJESTÉ marche, nous sommes assurés du succès.

Ce n'est pas, SIRE, qu'il ne fût aisé de prévoir les difficultés de votre dernière conquête. Ces villes qu'on croyoit imprenables; ces forts presque inaccessibles; ces nations liguées ensemble pour les défendre; ces armées de terre & de mer qui menaçoient nos côtes & nos frontières, tout cela auroit pu nous étonner sous un autre règne; mais sous le vôtre, SIRE, nos ennemis seuls doivent craindre; plus ils s'opposent à vos desseins, plus ils augmentent votre gloire; & les grands obstacles ne sont pour V. M. que des sujets d'exercer plus noblement sa valeur, & des matières de plus grands triomphes.

Ce n'est pas en nous une présomption téméraire, SIRE, c'est une confiance raisonnable. VOTRE MAJESTÉ nous a accoutumés à ces grands événemens qui passoient autrefois

pour impossibles , & qui paroîtront un jour incroyables. Mais les lettres que vous protégez en répondront aux siècles à venir ; & si elles ont quelque droit sur l'immortalité des héros , la postérité la plus éloignée dira de vous , SIRE :

C'étoit un Roi sage dans ses conseils , vaillant dans ses armées , modéré dans ses victoires. Il n'avoit pour ennemis que ceux qu'avoit éblouis l'éclat de sa puissance ou de ses royales vertus. Ses alliés lui manquoient de foi , il n'en manqua jamais à personne ; toute l'Europe étoit armée pour arrêter ses conquêtes , & il arrêta toute l'Europe. Il rendoit des Provinces quand on lui demandoit la paix , il les reprenoit à force d'armes dès qu'on lui déclaroit la guerre , il foudroyoit des citadelles , il forçoit des villes , il gagnoit des batailles : c'est ainsi qu'il commençoit une de ses campagnes.

En effet , SIRE , VOTRE MAJESTÉ s'élève au-dessus des règles & des exemples. Elle qui met l'ordre par-tout , & qui n'offensa jamais personne , renverse pourtant tout l'ordre de la guerre. Elle fait en peu de jours ce qui devroit , ce semble , se faire en plusieurs années , & trouve un certain art de vaincre , & d'abrèger le temps des conquêtes , qui décrie tous les Capitaines qui l'ont précédé , & qui fera le désespoir de tous ceux qui la doivent suivre.

C'est VOTRE MAJESTÉ , SIRE , qui est le principe de tant d'actions éclatantes. Cette prévoyance qui trouve le point fatal des événemens , & qui fait prendre le moment de l'exécution ; cette action si vive & si noble qui donne le mouvement à toutes ses entreprises ; ces soins agissans qui règlent & qui entretiennent la discipline ; ces exemples qui animent la valeur & qui la produisent ; ces bienfaits distribués avec choix , & toujours prêts à tomber sur le mérite ; ces marques d'estime , plus précieuses que les bienfaits , qui récompensent les grandes ames & les distinguent des ames communes ; cette familiarité majestueuse qui donne de la confiance sans diminuer le respect , & qui gagne le cœur de ceux qui servent dans vos armées : c'est-là , SIRE , cet art qui fait les conquérans & les héros , qui assujettit des villes & des provinces , & qui déconcerte nos ennemis. Ils voient toutes leurs mesures rompues ; leurs intelligences le plus secrètes se découvrent ; leur flottes errantes menacent tout & n'attaquent rien ; leurs grandes armées sont

immobiles , & ne font que ruiner leur propre pays & se consumer elles-mêmes ; & leurs meilleures troupes vaincues en pleine campagne , fuient encore devant leur vainqueur.

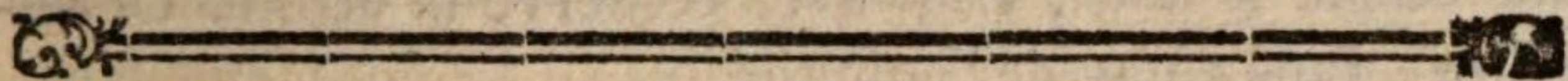
Les Princes qui vivent en repos au milieu de leur cour oisive , n'ont pas les mêmes avantages. Ils ne fauroient inspirer à leurs troupes cette ardeur guerrière qu'ils n'ont pas eux-mêmes. Leurs armées sont languissantes , chacun y est pour sa fortune , ou pour sa propre réputation plutôt que pour celle du Prince ; & quelque fidélité qu'on ait dans le service , on n'y sent point de joie ni d'empressement.

Vous suivez , SIRE , de plus nobles maximes ; vous marchez vous-même à la défense de vos peuples ; & préférant l'honneur au repos , vous ne comptez pour rien vos victoires , si vous n'avez eu part aux périls & aux fatigues des combats. Votre camp & votre cour , ce n'est pour vous que la même chose. Vos meilleurs courtisans sont vos plus braves guerriers. Vos travaux sont vos seuls divertissemens , & quand la gloire vous appelle , vous ne commandez pas qu'on vous serve , mais qu'on vous suive. Aussi tout cède à vos troupes invincibles & infatigables. Elles se font à l'envi un chemin à la victoire par le fer & par le feu ; & chacun prodiguant son sang , pense plus à la fortune de vos armes qu'à la sienne propre.

VOTRE MAJESTÉ ne se contente pas d'animer ainsi ses soldats & ses Capitaines , elle fait quelque chose de plus noble & de plus touchant ; elle appelle son fils dans son camp , & commence de l'associer à ses travaux & à sa gloire. Vous montrez la guerre à ce jeune Prince avant qu'il soit en âge de la faire ; & vous réservant les soins les plus importants de son éducation Royale , vous allumez les premiers feux de son courage , & lui tracez vous-même , sur vos exemples , le plan de ses heureuses destinées. Vous futes , SIRE , en cette occasion toute son étude , & il vit en vous quelque chose de plus grand que ce qu'il lit dans les histoires. On remarqua dans ses yeux & sur son visage la joie qu'il eut d'être témoin de vos victoires & l'impatience qu'il avoit de les imiter. Une ville obstinée en sa défense se rendit à son arrivée ; & le Ciel ayant donné pour le fils les mêmes présages qu'il avoit donnés autrefois pour le Père , nous avons droit d'espérer de l'un ce que nous admirons aujourd'hui en l'autre.

Cependant l'Académie Françoisé ne cessera de publier

tant de glorieux succès ; elle feroit heureuse , SIRE , si elle pouvoit écrire & penser aussi noblement que vous savez agir. Quelque effort qu'elle puisse faire , vos actions feront plus de bruit que nos louanges , & vous ne devrez qu'à vous-même toute votre immortalité. Mais si nous ne pouvons contribuer par nos écrits à votre gloire , nous tâcherons au moins de mériter , par un profond respect & par une fidélité inviolable , l'honneur de votre royale protection.



I V.

*HARANGUE faite à M. le Chancelier le Tellier,
au nom de l'Académie Française , en 1677.*

MONSEIGNEUR,

Ce n'est pas assez pour nous , d'avoir pris part à la joie publique , quand le Roi , pour couronner votre vertu , & pour récompenser vos services , vous a choisi pour son Chancelier : il est juste que nous venions nous-mêmes vous témoigner combien nous en avons été touchés.

Certain Génie qui préside aux belles lettres , nous a , ce semble , destinés à faire passer à la postérité les grandes actions de ce Prince qui nous honore de sa protection , & nous n'en voyons point de plus dignes d'être immortalisées , que ces choix heureux & sages , où son discernement , sa prudence & son équité paroissent également , & où relevant la gloire d'un de ses sujets , il travaille sans y penser à la sienne propre.

Vous aviez déjà , pour vous , MONSEIGNEUR , tous les vœux & tous les suffrages de la France ; il vous restoit encore un pas à faire pour votre fortune , mais il ne manquoit rien à votre réputation. Avant que vous fussiez arrivé au rang où vous êtes , chacun vous en avoit estimé digne ; l'on ne pouvoit rien vous donner , qu'on ne crût vous être dû , & l'on convenoit que les charges avoient plus besoin de vous , que vous des charges.

Mais le suffrage & le choix honorable du Prince qui vous élève à la dignité la plus importante de son Royaume , est

un témoignage public qu'il n'a point trouvé de probité plus reconnue , de fidélité plus constante , de plus grande capacité , d'expérience plus consommée.

Vous avez reçu cet honneur avec respect , & vous en jouissez sans orgueil. Il semble que votre élévation n'ait jamais fervi qu'à donner plus d'éclat à cette modération dont vous avez fait une si longue habitude. Content de cette grandeur que donne le mérite , sans vous foucier de celle que donne le faste , vous avez conservé la dignité de Ministre , sans en avoir l'austérité.

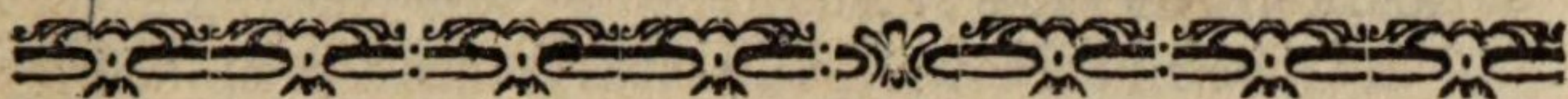
Vous avez su l'art d'augmenter les grâces & d'adoucir les refus par un accès facile , & par un accueil favorable. De tant d'hommes que la diversité de vos emplois , ou la nécessité de leurs affaires ont obligés de venir à vous , aucun ne s'en est jamais retourné qui ne fût ou content , ou consolé. Ceux à qui vous pouvez accorder ce qu'ils demandent ; se louent plus de votre honneteté que de leur fortune ; & ceux à qui vous êtes contraint de le refuser , ne se plaignent que d'eux-mêmes , ou de leur malheur.

Aussi , MONSEIGNEUR , on vous a vu prospérer sans envie , & tout ce qui vous est arrivé d'heureux , a passé pour une bonne fortune publique. Quelle famille fut jamais plus glorieuse à l'Etat que la vôtre ? Pendant qu'un illustre Prélat s'y distingue par les lumières de son esprit & par son zèle pour la discipline de l'Eglise , tout le reste s'y donne à l'Etat ; un père , un fils y consacrent également toute leur vie ; l'un expérimenté même devant l'âge , l'autre infatigable , même malgré l'âge.

Le fils , instruit par les conseils & par les exemples paternels , travaille avec succès aux soins laborieux de la guerre & à la discipline des armées ; le Père par sa sagesse & par son équité , s'applique à rétablir l'autorité des lois & à régler l'ordre de la justice. L'un assemble vers la frontière ces gros nuages où il prépare la foudre que le Roi lance tous les ans sur ses ennemis ; l'autre , dans le cœur & dans l'intérieur du Royaume , reçoit & communique les influences pacifiques que le Roi répand sur ses sujets. L'un est l'instrument des victoires & des conquêtes & de son maître , l'autre est l'interprète de ses volontés , & le dépositaire de sa justice.

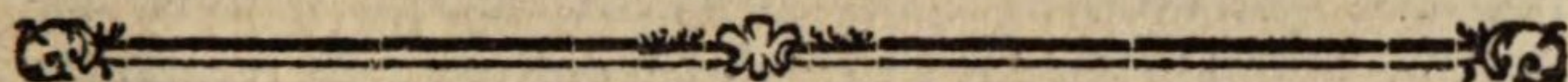
Aussi , MONSEIGNEUR , nous ne vous regardons plus

seulement comme une des plus nobles parties de l'Etat , mais encore comme une partie du Roi même. Vous expliquez ses intentions , vous entrez dans tous ses secrets , vous présidez à tous ses tribunaux , vous rendez ses oracles , vous distribuez ses grâces , & nous avons sujet de croire que vous prendrez part à la protection particulière qu'il donne à une Compagnie qui n'en est pas peut-être indigne , & qui du moins par le respect & la vénération qu'elle a pour vous , ne le cédera jamais à aucune autre.



DISCOURS

FAITS , partie en 1692 , partie en 1699 , pendant les Etats de Languedoc.



I.

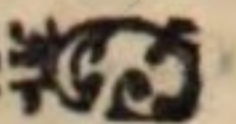
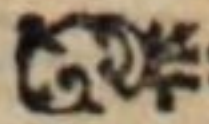
COMPLIMENT à M. le Comte de Peyre , de la part des Etats de Languedoc.

MONSIEUR ,

Nous voyons revenir avec plaisir le tour des années où vous avez accoutumé de nous honorer de votre présence , & de présider à nos Assemblées. Votre naissance , votre réputation , & votre attachement pour les intérêts de cette Province , vous ont acquis dans les Etats l'estime & la confiance de toutes les personnes qui les composent.

Nous reconnoissons en vous , MONSIEUR , cette sagesse de conseil & de conduite , cette noblesse de sentimens , cette pénétration dans les affaires , cette prudence à concilier & à ménager les esprits , cette autorité modeste dont vous n'usez que pour le bien des particuliers & pour la tranquillité publique. Le Roi ne pouvoit mettre ses ordres & ses commissions en des mains plus sûres & plus fidelles , & la Province ne peut les recevoir avec plus de soumission , & même avec plus de plaisir qu'elle les reçoit de vous. Prévenue de votre affection , de vos bons offices auprès du Roi ,

elle vous assure par ses députés de sa sincère reconnoissance.



I I.

COMPLIMENT à M. le Comte du Roure, de la part des Etats de Languedoc.

MONSIEUR,

Nous voyons avec plaisir revenir ces années où nous avons accoutumé de jouir de votre présence, de profiter de vos conseils, & souvent d'apprendre de votre bouche ce que le Roi désire de nous.

Tout le monde connoît assez cette gloire ancienne & nouvelle que vous tirez de vos ayeux, & que vous répandez sur vos descendans; cet esprit cultivé, & rempli de toute sorte d'érudition & de belles lettres; cette mémoire qui ne vous refusa jamais de conserver ou de produire à propos ce que vous lui avez confié; cette fécondité de conversation qui fournit à tout, cette facilité de mœurs qui s'accommode de tout.

Mais ce qui nous touche davantage, c'est l'intérêt que vous prenez à tout ce qui regarde l'honneur & le repos de la Province. Nous avons vu avec quel zèle vous agissez pour le bien public, avec quel air de sagesse & de dignité vous portez les ordres du Roi lorsque vous en êtes chargé, avec quel juste tempérament vous savez, selon vos fonctions, ou vous élever ou vous rabaisser dans nos Assemblées.

Nous venons d'y voir entrer avec joie un fils qui est déjà digne d'y représenter le Prince comme vous. Vous le conduisez comme par la main dans le sanctuaire de la Province. Vous voulez l'initier vous-même dans nos mystères. Vous commencez à lui transmettre cette affection héréditaire que vous avez reçue de vos Pères.

Agréez, MONSIEUR, que nous nous flattions toujours de l'attachement que vous avez pour un Corps dont vous êtes une des principales parties, & que nous vous assurions ici de l'estime & de la considération qu'on y a pour vous.

I I I.

*COMPLIMENT à M. de Baviile de la part des
Etats , 1697.***M** O N S I E U R ,

C'est la coutume de nos Etats de venir vous marquer ; aussitôt qu'ils sont assemblés , la reconnoissance qu'ils ont de l'affection & du zèle que vous avez pour le bien de cette Province. Comme vous ne perdez aucune occasion de lui être utile , il est juste qu'elle cherche celle-ci pour vous témoigner combien elle vous est redevable.

Si elle n'a plus cette joie que lui donnoit son ancienne opulence ; si quelquefois elle a tremblé devant la face de l'exacteur ; si nous l'avons vu gémir sous le poids des charges publiques , nous avons imputé ces maux à la nécessité du temps. Mais si durant le cours de la guerre elle a joui d'une douce tranquillité ; si elle a trouvé des moyens de se soutenir encore dans sa foiblesse , & de réparer un peu ses forces de temps en temps par son industrie & par son commerce , c'est à vos soins , MONSIEUR , c'est à votre application que nous le devons.

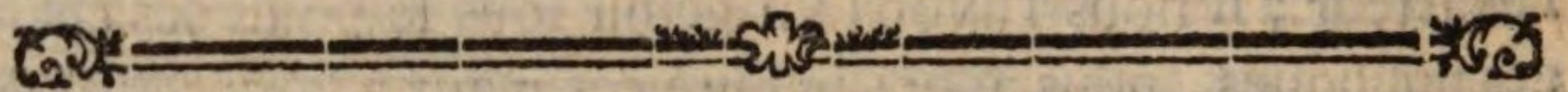
Ne pouvant nous décharger du fardeau que le besoin de l'Etat nous imposoit , vous n'avez jamais refusé de l'adoucir. Quand nous avons demandé des grâces qu'il ne vous étoit pas permis d'accorder , nous avons entrevu une volonté bienfaisante au travers d'une obéissance forcée ; & lorsque vous n'avez pas eu le plaisir de nous soulager , nous avons eu du moins la consolation de savoir que vous aviez la bonté de nous plaindre. Votre cœur a toujours ressenti le premier les peines qui pouvoient se faire sentir aux nôtres , & dans les affaires qu'on a remises à votre jugement & à vos conseils , vous avez mieux aimé être notre sollicitateur , que notre juge.

Mais voici l'heureux temps où la bonté de votre cœur aura toute son étendue , où votre inclination & vos devoirs s'uniront à faire fleurir cette Province , & où les douceurs de la paix , que vous travaillerez à nous procurer par vos

bons offices, effaceront de notre mémoire toutes les incommodités qu'apporte la guerre.

Au lieu de plaintes, vous n'entendrez qu'actions de grâces; nous jouirons en repos de notre bonheur, vous jouirez du plaisir qui vous est le plus naturel & le plus sensible, je veux dire du plaisir de faire du bien. Il ne passera par vos mains que des grâces que vous nous aurez attirées, & dont vous ferez le dispensateur; & vous n'aurez plus d'autre occupation que celle de nous faire sentir les bienfaits du Roi, & de lui faire connoître notre fidélité & notre reconnoissance.

Nous nous flattons des espérances que vous nous avez solennellement données. Nous comptons sur cette félicité dont vous ferez le dépositaire, & dont vous vous êtes rendu garant; & nous avons autant de joie & d'impatience à vous en faire nos remerciemens par avance, que vous en avez eu à nous en faire la promesse.



I V.

*COMPLIMENT au même, de la part des Etats,
1698.*

MONSIEUR,

Si nous venons ici au nom des Etats de la Province, ce n'est ni bienfaisance, ni coutume; c'est inclination, c'est devoir. Nous voyons en vous un mérite que nous sommes obligés d'honorer; nous recevons de vous des secours que nous sommes bien aises de reconnoître; & la justice que nous vous rendons, est un témoignage public des vertus que vous possédez, & des grâces que vous nous faites.

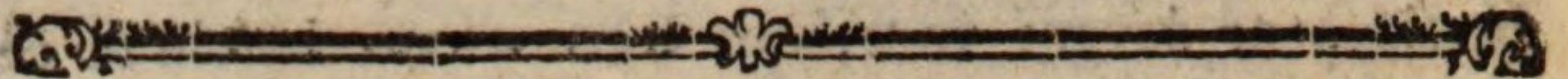
Nous admirons cet esprit vaste, pénétrant, décisif, à qui rien n'échappe, & que rien n'arrête, dont les lumières sont toujours pures, & dont les vues tombent toujours sur la justice & la vérité, quelque nuage qui les couvre. Supérieur à vos emplois, vous en remplissez les devoirs, mais vous n'en sentez pas le poids. Une heureuse facilité de connoissance & de jugement, vous met au-dessus des difficultés & de la multiplicité des affaires; il semble qu'elles se

développent devant vous, que vous n'avez besoin ni de réflexion, ni de travail pour discerner la bonne cause d'avec la mauvaise, & que la vérité aime à se présenter à vous, elle qui se plaît à se faire chercher aux autres.

Nous n'entreprenons pas, MONSIEUR, de louer ici cette noblesse de cœur qui vous éloigne des intérêts, & des passions; cette droiture qui vous attache au bien pour le bien; cette bonne-foi qui règne dans vos discours; cette fidélité que vous gardez dans vos amitiés, & tous ces agrémens que la naissance & l'éducation ont mis dans vos mœurs pour le commerce de la vie. Il nous suffit de louer ce qui fait le bonheur de la Province. Cette prudence qui règle tout, & qui joignant la douceur à la fermeté, maintient le repos & l'ordre parmi les peuples. Cette équité qui pèse au poids du sanctuaire les droits publics & particuliers. Cette vigilance qui court à tous les besoins, qui prévient les mauvais dessein, qui dans ces temps difficiles, étouffe les semences de rebellion, qu'une inquiétude & un faux zèle de Religion pouvoient faire éclore. Cette sévérité discrète qui compatit aux foiblesses, & qui ne punit que ce qu'elle ne peut corriger.

Ces grandes qualités, MONSIEUR, sont connues à la Cour aussi-bien qu'ici : toutes les fois que nous avons approché de ce sanctuaire où réside la majesté du Prince & la grandeur de l'Etat, nous avons vu que vos avis y sont reçus comme des oracles, & nous avons oui des voix d'approbation & de louange de votre conduire.

Nous y avons reconnu sur-tout, MONSIEUR, l'affection que vous avez pour le bien & pour l'honneur de cette Province. Vous y représentez nos nécessités, vous y répondez de nos intentions, vous y faites passer nos vœux & nos prières; le feu qui brûle dans nos cœurs, vous le faites briller au pied du Trône; votre bonté emploie pour nous tout le crédit que vous acquiert votre sagesse, & vous faites valoir nos bons desirs avec la même éloquence qui les a fait naître. Jugez, MONSIEUR, par la grandeur de ces services, de celle de notre reconnoissance, & croyez que nous en conserverons une éternelle mémoire. Ce sont les sentimens de la Compagnie & de tous ceux qui la composent.



V.

*HARANGUE au même, 1699.***M**ONSIEUR,

UN des premiers soins de nos Etats assemblés, est de nous députer ici, non pour y louer la pénétration de votre esprit, la droiture de votre cœur, la justesse de vos sentimens, l'élévation de votre génie, justice qu'on vous rend également dans tout le Royaume.

Mais pour vous témoigner l'affection & la reconnoissance de cette Province, qui ressent les obligations qu'elle vous a, qui voit vos grandes qualités de plus près, & d'où, comme du centre de votre réputation, partent l'estime & l'approbation dont vous jouissez dans le monde.

C'est au nom de cette Province que nous parlons aujourd'hui, MONSIEUR. La justice que vous rendez à ses peuples, le soin que vous prenez de sa tranquillité, le mouvement que vous donnez à son commerce, le zèle que vous avez pour la pureté de sa Religion, l'habitude où vous êtes de l'assister de vos conseils, de votre crédit & de vos lumières, sont des bienfaits continuels dont nous reconnoissons que nous vous sommes redevables.

Si vous n'avez pas toujours eu le bonheur de nous soulager, vous en avez eu le désir. Vous avez adouci, quand vous l'avez pu, la rigueur des temps. Dans les besoins pressans de l'Etat, vous n'avez pas oublié les nôtres. Tout ce qui est de vous dans votre administration, nous est toujours avantageux & favorable; & lors même que nous craignons les affaires que vous traitez, nous aimons toujours celui qui les traite.

Nous espérons, MONSIEUR, que ce sera par vous que nous viendront les soulagemens de la paix. Nous connoissons cette humeur bienfaisante, qui vous fait goûter le premier la douceur du bien que vous avez fait, & nous venons vous remercier de vos bons offices avec autant de plaisir que vous en avez à nous les rendre.

V I.

*REMERCIEMENT aux Etats de Languedoc , pour
la Députation au Roi.***M**ESSIEURS,

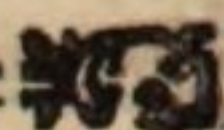
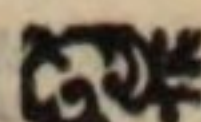
S'IL ne falloit que de la reconnoissance pour la grâce que vous venez de m'accorder , je trouverois de quoi fatisfaire à ce devoir dans les sentimens de mon cœur. Si vous ne demandiez que du soin & de la vigilance , j'y serois assez engagé par l'honneur que j'ai de recevoir vos ordres , & par le plaisir que j'aurai de les exécuter. Mais je sens bien que je n'ai pas cette capacité que vous désirez , ou que vous supposez en moi. Que je serois heureux , MESSIEURS , si vous me donniez vos lumières en me confiant vos affaires , & si votre choix qui me rend content , pouvoit aussi me rendre habile !

Mais que ne peut - on espérer , assisté du crédit de Son Eminence ? Vos intérêts lui ont toujours été plus chers que les siens propres. Elle offrira nos vœux , & ils seront exaucés. Le plaisir que l'on aura de la revoir à la Cour , augmentera le désir qu'on a de la fatisfaire. Il agira pour le soulagement de cette Province , comme il a fait pour le repos & pour la gloire de l'Eglise ; & tandis que les semences d'union & de paix qu'il a jetées dans l'esprit du Saint Père germeront & fructifieront en leur temps , nous recueillerons les fruits de sa protection & de sa faveur auprès du Prince.

Le mérite de M. le Marquis de Gange , les soins de M. de Rochepierre , les conseils de M. Taurine , l'intelligence de M. Joubert , feront des secours considérables ; & le désir que j'aurai de reconnoître l'honneur que vous me faites , me fera exactement acquitter des affaires dont vous me chargez.

M. le
cardinal
de Bon-
zi.





V I I.

*HARANGUE au Roi , de la part des Etats de
Languedoc , sur la prise de Namur , en 1692.*

SIRE,

Nous venons présenter à VOTRE MAJESTÉ les vœux & les hommages d'une Province attentive à tous ses devoirs & toujours soumise à vos ordres. Il y a dans nos cœurs une loi plus forte que la coutume qui nous amène. Nous voyons avec joie revenir ces jours heureux où sous vos favorables regards, notre fidélité se renouvelle; & comme votre gloire croît tous les ans, nous sentons aussi tous les ans croître notre respect, notre zèle & notre reconnoissance.

Quelque expérience, SIRE, quelque confiance que nous ayions, vos entreprises surpassent toujours notre attente, & rien ne vous semble digne de vous, que ce qui paroît impossible aux autres. Vous avez réduit sous vos lois une Place qui ne connoissoit pas encore de vainqueur; qui se soutenoit par ses forces, & même par sa réputation; qui renfermoit dans ses murailles une armée entière pour sa défense; que les rivières & les rochers, l'art & la nature à l'envi rendoient imprenable, & que la terre & le Ciel, par un désordre des saisons, avoient rendu presque inaccessible. Il falloit vaincre tout ensemble, le temps, les lieux, les ennemis & les éléments. Vous les avez vaincus, SIRE, par vos fatigues, souffrez que nous le disions encore en tremblant, par vos périls; & cette conquête vous doit être d'autant plus chère, qu'elle est le prix de votre valeur & le fruit de votre constance.

Vous jetez quelquefois sur vos desseins des voiles épais & impénétrables, & vous ôtez, quand il vous plaît, à un ennemi vigilant le mérite de sa prévoyance. Mais cette année, SIRE, vous ne l'avez ni surpris, ni prévenu. Vous avez tracé devant ses yeux le plan de vos projets, & vous avez voulu qu'il fût témoin, & presque le confident de votre victoire. Vous lui avez donné le temps d'assembler ce corps nombreux de tant de Nations ramassées; il étoit juste

qu'un tel spectacle eût tant, & de si grands spectateurs.

Que n'ont-ils pu voir de plus près VOTRE MAJESTÉ tranquille, lorsqu'ils étoient les plus agités, donner tous les ordres, pourvoir à tous les besoins, disposer toutes les attaques; Roi, Ministre d'Etat, Général d'armée tout ensemble, assister à tout, animer tout par son autorité, par ses soins & par ses exemples. Votre génie seul est capable de suffire à tout. La source de vos conseils est en vous-même. Vous soutenez le poids des affaires. Nous devons à votre cœur & à votre esprit tant de grands succès; votre puissance les produit; votre prudence les prépare: vous avez tout ensemble la gloire du dessein, & celle de l'exécution; & ce que vous pensez n'a pas moins de grandeur que ce que vous faites.

Que si les flots & les orages ont été contraires à nos souhaits, qui ne fait qu'une aveugle fortune dérange quelquefois les ouvrages de la sagesse? Nous avons mérité d'être loués de nos ennemis. Ils ont eu l'avantage des vents & du nombre, & nous avons eu celui de la réputation & du courage.

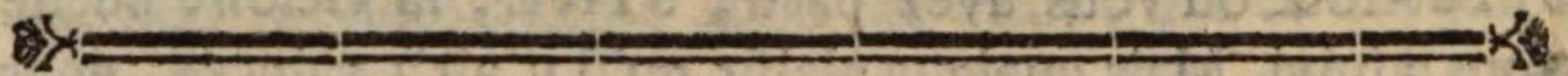
Par-tout où vous avez paru, SIRE, la victoire fidelle vous a suivi. Mais quelque plaisir qu'il y ait à vaincre, vous avez modéré l'impatiente ardeur de vos troupes, pour épargner le sang de ceux qui vous servent; vous avez retardé vous-même votre conquête; & pour satisfaire votre bonté, vous avez bien voulu dérober quelques jours à votre gloire. L'éclat de tant d'actions surprenantes ne vous a point ébloui. On entrevoit au plus fort même de la guerre, la paix que vous voulez donner au monde. En triomphant de vos ennemis, vous compatissez à vos peuples; & vous ne prenez tant de peine à les défendre, que pour avoir plutôt le plaisir de les soulager.

Mais ce qui nous touche le plus, SIRE, c'est cette foi & cette religion sincère qui attire sur vous & sur nous des bénédictions immortelles. Dans le comble de la grandeur où vous êtes, vous protégez par votre piété un Roi qui, dans ses malheurs, se soutient encore par la sienne. L'Eglise & les Autels n'ont plus que vous pour défenseur. La cause du Ciel est la vôtre; & tandis que tant de Princes armés contre vous, se liguent avec tant de peine, intrépide, & paisible en vous-même, vous vous unissez avec Dieu. Dans vos prospérités vous reconnoissez ses bienfaits;

dans toute sorte d'événemens vous adorez les ordres secrets de sa Providence, & comme vous ne combattez que pour lui, vous ne cueillez aussi vos lauriers que pour lui en faire des couronnes.

Aussi a-t-il voulu bénir vos armes, & confondre l'orgueil de vos ennemis, dans ce combat sanglant où la valeur a triomphé de la rage & de l'artifice, où vos bataillons ont fait voir que tout ce qui combat pour vous est invincible, où l'on a vu de jeunes Héros de votre sang, SIRE, se distinguer par leur courage, comme ils se distinguent par leur naissance; & dans les périls les plus évidens, oublier leur propre conservation & ne songer qu'à votre gloire.

Que nous reste-t-il à souhaiter, SIRE, sinon que les sentimens de nos cœurs vous soient connus; que vous mesuriez vos bontés à notre affection & à notre zèle; que vous receviez nos dons avec autant de plaisir que nous en avons à vous les offrir, & que VOTRE MAJESTÉ reconnoisse qu'il n'y eut jamais de plus profonde vénération, ni de plus parfaite obéissance que la nôtre.



V I I I.

HARANGUE à Monseigneur le Dauphin, sur le même sujet.

MONSEIGNEUR;

APRÈS avoir rendu nos hommages au Roi, nous venons autant par inclination que par devoir, révéler en vous l'éclat de sa Majesté qui vous environne. Honorés de sa royale protection, nous nous assurons de la vôtre; & comme nous voyons briller en vous la même gloire, nous espérons de vous aussi le même honneur & la même grâce.

Les vertus, MONSEIGNEUR, qu'on acquiert avec tant de peine, vous ont été comme naturelles: quelque grande éducation que vous ayez eue, vous ne devez presque qu'à vous-même ce que vous êtes; & Dieu qui vous a fait grand par naissance, vous a fait vertueux par inclination.

Nous admirons, MONSEIGNEUR, avec toute la France, cette bonté qui attire l'amour des peuples, sans en diminuer

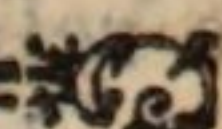
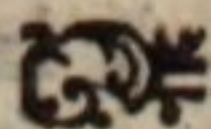
le respect ; cette modération qui retient les passions de la grandeur sous les règles de la sagesse ; cette modestie qui fait qu'on vous donne avec plaisir la gloire que vous vous refusez à vous-même ; cette activité qui vous fait trouver votre repos dans les exercices laborieux de la paix , ou dans les fatigues honorables de la guerre ; cet air de grandeur qui vous élève , & qui fait voir qu'en obéissant au Roi , vous êtes fait pour commander au reste du monde.

Avec quelle fierté , quand il vous met sa foudre en main , allez-vous briser les remparts de ses ennemis , & les forcer dans leurs murailles ? Le rivage du Rhin retentit encore du bruit de vos exploits & de vos louanges. Vous saviez , selon les besoins , faire éclater votre valeur , ou la modérer. D'un côté vous preniez des villes , de l'autre vous gagniez des cœurs. Votre vigilance , votre douceur , votre libéralité , ne vous faisoient pas moins d'honneur que l'intrépidité de votre courage , & vous n'étiez pas moins grand , ni moins estimable par vos vertus que par vos victoires.

Vous venez , MONSEIGNEUR , de ranimer cette noble ardeur dans ce siège fameux , où , pour la gloire du Roi , vous avez fait briller la vôtre. On vous a vu prendre ses ordres avec joie , & les donner avec dignité ; recevoir de lui cet esprit de force & de supériorité , que vous alliez répandre après cela dans les troupes ; commander en sa place comme il auroit commandé lui-même ; & montrer qu'il n'appartient qu'à vous d'imiter sa valeur , comme il n'appartient qu'à vous de représenter sa personne.

Agréez , MONSEIGNEUR , que , suivant les mouvemens de notre cœur , nous allions renouveler dans notre Province ce que la renommée y a tant de fois publié de vos éclatantes vertus ; que nous y portions les agréables assurances d'une protection aussi puissante que la vôtre , & que nous vous assurons par avance , MONSEIGNEUR , de la parfaite reconnoissance , & de la profonde vénération des trois Etats qui la composent.



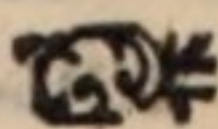


I X.

COMPLIMENT à Monseigneur le Cardinal de Bonzi, sur le même sujet.

MONSEIGNEUR,

NOUS ne venons pas ici vous demander votre protection pour la Province, tous les jours nous en ressentons les effets. VOTRE ÉMINENCE est accoutumée à faire du bien sans que personne l'en sollicite, & auprès d'Elle on a toujours plus besoin de remerciemens que de demandes. Cette Province que vous avez autrefois rendue si florissante, & que la difficulté des temps affoiblit incessamment, est comme un corps languissant qui ne peut plus se soutenir que par le crédit de celui qui en est le chef. Aussi, MONSEIGNEUR, nous n'avons recours qu'à vous; nous n'agissons que par vos conseils & par vos ordres; nous ne voyons que par vos lumières; nous n'espérons qu'en votre bonté. Il n'y a personne dans les Etats de la Province où VOTRE ÉMINENCE préside, qui ne demande au Ciel la conservation d'une vie si précieuse, si nécessaire au public & si utile aux particuliers. Pour moi, MONSEIGNEUR, je leverai tous les jours au Ciel ces mains que vous avez si obligeamment consacrées, & je ferai sans cesse en secret les vœux que VOTRE ÉMINENCE m'a ouï faire en public pour la prospérité & pour la longueur de ses années.



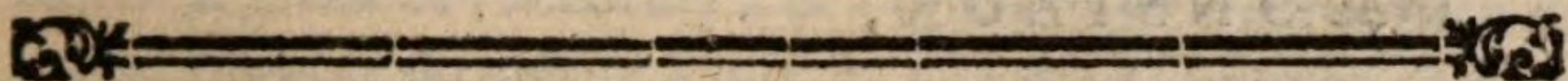
X.

COMPLIMENT à M. le Comte de Peyre, sur le même sujet.

MONSIEUR,

Le rang que vous tenez dans la Province, & la part que vous prenez à tout ce qui la regarde, nous fait venir à vous avec joie. Nous connoissons le zèle que vous avez pour le

bien public , & nous venons unir nos sentimens & nos défirs avec les vôtres. Comme nous profitons de vos conseils & de l'intelligence que vous avez dans nos affaires, nous profiterons aussi de l'honneur de votre présence. Notre députation fera fans doute heureuse sous une conduite comme la vôtre , & nous ne pouvons qu'être reçus favorablement quand nous ferons présentés par vous.



X I.

COMPLIMENT à M. le Chancelier , sur le même sujet.

MONSIEUR,

Après avoir présenté au Roi nos soumissions respectueuses , & remis en ses mains Royales le cahier de nos demandes , à qui pouvons-nous mieux nous adresser qu'à vous , qui êtes l'interprète de ses volontés , le dépositaire de ses lois , & le dispensateur de ses grâces. Nous venons du Trône de sa Majesté au Tribunal de sa Justice.

Quand ce ne feroit pas un devoir indispensable , ou une coutume établie , notre inclination nous ameneroit ici. Notre Province a reconnu par une longue expérience les généreux sentimens d'un cœur toujours favorable pour elle.

Elle conserve chèrement le souvenir de vos vertus & la reconnoissance de vos bienfaits : votre prudence , votre équité , votre douceur ; dans des temps même difficiles , lui seront toujours vénérables. Aussi elle se plaît à renouveler dans votre cœur cette ancienne tendresse , & se fait comme un droit & un préjugé de votre protection , de l'estime , de la confiance , & du respect qu'elle conservera pour vous.



X I I.

COMPLIMENT à M. de Pontchartrain , sur le même sujet.

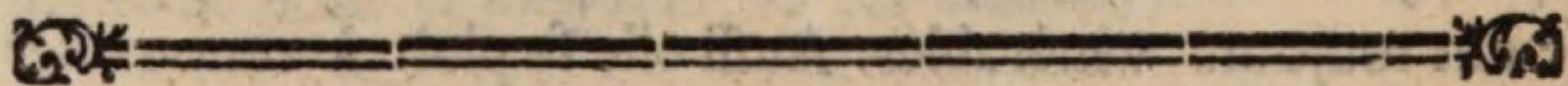
MONSIEUR,

Nous ne venons pas par des complimens importuns , ou par des récits indiscrets des nécessités de notre Province attirer votre protection ou votre compassion sur elle. Touchés de la gloire du Roi & des besoins pressans de l'Etat , nous ne cherchons qu'à satisfaire notre affection & notre zèle.

Nos peuples portent leurs desirs au-delà même de vos demandes. Un même esprit par-tout les anime , les pères & les enfans ont la même ardeur ; & c'est avec joie que les uns s'épuisent & que les autres se sacrifient.

Rien ne peut arrêter nos dons que notre impuissance ; & la seule grâce que nous demandons , & que nous espérons de la bonté & de l'équité naturelle du Roi , & de votre protection , MONSIEUR , c'est qu'il reste à notre Province de quoi témoigner sa fidélité.

Il nous feroit fâcheux d'être réduits aux bonnes intentions , & de perdre le plus sensible plaisir que nous ayons de contribuer de nos biens aux conquêtes du plus grand Roi du monde , & de les déposer en des mains si pures & aussi fidelles que les vôtres.



X I I I.

COMPLIMENT à M. le Duc de Beauvilliers , sur le même sujet.

MONSIEUR,

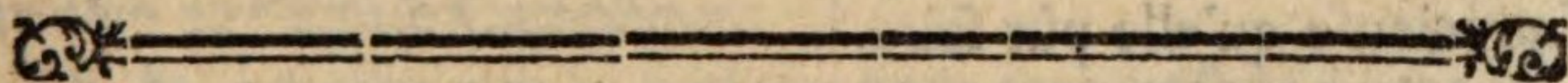
Le rang que vous tenez dans les Conseils de Sa Majesté ; l'estime que nous faisons de votre sagesse , & la confiance que nous avons en votre équité , nous amènent ici au nom d'une Province qui se distingue moins par la beauté , par

l'étendue & par la fertilité de son pays , que par la fidélité de ses peuples , & par les efforts qu'elle fait tous les ans pour contribuer à la gloire du Roi , au progrès de la Religion , & à la grandeur de l'Etat.

Quand nous ne demanderions pas votre protection pour nos besoins , nous la rechercherions pour notre gloire : outre les biens qu'elle produit , elle fait honneur à ceux à qui vous faites la grâce de l'accorder , & l'opinion de votre vertu fait qu'on suppose du mérite à tout ce que vous appuyez de votre crédit.

Mais , MONSIEUR , vous nous ferez utile , non-seulement pour le présent , mais encore pour l'avenir. Ces nobles sentimens que vous inspirez à ces jeunes Princes , que la prudence du Roi , ou , pour mieux dire , la Providence de Dieu vous a confiés , feront un jour le bonheur des peuples. Vous préparez des maîtres & des protecteurs à nos Provinces , & par vos fidelles enseignemens vous leur formez des cœurs de Rois & des cœurs de Pères.

Agréez , MONSIEUR , que nous demandions au Ciel qu'il verse ses bénédictions sur une éducation si importante à tout le Royaume , que nous en prévoyions les fruits ; & que jouissant du bonheur de vivre sous le plus grand Monarque du monde , nous félicitons ceux qui nous suivront , de voir de petits fils qui lui ressemblent.



X I V.

COMPLIMENT à M. de Châteauneuf, sur le même sujet.

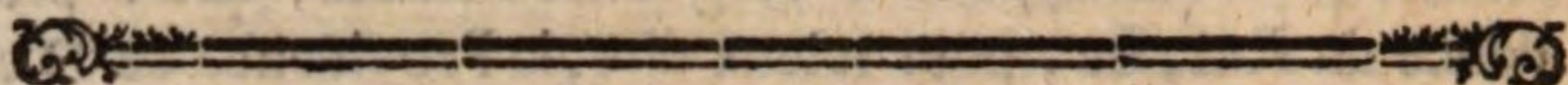
MONSIEUR,

UN de nos plus essentiels & plus agréables devoirs , est de venir recevoir de vous les ordres de SA MAJESTÉ & de vous témoigner en même temps notre parfaite reconnoissance.

Ce bon accueil que vous nous faites , MONSIEUR , cette présence & cette netteté d'esprit avec laquelle vous développez nos affaires ; cette attention obligeante que vous avez sur les droits & sur les privilèges de notre Province ; ce soin que vous voulez bien prendre de faire valoir nos bonnes in-

tentions & nos services , de porter nos vœux & nos encens aux pieds du Trône , & de répandre sur le public & sur les particuliers le secours de vos bons offices , font des grâces que vous renouvez , & que nous ressentons toutes les années.

Nous vous prions , MONSIEUR , de les continuer à une Province qui les mérite , non-seulement par son attachement & sa fidélité sincère aux intérêts de l'Etat & à la gloire du Roi , mais encore par le plaisir qu'elle a de vous honorer , & de voir en tous ceux qui la composent la reconnoissance de vos bienfaits , l'estime de votre mérite , & la confiance en votre bonté.



X V.

COMPLIMENT à Madame la Duchesse du Maine , sur le même sujet.

MADAME,

Nous venons rendre à Votre Altesse Sérénissime les premiers devoirs d'une Province qui se prépare à vivre sous vos lois , & qui vous regarde comme l'acquisition la plus précieuse qu'elle pût faire.

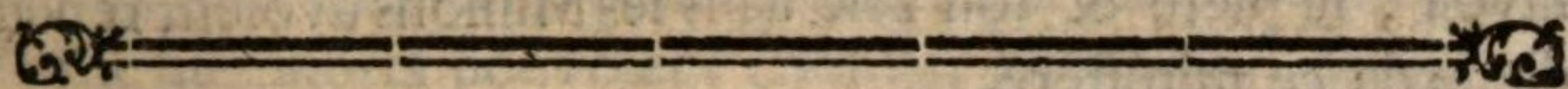
Elle trouve en vous , MADAME , la gloire que donne une auguste naissance , la sagesse que produit un heureux naturel , les vertus que forme une bonne éducation , l'émulation qu'inspirent les grands exemples.

Elle nous a chargés de vous témoigner l'impatience qu'elle a de vous recevoir , heureuse si nous pouvions l'assurer que vous avez quelque désir d'y venir.

Vous y trouverez , MADAME , une terre fleurie , un ciel toujours pur & serain , des esprits qui ne manquent ni de douceur , ni de politesse , des cœurs qui savent honorer la grandeur , & révéler la vertu où elle se trouve. Vous y trouverez la réputation encore vivante d'une Princesse dont la mémoire est en bénédiction parmi nos peuples ; & nous espérons que vous succéderez à sa piété , comme vous succédez à son rang.

Nous prions le Ciel , MADAME , que cette guerre im-

fortune finisse selon nos souhaits, qu'une heureuse paix nous rende votre illustre époux. Il est déjà comblé de gloire. Nous nous préparons à le couronner de ses propres lauriers; & comme vous avez gagné son cœur, vous prendrez part à ses triomphes.



X V I.

*DISCOURS à l'Assemblée générale du Clergé
de France, au sujet de l'érection de l'Evêché
d'Alais.*

MESSEIGNEURS,

J'ai cru que je ne pouvois me dispenser de donner part à la Compagnie du changement arrivé dans mon Diocèse, par l'érection d'un nouveau Siège Episcopal dans la ville d'Alais.

Le Roi, dans la conversion générale des hérétiques de son Royaume, avoit été informé que le diocèse de Nîmes étoit très-difficile à gouverner, soit parce qu'il s'étendoit bien avant dans les montagnes des Cévennes, soit parce qu'il étoit chargé de plus de 80 mille ames qui venoient de rentrer dans le sein de l'Eglise Catholique.

S. M. jugeant que le fardeau étoit trop pesant pour un seul Evêque, résolut de le partager, & crut qu'il étoit important, pour l'avancement de la Religion & pour le bien de son service, de fonder un Evêché dans cette partie du mien qui étoit plus éloignée, & qui avoit plus besoin d'instruction.

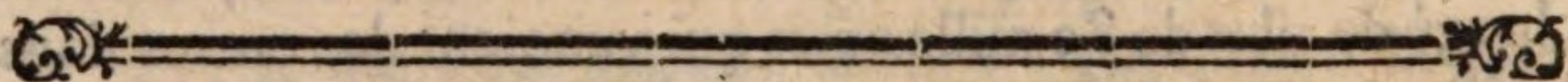
Elle considéra que le Troupeau s'étant si fort multiplié; il lui falloit plus d'un Pasteur pour le conduire; qu'il étoit nécessaire de laisser dans ces lieux, que les hivers rendoient inaccessibles, des secours qui fussent toujours utiles & toujours présens; que tout le zèle d'un homme apostolique seroit assez occupé à conduire des peuples qui avoient joint jusques-là à l'opiniâtreté que donne l'erreur, certaine férocité qu'ont ordinairement les habitans des montagnes; & que la présence d'un Evêque pourroit servir non-seulement à les instruire, mais encore à les adoucir.

Par ces motifs, le Roi a fait présenter en son nom toutes

les suppliques à la Cour de Rome. Il a fait poursuivre à ses frais l'érection de ce nouveau Siège. Il a doté cette Eglise naissante de l'Abbaye de Psalmodi, située dans Aigue-mortes, d'environ 20 mille livres de revenu. Il y a établi pour premier Evêque Monseigneur François de Saulx, que son savoir, sa piété & son zèle dans les Missions avoient rendu digne de ce ministère.

Les Bulles du Pape, les Lettres-patentes de S. M. les Arrêts du Conseil, ont achevé cet ouvrage, & votre approbation, MESSEIGNEURS, y mettra le sceau. La séparation est faite dans toutes les formes. Les deux Diocèses sont convenus des limites de leur territoire, & des décimes & autres charges qu'ils doivent porter.

Sur cela, MESSEIGNEURS, nous vous supplions de vouloir bien ordonner que le Diocèse de Nîmes & celui d'Alais soient employés à l'avenir séparément dans les départemens & dans les comptes du Clergé, pour les sommes qu'ils doivent payer l'un & l'autre; & qu'une expédition de la transaction qu'ils ont passée entre eux, soit remise dans les archives du Clergé de France, pour servir dans la suite de fondement à toutes leurs impositions, selon la requête que nous avons mise entre les mains de Messieurs vos Agens généraux.



X V I I.

COMPLIMENT de condoléance à un Commandant de Province.

MONSEIGNEUR,

Nous venons vous témoigner la part que nous avons prise à la perte que vous avez faite. Nous avons cru que nous n'aurions que des sujets de nous réjouir avec vous de l'accroissement de gloire & de grandeur dont il semble que le Ciel vous comble, & nous n'avions pas prévu qu'il fallût vous rendre de tristes devoirs.

C'est la fatalité des combats, MONSEIGNEUR, le sang le plus pur est presque toujours répandu le premier. Les dangers accompagnent toujours les plus grandes ames, & par
un

un malheur fatal qui suit les grandes victoires, on perd ordinairement ceux par qui on les gagne.

Vous n'avez que trop éprouvé cette rigoureuse fortune ; MONSEIGNEUR. Mais si l'immortalité qui est la récompense de la valeur malheureuse ; si les témoignages d'un Roi qui juge si bien du mérite & de la gloire ; si les louanges qu'on donne aux morts pouvoient consoler les vivans , jamais on n'eut tant de sujets de se consoler.

Je fais qu'il y a des pertes qu'on peut nommer irréparables ; qu'il est difficile d'arrêter une douleur raisonnable. . .

Mais je ne vois pas qu'en voulant adoucir votre douleur, je la renouvelle. Je me contente de vous assurer, MONSEIGNEUR, qu'au milieu de la joie publique nous avons pris part à votre douleur , & que nous partageant entre les intérêts de la France & vos intérêts particuliers, nous avons considéré ce que cette victoire valoit à l'Etat, mais nous avons senti en même temps ce qu'elle coûtoit à votre famille.

X V I I I.

DISCOURS sur la réception de M. l'Abbé Poncet à l'Académie de Nîmes.

MESSIEURS,

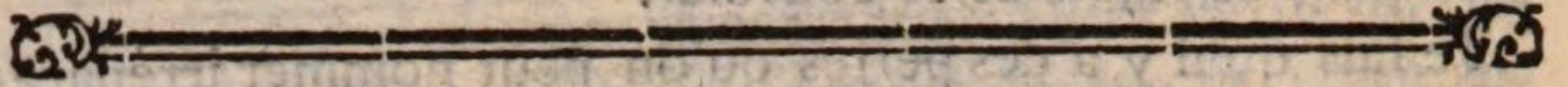
Le choix que vous faites aujourd'hui de Monsieur l'Abbé Poncet pour l'associer à votre Compagnie, est également honorable pour vous & pour lui. C'est une marque de votre discernement, c'est une preuve de son mérite. On ne peut vous soupçonner ni de surprise, ni de prévention, sa capacité vous est connue.

Il ne se fonde pas sur des recommandations étrangères, ni sur une réputation qui vient de loin. Il est sa recommandation lui-même, & porte sa preuve d'éloquence & son titre de bel esprit. Il ne vous demanderoit pas vos suffrages aujourd'hui, s'il ne vous avoit forcé hier de lui donner vos applaudissemens, & il a voulu vous convaincre de ses droits avant que de vous déclarer ses prétentions.

Savant, pieux, éloquent, modeste dans une extrême jeunesse ; dans la saison des fleurs il porte des fruits ; son es-

prit semble être venu dans le monde tout cultivé; un heureux naturel l'a mis au-dessus de la longueur des études, & de la nécessité des expériences, en sorte qu'on a tout à louer en sa personne, & rien à pardonner à son âge.

Recevez donc avec plaisir un Sujet si digne de votre estime, & si propre à relever votre gloire dans les premiers théâtres du monde.



X I X.

HARANGUE prononcée devant la Reine d'Angleterre, à Saint-Germain-en-Laye, le 4 Juin 1695.

MADAME,

Le Clergé de France se présente aujourd'hui à V. M. avec tous les sentimens que le respect, l'admiration, & la Religion lui donnent pour elle. L'honneur qu'il a d'être assemblé presque sous vos yeux, & de voir de près ces grandes qualités que la renommée n'apprend d'ordinaire que foiblement, le fait acquitter avec plaisir d'un devoir qu'il vous rend avec justice.

Que ne devons-nous pas, Ministres du Seigneur que nous sommes, à une Reine que sa naissance, son esprit, ses vertus, & si je l'ose dire, ses malheurs mêmes rendent vénérable à toute l'Eglise; & qui fidelle à la loi de Dieu, malgré les tentations du siècle les plus touchantes, a su faire à sa religion un sacrifice de sa grandeur.

Mais, MADAME, en renonçant à cet éclat, dont l'orgueil du monde se flatte, vous n'avez rien perdu de votre gloire; votre foi ne brille pas moins que vos couronnes; rien ne fait mieux connoître le droit que vous avez de les porter, que le courage que vous avez eu de les abandonner pour Jesus-Christ. Cette espèce de nouveau zèle qui ne peut tomber que dans un cœur aussi grand & aussi pieux que le vôtre, vous fait autant d'admirateurs, qu'il y a dans le Royaume de Dieu de véritables fidelles. Par-tout où règne la piété, vous régnez indépendamment de la fortune; & il n'y a point de cœurs chrétiens où la justice & la religion ne

vous élèvent un trône invifible, inaccessible aux ufurpateurs.

Auffi le Ciel a-t-il verfé dans votre ame ces bénédictions de douceur qui font les fources ou les récompensés de la vertu ; ce goût de la parole de Dieu & de fes vérités évangéliques ; cette profonde vénération de fes myftères ; cette refpectueufe déference à fes ordres, quelque rigoureux qu'ils puiſſent être ; cette droiture qui vous porte naturellement au bien, & ne vous laiſſe jamais fortir des voies de la vérité ; cette bonté qui vous fait pardonner aux uns, compa-tir aux autres, utile à pluſieurs, honnête & charitable à tous ; ces retraites, où loin du bruit & du commerce du monde, vous tirez du fond d'une folide dévotion, & d'une tranquille conſcience vos conſolations ſecrètes.

De-là vient, MADAME, que vous n'avez été ni éblouie par la gloire, ni abattue par l'adverſité. Vous avez ſéparé dans une élévation ſuprême, ce qu'il y a de la grandeur de Dieu d'avec ce que la vanité des hommes y mêle. Vous avez diſcerné dans les afflictions, parmi ce qu'elles ont de triſte, ce qu'elles ont de ſalutaire ; & dans ces états différens, toujours égale à vous-même, vous avez pratiqué cet art ſi difficile & ſi peu connu, de mettre à profit pour l'éternité les proſpérités & les tribulations de la vie.

Dieu a permis, MADAME, que vous ayez porté de ſi grands exemples dans ce Royaume, où l'on fait gloire de les reſpecter, & où la piété du Roi nous accoutume depuis long-temps à reconnoître & à louer des vertus royales. Que ne pouvons-nous, MADAME, par nos diſcours & par nos exemples, inspirer la fidélité & la reconnoiſſance à ceux qui vous la doivent par tant de titres. Mais ſi nos vœux peuvent être exaucés, les nuages que la confuſion & l'erreur ont formés ſe diſſiperont bientôt, on verra vos couronnes refleurir ſur vos têtes ſacrées. Dieu vous rendra le ſceptre que vous avez mis en dépôt entre les mains de ſa providence ; & vos peuples éprouveront qu'il n'y a point de joug plus peſant que celui d'une domination injuſte, & qu'ils ne peuvent être heureux que ſous leurs Princes légitimes.

X X.

*HARANGUE au Roi , au sujet de la Paix ,
en 1697.***SIRE,**

Lorsque nous allions tous les ans reconnoître aux pieds des Autels la protection du Dieu des armées , dans les victoires que vous remportiez sur vos ennemis , quelque grande que fût notre joie , elle ne pouvoit être parfaite. Le Ciel qui nous étoit si favorable , ne laissoit pas d'être irrité. Nous nous réjouissions des événemens glorieux d'une guerre qui pouvoit être fatale , & qui devoit recommencer. Votre Majesté elle-même , n'étoit pas moins sensible à nos pertes qu'à ses propres avantages , & si vos peuples étoient touchés de votre gloire , vous l'étiez , SIRE , des besoins & des gémissemens de vos peuples.

Mais aujourd'hui tous nos souhaits sont accomplis. La discorde s'éloigne du monde chrétien sans espérance de retour. Nous voyons finir non-seulement les dangers présens , mais encore les craintes de l'avenir ; & nous n'avons plus rien à demander au Ciel , dans les douceurs de la paix dont nous jouissons , que le repos & la conservation de celui qui nous l'a donnée.

Tant de Princes jaloux qui sembloient avoir conjuré la ruine de cet Etat , ont enfin reconnu , SIRE , que votre puissance & votre grandeur étoient au-dessus de l'envie ; qu'ils ne pouvoient espérer d'autres avantages que ceux que vous voudriez bien leur céder ; que votre justice & votre bonté étoit la seule ressource qui leur restoit ; & que ne pouvant résister à la force de vos armes , la seule gloire qu'ils avoient à gagner sur vous , étoit de mériter votre bienveillance.

Vous leur avez offert par modération , SIRE , la paix qu'ils n'osoient presque vous demander ; & prévenant le besoin qu'ils en avoient , vous avez cru qu'il y avoit plus de générosité à les satisfaire qu'à les accabler. Dans un temps où votre puissance sembloit croître par la continuation de

la guerre, vous leur avez dressé vous-même le plan & le projet de leur fortune, en leur rendant par religion, ou par grandeur d'ame, des places que votre valeur vous avoit justement acquises; lors même que vous pouviez attendre de nouveaux succès, non-seulement de la bonté de votre cause, mais encore de la supériorité de vos armes, vous avez bien voulu sacrifier au repos public les conquêtes que vous aviez faites, & celles que vous étiez en état de faire, & payer ainsi de votre propre gloire le bonheur que vous procurez à vos peuples.

Ces Villes, SIRE, que V. M. remet comme en dépôt à leurs anciens possesseurs, tant qu'ils auront le cœur pacifique, seront pour eux un monument éternel de votre puissance & de votre généreuse équité. Ils auront sans cesse devant les yeux ce qu'ils avoient perdu par leur foiblesse, ce qu'ils ont recouvré par votre libéralité, & ce qu'ils pourroient perdre encore par leur mauvaise conduite.

Pour nous, SIRE, nous voyons avec plaisir revenir ces jours heureux qui doivent couronner un règne aussi glorieux que le vôtre. Par vos ordres & par vos soins, le commerce se rétablit. Nos ports s'ouvrent dans l'une & dans l'autre mer. Les richesses étrangères vont aborder de toutes parts. Ceux qui étoient nos ennemis deviennent nos hôtes. Ennuyés de la disette de leurs climats, ils ont recours à la fertilité des nôtres, & V. M. répand déjà sur nous ses grâces à pleines mains. Votre cœur, SIRE, n'a pu retenir plus long-temps sa tendresse pour ses sujets; la paix est à peine conclue, que vous leur en faites goûter les douceurs. Vous leur ôtez une partie du fardeau dont vous allez bientôt les décharger entièrement, & vous ne témoignez pas moins d'impatience à les soulager, que vous avez eu de persévérance à les défendre.

Il ne nous reste plus, SIRE, qu'à demander à Dieu qu'il donne à V. M. de longues & tranquilles années; & qu'après lui avoir fait sentir tous les plaisirs que donne la gloire, il verse dans son cœur toutes les douceurs de la paix. Ce sont les vœux, SIRE, de, &c.

X X I.

*DISCOURS prononcé à l'ouverture des Etats de Languedoc.***M**ESSIEURS,

Comme c'est l'honneur & le devoir des Souverains de gouverner leurs sujets avec sagesse & avec justice, de n'exiger d'eux qu'une obéissance & un service raisonnable, & de les protéger contre ceux qui veulent troubler leur repos & la tranquillité publique ; c'est aussi l'honneur & le devoir des sujets de respecter la grandeur & la majesté de leurs Souverains, d'être soumis à leurs volontés, de contribuer à leur gloire, & de leur fournir les secours dont ils ont besoin, soit pour conserver leurs états, soit pour y établir, ou pour y maintenir le bon ordre.

Quelle Province s'acquitte de ces obligations plus fidèlement que la vôtre ? Nous n'avons besoin, MESSIEURS, ni de persuasion, ni d'adresse, pour faire valoir ici les ordres du Roi ; il nous suffit de vous les expliquer. Vous naîsez tous bons sujets, & bons citoyens ; l'amour du Prince & de la patrie est profondément gravé dans vos cœurs. Le Roi connoît depuis long-temps l'intérêt que vous prenez au bien public & à sa gloire. Il n'use point de son autorité sur votre Assemblée, il se confie en votre affection ; quoiqu'il n'exige rien de vous, vous êtes en possession de ne rien refuser de ce qu'il souhaite ; & quelques libes que vous foyez dans les demandes qu'il vous fait, vous n'avez jamais pris que la soumission en partage.

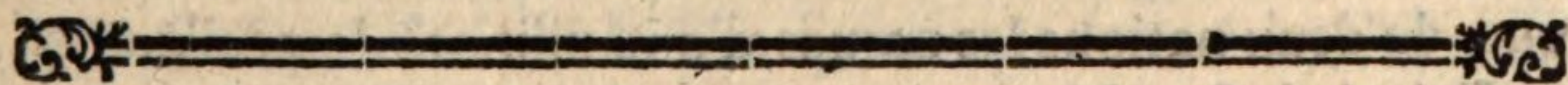
Lorsque la guerre étoit allumée dans toute l'Europe, & que le Roi, pour la défense de l'état, avoit besoin de secours extraordinaires, vous avez suivi ses intentions aussitôt qu'elles vous ont été connues. Vous avez dans les occasions prévenu même ses demandes. Les sentimens de votre cœur l'ont emporté sur les raisonnemens de votre esprit, & sur la timidité que pouvoit vous donner votre impuissance ; & votre zèle a souvent servi d'exemple & de règle à tout le reste du Royaume.

Vous avez mérité par cette conduite l'estime d'un Maître qui n'oublie pas les services, & qui a autant d'impatience de vous donner des marques de sa bienveillance, que vous en avez d'en ressentir les effets. Vous jouiriez déjà de tous les adoucissements qu'il vous prépare, si la guerre, source funeste de tant de maux, ne laissoit encore après elle un reste de malignité & de confusion dans les affaires, qui ne se dissipe qu'avec le temps.

Le domaine engagé, les finances diminuées, le nombre des troupes qu'on ne peut s'empêcher d'entretenir, obligent encore l'état à de grandes charges. Il faut réparer, pour ainsi dire, les ruines des temps malheureux. L'abondance suit ordinairement la paix, mais ne va pas si vite qu'elle. Les impôts dont vous étiez surchargés, sont déjà presque tous éteints, & vous ne craignez plus qu'il en renaisse; vous n'êtes plus foulés par les fréquens passages des gens de guerre; vous cultivez paisiblement les héritages de vos pères.

Si l'on ne peut vous décharger entièrement du fardeau que vous portez, le Roi travaille tous les jours à vous le rendre plus léger. C'est à vous à reconnoître les grâces qu'il vous fait, & celles qu'il vous destine, & à chercher les occasions de lui plaire, tandis qu'il cherche les moyens de vous soulager.

Nous laissons à M. de Baille à vous expliquer, avec son éloquence ordinaire, les intentions de S. M.; & si nous vous exhortons à les suivre, ce n'est pas tant pour réveiller votre zèle, que pour exécuter nos ordres, & pour nous conformer à la coutume.



X X I I.

HARANGUE faite à Monseigneur le Duc de Bourgogne, accompagné de M. le Duc de Berry, à la porte de l'Eglise de Nîmes, le 2 Mars 1701. par M. Esprit Fléchier, Evêque de Nîmes, à la tête de son Chapitre.

MONSEIGNEUR,

Si c'est un bonheur pour les peuples de connoître les Princes qui sont nés pour leur commander, de voir ce ca-

raclère de grandeur que Dieu a gravé sur leur front auguste ; de remarquer dans leurs actions & dans leurs personnes , je ne fai quel mélange de douceur & d'autorité , qui produit le respect & la confiance , & de chercher dans leurs favorables regards des marques de bonté , ou des espérances de protection ; ce doit être aussi un plaisir pour les Princes de voir ces mouvemens affectueux d'une multitude empresse , d'entendre ces acclamations de joie , d'admiration , de tendresse , & de recevoir les hommages de tant de cœurs uniquement occupés du désir de les honorer & de leur plaire.

Le Roi ne pouvoit nous donner un spectacle plus digne de lui ; il fait partir du centre de sa grandeur les plus vifs rayons de sa gloire ; il communique au-dedans , au-dehors même du Royaume , ce qu'il a de plus cher , ce qui lui ressemble le plus ; & se multipliant , pour ainsi dire , en la personne de ses petits-fils , il se plaît à faire voir au monde une postérité déjà capable de le gouverner.

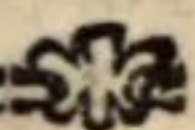
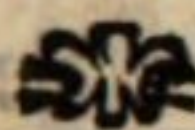
Vous avez vu , sans envie , MONSEIGNEUR , tomber des sceptres à vos côtés dans la main d'un Prince de votre sang ; vous lui avez rendu tous les offices d'une piété fraternelle ; vous l'avez conduit jusqu'au pied du trône où vous aviez droit de monter vous-même , si vous n'aviez préféré aux couronnes que les hommes donnent , celle que Dieu vous a destinée. Vous venez de remettre ce dépôt sacré qui vous avoit été confié , d'abattre ces bornes fatales qui divisoient la France d'avec l'Espagne , d'unir l'esprit & les intérêts de l'une & de l'autre Monarchie , & de ferrer à la vue de deux nations les nœuds d'une alliance éternelle.

Il étoit juste , MONSEIGNEUR ; que nos Provinces fussent ensuite honorées de votre présence ; que le Roi qui vient de faire tant de grâces à des étrangers , marquât en même-temps la bonté qu'il a pour ses peuples ; & qu'après avoir donné des Rois à nos voisins pour sa gloire , il montrât pour notre consolation ceux qu'il nous réserve.

Nous voyons en vous , MONSEIGNEUR , & en ce Prince que la gloire conduit avec vous , & que les grâces accompagnent , tout ce qui peut faire la félicité & les délices du Royaume. Héritiers de la piété d'une mère dont le Ciel s'est hâté de récompenser les vertus ; formés sur les exemples d'un Roi qui vous enseigne l'art de commander , d'un père ,

qui tout grand qu'il est, vous apprend celui d'obéir ; vous avez joint à l'éclat de la naissance, le mérite de l'éducation.

De-là vient cette grandeur d'ame, que la nature, l'étude & la religion ont formée en vous ; cet esprit juste & pénétrant, qui examine avec soin & décide avec connoissance ; cet amour des lettres qui inspire aux Grands des principes de vérité & de sagesse ; cette bonté qui s'intéresse à tous les soulagemens publics ou particuliers. Ce sont les qualités que l'Eglise a droit de louer par nos ministères ; elle va vous conduire au pied des Autels, chanter hautement les Cantiques du Seigneur qui lui élève de tels protecteurs, & faire ensuite des vœux ardens pour votre conservation, pour votre gloire temporelle, & pour votre bonheur éternel.



X X I I I.

POUR la cérémonie de la bénédiction des drapeaux d'un bataillon Suisse.

C'EST un usage sagement & saintement établi parmi les Chrétiens, d'apporter aux pieds des Autels les drapeaux & les étendards, pour reconnoître que les guerres ne peuvent être heureuses sans le secours & la bénédiction du Dieu des armées : Que c'est du Ciel que vient la supériorité de force & de puissance sur la terre : que c'est le zèle de la Religion & de la Justice qui forme les véritables courages ; & que les étendards & les drapeaux ne peuvent conduire à la gloire, si le Seigneur ne marque les voies à ceux qui les portent, ou qui les suivent.

C'est ainsi que, selon les termes de l'Ecriture, nous bénissons les armes, nous sanctifions les guerres que nos Rois entreprennent pour la défense de leurs droits, pour la sûreté de leurs peuples, pour la protection de l'Eglise. C'est ainsi que nous invoquons le nom & la vertu du Très-Haut, afin qu'il fortifie par sa grâce des cœurs que leur propre valeur anime, & qu'il imprime la crainte de ses jugemens dans ceux qui sont destinés à porter contre ses ennemis la crainte & les effets de ses vengeances.

Nous voyons tous les jours avec plaisir éclater votre zèle pour l'honneur & pour l'intérêt de la France. L'inclination produit en vous les mêmes sentimens que la naissance nous a donnés pour notre patrie. Vous servez le Roi moins par considération comme étrangers, que par affection comme sujets. Tout ce qui lui résiste vous offense, & vous lui sacrifiez votre vie avec la même ardeur que les François la lui doivent sacrifier.

Nous ne pouvons assez louer une nation toujours amie de la nôtre, qui a su conserver sa liberté au milieu des plus grandes puissances du monde; qui sans être dominée par aucune, se voit recherchée par toutes, ayant de quoi se soutenir par ses propres forces, & de quoi même en prêter aux autres; faisant de sa bonne foi une partie de sa politique, & joignant à un courage invincible une fidélité inviolable.

La Providence divine vous appelle ici à une espèce de guerre fatigante, difficile, & en apparence peu glorieuse; mais qui n'en est pas moins importante, puisqu'il s'agit d'arrêter le cours des meurtres & des incendies qui coûtent à nos citoyens tant de sang & tant de larmes, de combattre les ennemis de la Loi de Dieu & de l'autorité souveraine, d'étouffer l'hérésie & la rebellion tout ensemble, & de rétablir la Religion & la paix dans une des plus florissantes Provinces du Royaume.

Recevez ces drapeaux des mains de l'Eglise, faites-les servir à sa défense, & regardez la bénédiction que nous leur donnons comme un signe de bonheur & un présage de victoire.





POÉSIES

LATINES.

EMINENTISSIMO CARDINALI
JULIO MAZARINO,
 CARMEN EUCHARISTICUM.

Ob pacem Galliæ & Hispaniæ partam, anno
 1660.

QUIS tandem misero Genius placabilis orbi
 Invidiam Fatorum, & Martis contudit iras,
 Mutua dum strictis starent in vulnera telis.
 Gallus, Iberque, hostes? dum funus utrinque, minæque
 Bellorum ingentes. En foeta furentibus armis
 Imperia Augustos resonant hinc inde Hymenæos,
 Sanctaque Regalis coëunt in foedera dextræ.

Cujus mentis opus? miseri spes unica secli,
 MAZARINE, tuæ. Duras componere lites
 Regnorum, implicitos rerum cognoscere tractus,
 Fatalesque diu solers præcidere nodos,
 Longa reluctantis solvis discrimina belli,
 Et fractum reparas alternis cladibus orbem.

Seu fortes æquum est in prælia ducere Gallos;
 Et signare graves victrici mente triumphos;
 Seu melius juvat afflictis succurrere rebus,
 Et mundo dulces pro Pace impendere curas,
 Æqua tibi, JULI, mentis solertia, utrinque
 Clara Ministeria. Externis quòd Gallica terris
 Lilia creverunt, quòd latâ strage recentum

Palmarum demessa seges; quòd Scaldis, & ingens
 Eridanus timido caput occuluere sub alveo,
 Nonne tua hæc laus est? vim belli scilicet omnem
 Cautâ mente regens, vincendi suggeris artes:
 Fataque sollicitas: quid pingues sanguine campos,
 Dejectasque arces? quid ahenis molibus urbes
 Quassatas memorem? quid adhuc fumantia tecta?
 Et rerum exuvias, tot Ibero ex hoste trophæa?
 Plus aliquid pro Pace vales, meliusque triumphas.

Nam quot Bellonæ strepitus, ROMANE, quot iras
 Comprimis? infano quot sistis funera mundo?
 Quotve animas Fati insidiis, Martisque furori
 Eripis, & flentum quot fittas lumina matrum?
 Addam etiam, JULI, quot sceptrâ inimica, quot uno
 Fœdere placasti pronas in bella coronas?
 Te nostra, & quondam melior mirabitur ætas
 Europam concussam armis mundumque labantem,
 Sustinuisse humeris, & læto munere Pacis
 Secli infelicis tristes reparasse ruinas.

Audisti, JULI, mistis suspiria votis,
 Vultu quo Regum mentes, & bella serenas,
 Prospectans flentes Populos, perituraque bellis
 Regna suis. Satis est, dixisti, sistite terræ:
 Crudeles terræ, læto compescite nexu
 Longa odia, & fuso succensas acrius iras
 Sanguine, mansueti flammis restinguite amoris.
 Ibo ego, & oppressum compellam in federa mundum.

Crescentes reicit lauros, fessusque triumphis
 Projicere arma jubet LODOIX, Francisque reducens
 Aurea secla suis, fecundos Pacis amores
 Prætulit: hunc blandis inflexit sensibus Anna:
 Anna parens Regis, Regnique, & prospera cujus
 Pax fuit Augustis donum impetrabile votis.
 Exit ab hoste salus: Hispano ex orbe, Theresa
 Primum Pacis opus, nusquam solvenda duorum
 Fibula Regnorum; Sponsique, Patrisque, futura
 Æternum, & nunquam violabile pignus amoris.

Quid curas memorem, quid tædia longa viarum?
 Ætatem bellis gravidam, longasque potentum
 Regnorum furias domuisti, (flectere namque
 Fortunas, Regnorum, & Regum solvere lites

Hæc sunt fata tua.) Aufoniis in finibus olim;
 Jam tum bellorum domitor, Pacisque sequester,
 Assuesti rigidos secli compescere motus.

Roma tua obstupuit : Regum fortuna duorum
 Substitit; iratis cessit Discordia castris,
 Consiliis compressa tuis. Hæc otia regnis
 Prima dabas, & erant magnæ præludia Pacis.

Indixit fortuna tibi majora, nec illis
 Defuit auspiciis, & Regis sacra secutus
 Imperia, ærati clausisti limina Jani,
 Et belli rimas omnes; Populique remissis
 Detumuerè animis, promptasque in prælia dextras
 In plausus vertère tuos. Hæc secula nobis,
 MAZARINE diu prælagâ mente parabas,
 Et gravidum Pacis caput, inter bella fovebat,
 Immatura diu, pignantum federa Regum;
 Solvebatque moras sensim, sensimque futurum
 Maturabat opus, prudens; momentaque rerum
 Captabat, lætam ducens per bella, quietem.

Ut gravibus tandem studiis, duroque labore,
 Magna tibi licuit Populis persolvere vota;
 Publica tunc propriis implesti fata periclis,
 Per morbos, hyemesque, & inhospita tesqua Pyrenes.
 Sic Superi voluere: quies te nostra fatigat;
 Pax onerosa tibi est; sunt otia nostra labores,
 MAZARINE, tui; & nocuit tam prospera pœne
 Auctori fortuna suo. . Quot constitit illa
 Sollicitudinibus requies? quotve empta periclis.
 Illa salus Regni? quoties te Gallia rerum
 Mole fatigatum confecto corpore sensit,
 Paciferisque tulit Divis pia vota; suamque
 Vel pacem timuit? sed quidquid profuit orbi
 Non onus esse tibi visum est, & pondera rerum
 Tanta diu librans nulla sub mole fatiscis.

Quid tandem moror? Ecce tuis Pax aurea curis.
 Compositusque furor. Currus in pulvere inanes,
 Et tormenta jacent, telluris inutile pondus.
 Innocui pendent enses, nuperque cruentum
 Ferrum abit in falces; galeæ jam scutaque primum
 Obduxère situm; lituique, tubæque silentes
 Horrida tranquillo non clangent classica mundo.

Stabit iners Mavors , & iners Bellona quiescet.
 Deducent longos mansueto pollice fusos
 Vitarum rigidæ textrices , & tua Parcæ
 Secla verebuntur : postque impia funera , surget
 Conjugiis fecunda ætas , ardensque juvenus
 Quot bellorum ignes , tot suspirabit amores

At , quoniam te nulla capit jam gloria , JULI ,
 Transcendisque hominem ; majoris culmina laudis ,
 Te nunc alta manent sanctæ Capitolia Romæ
 Hinc pia bella reges ; & Dîs jam proximus , orbi
 Quam dederis , longâ virtute tuebere Pacem.

IN ITINERARIUM
 ILLUSTRISSIMI
 BRIENNÆ COMITIS,
 CARMEN.

ANNO 1662.

JAM licet infidos Pelagi contemnere fluctus
 Arctoasque nives , gelidumque errare per axem
 Innocuo cursu : dum tot discrimina rerum ,
 Et totam brevibus foliis complecteris Arcton :
 Quo tua te pietas , & honesti sancta cupido
 Civiles inter strepitus & classica duxit ,
 Scilicet & nostrum Dîs ulciscantibus orbem.

Gallia fervebat cæco vesana tumultu ,
 Et sua vertebat validas in viscera dextras ,
 Indocilis flecti , fatigue inimica potestas
 Mutua discordes animos in bella ciebat.
 Tu regni exofus furias , civesque nocentes
 Anxius , & patriæ tristes spectare ruinas ,
 Quæfisti externis virtutum semina terris.
 Pacatas exempla petens meliora per aulas.

Ingenitos populis libuit deprehendere mores
 Mercurio celebres , & docta Pallade Belgas ,
 Limitibusque suis procul , insultare feroces

Gotthos ; affuetos bellis , & acinace fortes
 Visere Sauromatas : libuit spectacula rerum
 Et terræ & Pelagi longos decurrere tractus.
 Pannonias arces , regnataque rura superbis
 Cæsaribus ; placidi nunc lustras littora Rheni :
 Nunc altas Venetum turres , urbemque natantem ,
 Aut lenes Tiberis ripas , Capitoliaque alta ,
 Virtutum monimenta , & facta ingentia volvens ,
 Seu premis invicti Gustavi nobile marmor ,
 Extera qui tumidos ducens in bella Suecos.
 Audaces Aquilas lethali vulnere fixit.
 Ingentesque super Germanæ stragis acervos
 Occubuit , fatisque suis post funera vicit.
 At nunc exiguus cinis est , & nominis umbra
 Vana fui. Seu per gelidi fastidia cœli
 Augustam Upsaliam properas , ubi regia sceptrâ ,
 Et patriam posuit nuper Christina coronam.
 Quæ mox fallacis fugiens ludibria cultus
 Implevit sacrae pietatis imagine Romam
 Claraque magnorum ridens diademata Regum ,
 Erravit totum plusquam Regina per orbem.

Quid tibi decursos hyberno fidere Lappos ,
 Extremamque Arcton memorem ? quid frigora summi
 Explorata poli ? molli te littore deinde
 Vexit lene fluens per amœnas Vistula ripas ,
 Varfaviæque dedit regales cernere luxus.
 Hic cognata tibi populos Aloïsa feroces
 Temperat , & belli pacisque experta labores ,
 Partitur varias magno cum conjuge curas ,
 Gallica Sarmaticis commendans lilia regnis.

Sed quid opus rigidos casus & longa viarum
 Tædia ? quid glacies , sævique pericula cœli
 Pandere ? nunc mihi dulcis amor , mollisque voluptas
 Scriptum iter. Hæc lætos ignes mihi concitat Arctos
 Quamquam , ô Pieriis LOMENI clarissime curis ,
 Quis putet Arctoas hyemes & saxa nivosis
 Alta jugis , amnesque æterno frigore vinctos ,
 Te quondam & canas pedibus pressisse pruinas ?
 Crediderim gelidum tibi mansuevisse Bootem ,
 Subfedissee tibi glaciali gurgite Nereum ,
 Felices auras adspiravisse Favoni ,

Et crevisse nives inter violasque, rosasque,
 Usque adeo horrentis reparas incommoda mundi,
 Et roseum mihi fingis iter, lepidoque libello
 Ver mihi perpetuum pingis, floresque Latini
 Eloquii. Volucres hunc circumferte Camoenæ;
 Quique externarum pandit spectacula rerum,
 Externas rapiat magna in spectacula gentes.

At tu, Francigenum decus immortale, BRIENNI,
 Qui quondam teneræ primo sub flore juventæ
 Affuesti penetrare aulas, & splendida Regum
 Limina, non vacuus rerum, curisque solutus
 Errabas. Varias regnorum discere leges
 Mens erat, & sensim varios invisere Reges,
 Dum prodesse tuo possis, patriamque tueri
 Actorum assiduus secretorumque Minister:
 Atque ita longinquis fueras qui clarus in oris
 Jam patrio melior tua lumina dividis orbi.

Sic se dum rutilo subducit vespere Titan,
 Non refides radios, & inertia lumina condit
 Littore in Hesperio: requiescere nescius unquam
 Alternis alium flammis percurrit olympum.
 Post ubi semotas mundi irradiaverit oras
 Crescentem roseo lucem spectabilis ore
 Colligit, & nostro fulgentior incubat orbi.

AUGUSTISSIMI

GALLIARUM

DELPHINI

GENETHLIACON.

GALLIA, qui Genii, quàm prospera Numina Regnis
 Usque tuis vigilant? Regum tibi splendida longum
 Decurrit series, longisque nepotibus errat
 Nescia deficere, & fati secura potestas.
 Scilicet augustam sobolem voluere secundi
 Æternum regnare Dei: longævaque crescit
 Gloria BORBONIDUM pacato plurima regno

Posteritas.

Posteritas. Francis, post tot felicia Martis
 Prælia, compositæque insignia foedera pacis,
 Ingentum L O D O I X spargit nova semina Regum,
 Principibusque parem summis, unoque minorem
 Patre dedit Natum, qui secum mitia firmet
 Secula : nec lætis jam defunt omina Gallis.
 Ardua Magnanimus promittit facta Puellus,
 Fortunæque pares animos. Hunc nobile sentit
 Jam natum Diadema sibi, clarumque Corona
 Insignire caput gestit, devotaque parvi
 Heroïs teneros jam Purpura colligit artus.

At tua dum sacri properant ad limina Fasces,
 Teque omnis Prætecta colit, pulcherrima Divûm
 Progenies, tua dum læti cunabula Reges
 Suspiciunt; ego festivas in vota Camœnas
 Dîs genitas, Phœbique sequacia numina duco,
 Annue : daque mihi sacris obrepere cunis,
 Quæve tui primo jam fudit fama susurro,
 Accipe, regalis celebranda oracula vitæ.

Orbe super medio, bifidi prope culmina Pindi
 Fama augusta sedet, superûm clarissima proles,
 Miratrix virtutum, & pulchri mater honoris,
 Quam faciles Musæ, propiorque inspirat Apollo.
 Magnificos sparsura sonos, pernicibus alis
 Aut latè volat, aut celsa sublimis ab arce
 Aure oculoque vigil spectatque auditque quod usquam est.
 Illa nec infano rerum se murmure pascit,
 Nec vacuas vanis implet rumoribus aures,
 Nec viles operas vulgusve ignobile curat,
 Fortunasque leves; sed splendida limina Regum,
 Et famosa sibi rerum spectacula poscit.
 At dum magna litant Genio, & regalibus instant
 Regna puerperiis, toto tum pectore prona
 Volvit centum oculos, & centum subrigit aures
 Impatiens strepere, & magnos inquit in ortus,
 Exploratque aditus fati, primævaque captat
 Auspicia, & velox collecti nuncia veri,
 Quæ didicit, pandit patriis oracula regnis.

Illam diu nostris avidè confederat arvis,
 Venturæque loquax dederat præfagia prolis
 Spes Regno ingentes : vicino insignis alumno

Tome V. Première Partie.

G

Gallia quid dubitas? soboles tibi proxima surgit;
 DELPHINUM tibi fata parant, Regina potenti
 Jam tua Rege tumet: magnus tibi vagiet Infans
 Heroum de stirpe Heros; tibi parvulus aula
 Mox ludet LODOIX. Lætis hæc murmura Gallis
 Splendida jactabat tanti præludia partus,
 Nil mortale sonans, afflataque numine Divûm.

Credidimus fatis hilares, nec Fama fefellit.

Exiit, & primas effusus lucis in auras,
 Adspexit sua regna Puer; patriumque decoro
 Lumine, pacificisque erexit vultibus orbem.
 Mox natalitio plausu, placidoque tumultu
 Augusti sonuere lares; se Gallia longos
 In lusus solvit, magnoque superbiit aula
 Clara puerperio, flammis jam compita fervent:
 Pensilibus lychnis, & crebro lumine cernas
 Collucere domos, noctemque incendia vincunt.
 Aëre diffiliunt imitantes sidera flammæ.
 Artificum vigiles laxantur in otia curæ.
 Et sua cuique putes ludi natalia Gallo.
 Sequanides toto plauserunt littore Nymphæ.
 Nectar iit rivis, rubris fons ebrius undis
 Fluxit, & insolito stupuit se sobria Naias
 Immaduisse mero; subitoque admixta Lyæo
 Erubuit, risitque, & vina fluentia volvit
 Quâ volvebat aquas: hæc inter gaudia, voces
 Fundebat jam Fama suas, & remige pennâ
 Astra super volitare, & toto spargere mundo
 Victorem LODOICUM olim, nuperque maritum,
 Jamque patrem, cœlo terrisque assueta parabat.
 Hanc adit, & nitidâ præcingens lilia fronte
 Gallia pace virens, & priscis inclyta lauris.

Interpres Divûm, Magnarum Nuncia laudum
 Fama, inquit, vatis quæ Phœbi oracula captas;
 Auctoresque Deos, & conscia sidera fati
 Consulis, ingentes mihi spes non vana dedisti,
 En parvum licet augustis ostendere regnis
 Heredem, & tenero plenas mihi numine cunas.
 Ille suam blando Matrem licet exprimat ore,
 Plus etiam de Patre ferat; tamen anxia fati,
 Quanta mihi soboles, quantus mihi creverit Heros,

Quæque parent mihi regna Dei, quæ fila Sorores
Quave manu versent, laudum quæ semina surgant,
Et pacis, bellique vices, volvendaque secla
Rege sub hoc quæro. Tacitas agnoscere fortes
Et sua fata juvat. Tu, quæ cunabula nati
Principis, & magnæ cecinisti limina vitæ,
Arcanam seriem, & tanti penetralia fati
Pande Dea : attonito dabimus miracula mundo,
Et quæ multa canas. Volucris tum corpore Fama
Constitit, & firma, & risu diducta sereno.

Ecquid, ait, majora mihi jam fata minaris?
Nuncia tot fatis & tot successibus impar,
Gallia, deficio, & tua me fortuna fatigat.
Externis dudum victricia Lilia terris,
Otia regnorum, jurataque federa Regum,
Et genialem aulam, & reducis spectacula pompæ,
Et regis thalamos patris, & cunabula nati
Usque cano, reliquo nusquam mihi jam vacat orbi,
Tu me sola tenes, nec sum nisi Gallica Fama.
Nunc majus mihi crescit onus, LODOIXQUE canendus
Alter erit; promptæ vix centum corpore linguæ
Suffecere Patri; nova jam præconia Nato
Unde petam? volitare & anhelos pectore utrique
Centum inflare tubas labor est. Tu Gallia nutrix
Heroum, interea duplici diademata fronti,
Et latam geminâ sub Majestate coronam
Expandes, & patrios festina extendere fines.
Non capient tua regna duos. Quæ gaudia tollant
Se tibi, quanta tuis accrescat gloria rebus
DELPHINO nascente, rogas? Non aptior unquam
Sceptra manu regere, & priscos inducere mores,
Seu pacis, seu jura sacri componere belli
Sors ferat. Ac primùm longos tibi Pacis in usus
Nascitur, & miti nova destinat otia seculo.
Huic hilaris lætos effinxit gratia vultus;
Jamque altum spirans pectus concordia blando
Molliit amplexu, pulchrâ cum matre Cupido
Arrisit puero puer, & cunabula mitis
Implevit Genius, pronæque in pensa Sorores
Candida tranquillæ duxerunt vellera vitæ.
Hunc genitor nuper juratâ in federa dextrâ

Sustulit, & placidæ porrexit ad oscula matri,
 Plaudentique, manu puerum circumtulit aulæ,
 Adpressitque sinu. Felix hoc pectore discet
 Et puer hâc regnare manu. Natalia cerne
 Tempora, cum positis mundus requieverat armis;
 Et Regum thalamos, & federa nobile Pacis
 Mirabamur opus: pressis concordia Bellis
 Aptabat placidum tantis natalibus Orbem;
 Pax Martis furias, & secli tristitia probra
 Eluit, ardentes excussit mœnibus ignes,
 Restituitque aras, & pulvinaria Divûm
 Sacrilegâ temerata manu. Sic Fata parabant,
 Nec decuit mites nasci inter crimina Divos.
 Sic expectatæ concordî federe mundus
 Arrisit soboli, maturaque tempora Pacis,
 Fortuna, & totis Saturnia secula terris
 Præmisit DELPHINO, & læta per otia prudens
 Augusto sic stravit iter Natura Puello.
 Qualis ab æquoreis Titan dum nascitur undis,
 Primâ luce vigil pallentes dimovet umbras,
 Et roseas Aurora fores, radiataque cœli
 Atria diducit, sensimque affusa per auras
 Nubila cœca premit; ventosque hyemesque seremat;
 Et placidum Phœbo reduci componit Olympum.
 Aspice quàm simili præstet virtute Puellus,
 Ut dulces aperit vultus, multamque serenis
 Pacem oculis; placidis ut versat pectora cunis;
 Ut spirat primo Saturnia secula risu;
 Quantus honos fronti, roseis quam blanda labellis
 Gratia, quam dulces ictæ jam pacis amores
 Annuit, & toti spondet nova federa mundo?
 Quin jam bella domat, pronasque in prælia dextras,
 Et tumidos novus Alcides jam comprimit angues,*
 Et firmat læfæ nutantia numina Pacis.
 Hic dubiis unus potuit succurrere rebus;
 Et placare Patrem. Nascentum hæc gloria Regum
 Principiis prodesse suis; innoxia priscos
 Sic peperit Natura Deos. Jam firmior ætas
 Currat, & erectum melioribus impleat Orbem
 Officiis, quas non regnandi noverit artes

* Regis iram ob injuriam Legati in Britan. sui temperat.

Sub Patre ? Mox belli, pacisque imponere leges
 Discet, & insanos plebis contundere luxus.
 Et regnum jam nosse suum; jam pondera rerum
 Ferre ipse, assiduis pensare æraria curis;
 Et regnare suis; avidos compescere flentum
 Prædones populorum, & iniquos plectere sumptus
 Legibus ultricis Themidos. Florebit alumnus
 Talibus auspiciis; & claras imbuet artes,
 Ingenuasque animi curas. Vos credite Musæ,
 Nunc regno indecores & inania numina Musæ
 Vos colet hic, vestræ incipient revirescere lauri,
 Proderit & novisse Deas, dum parvulus heros,
 Ut novus è cunis matura oracula Phœbus,
 Vagiet; & sterili referet sua præmia Pindo,
 Marte olim Musisque potens. Hæc regia cura
 Ingenium coluisse suum, fecisse canenda
 Et cecinisse deum est. Sed quis jam bellica nati
 Principis acta canat? mites licet hauserit artes,
 Non levibus studiis aulæ, nec mollibus uti
 Gnarus blanditiis, ignavo tempora luxu
 Exiget, at duris adolescet viribus infans.
 Jam tacitas sortes & vatum oracula cerno.
 Ut toto pueri versat se pectore Mavors?
 Ingentes ut spirat avos? ut plurimus ardet
 Ore Pater? quot jam virtutum insignibus ornat
 Pulvinar geniale! ut jam cunabula parvâ
 Majestate premit! patriis excurrere gestit
 Sceptris apta manus, saliunt jam pectora cunas
 Indignata suas. Majorum femina laudum,
 Veloceſque animos, & cruda exordia magnæ
 Indolis adverto. Mox pubescentibus annis
 Cælatos bellis clypeos, & forte rubentes
 Bellorum maculis infans mirabitur enses,
 Et patrio ludet jaculo, & brevioribus hastis
 Æquævâ cum pube ferox, & prælia fingens
 Incipiet magnis jam tum præludere fatis.

Talis in Æmoniis heros Peleïus antris
 Per fontes pharetras, & adhuc stillantia tabo
 Spicula reptavit, parvâque ingentia volvit
 Tela manu; & jam tum Lapitharum prælia ludens;
 Et sua venturo durans præcordia bello,

Crescebat Danaïs, Teucris dum cresceret Hector.
 Mox & desidias & inertibus aulica ludis
 Otia despectans, aut cervis retia tendet,
 Indomitos aut flectet equos, aut versa ferarum
 Terga fatigabit, spectandaque spicula torquens,
 Et Puer augustâ jam formidatus in aula,
 Ardebit duos Martis tentare labores;
 Et pulchræ simulacra dabit solennia pugnae
 Jam ludo egregius. Sic quondam Jupiter alta
 Dum stetit arce poli, famuloque insedit olympo
 Pene puer, coelo rutilare & scindere nubes,
 Et tenero didicit fulmen vibrare lacerto,
 Primævos pueri lusus, exordia tanto
 Digna Deo. Nec me vatum præfagia fallunt;
 Sacrorum ultorem cerno, parvumque superbæ
 Everforem Asiæ, currus in pulvere inanes,
 Strata solo tormenta, evulsaque rostra carinis,
 Et terra & toto captivas æquore Lunas
 Auguror; angustis metuens in rebus amica
 Auxilia imploret Venetus; sociamque superbus
 Jam poscat Germanus opem; jam concitet Orbem
 Magnus ALEXANDER, Scythicum qui primus in hostem*
 Jungit opes, acuitque animos, & suscitât iras.
 Pluribus auxiliis, & tanto splendida partu
 Gallia dic, dabimus multos in prælia Reges,
 Heroum nunc turba fumus, nunc pluribus æqui
 Sufficimus bellis, iterum tibi, tristis Idume*,
 Et genitor, gnatusque instant, iterumque reservant
 Victores tibi fata duos. In bella, tyranne,
 I nunc, & fessam numerofo milite Cretam
 Obrue, & Adriacum Getica prætexere littus
 Classe para, Austriacas infido federe gentes
 Allice, & attonitos compelle in prælia Dacos;
 Non impune ruis, magnus tibi nascitur ultor,
 Et quot bella geris, tot jam tibi bella minatur,
 Hunc genitor LODOIX exempla per ardua ducens
 Vincendique artes, & honoris limina pandens
 Irruere in Thraces, Scythicumque laceffere Martem,
 Et versare dolos, & declinare docebit;

(a) *Summus Pont.* qui Reges ad sacrum bellum invitat.

(b) *Vesp.* & Titus olim expugnaverant.

Quo genitor se cumque feret cœlo auspice victor ,
Regibus injiciens , captivis vincula solvens ,
Solvere sic miseros , sic debellare tyrannos
Maeste Puer , dicet : sic barbara vertere castra
Incipe ; tunc ardens , & in hæc exempla paratus
Æmulus ipse Patris quot in hostes fulmina volvet ?
Exultans Libycis quot sparget funera castris ?
Victori referet quot signa inimica parenti ?
Et primo jam Marte ferox , & torvus anhelò
Pectore , perfususque decoro pulvere vultum
Quàm rapiet lætum pulchra in spectacula patrem ?

Ille licèt primùm vix ducere cœperit annum ,
Gallia , non spectanda procul præconia pando.
Non tibi longa mora est , Reges sua non capit ætas ,
Ingenium cœleste suis maturius annis

Crescit , & à summo vires sibi sumit olympos ,
Nec numerare dies æquum est & tempora Divum.

Hæc dum fata manent , magni spes altera regni
Cresce Puer , totumque imple virtutibus orbem.
Non exemplâ tibi , præceptaque regia defunt.
Non opus antiquos regnorum evolvere fastos ,
Externosve duces ; aliis monstretur Achilles ,
Ductoresve alii prisca miracula mundi.

At tu disce Patrem , valeat quid dextera bello
Consiliisque animus , propior tibi colligit heros ,
Et totus regnare docet. Sed dum tibi clara
Hortamenta parat , firmis & providet annis ;
Uberibus sacris , immortalique recumbe
THERESÆ in gremio , Divum te nectare totum
Prolue ; disce hilarem risu cognoscere Matrem ,
Et mulcere manu , dulci que impellere motu
Regia quæ magnos spondent tibi pectora fratres.

En tibi regales aperit Regina vicissim
ANNA sinus ; quondam LODOIX hîc ludere cœpit ,
Hîc cœpit regnare pater : prior ille recentum
Heroum locus est , puerorum hæc hospita Regum
Pectora , te blandis hæc dum versabit in ulnis
Prima sui quoties revocabit gaudia partus ?
Et dicet , cultus spectans , animosque puelli ;
Sic meus exiliit , ducto sic molliter ore
Vagiit , & simili diduxit lumina risu ;

Spesque dabit primas tanti Regina nepotis,
 Exemplumque ingens, moresque animosque docebit
 Virtutum monitrix. Sed quid jam garrula longis
 Laudibus impediore? juvat ire, tuumque per orbem
 Gallia deproperare decus, tua fundere fata.
 Hæc ait; & toto devolvens corpore pennas
 Præcipites, centumque acuens in corpore linguas,
 DELPHINUM cecinit volitans, quæ Sequana lætis
 Plaudit aquis, Ligerisque vagus, refluusque Garumna;
 Præcipitumque tumens Rhodanus regnator aquarum.
 Materni quæ ripa Tagi; quæ panditur ingens
 Eridanus, quæve augustæ sua flumina Romæ
 Insinuat Tiberis: geminumque allapsa per axem
 DELPHINI per utrumque tulit natalia mundum.

CIRCUS REGIUS,

SIVE

POMPA EQUESTRIS

LUDOVICI XIV.

CARMEN HEROICUM.

PACIS magnificos, belli sub imagine, ludos,
 Egregioque juvat solemnes dicere Pompas
 Ordine. Roma suos fileat festiva triumphos;
 Doctaque Olympiacis quæ ludit prælia campis,
 Olim quadrijugos agitans in pulvere currus
 Hæreat, & nostras miretur Græcia palmas.

Tu circo, mihi pande vias, insignis; & illos
 Inspira, LODOICE, animos queis Cæsaris ibas
 Æmulus, & latio ducebas splendida luxu
 Agmina: nunc etiam placidos mihi dirige cursus,
 Assuetusque licet pugnas, & grandia Pacis
 Fœdera, & assiduas rerum sub pectore curas
 Tractare; ipse tuos animo ne despice ludos,
 Mille tui majora parant præconia vates;
 Aonioque tibi deductæ vertice Musæ

Augustum æterno Templum de marmore ponent,
Quâ molles agitat flexus, longisque virentum
Ulmorum ordinibus, prætexit Sequana ripas
Sedatos cives intus, domitosque Rebellés
Artifici effingent auro, captivæque signa,
Et fusas campis acies fugientis Iberi.
Hic frendens undas Rhenus, Scaldisque, feroci
Amne jugum indignans, & fractis mollior undis
Eridanus solido argento, domitusque Mosella
Spumabunt. Circum plangentia littora passim
Everſæ ferro flammisve ultricibus arces,
Altaque disjectis fumabunt oppida muris.
Parte aliâ, duro, sæva inter funera, Mavors
Cælatus ferro, Furiaque in bella frementes
Nequicquam, diroque minax Bellona flagello
Vincla impoſta ferent, & te, LODOICE, timebunt.
Hic supplex iterum pacem exorabit Iberus,
Et læſa Regum pro religione, trementis
Effigies Romæ, flavo pallebit in auro.
Congestæ affurgent prædæ; stratisque trophæis
Ipse super, stabis ſpoliis indutus opimis,
Et famam ipse tuam circum, lætosque labores,
Vultu, quo recreas populos, & bella ſerenas,
Aſpiciens, dulci gaudebis imagine rerum.

Ipse adero pulchro laudis percuſus amore,
Et lauri, & tonsæ foliis insignis olivæ,
Ibo altum ſpirans, & victas ordine pugnas,
Æternosque canam belli, pacisque triumphos.
Nunc feſtas memorans jucundo carmine pompas,
Externas in amoena traham ſpectacula Gentes.

Post varios caſus, & longi tædia Martis,
Sævire adverſi ſtriſtis mucronibus enſes,
Diraque pacatis inflari claffica bellis
Deſierant. Æquis ſtabant ſub legibus urbes,
Lætaque ſe longo ſolvebant ſecula luctu:
Sic, ubi poſt hyemes, & nubila fidera cœli,
Quaſſatæ pelago portum tenuère carinæ,
Frondibus ornatae longo ſtant ordine puppes,
Tutaque votivis celebrantur littora ludis.

Ecce iterum tristes agitavit pectore curas
Hiſpanus placidam Tameſis Legatus ad oram,

Commovitque suos, emptamque in crimina plebem,
Infano fastu, & cœcâ temerarius irâ,
Ausus liligeros etiam præcedere currus,
Regia tunc dubiis hæserunt federa Regnis.
Continuò Mavors nostris è finibus exul
Accelerat, fraudemque trahens, iramque sequacem,
Pertentat sensus, animosque in prælia versat
Crudelis. Primos irati Numinis æstus
Concipiunt populi faciles; Regisque supremos
Accenso Proceres expectant pectore nutus.
Ut quoties sylvis frondentibus incidit ignis,
Nec ramos, nec adhuc umbrosa cacumina victor
Corripuit, pingui furtim sub cortice fumant
Robora, vel flammis frondes crepitantibus ardent,
Horrida dum latè volvant incendia venti,
Et glomerent cœcam piceâ caligine nubem.

Quin etiam ultrices Regi Mars aggerat iras
Vocibus his. Cessas, LODOICE, in prælia, cessas?
Nec palmas, pace egregius, famamque priorem,
Nec bellis gravidum imperium, gravidumque triumphis
Respicias, ac resides inglorius exigis annos
Oblitusque tuî? Coram despecta Britannis
Lilia, & irrisos deformi vulnere currus
Ad Tamesim, ostentat, victorque superbit Iberus
Ille, nefas! tua jura, tuos adfectet honores
Vi rapere insultans! juratam illudere pacem
Audeat, & tumidos impunè attollere fastus?
Nec te dulcis honos, aut bellis inclyta virtus
Ultorem impulerint? avidus jam classica miles
Expectat, tacitisque fremit rumoribus aula,
An tu dissimules? animis opibusque superbus
Concipe victrices iras, & federa rumpe
Mollia adhuc, quæ Religio te vana moratur?
Vertis in auctorem sua bella, hostemque laceffis
Non focerum... His animum dictis inflamat, & altâ
Sopitos in pace, ferox exfuscitat ignes.
Invidiam gentis, diraque cupidine Regni
Insidias; artesque, odiisque tumentia longis
Pectora, & infidam pacem, jussique recentes
Legati furias memorat; Regique potenti
Irarum agglomerat tumidos sub pectore fluctus.

Ægæo qualis Boreæ cùm spiritus alto
Insonuit, placidas spumis albentibus undas
Asperat incutiens sonitum : mox turbine cæco
Fluctibus illidit fluctus, totumque repentè
Præcipitans, imis ab sedibus incitat æquor.

Sensit amor, divinus amor, qui numine dextro
Compositæ paci, fortunatisque Hymenæis
Præsidet, & teneros latè disseminat ignes ;
Mox Regem aggreditur dictis. Fortissime Regum,
Afflictisne paras bellum lacrymabile Regnis,
Alternasque iterùm cædes, & mutua ferro
Funera ? pacatum componere moribus orbem,
Et fracti bellis seclī fulcire ruinam
Quam satius ? quæ te vincendi vana cupido.
Suscitat ? Hesperiaë vix ficos sanguine campos
Aspice, belligeris viduatas civibus urbes,
Exhaustas & opes Regni; quid restat Ibero
Quod vincas ? veniam orabit, labemque nefandam
Fluet, æternosque tibi jurabit honores.
Frangere animis animos, & fastu despice fastum
Jam victæ gentis : sed durum pectore Martem
Excute. Non precibus Genitrix, aut anxia votis
Molliet hanc iram Conjux, quæ federa Regum
Turbari, pacemque suam suspirat, & ipsa
Regnorum lacrymis dotari, & sanguine luget ?
Oro per hos sponsæ luctus, per dulcia nati
Oscula, qui placido jam risu noscere Matrem
Incipit, hos iterùm, mitis, compesce tumultus.
Aut si tantus amor pugnaë, solemnibus acres
Invita ludis animos, & præmia pone.
Ludicra sic positis agitarunt prælia bellis
Et Pater, & Proavi... sic fatus splendida fixit
Lumina Delphino similis, vultuque decoro
Os pueri blandum expressit, risusque serenos,
Qualis erit, cùm jam formosa adoleverit ætas,
Inflexitque Patrem. Calidis jam Regius ardor
Sensim defervet venis ; sed Martia virtus,
Et Regni pietas, spretæque injuria Gentis
Exstimulant : donec Pacem imploravit Iberus
Supplicibus votis, & primos cessit honores,
Et sua jam victum docuit Fortuna timere.

Placatur LODOIX, pacemque indulget amori,
 Et rigidum belli solatur imagine Martem.
 Composito in speciem gaudet certamine, pugnae
 Assimilare artes, cursuque insignis equorum
 Aulica pulvereo jam destinat agmina campo.
 Auratis lectos Equites concurrere in armis
 Acrius, & virides sine sanguine carpere lauros
 Hortatur, lætumque aperit victoribus æquor.

Stabat in innocuas acies, festivaque pacis
 Prælia, porticibus laxis, & carcere longo
 Regia planities, paribus fastigia tectis
 Frontibus egregiis ædes, & divite cultu
 Conspicuæ, attollunt. Mediâ LODOICUS arenâ
 Æreus exsurgit tumulo, dextraque minacem
 Flectit equum, & dominam victor supereminet urbem.
 Mos erat hoc celebres Pompas educere Circo,
 Sed Luparam ædificans ampla in spectacula Princeps
 Dat spatia, & ludis immensas extruit aulas.
 Marmore stat Pario, nitidisque effulta columnis
 Regia, quæ ferie tectorum, & mole superbâ
 Extremam spatiis urgens ingentibus urbem
 Innumeras latis complectitur ædibus, ædes.
 Alluit exultans augustam Sequana molem;
 Miranturque novas artes, operumque laborem
 Surgentem, placidæ patrio sub littore Nymphæ.
 Effigies intus Regum, spirantia signa
 Exornant aulas: pulchrâ testudine postes
 Aureaque effuso radiant laquearia luxu.
 Invigilat portis statio, foribusque superbis
 Ampla salutantum Procerum domus accipit undam
 Et vomit assiduè. Circensibus area Ludis
 Opportuna patet juxta: seu lenta lacertis
 Spicula torquere, aut pugnae simulacra sub armis
 Texere; seu spumantis equi frenare feroces
 Conveniat furias, rapidove laceffere cursu.
 Hoc libuit, LODOICE, tibi decurrere campo;
 Regiaque insignem condi in spectacula Circum.

Incumbunt operi artifices, ac jussa capeffunt.
 Pars signare locum fulco, terramque subactam
 Sternere; pars tecum latè diffundere arenam
 Et mollire viam cursûs, aut ponere metas,

Et vastum paribus stadium concludere claustris.

Tales vere suo, sub amici tempora solis
Exercentur apes, reparant dum cerea regna.
Collectos aliæ per olentia gramina rores
Convectant; prædam excipiunt, onerique vicissim
Succedunt aliæ, & lentum de cortice gluten,
Aut florum exercent lacrymam, ceraque tenaci
Dedaleâ parvos effingunt arte penates.
Sic volvunt alii manibus frondentia ligna
Et sylvas spoliant; altis secura theatris
Fulcra parant alii, curvamque attollere molem
Compactis trabibus, cœloque educere tentant,
Immensi donec series operosa theatri
Æquis excurrit spatiis, gradibusque supernè
Exsurgit. Legere adversos ex ordine vultus
Hinc juvat, & varios fortunæ expendere casus,
Pugnantumque artes; animosque ascendere plausu.

Sic quondam Elei patuerunt maxima campi
Æquora, præcipites ubi circumflectere cursus
Certatim ad metas, pugnaeque ardore solebant
Carceribus ruptis rapidi se effundere Currus;
Spectantum instabant fremitus, effusaque circum
Victores longo ducebat Græcia plausu.
Adversos equites vallato durior ætas
Sistere se campo quondam, signoque repentè
Audito, solidis concurrere vidit in armis,
Horrebant populi; rapidoque utrimque solebat
Conflictu oppositum contundere lancea pectus
Cum sonitu, & tenues vanescere fracta per auras.
His juvenes studiis, ictuque, habituque feroces
Martia venturis firmabant pectora bellis;
Sed duræ nocuere artes, ferrumque patentès
Vel subit infidum rimas; vel noxia ruptis
Fragmina diffiliunt hastis, incautaque sæpè
Insequitur cædes, aut cœcum cuspide vulnus.
Heu! lætis alium ludis inducite morem.
Nec tantas animis, Reges, assuescite pugnas.

Nunc capita aurato cursim transfigere telo
Depicta, aut torvæ juvat insultare Medusæ
Missilibus jaculis, gratumque infigere vulnus:
Vel summam appenso celeratis cursibus hastam

Inferere orbiculo. Firmatæ gaudia pacis
Sic decet, & mites Regum celebrare Hymenæos.

Mox Tyrias chlamydes, capitem splendentia poscunt
Tegmina collecti Heroes, cristasque comantes,
Egregii bello nuper, jam pacis in usus
Innocuis tractant enses, & spicula dextris,
Jamque etiam cursu rapido, rapidoque recurſu
Concitus, optatâ sonipes prælusit arenâ,
Et prima augustos sonuerunt classica ludos.

Improba finitimas vulgat Fama per urbes
Interea, Hispano fastu, rebusque Britannis
Offensum renovare acies, & prædia Gallum:
Æoliis sævos recoqui fornacibus enses,
Et lenta in galeas duris incudibus æra
Versari, curvasque redire in spicula falces.
Sic falsâ dubiam terrebat imagine pacem.

Qua subit aëriis Cœlum scopulosa Pyrene
Verticibus, votis, & amoribus inclita Regum
Insula, federibusque jacet, non nubila cœlo
Illic densantur placido, nec littore toto
Sævit hyems. Dominam spirant hic omnia Pacem.
Apparet vitreæ propter divortia lymphæ
Pacis parva domus. Non pietis limina valvis,
Non auro illusi postes, non alta columnis
Culmina; nec sculpto splendent simulacra metallo.
Religione micat, votisque ingentibus ædes
Non opibus, sed plena Deâ furor intus ahenis
Dira fremit vinctus nodis; tristisque Megæra
Rumpitur, & tortis nequicquam insibilat hydri.
Votivæ galeæ scabrâ rubigine nondum
Exesæ; fixi sacris in postibus enses,
Spiculaque obtuso radiant innoxia ferro
Bellorum exuviæ, & liquidas vexilla per auras
Undatim fluitant alti sub fornice Templi.
Candida marmoreis Virgo quæ præsidet aris
Paciferæ manibus ramum prætendit olivæ,
Fatalesque iras regnorum è finibus arcet.
Agnoscas oculis Divam, risuque sereno.

Illa ubi sanguineos populis instare tumultus
Audiit, & placidum dilabi in funera mundum,
Cum gemitu tales effudit mœsta querelas.

Heu! quæ vos agitant recidiva in crimina Diræ;
Mortales! alia ex aliis in bella ruetis
Affiduè? æternas modo vos in federa leges
Dicere, testarique aras, & conscia vidi
Numina. Quid requiem oblatam, propriamque salutem
Exosi, immensos optatis stragis acervos
Aspicere? afflictis etiam nunc vulnera Martis
Lugentur terris, & adhuc perfusa cruore
Tela madent. Saltem rerum reparate ruinas
Paulatim... Illacrymans acri tum fixa dolore
Constitit, accinxitque fugam. Sed nuncia veri
Fama tulit labem abstersam, firmataque jura
Gallorum; ludos; non horrida bella parari.
Paxque iterum positâ gaudens formidine regnat.
Aurea Lux aderat, roseisque Aurora quadrigis
Vecta, diem intulerat. Jam longi obseffa theatri
Limina, custodes, genus intractabile, fervant;
Ne desit numero moles, aut victa fatiscat
Pondere, neve oneret scenas ignobile vulgus,
Dira seges ferri portis horrescit apertis.

Auratis longè videas procedere cives
Curribus, & vacuo egregios succedere Circo,
Virginibus mixtæ subeuntes ordine matres
Vittarum nitidis intexta volumina nodis
Longaque jactantes pretiosæ tegmina pallæ
Prætereunt Divis similes, altèque locantur.
Spectatum ornatae veniunt, spectantur & ipsæ.
Accipit hæc blandam inclinans, redditque salutem.
Hæc roseos vultus, & dulci lumina risu
Explicat, illa sibi lenes exfuscitat auras,
Et picto nimios flabello ventilat æstus.
Nobilium juxta juvenum lectissima turba
Urbanis molles animos, & pectora mulcet
Lusibus, aut teneros furtim suspirat amores.
Cæruleis Proceres evincti pectora vittis
Purpureique Patres sparsim curvata coronant
Pulpita. Legati Regum jam proxima pompæ
Gaudia, tanta suis nusquam spectacula terris
Visuri, expectant: strepit omnis murmure Circus.

Pictura insigni, miroque opulenta theatro
Ludorum latè campum circumspicit Aula.

Hic volitare viros fursum, montesque moveri
 Mole suâ, & ficcâ per scenam vidimus æquor
 Advolvi, & rutilum cœlo descendere Solem.
 Prominet hinc pictis dives structura columnis
 Quam decorant artes, & sparsa tapetibus aureis
 Lilia. Regina vultuque, habituque Dearum
 Ostro pulvinis, auroque micantibus, illic
 Confedere oculis, & majestate decoræ,
 Inclyta progenies Regum, dilectaque Regis
 Conjux, jamque iterum mater, Theresa refulsit.
 Non secus ac cœlo sistit se Luna sereno
 Purior, atque alios noctis supereminet ignes.

Plausibus intereâ lætis, fremituque secundo
 Exultans Equitum longè processerat ordo.
 Effusi refluunt passim per compita cives,
 Prætexuntque vias, tectisque patentibus adstant;
 Mirantur cultus Equitum, mirantur equorum;
 Conspicuosque Duces gemmis, & nota colore
 Agmina quæque suo, proprioque nitentia luxu.
 Præcipuè fixis in Rege obtutibus hærent,
 Sidereosque notant oculos, qui spiritus illi?
 Qui vultus, votisque hilares, animisque sequuntur.

Jamque propinquabat campo, clangorque tubarum.
 Adventusque virum, densusque hinnitus equorum
 Incipit audiri, & longum increbescere murmur.
 Jam chlamydes ostro pictæ, nitidisque lapillis
 Eminus, & tremulis radiat fulgoribus aurum.
 Alternò qualis procurrens gurgite Pontus
 Dum ruit, & fuso paulatim advolvitur æstu:
 Allisi resonant scopuli, creberque remugit
 Ante fragor; procul incipiunt albescere tractus
 Undarum, donec perfundat littora fluctus
 Spumeus, & totâ late se volvat arenâ.

Talis erat clamor, vulgique ad limina motus.
 Illi se vacuo tentant infundere campo
 Furtim, contextis adrepunt postibus illi,
 Injectisque agiles prensant fastigia dextris,
 Sed tristis custos nunc hos nunc dejicit illos,
 Summosque procul strictis mucronibus arcet.

TURMA REGIA.

Ærea vix toto sonuerunt tympana Circo,
 Ludentesque tubæ. Gramontius agmina lentè
 Regia prægreditur; quo non præstantior alter,
 Seu belli curas tractat, durosque labores
 Ardens; seu tacitæ maturat federa pacis
 Teutonico in cœtu; seu sacros Principis ignes
 Explicat, & patriâ Reginam accersit ab aulâ
 Legatus nuper, magnique interpres amoris.

Induitur Tyrio saturatam murice, & auro
 Intextam vestem, gemmis onerata renidet
 Divitibus cassis, plumisque undantibus altus
 Surgit apex, capuloque effulget gemmeus ensis.
 Præfecti Castris Equites comitantur; at ille
 It strato sublimis equo, stadiique patentis
 Metitur spatia, & posita statione, recessus
 Signat equis, signatque viris, atque ordine longo
 Castra locans, variam agminibus partitur arenam.

Nec mora, partiti numero spectantur Ephebi
 Queis decus ingenuum formæ, roseusque juventæ
 Flos micat, & flammis cœlestibus æmulus ignis.
 Aurea Cæsaries illis, atque aurea vestis.
 Vittarum fluitant nodi, plumæque rubentes
 Eximius rutilo quas pileus explicat orbe.
 Aurato alipedes stratos Jovis alite flectunt
 Subsultim. Phrygiis opibus, pictâque pharetra
 Troia, dum stabat Priamus, mox Romula pubes
 Sic aderat gaudens in equis, dum posceret ingens
 Lætitia, alternis intexere in orbibus orbes.
 Et sinuare fugas, & amœnam ludere Trojam.

Haud procul innumeri Tyrio ducuntur in ostro
 Regis equi, crebris simulant nunc saltibus iras,
 Loraque detrectant refugi, jactantque comantes
 Excussâ cervice jubas: nunc aurea frena
 Dentibus illisis mandunt, gradibusque sonoris
 Compositi, sinuant alterna volumina crurum,
 Et fulvum maculant spumis albentibus aurum,
 Exultantque pares. Videas pendere tapetas
 Auro intertextos rutilo, per stragula pictas
 Arte Phrygum radiare Aquilas, pennisque minari;
 Et nitido circum gemmas excurrere limbo.

Pone sequebantur fulgenti murice tecti
 Lictores, pictosque ferebant ordine fasces
 Romulidum, juxta portant insignia Regis
 Armigeri. Pictam gerit ille colo.ibus hastam
 Cæruleis, alter gemmatum Principis ensem.
 Sustinet hic scutum : medioque umbone refulget
 Qualis ab Oceani Titan sese extulit undis
 Eduxitque diem, radiisque potentibus umbras
 Ut vidit, vicit. Rutilat fulgoribus aër,
 Vanescunt gravidæ nubes, ventique residunt.
 Ille triumphato pacatus regnat Olympo,
 Flammiferosque regit, cœli super atria, currus.

Tum verò emicuit campo LODOICUS aperto
 Ora Deo similis. Pictæ non addita vesti
 Lilia, non sceptri fulgor, ditisque coronæ;
 Sed sua majestas Regem indicat; undique vestis
 Gemma fuit; chlanidem victorum more Quiritum
 Induitur, Tyrio subluçet purpura fuco
 Aurea quam multo percurrit tænia tractu
 Gemmarum, & nitido subnectit fibula morsu.
 Fronte super celsâ, radiantis more coronæ,
 Stat galea, huic rutilum creber carbunculus ignem
 Accendit. Lateri Princeps accinxerat ensem
 Gemmatum, furas gemmato incluferat auro,
 Erectusque regebat equi spumantis habenas,
 Cui nitidos artus auro conferta tegebat
 Purpura; crinito pretiosa monilia collo
 Effulgent latè, compactaque cauda decoris
 Vittarum refluit nodis, terramque flagellat.
 Hoc cultu fremit arrectis cervicibus altè
 Luxurians sonipes, tacitosque huc, versus & illuc
 Dividit in populos Regem, tantoque superbus
 Pondere, composito glomerat vestigia gressu,
 Ludentesque juba reicit per colla, per armos.

Hic ego Romuleæ tunc plenus imagine pompæ
 Mirabar lætas acies, mirabar opum vim,
 Ausoniasque Aquilas antiquæ insignia Romæ,
 Attonitis inhians animis, ac talia volvens;
 Æternas arces, Capitoli immobile saxum
 Nequicquam, & rerum Dominam promiserat urbem
 Jupiter; everfæ moles, avulsaque faxis

Saxa jacent; priscæ fatorum injuria Romæ
 Vertit opes; at opus Luparæ dum cerno superbum,
 Ingentesque minas murorum, æquataque cœlo
 Culmina, Romanas iterum se attollere moles,
 Et nostris iterum Capitolia surgere seclis
 Crediderim. Tiberis pleno qui flumine campos
 Stringebat Latios & Martia regna rigabat
 Nobilis, & cœlo quondam gratissimus amnis,
 Lapsa per Imperii decora, insignemque ruinam
 Amne fluit modico, tristes & volvit arenas.
 Auspiciis, LODOICE, tuis, nunc Sequana regnat,
 Regia cui virides prætexunt atria ripas,
 Et dites per agros sinuosis flexibus errans
 Augustam vitreis urbem præterfluit undis,
 Et Regum miratur opes, & marmora lambit.
 Dum veterum stabant artes, & fata Quiritum;
 Tum populus latè victor, belloque superbus
 Imperiisque suis, animos æquabat Olympo,
 Et totum Latias sub leges miserat orbem,
 Illicet, ignavæ nunc alta per otia pacis
 Degenerant residues animæ, desuetaque bello
 Pectora, Romani tenuis nunc nominis umbra
 Usque adeò nulla est fati secura potestas.
 At regere arbitrio populos, sceptrique potentis
 Imperio, belli, pacisque imponere morem,
 Jam fatum, LODOICE, tuum. Jam Gallia Roma est.

Dum rerum eventus varios mecum ipse voluto,
 Stipatus circum innumeris Heroibus, Heros
 Ibat ovans, fremitusque virum, clangorque tubarum
 Consonat. Egregium quo sese verterit agmen,
 Illusas auro galeas, & spicula cernas
 Sole laceffita, & tremulo fulgore reflexos
 Ingenti circum radios albescere tractu.

Olim magnanimis cum se jactabat alumnis
 Inclyta, magnifico sic viderat ordine pompas
 Roma suas. Latio seu victus Marte Gelonus,
 Sive urbes Asiæ domitæ; sive excidit alta
 Carthago: Tyrio victor conspectus in Ostro,
 Quadrijugo vectus curru, insignisque trophæis
 Ibat conspicuo Capitolia ad alta triumpho;
 Æternasque Jovi lauros, & vota ferebat

Dis Italis. Ludis populi, plausuque fremebant
 Lætitiæ. At priscos fileat mihi Fama Quirites.
 Discordes alius motis compescuit iras
 Civibus, & patriam formavit moribus urbem.
 Egregius latè famâ, & victricibus armis,
 Ausonios alius felici Marte triumphos
 Protulit, aut Jani stridentia limina clausit
 Dulce ministerium Pacis. Sed colligit omnem
 Insignis LODOIX laudem, moresque Catonis,
 Mites Augusti vultus, animosque superbi
 Cæsaris invenias, & totam in Principe Romam.

Pugnavit, vicitque puer, tolerare labores
 Fervidus, & medios victor volitare per hostes.
 Civiles domuit furias, primisque sub annis
 Adversas quassas disjecit mœnibus urbes.
 Congessit lauros; donec demulserit iras
 Pacis amor; sed qui bellis, & nobile duro
 Protulit Imperium ferro, nunc aurea condit
 Secula, pacatis & dividit otia terris.
 Aut placidis lætas componit moribus urbes,
 Et molles aditus populis venientibus offert.
 Aut fontes castigat opes, & legibus æquis
 Fortunas multo conflatas crimine mulctat.
 Aut pulchris etiam virtutibus addit honores,
 Invitatque animos pretiis, & promovet artes.
 Omnibus unus adest, animumque per omnia versat
 Ipse suum; & nulla rerum sub mole fatiscit
 Anxius. Assiduo sic quamvis omnia motu
 In mare cæruleos evolvant flumina fluctus,
 Se capit Oceanus, nec motis altior undis
 Turbatur, fluviisque, suâque capacior undâ.

At postquam lento percurrerat agmine campum
 Atque omnem LODOIX lustraverat undique scenam;
 Reginas blandè flexâ cervice salutat;
 Mox acri subsultat equo, penitusque recedit
 In mediam, turbâ Procerum stipante, Palæstram
 Aureus, atque humeris illic supereminet omnes.

Qualis ubi foetis apibus, sua tecta relinquit,
 Vestigatque domos alias emissa juvenus:
 Examen campo si quando erupit aperto,
 Et sudum ad Solem ramo frondente pependit.

Rex nitidis clarus squamis, maculisque coruscus
 Emicat, & rutilas insignior explicat alas.
 Stant fulvis aliæ pennis, Regemque coronant
 Affusæ circum. Media sic luce refulsit
 Princeps; at juvenes ostroque, auroque decori,
 Et Regum similes lætâ cinxere coronâ.

DUCIS AURELIANENSIS TURMA.

Ut procul insonuit clamor, lætusque tubarum
 Conventus. Videas spoliis orientis onustos
 Adventare viros, totamque ostendere gazam
 Persarum. Longâ ferie per castra, quaterni
 Incedunt Equites : seu qui resonantia pulsan
 Æra manu; seu qui pompam comitantur Ephebi;
 Seu juvenes, lætæ qui captant præmia palmæ.
 Purpureis omnes vittis ornantur, & albis
 Per nodos; micat insertis argentea vestis
 Baccis, & lateri capulis radiantibus enses;
 Cristatoque leves nutant in vertice plumæ.
 Quadrupedes pressis domitos moderantur habenis,
 Eois tectos opibus, cultusque profusi
 Mole laborantes. Roseo spectabilis ore
 Vertitur, & medio conspectus in agmine Ductor
 Dat radios circum, & toto scintillat amictu.
 Dum Xerxes Procere inter, sublimior ipse
 Ostentabat opes Asiæ, belloque superbus
 Milite complebat terras, & classibus æquor
 Immensum; tali vix se splendore ferebat
 Ac Regis frater, Regisque simillimus Heros.

Inviçtis quoties LODOICUS contudit armis
 Adversos hominum fastus, domuitque rebelles:
 Ille secundus apex, & belli proxima cassis
 Astitit, ingentes partitus pectore curas.
 Ut prædulce decus, properamque extendere famam
 Gestiit! ut dubio voluit se credere Marti
 Sæpius, & sacras fratri decerpere lauros!
 At rigido postquam risit Pax aurea seculo
 Ille etiam Regis curas, & vota secutus
 Spes alias Pacis, læto dedit altera Regno
 Conjugia, & teneros etiam speravit amores.
 Nunc tumidum, fuso per eburnea colla capillo

Flectit equum, chlamydem gemmis, auroque micantem
Ventilat, & pictas radianti vertice cristas.

Sic oculos, sic ora ferens Deus æquoris olim
Flectere equum docuit cursu, nam Rector aquarum
Si qua fides, illam, Dīs admirantibus, artem
Extudit, & pompam primus celebravit equestrem.
Hos, Musæ, vidistis enim, mihi pandite Ludos.

Dum sese cupido concessit casta marito
Nereis Æacidæ; convenit Tëssala pubes,
Convenère epulis Divi, nam visere castas
Sæpe domos, & se mortali ostendere vultu
Cœlicolæ, priscâ sub Religione, solebant.
Effulsere omnes, & læta per atria pictis
Discubuere toris hominum genus atque Deorum,
Et festos egere dies. Vix nectare sese
Proluerant, lautis agitantes gaudia mensis,
Instituunt sacros vicino in littore Ludos,
Et Thetidis tædas gaudent celebrare jugales.

Quisque suam summis ostentat laudibus artem.
Mobilibus digitis citharam percurrere cœpit
Cynthius, alternasque fides. Nunc arte canoros
Attollit numeros; chordas nunc molliter omnes
Vellicat, & tremulis mulcet concentibus aures:
Hos Divi motus laudant, citharæque sonantis
Mirantur modulos, & non imitabile carmen.
Grandia Pierides respondent carmina Musæ.
Ut tener æternis olim concreverit orbis
Seminibus; rutilos cœlo quæ sparserit ignes,
Quæ proprias rerum secreverit ordine formas,
Quæve agitet molem fatorum infusa potestas.
Hinc merfos latè populos, mundumque natantem,
Et jactos Pyrrhæ lapides, & dulcia Regna
Saturni memorant. Plauserunt cantibus illis
Littora, & immoti presserunt murmura fluctus.
Oblitus duri Mavors certamina belli,
Aut positam jactu certus contingere metam
Horrendo volucres vibrat stridore sagittas;
Aut procul ardenti similis, similisque minanti
Flumineam validis protendit viribus hastam;
Et rapido vacuas ictu diverberat auras,
Et facilem exercens pugnam, sua prælia ludit.

Jupiter innocuo collectas aëre nubes
 Collisit placidus , tonitrusque , & fulgura finxit.
 Obliquas per inane faces , tractusque coruscas
 Flammarum rutilare , & inania murmura coelo
 Misceri , & læto viderunt numina vultu
 Supplicia in ludos , pœnasque in gaudia verti.

Spargebat furtim flammæ , & tela Cupido
 Per Divos , Nymphasque , sed heu ! quot pectora amore
 Improbis accendit , quot ridens vulnera fixit !

Ornatum phaleris , collectaque æquore gemmâ
 Infiliit Neptunus equum. Mirabile dictu !
 Fuderat hunc summo tellus percussa tridente ;
 Pulvereoque leves flectens in littore cursus
 Ostentare sui gaudebat muneris usum
 Ipse super. Sonipes tantis compressus habenis
 Molliâ nunc ficcâ vestigia ponit arenâ ,
 Insultatque solo plaudens , glomeransque superbos
 Arte novâ gressus , campo sese arduus infert.
 Nunc curvis fertur spatiiis , & poplite flexo
 Spargitur in gyros , subitisque recursibus in se
 Conversus , varios intexit in orbibus orbes
 Æquora mox per aperta volat , cursuque citato
 Aërias post se nubes , ventosque relinquit.
 Dat sonitum retrò campus , nec sentit euntem.
 Aut ante ora Deûm , crebris subsultibus ardens
 Emicat , & vacuas erectis verberat auras
 Calcibus , atque agili se jactat in aëra saltu.
 Laudabant Equitem Divi , cultuque tumentem
 Mirabantur equum. Tantarum conscia laudum
 Ipsa suam posthac Pallas contempsit olivam.

Hinc alacres cursus , & festas ducere pompas
 Cura fuit , quoties ineunt socialia Reges
 Conjugia , & lætam pacem. Sic ludere cœpit
 Rex Pelagi , fraterque Jovis. Nunc ore decoro
 Egregius celebrat Regis connubia frater.

Vestem crebra ligat gemmatis fibula nodis ,
 Cui punctis acus insistens operosa minutis
 Argento gemmas , gemmis intexuit aurum ,
 Et super arti artem , decori decus addidit ingens.
 Aurea formosam cingunt diademata frontem ,
 Effusamque micans cristato in vertice fundit

Lucem adamas ; lateri contexto flexilis auro
Circulus effulget pulchrum qui subligat enssem.

At sonipes latos cui splendida contegit armos
Purpura, sub tanto exultat fessore, suumque
Sentit onus. Nunc frena ferox fulgentia mandit,
Cervicemque jubis, atque ardua colla flagellans,
Aut patulis efflans generosum naribus ignem
Fixa tenet crebro spectantum lumina saltu.

Hic Charites plausere omnes, summoque, decori
Spectavere Ducis vultumque, habitumque theatro.
Ille ibat toto fundens sua lumina Circo.
Qualis, ubi Veneris dilectum Lucifer ignem
Extulit Oceano : roseo formosus ab ortu
Explicat os rutilum cœlo, tenebrasque resolvit
Uno sole minor. Tali fulgore nitebat
Borbonides studiis gaudens, plausuque faventum.

CONDÆI PRINCIPIS TURMA

Ecce novum interea campo sese intulit agmen
Heroum, tantæ quos inclyta gloria palmæ
Incitat ad pugnas, ardensque in pectore virtus.
Composito quisquis sonitu resonantia pulsat
Tympana, collectis manicis, vittæque retortis
Brachia protendit jactans alterna; suisque
Aut quatit æra, leves aut verberat ictibus auras.

Quæsitæ Condæus opes terræque, marique
Vestibus, & Scythicæ gestans insignia Lunæ,
Exhibet imperiis latè, populisque potentem
Regnatorem Asiæ, miseras qui territat urbes
Christiadium, & sacras, heu! diruit impius aras.

Se vultu profert animisque ingentibus Heros,
Non qualis belli furiis accensus, & irâ
Terribilis, manibus ferrum fatale coruscat,
Attollitque animos, & sævis fulminat armis;
Aspera dum fuso crudescunt prælia Martis
Sanguine; sed qualis, dum nobilis ira refedit
Bellorum, mitem deterfus pulvere vultum,
Excipitur votis victor, placidusque triumphat.

Huic læves humeros velat Babylonica vestis
Cæruleo tinctu, fulgentisque æmula cœli
Purpura, Mæandris auri, argentique refulget

Balteus implicito quam circum amplectitur auro.
Intextam Phrygio præfert de more Tiaram ,
Confusosque super , nigro , niveoque colore
Cæruleoque , apices , mollis movet aura favoni
Halitu inoffenso , & cristæ fastigia libat.

Circi per vacui confinia , Thracius illum
Portat equus , formæ sibi conscius erigit armos ,
Immensisque opibus Domini , genioque superbit.
Quid dites phaleras ? quid frena ? quid aurea bullis
Cingula ? quid tumido collecta monilia collo ,
Aut memorem ornato pictas in pectore Lunas ?
Undique gemmarum radiat , fulvique metalli
Lucida congeries ; medioque in sole coruscans
Pulchra percussis dispergit fulgura flammis.

Spectantes longo testantur gaudia plausu.
Clara Ducis virtus , immensaque fama recursat ,
Et subit illius quondam victoris imago
Qui subitis auxit victricia tempora palmis
Pene puer. Primis ex quo sese induit armis ,
Candida veloci plaussit Victoria pennâ
Quo se cumque tulit. Fastus compressit Iberos ,
Repulit Austriacum nostris à finibus hostem ,
Non Rheni tardatus aquis , non aggere multo.

Quot fudit campis acies ! quot strenuus arces
Eruit , & validis quot bella exhaustit in armis !
Quos animos , quas spes ostenderat ! heu ! quibus ille
Jactatus fatis posthac , quæ prælia gessit !
Sed quid ego hæc memorem ? placidi sub nomine Regis
Effulget nostrâ jam nobile fidus in Aulâ.
Non secus ac Lunæ si quando argenteus orbis
Palluit , & cœcâ sese prætexuit umbrâ :
Auricomi tandem radiis obnoxia Phœbi
Crescit ut aspicitur , purosque recolligit ignes.

Ut procul armigeros Equites , venientis & ora
Condæi , medio prospexit ab aëre Mavors ,
(Quippe aderat Mavors sedatis undique bellis ,
Et circum denso nebularum fusus amictu ,
Illam , quod superest , vidit certaminis umbram.)

Quas , inquit , fortuna vices mihi noxia versas ?
Quâ natos in bella viros dulcedine mulces ?
Olim quæ pugnæ signum crudele canebat ,

Bellantum accendens animos, & pectora raucis
Cantibus, innocuos nunc clangit buccina ludos.

Qui domino victore ferox, crebrisque trophæis
Infremuit quadrupes, mediosque erupit in hostes
Ante minax, pressitque ingentes cædis acervos :
Nunc pictâ cervice micans lascivit, & illa
Hostibus insultans, quæ sparserat ungula rores
Sanguineos, tenues nunc circo spargit arenas.
Pro chlamyde horrendâ, sævi pro casside belli
Ludorum nitidi cultus, & mitia Pacis
Ornamenta micant gemmæ, pictæque tiaræ.

Qui rapido nuper cursu media agmina rupit
Turbinis in morem, per noxia tela, per enses
Fulmineos, diramque vomentia fulgura mortem,
Nunc Tyriæ vestis luxu, gemmisque decorus
Vanas pictorum capitum perrumpere gestit
Cervices equitans, & pompam ducit inermem.
Quo fortes animos, invictaque pectora vertis
Pax ignava? meus quo tandem labitur Heros?

Scilicet & placidis postquàm virtutibus orbem
Implevit LODOIX, hanc spem mihi fata reservant ;
Arma retractabit, victor, reparandaque rumpet
Otia. Tum Solymæ fines, captivaque Regna,
Et Septemgemini trepidabunt ostia Nili.
Te spoliis tectum, CONDÆE, recentibus, illic
Nostra sub auspiciis LODOICI castra videbunt.
Hæc secum tacito volvit sub pectore Mavors.

Ductorem interea Proceres comitantur ovantem,
Et varias rutilo jactant in vertice plumas.
Non aliter pennas Junonius explicat ales,
Dum tumet, & jactat stellatæ firmata caudæ.
Si quis acu pictas chlamydes, Phrygiasque tiaras
Gemmatisque enses, & barbarâ segmina crurum
Viderit, & Lunæ radiantia cornua ; toto
Confluxisse putet lectos Oriente Tyrannos.

ANGUIENI DUCIS TURMA.

CONDÆUM sequitur simili splendore Parentem
ANGUENIUS, campoque micant Natusque Paterque.
Sic sparsis Solis radiis, & luce refusâ
In nubem, gemini fulgent per inania soles

Sæpius , atque oritur magno de lumine lumen.

Magnificum simulat Regem qui temperat Indos
Littoribus natos aliis , quosque omnibus undis
Divisos , prudens nostro Deus abscidit orbi.
Ludicra qui numeris argutis classica flectunt ,
Quique volubilibus quatiunt cava tympana palmis ,
Murice collucent picto , vittâque revinctis
Vestibus alliciunt oculos , & cantibus aures.

Egregiâ Pueri formâ , similique juventâ
Ex auro pharetras humeris , arcusque ferentes ,
Effusis equitant per lactea colla capillis.
Talis se risu lepidò , & florentibus annis
Jactat Amor , pharetram gestans , celeresque sagittas
Queis agitat curas , atque ossibus implicat ignem.

Corpora quadrupedum cultu succincta fluenti
Sub baccis , auroque latent , Indisque lapillis ,
Umbrosisque nitent sursum capita ardua plumis.
Virgatis famuli sagulis , queis , agmine longo ,
Pensilis ex humero sonat arcus , & aurea cuspis ;
Præcedunt turmam , lituosque , tubasque sequuntur.

Qui pugnas ineunt , & læta pericula famæ
Ornantur Thetidis spolio , & Gangetide gazâ ,
Circumstantque Ducem nitidi. Condeïa proles
Ostentat luxu vario , quas ubere profert
Nostra sinu tellus , & quas mercator avarus
Oceano convectat opes. Gerit ille retorto
Interpunctam auro tunicam , quam plurimus ornat
Unio. Qui galeæ confusos viderit ignes ,
Siderei vidisse putet laquearia coeli.
Usque adeò crebris perstringit lumina flammis.
Fulget apex albo mixtus , nigroque colore
Et croceo : pretiumque opibus dat lucidus ordo.

Cornipedem gravidæ gemmis , auroque vigentes
Præcingunt phaleræ , mediumque accensa smaragdis
Zona ligat. Similes olim , dum Roma vigebat
Bellatrix , Latios curru duxere triumphos.
Concitat hunc Heros , frenis & temperat aureis.

Talem Sarmaticis quondam cùm victor in oris
Aut Scythicas acies , aut sævi castra Geloni
Fuderit , exultantem animis , spoliisque superbum
Excipiet lætis exultans Vistula ripis.

Ille etenim juvenis , si vera Oracula vatum ;
 Sarmaticum reget , & summâ ditione tenebit
 Imperium , quæ nunc intorquet dextera telum
 Sceptra feret : cristis quam versicoloribus ornat
 Augustam rutilo impediet diademate frontem.
 Quâ se majestate ferens ! quàm clarus in ostro
 Incedit ! patrias ut spirat nobilis artes !

Illum equidem primas ubi luminis attigit oras ,
 Excepere sinu Musæ , fufumque recentis
 Ambrosiæ succis admisit in oscula Pallas.

At dum rursus ages , LODOICE , in prælia Gallos ,
 Impacata ibit per bella , Patremque sequetur.
 Fulmineus veluti duris cùm rupibus ales
 Emicat , explicitis & nubes verberat alis ;
 Audax advolitat juxtâ per nubila proles ,
 Perque ignes cœli rutilos , cæcosque fragores
 Æmula præpetibus sequitur super æthera pennis.

GUISII DUCIS TURMA.

Adducit populos alio sub Sole jacentes
 GUISIUS , atque tuos imitatur , America , cultus.
 Quippe ubi naturæ latebras , longeque remotos
 Atlantis reperit fines , ignotaque regna
 Lucri sacra fames , & opum male sana cupido.
 Nostra peregrino fruitur solertia luxu
 Et populorum habitus , & mores novimus omnes.
 Fit fremitus cuneis , cum primum barbara læto
 Agmina succedunt campo ; nîl pulchrius illâ
 Barbarie , quæ culta suo splendet in auro.

Qui procul ære cavo resonant , qui tympana pulfant
 Tempora coraliis vincti , conchisque nitentes
 Æquoreis , omnes glauco velantur amictu
 Qualis ceruleus dum personat æquora conchâ
 Vestitur juncis , & acutâ carice Triton.
 Sublimes in equis pueri salientibus , ibant
 Pardorum tecti spolio , quod sericus auro
 Prætexit radius , sparsis & tænia vittis.

Auratam circum , pictamque draconibus hastam
 Armigeri insignes , dextrâ , scutumque gerebant.
 Tigris erat sævi pedibus prostrata leonis
 Fortibus ille toris , ardens & lumine torvo

Stat super. Ira jubas arrexit ; & unguibus horret
Impactis , tumidumque putes fremere ore cruento.
Scilicet abjecti redeant si praelia Martis ,
Pro decore imperii , pro maiestate superbus ,
Altaque præsumens , tales sibi GUISIUS iras
Destinat. Ecquis opes varias ? quis gaudia turbæ
Egregiæ ? quis equos memoret , quos decolor Indus ;
Et natæ adducunt alio sub fidere gentes ?

Splendida sub patriis panduntur Equilia tectis
Guifiadæ magni : centum præsepibus altis
Cornipedes vinctos magna in spectacula Circi
Exultare intus , longisque absumere clathris
Impositam Cererem , & longo fremere ordine cernas,
Quippe licet duris impellant calcibus auras
Acrius , & jactent spumantia fræna feroces ;
Mitescunt tamen , & certâ sub lege tenentur
Haud quaquam indociles : domitor cum vimine lento
Emicat increpitans , capite , & cervicibus altis
Excipiunt , metuuntque minas ; totisque trementes
Artubus , horrendis acuunt hinnitibus auras.

Hos omnes studiis insignis equestribus Heros
Instratos aptè fetâ , exuviisque leonum
Miserat in pompam , textoque oneraverat auro.
Ille ibat dorsum maculosâ pelle ferarum
Obductus , fulvo se tegmine protegit alter
Arduus ; Hircanas duci in spectacula tigres ,
Credas , & Libycas Circo insultare leænas.
Vincla reluctantes hinc , inde , & multa frementes
Adducunt Satyri , & blando poppysmate mulcent.

Bis seni hirsutos imitari pellibus Urfos
Procedunt famuli , queis horrida corpora villis ,
Et patuli rictus , atque aspera dentibus ora ,
Arrectique hærent exertisque unguibus adstant.
Ludicra sic homines in vultum , ac terga ferarum
Induit illudens , mutatque industria formas ,
Et nova non dubitat naturæ adscribere monstra.
Haud aliter cantu , Circesque potentibus herbis
Et belli , & Pelagi socios miratus Ulysses
Setigerosque fues fieri , fulvosque leones.
Hic avidis inhiant oculis , certantque videre
Mirantes animæ , & læto se pascere ludo ;

Concentu vario dùm rustica numina Fauni
Capripedes, lituis modulantibus aëra pulfant.

Ut primum blando se Guisius extulit ore
Constitit obtutu populus defixus in uno.
Serpentum flexo squamas effinxerat auro
Loricæ in speciem, nexosque expresserat orbes
Candarum intexens opifex; & summa supernè
Extulerat capita Eois turgentia gemmis.

Cæsariem flavam circum premit aurea cassis,
Cæruleis nitidum maculis quæ sustinet anguem,
Tollentemque minas, erectaque colla tumentem
Ex auro; triplicique super sese ordine crista
Jactat, & immensas expandit mobilis umbras.
Aëriis veluti quæ rupibus eminent arbor
Implicitas tendens frondes, latèque virèntes
Huc, illuc ramos; ingentemque efficit umbram.

Conversus læto Circus sonat undique plausu,
At risu facili gaudens popularibus auris
Progreditur Ductor. Crebris hunc saltibus ardens
Portat equus, variisque notis, ac pelle feroci
Tigridis Armeniæ, cui circumducta per auras
Textura extremas, auro argentoque cucurrit.
Candida se tumidis cervicibus ardea tollit;
Fronte micat mediâ radiato lumine cornu
Auratum. Effigies sævi cælata draconis
Prominet ad pectus; collo serpentia ditis
Fila auri; & sparsi resluunt pro crinibus angues;
Splendidaque impexis horrescit cauda colubris,
Artis opus Phrygiæ. Sonipes captabat eundo
Delicias, plaususque; tubisque sonantibus ibat
In numerum, tantæ exultans se credere pugnæ.

Cùm durum imperium, fastusque exosa superbos
Parthenope furiis tandem surrexit acerbis,
Gallica commotis implorans Lilia Regnis.
Iratae spes gentis, & optatissimus hospes
Talis erat Siculis ut primùm constitit oris
GUISIUS; omnis agris, tectisque effusa juvenus
Venerat exultans, & mirabatur ovantis
Auxilium, adventumque Ducis. Dîs æmulus ille
Firmabat timidas claris virtutibus urbes,
Solvebatque jugo populos, & vindice ferro

Oppressam, regni pro libertate vocabat
 In pugnas plebem. Sonuit festiva tumultu
 Parthenope; plaussit concusso monte Vesuvus
 Eque suis solito mugivit lætius antris.

Qui subeunt pulchræ juvenes certamina laudis
 Jactantes mixtas plumis viridantibus albas,
 (Is turmæ color est) incedunt passibus æquis,
 Compositoque omnem confesum lumine lustrant.

EQUESTRIS DECURSIO.

Dux ubi quisque suas in ludicra bella cohortes
 Explicuit; placidique effulsit Martis imago;
 Totus inardescit confuso lumine campus.
 Hinc auro pictæ chlamydes, nitidisque lapillis;
 Inde micant Tyrio saturatæ murice vestes,
 Insignes illinc vittis onerantur amictus
 Cæruleis, albisque; volantque per aëra plumæ
 Nigris collectæ nodis; picturaque latè
 Discolor, eximio cœlum fulgore laceffit.

Adverso ceu dum rorantem lumine Phœbus
 Irradiat nubem; rutilantibus illa repentè
 Icta micat radiis, & lucis imagine multâ.
 Lucida tum variis maculis intermicat Iris,
 Et pluvium picto cœlum complectitur arcu.

ORDO PUGNÆ LUDICRÆ.

Humani capitis tereti subnixa columnæ
 Prominet effigies, rapido quam perforet ictu
 Lancea currentum. Longis obnoxia telis
 Stat Mauri cervix contrâ, quam læta juvenus
 Non interrupto certet transfigere cursu.
 Parte aliâ fufis per Lucida colla colubris
 Gorgonis horrescit facies, cui vulnere certo
 Quisque suum infigat jaculum, fixumque relinquat.
 Ultima cura fuit projectum transitu in ipso
 Ense auferre caput, pronumque incumbere in ictum
 Cursu continuo, lepidi res plena laboris.

JUDICES.

Invigilant castris Præfecti, & sedibus altis
 Judicia exercent, quæ sit victoria pugnae,
 Quive dolus; servantque vices, & jura tuentur
 Cuique sua, & pulchræ dirimunt certamina laudis.
 Nempè suis tantæ non sunt sine legibus artes.

L E G E S.

Sive cadant alto fluitantes vertice cristæ ;
 Sive incumbat equus demisso cernuus armo ,
 Effundatve equitem secum , fata improba frustra
 Infontem frustra casum miserantur amici.
 Qui steterit , cœptosque remiserit æquore cursus
 Lentior , aut medios non circumflexerit orbes ;
 Quive suam lapso confuderit ordine pompam
 Exerrans , aut quem frustrata fefellerit hasta
 Sæpiùs , heu ! pulchræ non speret præmia palmæ.
 At certo quisquis plures trajecerit ictu
 Pictorum effigies capitum ; plausuque superbus
 Orbiculo plures faustè direxerit hastas :
 Hanc agitat solers , & amat Victoria dextram.
 Arduus in mediâ victor se jactet arena ,
 Et lætam accipiat , multa cum laude , coronam.

C U R S U S.

Signa viri expectant ; sonipes fremit æquore toto
 Ire avidus , dubiisque hæret Victoria pennis.
 Ut tuba commissos cecinit lætissima Ludos ,
 Quatuor adversis Equites erumpere cernas
 Carceribus. Flectunt hastas & missile dextrâ
 Certatim vibrant jaculum ; metisque relictis ,
 In medium obliquant pariter vestigia campum.
 Hic geminos texunt flexus ; totidemque reflexus ;
 Atque abeunt , redeuntque pares ; nec fallitur ordo.
 Ac veluti Phrygiis ludit Mæander in arvis
 Excursans ; iterumque suos revolutus in ortus ,
 Incertusque viæ , nunc huc , nunc labitur illuc.
 Ambiguis donec fessas erroribus undas
 Colligat , & Pelago sensim decurrat aperto.
 Sic ubi compositis gyris , atque ordine certo
 Effinxêre fugas , implexosque orbibus orbes ;
 Ense simul stricto feriunt , jaculoque Medusam ;
 Et se quisque sui condunt munimine septi.

Quantus init pugnam ! quantus LODOICUS in æquor
 Armigero comitante ruit ! telumque , vel ensem
 Incutit , & celeres cursu prævertitur auras !
 Quò se cumque movet , clarâve in luce refulget ,
 Effusæ retrò splendescit semita lucis.

Ut dum stella facem noctis delapsa per umbras
 Protulit, impressitque vias, cœloque cucurrit.
 A tergo sparsis radias fulgoribus æther,
 Et lucis rutilans longo stat tramite fulcus.

Gaudet equus vacuo sese committere Cîrco,
 Effunditque júbas, laxisque citatus habenis
 Emicat, atque aureis calcaribus ilia pandit.

Atque ea dum festo celebrantur prœlia ludo
 Per campum; mediis è nubibus ipse Cupido
 Dulces infidias furtim meditatur, & artem
 Exercet; ludumque suum; sumptâque pharetrâ,
 Blandis plena dolis, & dulci tincta veneno
 Nostrarum in cœtus Nympharum spicula torquet
 Improbus, accenditque animos, & fuscitat ignes.
 Quæque suis agitur studiis, sua cuique cupido est.
 Applaudunt aliæ famæ, laudique fuorum,
 Et vacuis monstrant fixas cervicibus hastas.

Deflevère vices aliæ, fortemque Procorum
 Ictibus errantium vanis. Quot vota tulere
 Præsidibus pugnæ Divis! quot pectore ab alto
 Spemque metumque inter suspiravere Puellæ!

Regina ante alias ardenti cuspide fixa,
 Infusum totis percepit sensibus ignem
 Acrius, insequitur votis, oculisque pererrat,
 Et stantem LODOICUM, & contemplatur euntem.

Sic Clytie, nunc flos, riguis quæ pallet in hortis
 Et mutata suos etiam nunc servat amores.
 Illa suum, quamvis altis radicibus hæret,
 Vertitur ad Solem propensa, & spectat euntis
 Ora Dei; foliisque fidelibus accipit ignem.
 Intereà cursant vicibus, vicibusque recurfant
 Spe variâ pugiles; multos fortuna fefellit
 Ille cavo capiti nequicquam dirigit hastam
 Infelix; alius stridentia spicula frustra
 Conjicit; infidas artes, & inutile ferrum
 Increpitant alii; pauci queis gloria palmæ
 Monstrat iter, nunquam deflexis ictibus errant.

Victorem quondam per tot discrimina Martis
 Regem, etiam ficto sequitur Victoria bello.
 Sive hastâ, jaculove; aut strictis ensibus instat:
 Lancea directo non se detorquet ab ictu,

Non jaculum : nunquam præterfluit irrita cuspis.
 Jamque manu telum intentans , suprema parabat
 Edere tentamenta artis ; victorque futurus
 Si lubet. Hanc , focii , laudem , placidamque relinquo
 Palmam , inquit : bello vincam , vos vincite ludo.

Fortunam excepit Regis victorque peractis
Belfons Cu sibus emicuit BELFONTIUS Ære canoro
 Mille simul sonuere tubæ , mille undique plausus.
 Seu duram dubiis pugnam committere campis ,
 Quærere seu pulchram liceat per vulnera mortem.
 Aggeribusque suis septos perrumpere muros
 Æqua viro virtus. Meritæ nunc munera laudis
 Accipit , & lætum , Circo plaudente , triumphum.

Spes alias laudis LODOICUS , & altera palmæ
 Præmia constituit , famæque arrecta cupido
 Magnanimos juvenes stimulis ingentibus urget.

DECURSIO ANNULARIS.

Annulus appensus ligno , facilisque revelli
 Orbe patet modico , per quem se lancea cursum
 Insinuet victrix , & cuspide permeet aureâ.
 Hunc tereti gaudent certatim avellere ferro.
 Anceps pugna diu , nec fato curritur uno.
 Cursus ille suos irrisâ inglorius hastâ
 Conficit. Hic metam ludo delibat inani ,
 Exultantem animis alium malus impulit error.
 Spes hominum & vanas ridet Victoria curas.
 Angustum per iter , parvique foraminis orbem
 Intrudunt alii mediis in cursibus hastas.

Post varios Equitum dubio certamine casus ,
Comte de Sault. SALTENSIS , per aperta , celer procedere gestit
 Æquora , & ô nostris , inquit , fors annue votis!
 Flectit equum gyro exsiliens , & turbinis instar
 Continuo rapitur stadio , ductuque fideli
 Occupat exiguus aditus , parvumque meatum
 Orbiculi , totâque triumphat victor arenâ
 Mille inter plausus hominum , sonitusque tubarum.
 Nos equidem celebrare tuas tentavimus artes ,
 Qui tum facta , tuosque legent , REX MAXIME , ludos ;
 Sic gerere Imperium discant , sic ludere Reges.

*De Religiosissimi Doctissimique viri JOANNIS
FRONTONIS, Canonici Regularis Congre-
gat. Gallicanæ sanctæ Genovesæ, & Universi-
tatis Paris. Cancellarii obitu 1663.*

AD V. C. PETRUM LALEMANNUM.

E P I S T O L A.

FRONTONI molles elegos, & flebile Carmen;
Forfitan & teneras speres, Lalemanne, querelas.
Imbelles odi lacrymas, nec funera flevi,
Nec didici mœstas agitare inglorius artes,
Crudelesque Deos, crudeliaque astra vocare.

Scilicet occubuit Fronto. Quis nescit acerbos
Fortunæ casus & ineluctabile fatum?
Quisve suos dubitat decurso tempore soles
Occidere, & fragilem dilabi in funera mundum?

Ille equidem cœlo votis melioribus hæsit,
Despexitque humiles terras, damnataque fraude
Secula, nec rerum species captavit inanes.
Quid memorem inflexam mentem, sanctique tenacem
Propositi, & placidæ decus inviolabile vitæ,
Quam nec dulcis honos, seclis nec mobilis aura
Impulit, aut mollis fractâ virtute cupido?
Nil tamen & pietas, & cœli conscius ardor
Profuit, aut sanctas exercita vita per artes.
Crediderim; miseri tantis virtutibus ævi
Fata pepercissent, scirent si parcere Fata.
Sed nihil æternum est, & habet sua funera virtus.

Quin etiam insignes animas vis invida sæpè
Opprimit, & spatiis ævi brevioribus urget,
Simplicior sive his aura est, & purior ignis,
Seu Deus ad superas maturius evocat auras,
Seu pugnant clausæ tenebris, & carcere cæco
Solvunt se citius, vitæque errore peracto
Terrenas ardent, exuto corpore, labes
Eluere, & summo niveas se sistere cœlo.

Sic tandem cœlum spirare, & temnere terras
Assuetus Fronto, tuta statione quiescit

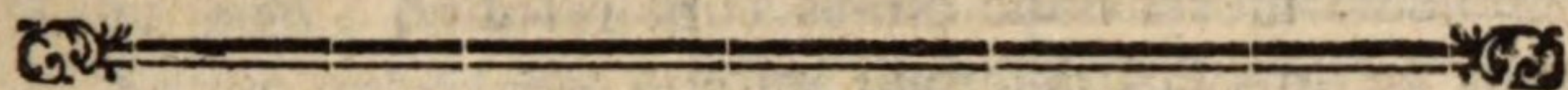
Immunis fati, postquam compage soluta
 Corporis, æthereos orbes, & cœrula felix
 Regna colit, Divis altoque inscriptus Olympo :
 Sæva nec infidi metuit contagia fecli,
 Nec dulces animi furias, vitæque labores :
 Emeritamque animam cœlo, faturamque dierum
 Rettulit, atque oculos æterno in lumine fixit.

Non ea Parcarum, nec inertis culpa senectæ ;
 Sed labor, & curæ vigiles, animique vigentis
 Imperium. Claris impenderat otia Mufis
 Abditus, & variæ jungens commercia linguæ,
 Et Latium, Solymamque & doctas norat Athenas.
 Post dulces latebras, quos alto pectore acervos
 Condiderat, prudens in apertas protulit auras.
 Eloquiis cultas quàm movit lenibus aures !
 Quasve effudit opes ! facunda Lutetia plaufit.
 Ipsa etiam toto quæ claruit inclyta mundo
 Felix prole virûm linguâ & pietate potentum,
 Quæ Romam & celebres Academia vincit Athenas.
 Mirata est quoties tot in uno pectore sensus,
 Totque artes ! Doctis quoties illecta fluentis
 Viribus ingenii, dicentis ab ore pependit,
 Frontibus ingentis Sophiæ dùm præmia lauros
 Cingeret : at sese populis cùm dividit omnem,
 Deferit, & proprio sensim se conficit igne :

Sic fax paulatim cœlestibus æmula flammis,
 Dum lucem rutilans alienos spargit in usus,
 Liquitur, & proprias depascitur igne medullas.

Dignos laude viros tacitis ardoribus artes
 Sæpe suæ perimunt ; brevis est sapientibus ætas ;
 Seu magna ingentis genii sub mole fatiscunt,
 Seu fragilem vitam, vitæ immortalis amore
 Absumunt ; seu corpus iners vis ignea mentis
 Deterit : egregiæ dum captant præmia famæ,
 Exanguî macie pallentes lurida tabes
 Occupat, & lentâ carpit præcordia flammâ.
 Sed pius occiderit fatorum crimine Fronto,
 Et tanta ingentes commorint funera luctus :
 Illius, Lalemanne, vices dùm clarior implet,
 Possumus & lenire animos, & parcere fato.
 Jam sua continuis prudens Academia votis

Jura tibi, & longos commiserat ordine fasces ;
 Fulserat & multos virtus spectata per annos.
 In curas rediisse tuas nunc splendida gestit ,
 Et notum eloquium , vocemque audire disertam.
 Seu sancta insinuans blandis oracula dictis ;
 Seu doctas retines leni sermone coronas ;
 Allicis arrectas aures , & pectora versas.
 Scilicet innocuum pectus tibi candida finxit
 Religio , atque suas Pallas tibi credidit artes ;
 Et , quæ Frotonem fors funere merfit acerbo ;
 Multa quidem eripuit nobis ; sed plura reliquit.



AD ILLUSTRISSIMUM VIRUM
 FRANCISCUM-LUDOVICUM
 LE FEVRE DE CAUMARTIN,
 REGI A CONSILIIS
 ET
 A SUPPLICIBUS LIBELLIS.
 PRO RESTITUTA FILII SUI VALETUDINE.
 SOTERIA.

SCILICET humanis Divûm sapientia rebus
 Excubat , excelsoque notat sublimis Olympo
 Fixos cuique dies ; & festinantia nutu
 Sistit fata suo. Sævi discrimina morbi
 Vicimus , & Superûm tristes placavimus iras.
 Atria quæ mœstas nuper timuere Cupressos ,
 Lætâ fronde virent , & dulcia numina grates
 Excepere suas : rediit primæva ferenis
 Gratia luminibus ; roseæ nituere recenti
 Flore genæ , & tandem meliores induis annos ,
 Digne Puer Pylæ transcendere secla senectæ.
 Dulcis amor Themidos , pavido qui jura clienti
 Dividis , implicitas solers evolvere lites
 CAUMARTINE , qui nunc tuta pericula Nati

Adspice. Tentassem gemitus mulcere paternos
Carmine jampridem, festinatoque vocassem
Officio blandas prima in solatia Musas :
Sed dum vulnus hiat, nec adhuc obducta cicatrix ;
Pectora solliciti nondum secura pericli
Nequicquam, & crudos sperem lenire dolores.

Quin pueri postquam decessit corpore languor,
Et nova florentes perfudit purpura vultus,
Tristes reliquias timui, recidivaque fata
Anxius ; & nondum sævis exhausta venenis
Viscera præsenfi, immaturaque carmina pressi.
At quoniam morbi nunc omnis cura resedit,
Et duri penitus fati deferbuit ira :
Accipe mutatos prudens in gaudia luctus,
CAUMARTINE, juvat priscos meminisse dolores,
Et vanas dulce est olim jactasse querelas.

Intempesta hyemis clementia, nubilus aër,
Vel pluvii calidis spirantes flatibus Austri
Induxere luem latè, famosaque crebris
Tempora funeribus : se pallida turba nocentum
Effudit febrium, longisque exercita curis
Succubuit medicina malis. Quæ luctibus illis
Intemerata domus ? qui non flevere parentes ?
Hunc dele, & similes Titan ne duxeris annos.

Florebant hilares & adhuc sine labe Penates,
CAUMARTINE, tui ; placidaque æstate virentes
Captabamus opes, & opaci gaudia ruris.
Quot calidos gelidis soles præteximus umbris
FronDOSI hospitii ? cœli quot fregimus æstus
Frigoribus lætis nemorum ? quot duximus horas
Alternis vacuas ? quoties successimus hortis,
Gramineosve thoros sub amicæ tempora noctis
Pressimus, aut longis ingens ubi semita frondet
Ulmorum ordinibus ; vel quâ se silva coronans
FronDIBUS implicitis coëuntes undique tractus,
Errantesque vias stellato colligit orbe ?

Ardebat flavis jam proxima messibus æstas ;
Nec nocuit, nec adhuc voluit fortuna timeri,
Nilque domi mœstum. Sed iniquas impia ludunt
Fata vices, & stare diu sua gaudia rebus
Sors inimica negat. Quâ tandem noxia fraude

Invenère viam subiti contagia morbi ?

Prima lues vulgo incubuit, famulosque labantes
Lenta fatigaunt diræ fastidia febris.
Plebs jacuit languens, maturis messor aristis
Defuit, invalidis quoties sua dona colonis
Obtulit alma Ceres ? quoties onerata poposcit
Agrestes annona manus ? defecit avarum
Ruris opus. Miseri serpsit per viscera vulgi
Haftenus, afflixitque domum, dominisque pepercit
Insidiosa lues, plebeiaque crimina sparfit,
Mox ingens aufura nefas. Heu quanta recurrit
Cura mihi, & quantus renovatur pectore luctus !

Sævus anhelantes primùm jam Sirius agros
Adflabat, roseoque puer spectabilis ore
Innocuas artes, cautosque per atria ludos
Miscebat genio facilis : tum plaudere motu
Composito choreas agiles, corpusque movere
In numerum blandè exultans ; avidusque solebat
Omnia mutatis miracula discere formis,
Lusus, Naso, tuos : tenero tum pectore curas
Volvere Pierias, doctoque assuescere Pindo,
Musarum egregius ludis & Apolline primo :
Teutonidum linguam, Latiasque expromere voces
Nunc tentat Tiberis novus hospes, & accola Rheni :
Aut gentilitios titulos, & stemmata longa
Dividit ingenii certus : nunc arte paratâ
Descriptam evolvens terrâ pelagoque tabellam,
Et brevia & Syrtes, terrarumque ordine tractus
Perstringit, signatque vias ; radioque fideli
Percurrit totum ludens in imagine mundum.
Usque adeò teneros animus prævertitur annos.
Tot dulces Pueri curas abruptit & artes
Invidia. En subitos vitiiati pectoris æstus
Exsudat, lætos sensim declinat ocellos,
Dejectusque caput lenta cervice fatiscit.
Sic Jove sub pluvio molles sternuntur acanthi,
Albaque pallentes demittunt lilia culmos.
Constitimus fati indociles, subitusque per omnes
Se fudit sine voce dolor ; dominasque, domusque
Labe una pallent, vultus nam sumit ab illo
Quisque suos, tacitique errant consortia luctus.

At perculsa malo Genitrix & fulmine in ipso
 Intercepta files, primoque exterrita casu
 Dilectosque premis vultus, & dulcia libas
 Oscula: supplicibus votis hominesque Deosque
 Sollicitas, ægris Pueri te vultibus imples:
 Et jungis lacrymas, & eodem vulnere langues.
 Quondam læta tibi, sed nunc crudelia rura
 Linquis, & optatam tua pignora ducis in urbem
 Prudens. Parvarum volucrum sic provida mater,
 Aucupis infidias, nidoque incommoda coeli
 Tristia quæ sensit, suspensis excubat alis
 Anxia, progeniem teneram, nidosque loquaces
 Ore pio transfert, & tutis condit in umbris.

Interea gravis ægrescit vis effera morbi.
 Pulchra superveniens ignis depascitur ora,
 Pallidaque excurrit macies, & frigida languent
 Lumina. Fessa rigent alterno frigore membra,
 Alterno sudore fluunt. Sitis arida guttur
 Asperat; imbelli stomacho fastidia crescunt,
 Et totos gliscit virus lethale per artus.
 Improbus insinuat sopor, & crudelior ipsa
 Febre quies animum sensusque intercipit omnes.
 Hæsimus hîc ægro similes, gelidusque per ima
 Offa tremor subiit. Talis, cùm deficit orbi,
 Paulatim tenui Titan obducitur umbrâ
 Luridus, & tristi sensim velatur amictu.
 Naturâ lugente dies decrescit: at ille
 Obtusis pallens radiis & lumine cæco,
 Obscurâ rutilam textit ferrugine frontem.
 Mirantur populi languentes fideris ignes,
 Desperantque diem, & mœsto cum sole laborant.

Accurrit medicorum agmen, cauteque silentes
 Explorant calido salientem sanguine venam
 Mox digito gravidam nigrâ falsugine linguam
 Sulcant, & leni pertentant viscera tactu,
 Seu mulcere malum, seu vestigare parati
 Omne intus vitium: mota cervice vicissim
 Nutat quisque sibi, tacitave immurmurat aure
 Nescio quid. Primus labor hîc, hæc prima superbæ
 Tentamenta artis. Mox extra limina ducti
 Coi dicta senis, totamque Machaonis artem

Experti jactant; consolanturque parentes
Indociles, doctisque jubent confidere curis.

Scilicet incensos avertere pectoris æstus,
Et faniem elicere immundam, validisque juvare
Naturam auxiliis tentant: incidere venam
Sæpius, & mites adhibere in pocula succos
Præcipiunt. Frustra; tantæ vis deficit artis,
Diraque inardescit proprio medicamine labes
Usque tenax. Heu! tum Genitrix moestissima lecto
Incubuit; prono languens super oscula vultu,
Tanquam animæ clausura viam, vitamque Puello
Inspirasse suam credas, nisi fletibus ora
Proluat, & gemitu spiret. Sed Matris inane
Auxilium exundant lacrymæ, plorataque crescunt
Tædia, nec teneri minuunt incendia fletus.

Tu quoque qui cæcos casus, altaque minacem
Fortunam ratione domas, majorque periclis,
CAUMARTINE, tuis placida virtute refulges:
Naturæ imperio cedis, teneroque dolori.
Ille animus rigidæ quem nulla injuria fortis
Impulit, & plures fati qui pertulit iras
Strenuus, huic uni potuit succumbere fato.
Molliter inflexos sensus, pectusque fatiscens
Vidimus, & flentes oculos. Quis ponere jura
Fletibus, aut patrios speret compescere luctus?
Alcides vitrei clamatum ad littora fontis
Flevit Hylam; dulcemque Linum miseratus Apollo:
Nec puduit flevisse Deos. Sed nos quoque moestum
Pallentes madidis oculis effundimus imbrem.

At firmum Puero pectus, tranquillaque morum
Temperies, tenerisque animus maturior annis.
Aspera non tumido suspiria pectore duxit
Impatiens, crebrisve effudit plena querelis
Verba: sed ingenii mitis mentisque serenæ
Exemplo, trepidos potuit docuisse parentes.
Tum si quæ incautos morbi violentia motus
Elicuit, molli strepitu quàm lene gemebat
Languidus, & casus quàm suspirabat iniquos
Dulce rubens, celsoque attollens lumina cœlo!

Post ubi vis morbi, sævusque refederat ardor;
Tum brevibus faciles curas impendere ludis,

Adstantemque Aviam lætis retinere fufurris ;
Et rifu mulcere pio ; blandusque solebat
Lactea colla ultro , niveamque obtendere Patri
Cervicem , & rebus prudens gaudere fecundis.
Pulchra licèt diuturna lues temeraverat ora ,
Et lætos oculos , folitumque exederat ignem ;
Non tamen eximiæ cœlestia munera formæ
Abftulerat labes , & erat fua gratia morbo :
Seu rofeo vivum fuffuderat ore ruborem
Æftibus immodicis ; feu candida lilia vultu
Sparferat ; aut fronti pallorem induxerat aureum.
Post diros æftus & cæca oblivia vitæ
Lethifer excedit dolor , & fibi redditur æger.
Solvitur infidi nubes denfiffima fomni ,
Seque hilares vegetant pofitis ardoribus artus.
Tum facilis requies , exoptatæque falutis
Spes erat. At fubitus redit in præcordia languor ,
Perque imas fenfum frigus crudele medullas
Sævit , & ardentum febrium revolubilis æftus
Incubat , & tremulo penitus fe corpore fundit.

Ac veluti alterno procurrens gurgite pontus
Cum fugit , littusque vado labente reliquit
Collectus retrò , nudæ fternuntur arenæ ,
Et ficco placidæ resident in littore naves.
Mox ubi ferventis fuccefferit hora recursus :
Spumantum procul incipiunt albescere tractus
Undarum , resonant scopuli , longeque remugit
Ante fragor : pleno tum crefcit gurgite fluctus
Spumeus in terram , rapidoque adlabitur æftu.
Dulcia fic placidæ post intervalla quietis ,
Alternus pallor languentes occupat artus
Paulatim , ruit in venas & crefcit eundo
Vis effrena mali , graviorque in viscera cœpit
Pæoniis opibus , medicisque potentius herbis
Defævire lues , propiusque inftare periculum.

Scilicet humanæ virtus nil profuit artis.
Incumbit facris Genitrix , cœlumque fatigat
Multa fuper Puero plangens , divinaque captat
Auxilia , & cunctis fupplex advolvitur aris.
Nequicquam : donec lacrymis & fupplice voto
Devovet intactæ Mater fua pignora Matri ;

Spesque metusque suos mansueto in Numine figit.
Si Puer instantes fatorum evaserit iras,
Spondet adoratis ingentia munera templis,
Æternasque vovet memori sub pectore grates.

Cœlestes animæ, dilectaque numina matrum
O Genii, infonti pueros qui ducitis ævo,
Et cœli medicas ægris mortalibus artes
Qui regitis; tantæ causas memorate salutis.

Quà se conspicuis Vicennæ molibus arces
Attollunt, ludosque vident & dulcia Regum
Otia: per molles lucos & amœna vireta
Frondescit totis excurrentes semita campis.
Hic virides juxta metas, & pene sub umbris
Altorum nemorum locus est, quem plurima circum
Religio populis, & magnæ Virginis aræ
Commendant, Divi notus cognomine Mauri.
Virginis hic sacrum depressa in valle facellum
Surgit; parva quidem simplexque sed hospite Diva
Plena domus, non crebra loco pretiosa supellex,
Non nitidi postes, Pariisque effulta columnis
Culmina, nec sculptis radiant simulacra metallis.
Ornatu exiguo, sed magnis inclyta votis
Ædes, non opibus sed religione superbit.
Sub vinclis illic domitas requiescere pestes,
Turgidaque aspicias lentâ contage venena
Detumuisse. Fremunt illis captiva malorum
Agmina nequicquam templis, Divamque verentur.

Huc pia languentum reptant ad limina turbæ.
Pallentes vultus, defecti viribus artus,
Funera viva putes, arentia corpore tabe,
Et multi passim occurrunt exempla doloris;
Heu morbi & miseræ quot sunt fastidia vitæ!

Candida dilectis Virgo quæ præsidet aris;
Molliter inflexâ votis cervice videtur
Annuere, & circumfusus recreare clientes
Vultu quo sistit morbos & vulnera sanat.
Ore Puer roseo niveis qui decubat ulnis,
Materna ingenuo confirmat munera risu.
Sub pedibus vigiles arrectis auribus adstant
Aligeri, panduntque alas, nutusque potentis
Virginis expectant, seu noxia sidera cœli,

Seu jubeat fœvas hominum compescere mortes.

Postibus affixæ longo stant ordine grates,
Et fulgent pictis altaria sacra tabellis.

Votivæ pendent ceræ laquearibus altis,
Mille ibi morborum effigies, pictæque salutes
Parietibus. Quis enim non illius æger amicam
Sensit opem Divæ? Quisve unquam altaribus illis
Irrita thura dedit? Faciunt Miracula nomen
Crebra loco, & tenuis sua munera non capit ædes.

Huc ego vota tuli supplex, sacrisque litatis,
His cœpi facilem Divam implorare querelis.

Divâ potens febrium, quâ non præstantior usquam
Vincere crudeles morbos, & fata morari
Tristia; sollicito præsens succurre dolori.
Ecce Puer longo languens ardore fatiscit
Spes magnæ Themidos; vidui spes una parentis.
Aspice ut ingenuas claris virtutibus artes
Excolit, ut magnæ præfert insignia mentis
Auguria, & volvit maturos pectore sensus
Nil puerile ferens. Sancto mens digna Senatu
Emicat, & sacris olim manus apta sigillis,
Priscus gentis honos. Quid Avorum splendida jactem
Nomina purpureos procures, sanctosque supremi
Custodes juris, belli pacisque ministros?
Quid grandes titulos, infessaque lilia longo
Ordine Diva tibi memorem? Nil flecteris istis.
Spes tamen ingentes miserare, domumque labantem,
Quæ prisci decoris fama & virtutis avitæ,
Sinceris opibus, Themidosque curulibus altis
Splendet, & ingenuâ se nobilitate tuetur.
Omnis in hunc Puerum domus inclinata recumbit.
Et jam sponte sua egregius, monitisque paternis
Discere justitiam, pulchroque inolescere mori
Cœpit & astra sequi. Votis hunc sedula Mater
Instare, & magnis cumulare altaria donis
Instituit; docuitque preces, & duxit ad aras
Sæpe tuas. At nunc lacrymas effundit inanes,
Tu nisi Diva faves. Precibus si flecteris ullis:
Oro per has ego te lacrymas; per munera templis
Si quâ tuis sparsit; teneros per Matris amores,
Perque tuos olim luctus: discrimina Matrum

Nota tibi, tales tenuerunt te quoque curæ.

Non ignara mali miseræ succurre parenti.

Audiit alma parens, quis credat? Saxeæ voto

Annuat effigies, placidæ micuère ferenis

Luminibus flammæ: niveis formosus in ulnis

Exfiliit Puer, & summo delapsa facello

Vox Divæ insonuit. Sævire abssistite morbi,

Crudeles morbi. Tam carum exurere pectus

Quis furor est? Ite Aligerûm fidissima turba

Ocyus, & vestri similem servate Puellum.

Haud mora profiliunt hilares & jussa capeffunt.

Æthere sub placido & cœli melioribus astris,

Frondescit pomis & dulcibus utilis herbis

Hortus; ubi Zephyris flores aurâque salubri

Adflati, æternos expirant veris odores.

Hîc nitidi semper soles & læta serena,

Et gelidi recreant felicia germina rivi.

Nullum usquam obrepfit virus, non perfidus humor;

Lubricus aut serpens, aut fallax herba veneni.

Flori cuique sua est virtus, & olentibus herbis

Innocuo puri fundunt ex æthere rores,

Præsentes contra morbos, & vulnera succos.

Huc sacri advolitant genii, fusique per hortos

Hîc florem, radicem illic & gramina carpunt:

Cœlestesque legunt rores, violasque rosasque

Et Casiam, cunctisque salutiferam Panaceam.

Sic æstatis apes placidâ sub luce volantes

Floribus incidunt variis, hîc dulces rubentes

Ore rosas libant; hîc candida lilia circum

Effusæ, aërii decerpunt munera mellis.

Inde ferunt lectas hortis cœlestibus herbas

Aligeri, dulcisque cubilia mœsta Puelli

Circumstant. Dextrâ segnes hic sublevat artus:

Hic teneros Pueri fletus, lacrymasque decoras

Abstergit: funditque labris viventibus alter

Ambrosiam, succove salubri debile corpus

Eluit: unde novus gliscit vigor, & sua cordi

Aucta salus. Mox toto exsudat noxius humor

Corpore, continuoque tenax penetralibus altis

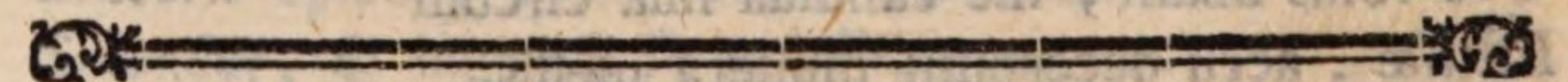
Egeritur pestis, redeuntque in pristina vires.

In nova compressi sævire pericula morbi

Tentarunt iterùm , morbos sed amica repressit
 Diva iterùm , & longum tantis virtutibus ævum
 Imposuit. Quantæ hinc Pueri mortalibus annis
 Accessere moræ ! votis jam læta solutis
 Dilige servatam divino munere prolem
 Blandiùs , ô Genitrix , tibi enim Genitricis amores
 SAMMARTHANA Nurus nato commisit in uno ,
 Et moriens in te Matremque , Aviamque reliquit.

At tandem cari te crebra pericula Nati ,
 CAUMARTINE , monent : dubii res plena pericli est
 Unus amor : fat nota tibi discrimina fati :
 Casibus adversis multam tibi suffice prolem ;
 Una nimis fragilis vita est. Quid jura secundi
 Detrectas thalami ? jamdudum plurima natos
 Expectat Lucina tuos , hoc Curia poscit
 Summa sibi ; pluresque parat Themis alta curules
 Te quondam Procerum turbam genuisse juvabit ,
 Partiri pectus patrium , magnumque per omnes
 Dividere exemplum , multaque in imagine vultus
 Nosse tuos. Sobolem nullâ tunc forte timebis
 Deficere & curam alterius solabitur alter.
 Intereâ tibi pro multis hic unicus esto ,
 Spes implere fui , laudesque æquare parentis
 Discat , & ingenuas jungat virtutibus artes.

Ipse manu ducam facili , exemplisque præibo.
 Et Puerum famæ accingens decorique futuro
 Majores mittam in curas ; & ritè docebo ,
 Quam debet superis superis impendere vitam.



IN CONVENTUS JURIDICOS

ARVERNIS HABITOS

ANNO 1665.

C A R M E N.

INGEMINET lætos felix Arvernia plausus
 Et quæ sublimi rupes se vertice tollunt
 Votivas plebis referant ad sidera voces.
 Jura diu miseras redeunt neglecta per urbes ;

Nec longe accersit populos Astræa ; sed ultro
Vestigat scelerum latebras , quæritque nocentes
Nobiliumque dolos præsens , & crimina frenat.

Degeneres animos late corruperat auri
Dira fames , rapto gaudens splendescere luxu ,
Contemptrixque hominum , legumque inimica potestas
Intentare minas , invadere pauperis arva
Heu ! nimium vicina , suosque extendere fines ,
Infontesque viros pœnis urgere solebant
Iraisci faciles ; nec quisquam tendere contra
Audeat , aut tumidos unquam compescere fastus.

Quid memorem pavidis ereptos civibus agros ,
Abductas matrum gremiis impune puellas ,
Fraudatasque operas inopum ? quid dura potentum
Imperia , & prædas turpes , cædesque nefandas ?
Quot scelerum facies ! quot sunt discrimina rerum !
Æqui nulla fuit dudum reverentia juris ,
Cuique suos animo licuit sibi fingere mores
Indignumque audere nefas , ausoque potiri.

Illi equidem falsa se nobilitate tuentur.
Nobilitas vera est non vanam ostendere famam ;
Aut veteres titulos , non pictas ordine longo
Majorum effigies , aut priscis inclyta fastis
Nomina : non adeo sævas imponere leges ,
Aut premere imperio populos ; sed jura tueri
Cuique sua , auxilio miseros , opibusque juvare
Et dulcem Regi , patriæque impendere vitam.

Nunc mœstas trepido volventes pectore curas
Quos sprevere , timent ; vultusque , & jussa superba
Diffimulant , vulgique iras , & tædia mulcent.
Scilicet omne sibi metuit scelus ; omnia virtus
Sperat , & afflictis redeunt solatia rebus.
Implicitis properat deceptus fraudibus hæres ,
Remque suam repetit : leges implorat avito
Quisquis pulsus agro per rura aliena , domosque
Ibat inops : queritur violatam crimine iudex
Illusamve dolis Themidem , sanctosque Sacerdos
Defendit Superûm ritus , & vindicat aras.

Sic procul Arvernīs pelluntur noxia terris
Crimina. Qui pravas vitam duxere per artes
Justitiæ indociles , mœstis qui damna tulêre

Civibus , expendunt pœnas , veterumque malorum
 Supplicia , & sanctas discunt non temnere leges.
 Exorant alii populos , & furta reportant
 Vindictam veriti , priscam sine judice labem
 Eluere , & tacitos properant componere mores.
 At quibus est hominum pietas , despectaque Divûm
 Religio , dulci patriâ , domibusque relictis
 Condunt se latebris , cœcisve in montibus errant ,
 Ultricesque trahunt furias , pœnamque sequacem.
 Pauci , quos spectata fides , & conscia virtus
 Excitat innocuæ captantes præmia famæ
 Et meritas laudes , aliena pericula tuto
 Accipiunt animo , & fontes miserantur amicos.
 Quippe licet tumidas vesana superbia mentes
 Occupet , & scelerum latè contagia serpent ,
 Sunt etiam dociles animæ , sunt nescia fraudis
 Pectora , & antiqui restant vestigia juris.

Invenisse pios , crebra inter crimina , gaudent
 Parricii proceres , lectorum Curia Patrum ,
 Et fontes agitant , incorruptisque verendi
 Judiciis revocant lapsos , in pristina mores.
 Oppressæ gemitus plebis , miserandaque fata ,
 Facundo sanctum qui temperat ore Senatum ,
 Dulces deliciæ Themidos , POTERIUS audit ,
 Vexatosque levat prudens , terretque superbos ,
 Et dirimit causas , legumque oracula pandit.
 CAUMARTINE , tibi sacri commissa sigilli
 Effigies , tu prima vocas in jura clientes ,
 Et cerâ obsignas veniam , pœnamque remittis ,
 Majorumque animos , & avitas exprimis artes.
 Eloquio fervens , pro Rege Talonius instat
 Quæsitior scelerum rigidus , longasque reorum
 Evolvens lites , vitas & crimina discit ,
 Furtaque Nobilium , & tristes ulciscitur iras.

Judicibus tantis olim compressa filebit
 Impietas , & vis , & opum damnata cupido.
 Mitescent fortunâ & nobilitate feroces
 Criminibusque suis animi , meliora redibunt
 Secula , & his surget virtus innoxia terris.

Qui rigidam curvo terram fulcavit aratro
 Rusticus , aut riguos per prata virentia rivos

Deduxit

Deduxit ; vastas qui fossâ divitis ædes
 Muniit aut latos circumdedit aggere campos ;
 Inveniet faciles aditus , pretiumque laboris ,
 Conductasque operas , pactâ mercede , reposcet.

Agricola ipse suis committet semina fulcis ,
 Nec diram metuet sortem , dominumque superbum ;
 Qui gravidam iratus segetem ab radicibus imis
 Eruat , & lætas ferro populetur aristas.
 Tum Cereris dives si frugibus annus abundet
 Fortunam ruris tenuem , parvosque Penates
 Proteget , & modicos congesti farris acervos
 Condet , securusque sui , rerumque suarum.

Hanc populis pacem LODOICUS , & otia fecit ;
 Restituique avidis jussit sua rura colonis ,
 Ille suam toto famam circumtulit orbe
 Egregius , validis prostravit viribus hostes ;
 Duraque compositis pacavit sæcula bellis.
 Ille iterum victor bello , & socialibus armis
 Imperii avertit casum , domuitque tyrannos.
 Nunc timidos ultor gaudet defendere cives ,
 Nunc durum genus ac dispersum montibus altis
 Mitigat , & placidis componit legibus urbes.

Jamque parat Themidis veteres decerpere ritus ,
 Et sancire novas artes , queis publica rerum
 Judicia acceleret ; curas sumptusque clientum
 Sistat , & implicitæ minuat fastidia litis.
 Sic longas rerum ambages , nodosque resolvit ;
 Et scelus , & fraudem nostris è finibus arcet ,
 Eximiosque inter Reges , quos fama superstes
 Justitiæ bellicue tulit super æthera virtus ;
 Nec pietate fuit major , nec fortior armis.





D. O. M.

ANTONIUS D'AUBRAY,
 COMES D'OFFEMONT,
 VIR NATALIBUS AC MORIBUS INCLYTUS.
 QUI IN SUPREMA PARISIENSI CURIA
 SENATOR ANNOS VIII.
 LIBELLORUM SUPPLICUM MAGISTER
 ANNOS VII.
 APUD AURELIANOS MISSUS DOMINICUS,
 POSTREMO PRÆTOR URBANUS ANNOS III.
 COLLAPSAM FORI DISCIPLINAM RESTITUIT.
 SINGULARI IN JURE DICUNDO
 RELIGIONE AC DILIGENTIA,
 OBIIT XV. K. JULII.
 ANNO SALUTIS REP. M. DC. LXX.
 ÆTATIS SUÆ XXXVII.
 TERESIA MANGOT
 FEMINA MAJORUM
 A SACRIS REGNI SIGILLIS, SECRETISQUE
 CLARORUM GENERE SPECTATISSIMA,
 DULCISSIMO CONIUGI,
 UXOR UNICE AMANS, AC MOERENS, POSUIT
 ANNO SALUTIS M. DC. LXXI.

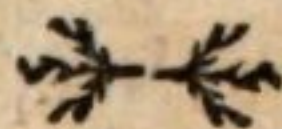
*Cette Epitaphe est dans une Chapelle de l'Eglise
 de Messieurs de l'Oratoire rue saint Honoré.*



ILLUSTRISSIMO
 ECCLESIAE PRINCIPI
 SPIRITUI FLECHERIO,
 NEMAUSENSIUM EPISCOPO.

O D E.

NUNC est sonandum : nunc lyra mollius
 Aptanda voci : FLECHERIUS mihi
 Venit canendus , præco Veri
 Ore potens , stabilisque vindex.



Sacrate , Musæ , cantibus hunc novis.
 Olim magistræ vos docilem ad bonas
 Finxistis artes , nec negastis
 Multiplici redimire lauro.



Idem Suadæ factus amicior ,
 Brevi labores crevit ad inclytos ;
 Magnam eruditi nominis spem
 Ingenio cumulare pernix.



Nos templa festo consona , FLECHERI ,
 Mugire plausu , saxaque vidimus
 Aurita , te dicente , dulces
 Ad numeros resillire vocis.

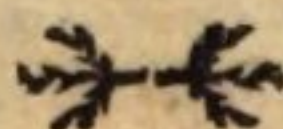
Hûc Aula præceps , hûc populus frequens
 Accurrit undanti agmine , funera
 Inter sepulcralesque pompas ,
 Vimque novam stupuit loquentis.



Nam victor imis manibus imperas
 Et claustra rumpens mortis ahenea ;
 Heroas insignes tenebris
 Tristibus eripuisse gaudes.



Per te resurgunt Austriacum genus
 THERESA , terræ & gloria Bavaræ
 DELPHINA , stirpem prole ternâ
 Borboniam stabilire felix.



Iniqua per te fata potentior
 Vincit Turennus , maxima Gallici
 Tutela regni. Te jubente ,
 Lamonius Themidis sacerdos.



Et SANCTA-MAURUS Mercurialium
 Fautor virorum , lurida fospites
 Sepulcra linquunt : Julæque
 Iste suæ comes ire gestit.



Mors voce flecti nescia , divitem
 Sibique certam victa dolet rapi
 Prædam , redonarique luci ,
 Quos gelidæ premit umbra noctis.



Verbo efficaci territa , FLECHERI ;

Vitæ datorem Te venerabitur.
 Ævo fruêris , quo piorum
 Tot reduces animas beâsti.



Prisco NEMAUSUS nomine nobilis
 Immensa Circi ne spatia ampliùs
 Jactet , theatralesque arenas ,
 Romuleæ monimenta pompæ.



Pastore tanto læta superbiat :
 Quo facta Virtus vindice clarior ,
 Linguæ triumphali rependit
 Promeritæ decora alta mitræ.



Hic Te Camœnis sacra virûm cohors
 Miratur , ô pars magna Academiæ !
 Et aureo suspenfa ab ore ,
 Eloquii petit inde leges.



Tuis secundo crediderim omine
 Sedisse cunis involitans apum
 Examen , & sparsisse blandis
 Mellifluos labiis liquores.



Quis tot pedestres historias stylo
 Gratùm sonanti scribere doctior ,
 Orbique commendare cultis
 THEODOSII pia facta verbis ?



Exempla vivent optima cœlitum ,
 Quæ ritè linguâ divite consecras

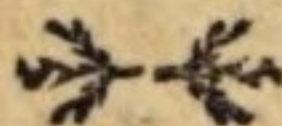
Laudator , æternâque cedro ,
Christiadis imitanda , fervas.



Dicam , ut disertus noveris Ordinum
Orator , Aulæ digna silentio
Loqui , triumphantemque MAGNUM
Messe novâ cumulare laudis.



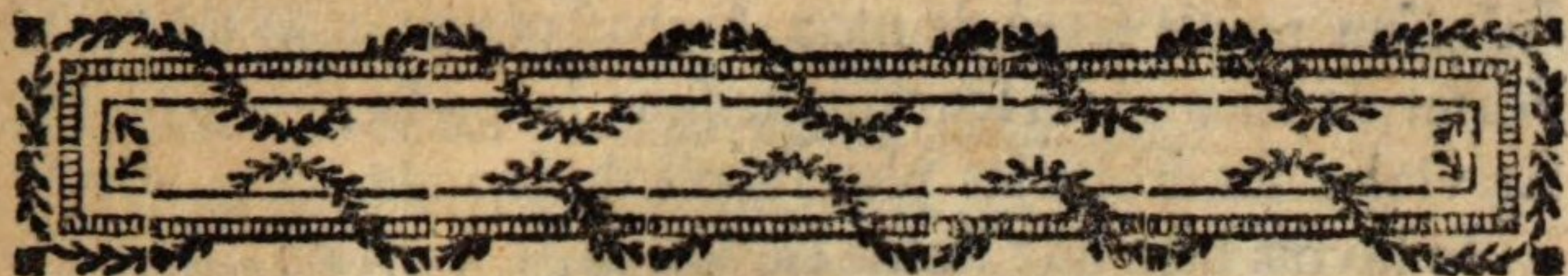
Dicam , Britannæ quam benè principi
Plaudas , virili quæ patientiâ
Domare fortunam , & relictis
Ausa Fidem retinere sceptris.



Majora miror , five gregem vagum
Aris redonas , seu mala dedoces :
Probantque Christo consecratam
Religio , Pietasque linguam.

FRANCISCUS BOUTARD.





P O É S I E S

F R A N Ç O I S E S.

PLAINTÉ de la France à Rome , sur l'insulte faite
à son Ambassadeur, le 20 d'Août 1662.

É L É G I E.

LORSQUE sous le plus juste & le plus grand des
Princes

L'abondance & la paix règnent dans mes Provinces ,
Rome , par quel destin tes Romains irrités
S'opposent-ils au cours de mes prospérités ?
Après avoir gagné victoire sur victoire ,
Et porté ma valeur au comble de la gloire :
Après avoir contraint par mes illustres faits
Mes rivaux orgueilleux à recevoir la paix ,
J'espérois d'établir une sainte alliance ,
D'unir les intérêts de Rome & de la France ,
Et de porter bien loin , par mes rares exploits ,
La gloire de mes Lis , & celle de ta Croix.
Mon Prince couronné de lauriers & de palmes ,
Faisoit fleurir tes lois dans ses provinces calmes ;
Et disposant son bras à quelque saint emploi ,
Ne vouloit plus combattre & vaincre que pour toi.

Il t'offroit son pouvoir & sa valeur extrême ;
Mais tu veux l'obliger à te vaincre toi-même ;
Et par un attentat & lâche & criminel ,
Tu fais de ses faveurs un mépris solennel.
On voit régner le crime avec la violence
Où doit régner la paix avecque l'innocence :
On voit tes assassins courir avec ardeur

Jusqu'au palais sacré de mon Ambassadeur ,
Porter de tous côtés leur fureur sans seconde ;
Et violer les droits les plus sacrés du monde.

Je favois bien que Rome élevoit dans son sein
Des peuples adonnés au culte souverain ,
Des héros dans la paix , de savans politiques
Experts à démêler les affaires publiques ,
A conseiller les Rois , à régler les Etats ;
Mais je ne favois point que Rome eût des soldats.
Lorsque Mars désoloit nos campagnes fertiles ,
Tu maintenois tes champs , & tes peuples tranquilles :
Tout le monde agité de tant de mouvemens ,
Suivoit le triste cours de ses dérèglemens ;
Toi seule dans le port , à l'abri de l'orage ,
Tu voyois les écueils où nous faisons naufrage.
Des Princes irrités modérant le courroux ,
Tu disposois le siècle à devenir plus doux ;
Et sans prendre intérêt aux passions d'un autre ,
Tu gardois ton repos , & tu pensois au nôtre :
Tu voyois à regret cent actes inhumains ,
Et tu levois au Ciel tes innocentes mains.
Tu recourois aux vœux quand nous courions aux armes ,
Nous répandions du sang , tu répandois des larmes ;
Et plaignant le malheur du reste des mortels ,
Tu soupirois pour eux aux pieds de tes Autels.
Tu demandois au Ciel cette paix fortunée ,
Et tu me la ravis dès qu'il me l'a donnée.
A peine ai-je fini mes glorieux travaux ,
Que tu veux m'engager à des combats nouveaux.
Reine de l'univers , arbitre de la terre ,
Tu me prêchois la paix au milieu de la guerre ;
J'ai suivi tes conseils & tes justes souhaits ,
Et tu me fais la guerre au milieu de la paix.

Détruisant les erreurs , & punissant les crimes ,
J'ai soutenu l'honneur des tes saintes maximes ;
J'ai remis autrefois , en dépit des Tyrans ,
Dans leur trône sacré tes Pontifes errans ;
Et faisant triompher d'une même vaillance
Ou la France dans Rome , ou Rome dans la France ,
J'ai maintenu tes droits , j'ai protégé ta foi ,
Et tu prends aujourd'hui les armes contre moi.

Quel intérêt t'engage à devenir si fière ?
Te reste-t-il encor quelque vertu guerrière ?
Crois-tu donc être encore au siècle des Césars ,
Où parmi les horreurs de Bellone & de Mars ,
Jalouse de la gloire & du pouvoir suprême ,
Tu foulois à tes pieds & sceptre & diadème.
Dans cet heureux état où le Ciel t'avoit mis ,
Tu ne demandois plus que de grands ennemis ;
Et portant ton orgueil sur la terre & sur l'onde ,
Tu bravois le destin des puissances du monde ,
Et tu faisois marcher sous tes injustes lois
Tes simples citoyens sur la tête des Rois.
Ton destin ne t'offroit que de grandes conquêtes ,
Ta foudre ne tomboit que sur d'illustres têtes ,
Et tu montrois en pompe aux peuples étonnés
Des Souverains captifs , & des Rois enchaînés.
Mais quelque grands exploits que l'histoire renomme ,
Tu n'es plus cette fière & cette grande Rome ;
Ton Empire n'est plus ce qu'il fut autrefois ,
Et ce n'est plus un siècle à se moquer des Rois.
Tout cet éclat passé n'est qu'un éclat frivole ,
On ne redoute plus l'orgueil du Capitole ;
Et les peuples instruits de tes douces vertus ,
Adorent ta grandeur , mais ne la craignent plus.

Que si le Ciel t'inspire encor quelque vaillance ,
Va dresser tes Autels dans les murs de Byzance :
Anime tes Romains à quelque effort puissant ,
Et va planter ta Croix où règne le Croissant :
Remplis les premiers rangs d'une sainte entreprise ,
Et voyons marcher Rome au secours de Venise.
Pour tes Temples sacrés toi-même combattant ,
Commence les travaux que tu nous prêches tant ;
Et laisse-moi goûter dans la paix où nous sommes ,
Le repos que je viens de procurer aux hommes.
J'ai vu de tous côtés mes ennemis vaincus ,
Et je suis aujourd'hui ce qu'autrefois tu fus ;
Les lois de mon Etat sont aussi souveraines ,
Mes Lis vont aussi loin que tes Aigles Romaines ;
Et pour punir le crime & l'orgueil des humains ,
Mes François d'aujourd'hui valent tes vieux Romains.
L'invincible LOUIS , sous qui le monde tremble ,

Ne vaut-il pas lui seul tous tes héros ensemble ?
La victoire sous lui ne se lassant jamais ,
Lui fournit des sujets de vaincre dans la paix.
Dans le comble d'honneur où lui seul peut atteindre ;
Tout désarmé qu'il est , il fait se faire craindre ,
Il dompte ses rivaux , soutient ses alliés ,
Et voit même en la paix des Rois humiliés.
Il auroit su venger tant de lois violées ,
Et tu verrois déjà tes plaines désolées ;
Tu verrois & tes Chefs & tes peuples soumis ;
Mais tu n'as pas chez toi d'assez grands ennemis ;
Et dans le mouvement de gloire qui le presse ,
Tu tiens ta sûreté de ta propre foiblesse.
Que n'es-tu dans le siècle où tes héros guerriers
Eussent pu lui fournir des moissons de lauriers ?
Pour arrêter sur toi ses forces occupées ,
Où sont tes Scipions , tes Jules , tes Pompées ?
Tu le verrois courir au milieu des hasards ,
Affronter tes Romains & vaincre tes Césars ;
Et par une conduite aussi juste que brave ,
Affranchir de tes fers tout l'univers esclave.

Mais puisque ta fureur ne peut se contenir ,
Après tant de mépris il faudra te punir.
La gloire des héros n'est jamais assez pure ,
Et le Trône jaloux ne souffre point d'injure.
Ne te flatte plus tant de ton divin pouvoir ,
On peut mêler la force avecque le devoir.
Des Monarques pieux , des Princes magnanimes
Ont révééré tes lois en punissant tes crimes ;
Ils ont eu le secret de partager leurs cœurs ,
D'être tes ennemis , & tes adorateurs ;
De soutenir leur rang & sauver leur franchise ,
En se vengeant de Rome , & respectant l'Eglise.
Ils ont su réprimer ton orgueil obstiné ,
Sans choquer le pouvoir que le Ciel t'a donné ,
Et séparer enfin dans une juste guerre
Les intérêts du Ciel d'avec ceux de la terre.

Sur l'exemple fameux de ces Rois sans pareils ,
J'inspire à mon héros ces fidèles conseils.

Prince , dont la sagesse & la valeur est rare ,
Ménage ta Couronne avecque la Tiare ,

Donne aux siècles futurs un exemple immortel,
 Garde les droits du Trône & les droits de l'Autel :
 Qu'à ton ressentiment ta piété s'unisse,
 LOUIS, fais grâce à Rome en te faisant justice.
 Pense au sacré devoir d'un Monarque Chrétien,
 Fais agir ton pouvoir, mais révère le sien ;
 Et mêlant au courroux le respect & la crainte,
 Punis Rome l'injuste, & conserve la sainte.

Préviens, Rome, préviens ces effets dangereux,
 Et ne m'oblige pas à plus que je ne veux.
 Exerce sur toi-même une juste vengeance,
 Et ne diffère plus à réparer l'offense ;
 Punis tes factieux, cesse de l'obstiner,
 Et mérite la paix que je te veux donner.
 D'un plus céleste feu ma valeur animée
 Ira cueillir pour toi les palmes d'Idumée,
 Et tu verras bientôt & nos Croix & nos Lis
 Sur les murs de Byzance & sur ceux de Memphis.

A U R O I ,

SUR sa dernière maladie, avant 1666.

O D E.

GRAND Roi, le destin rigoureux,
 Dont la fatale & noire envie
 Menaçait votre belle vie,
 N'a pu résister à nos vœux.
 Mille dangereuses tempêtes
 Alloient éclater sur nos têtes,
 S'il eût trahi notre souhait :
 Et le sort qui vous fut contraire
 Avoit mille crimes à faire
 Dans un crime qu'il auroit fait.

✻

Ces astres qui tirent leur jour
 De l'éclat qui vous environne
 Et des rayons de la couronne,
 Ne luisoient plus dans votre Cour.
 Tous vos peuples saisis de crainte

Dans une si mortelle atteinte ,
Se plaignoient du destin jaloux ;
Et dans cet excès de souffrance ,
Nous avons vu toute la France
Aussi languissante que vous.



Ainsi quand le père des jours
Sous un noir amas de nuages
Cède à la fureur des orages
Dans le plus brillant de son cours ,
Tous les astres confus & sombres ,
S'étonnent de voir sous les ombres
Pâler son visage vermeil :
L'air n'a qu'une lumière obscure ,
Et l'on voit toute la nature
Aussi pâle que le Soleil.



Les soins & les nobles transports
De la gloire qui vous enflâme ,
Sont de grands mouvemens de l'ame
Qui troublent la fanté du corps.
Epargnez nos vœux & nos larmes ;
N'excitez plus de ces alarmes
Par tant de travaux obstinés ;
Modérez cette ardeur extrême ,
Et prenez enfin pour vous-même
Le repos que vous nous donnez.



Il est un glorieux repos
Qui n'a rien de foible & de lâche ;
Et souvent un peu de relâche
Est une vertu des Héros.
Vous n'y perdrez rien de la gloire
Qui doit au temple de mémoire
Consacrer vos faits éclatans ;
Vous ferez en réglant vos veilles ,
Peut-être un peu moins de merveilles ,
Mais vous en ferez plus long-temps.



Dans nos tristes dissensions
La France vit son jeune Prince
Aller de Province en Province

Pour étouffer ses factions.
Les ennemis & les rebelles
Eprouvoient les forces nouvelles
De votre règne triomphant ;
Et prêts d'être réduits en poudre ,
Ils craignoient ces grands coups de foudre
Que lançoit la main d'un enfant.



Vous alliez par mille travaux
Jusqu'au-delà de vos frontières
Gagner des provinces entières ,
Et triompher de vos rivaux :
Votre généreuse présence
Animoit l'ardente vaillance
De vos invincibles guerriers ;
Et par la main de la victoire
Vous alliez au champ de la gloire
Cueillir vous-même vos lauriers.



Ces redoutables conquérans ,
Qui jadis si fiers & si braves ,
Firent mille peuples esclaves ,
Et domptèrent mille tyrans ,
Dans leurs Etats heureux & calmes ,
Dormoient à l'ombre de leurs palmes ,
Dans la paix & dans le repos :
Ils devenoient ce que nous sommes ,
Et ne faisoient plus que les hommes
Après avoir fait les Héros.



Mais la paix ne vous change pas ,
Et l'on voit encore paroître
Cet air de vainqueur & de maître
Que vous aviez dans les combats.
Le Tibre , le Rhin , & le Tage
Redoutent ce noble courage
Dont ils ont ressenti les traits ;
Et vous faites craindre la guerre
A tous les Princes de la terre
Au milieu même de la paix.



Le crime à vos pieds abattu ,

Souffre une juste violence ,
Et vous relevez l'espérance
Des Muses & de la vertu.
Vous êtes l'arbitre des Princes ,
Dans vos pacifiques provinces
Tout se gouverne par vos lois ;
Et quelque grands travaux que donne
La pesanteur de la Couronne ,
Vous seul en soutenez le poids.



Quel bonheur ne feroit pas joint
A cette agissante conduite ,
Si par une fâcheuse fuite
Tant de soins ne vous nuisoient point ?
Si les cruelles destinées
Respectoient vos belles années
Et vos admirables projets ;
Et si leur aveugle puissance
Savoit faire la différence
Des Rois d'avecque les sujets.



Mais hélas ! l'immortalité
N'est pas un droit de la Couronne ,
Et ce n'est pas un bien que donne
Ni le sang ni la Royauté.
Le fort jaloux du diadème ,
N'épargne pas la vertu même ,
Ni les trônes, ni les autels ;
Et les impitoyables Parques
Attaquent les plus grands Monarques
Comme les moindres des mortels.

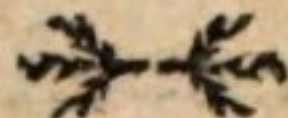


Mais vous pouvez braver les lois
Du destin qui nous fait la guerre ;
Les Dieux observent sur la terre
Tout ce qu'ils ont promis aux Rois ;
Le Ciel qui réserve le trône
De Memphis, & de Babylone
A votre généreux courroux ,
N'a point accompli ses Oracles ,
Et n'a pas fait tous les miracles
Qu'il promet de faire pour vous.

De mille triomphes divers
Vous devez grossir votre histoire,
Monter au comble de la gloire,
Et régner sur tout l'univers.
Quand les Héros tels que vous êtes,
N'ont pas achevé leurs conquêtes,
Ils n'ont jamais assez vécu;
Et quoique le destin en gronde,
Vous ne devez sortir du monde
Qu'après que vous l'aurez vaincu.



Mère du plus puissant des Rois,
Princesse que la Providence
Vient, pour le bonheur de la France,
De rendre aux soupirs des François!
Vous avez par vos larmes saintes
Détourné ces tristes atteintes
Des jours du Monarque des Lis;
Et le Ciel juste & débonnaire,
Semble avoir conservé la mère
Afin de conserver le fils.

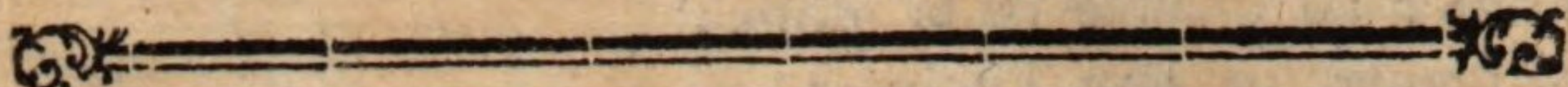


Vous de qui les rares vertus
Ornent la beauté sans pareille,
Auguste & féconde merveille,
Grande Reine, ne craignez plus;
Lorsque la fièvre violente
Porta son ardeur insolente
Au cœur de votre illustre époux,
Le Ciel fit connoître à la Parque
Que le cœur de ce grand Monarque
Ne devoit brûler que pour vous.



Et vous, ô précieux Enfant,
A qui nous destinons des temples,
Croissez pour suivre les exemples
De ce Monarque triomphant.
DAUPHIN, charmez toute la France,
Jusques sur les tours de Byzance
Arborez vos lis éclatans.
Que tout l'univers vous révère,

Triomphez avec votre père ,
Mais ne réglez pas de long-temps.



LA REINE AU ROI,

Sur les travaux de la guerre , l'an 1667.

ÉLÉGIE.

LILLE venoit de voir foudroyer ses remparts ;
Et l'Ibère vaincu fuyoit de toutes parts.
L'invincible LOUIS , dans la Flandre alarmée ,
Faisoit de tous côtés triompher son armée.
Les villes que son bras rangeoit à leur devoir ,
Admiroient sa clémence , & craignoient son pouvoir ;
Et la Lys & l'Escaut témoins de sa vaillance ,
Couloient sans murmurer sous son obéissance :
Quand Thérèse voyant que son Epoux vainqueur
Avoit peine à donner des bornes à son cœur ,
S'exposoit aux fureurs d'une guerre cruelle ,
Et ne se lassoit point de combattre pour elle ,
Fit mille vœux pour lui , poussa mille soupirs ,
Tâcha de modérer de si pressans desirs ;
Et redoublant pour lui sa tendresse & sa crainte ,
Lui traça de sa main cette amoureuse plainte.

LOUIS , unique objet de mes chastes amours ,
Qui dans le champ de Mars t'exposes tous les jours ,
Et montres l'art de vaincre aux plus grands Capitaines ;
Viens recueillir enfin le fruit de tant de peines.
Lorsque tu fais la guerre au gré de tes souhaits ,
Tu ne te souviens plus des douceurs de la paix ;
Tu trouve tes plaisirs dans l'horreur des alarmes ,
Et tu n'écoutes plus que le bruit de tes armes.
L'amour n'adoucit point ton généreux courroux ,
En toi le conquérant l'emporte sur l'époux ,
Tu consacres ton nom au temple de Mémoire ,
Et ton cœur tout entier s'abandonne à la gloire.

Tout cède à ton pouvoir , tout cède à ta grandeur ;
Et la victoire a peine à suivre ton ardeur.
Inspirer la terreur aux âmes les plus fières ,
Et joindre à tes états les provinces entières ,

Réduire

Rèduire en te montrant des villes sous tes lois ,
Etonner l'univers du bruit de tes exploits ,
Assujettir la Flandre , & confondre l'Espagne ,
Sont pour toi des travaux d'une seule campagne.

Tu maintiens l'équité les armes à la main ,
Et le ciel favorise un si juste dessein.
Quelque grand que tu sois sur la terre & sur l'onde ;
Tu ne vas point braver tout le reste du monde ;
Et tu ne prétens pas , en méprisant les lois ,
T'ériger en tyran des peuples & des Rois.
Loin de vouloir troubler le repos de la terre ,
Tu conserve la paix lorsque tu fais la guerre ,
Et dans ces doux climats que le ciel t'a soumis ,
Tu cherches des sujets , & non des ennemis.
Sans aller sur les bords ni du Rhin ni du Tage ,
Tu cueilles des lauriers dans mon propre héritage ;
Et ta raison bornant les transports de ton cœur ,
Tu deviens conquérant , sans être usurpateur.
Quoiqu'aux Flamans vaincus ta puissance ravisse ,
Tu ne leur ôtes rien , mais tu te fais justice ;
Et malgré leur orgueil & leur témérité ,
Ils auront du repos s'ils ont de l'équité.

J'aime à te voir chargé de palmes immortelles ,
Marcher sur les remparts de Gand & de Bruxelles ;
Et par tes grands exploits triompher en des lieux
Où régnèrent jadis mes illustres ayeux.
J'aime à te voir courir où l'honneur te convie :
Mais tu n'as pas le soin de conserver ta vie ;
Les plus rudes travaux te paroissent légers ,
Pour soutenir mes droits tu cours mille dangers ;
Et dans les mouvemens de ton ardeur extrême ,
Quand tu combats pour moi , tu t'exposes toi-même.
Ton courage m'étonne , & mon cœur agité
N'ose plus désirer tant de prospérité :
Je fais des vœux pour toi plutôt que pour ta gloire ;
Je crains pour le vainqueur plus que pour la victoire ;
Et quelque grands succès qui puissent arriver ;
Je ne demande au ciel que de te conserver.
J'écoute tout le bruit que fait ta renommée ,
Je crois te voir toujours conduire ton armée ,
Disposer un assaut , méditer un combat ,

Faire le Capitaine , & faire le soldat ,
Tout couvert de pouffière au pied d'une muraille ;
Tout prêt à décider du sort d'une bataille.
J'ai tremblé mille fois , & je t'ai souhaité
Un peu moins de succès & plus de sûreté.
Ta gloire avoit pour moi des douceurs & des charmes ,
Mais elle me coûtoit des soupirs & des larmes.
Dans les occasions où tu te hasardois ,
J'admirois ton grand cœur , mais je l'appréhendois.
Si je gagnois beaucoup par ton ardent courage ,
Hélas ! je pouvois perdre encore davantage.
Je fais que les grands cœurs ont de grands mouvemens ;
Et que la belle gloire a ses emportemens ;
Que le plaisir de vaincre est un plaisir extrême ;
Qu'il est plus glorieux de vaincre par soi-même ;
Et que rien n'est si doux quand on a combattu ,
Qu'un triomphe qu'on doit à sa propre vertu.

Mais sans nous exposer à ces tristes alarmes ,
LOUIS , tu peux jouir du bonheur de tes armes.
Lorsque par ta valeur les François excités ,
Auront forcé les murs des plus fortes cités ,
Et que nous régnerons dans la Flandre soumise ,
Ce fera toujours toi qui nous l'auras conquise.
Ta prudence conduit tes glorieux projets ,
Ta valeur entretient celle de tes sujets ,
Et si l'on voit en eux des vertus héroïques ,
Ce sont de tes vertus que tu leur communique :
Apprens-leur à ranger cent peuples sous ta loi ;
Mais laisse-leur l'honneur de s'exposer pour toi.

Les Rois doivent aimer leur dignité suprême ,
Et ménager en eux l'honneur du diadème :
Ils triomphent assez en soutenant leur rang ,
Ils sauvent leur Etat en épargnant leur sang ,
Leur grandeur les élève au-dessus des tempêtes ,
Ils tracent en secret le plan de leurs conquêtes ,
Ils gardent dans la guerre un pouvoir absolu ,
Pour faire exécuter ce qu'ils ont résolu.
Que si dans les transports de ton ardeur guerrière ,
Tu veux à ta valeur choisir quelque matière ,
Et donner à ton bras quelque emploi glorieux ,
Choisis des ennemis qui le méritent mieux :

Attens que pour rivaux la fortune te donne :
Des conquérans armés , ou des Rois en personne.
Tu cueilleras alors toi-même tes lauriers ,
Ton bras renversera les plus fameux guerriers ,
Tu verras à tes pieds des têtes couronnées ,
Tu rempliras alors tes grandes destinées.
Vien jouir cependant d'un honnête repos ,
Et réserve ton cœur à ces coups de héros.

Dans le charmant séjour de tes provinces calmes ,
Tu te délasseras à l'ombre de tes palmes ,
Et sans rompre le cours de tes faits éclatans ,
Tu vaincras un peu moins pour vaincre plus long-temps.

Ce fils de qui le ciel règle la destinée ,
Ce fruit de nos amours & de notre Hyménée ,
En te voyant si juste , & si sage , & si grand ,
Apprendra le secret d'être un jour conquérant.
Prêt à suivre bientôt les traces de son père ,
En tout ce que tu fais il voit ce qu'il doit faire :
Il admire déjà tes exploits triomphans ,
Et voudroit que les Rois ne fussent point enfans.
Au récit d'une attaque , au bruit d'une victoire ,
Il commence à pousser des soupirs pour la gloire ;
Il aspire à te suivre au milieu des combats ,
Et se plaint dans son cœur que tu ne l'attens pas.

Que si la noble ardeur qui règne dans ton ame
Te peut laisser pour moi quelque reste de flâmme ;
Vien goûter les douceurs de ta paisible Cour ,
Je te couronnerai moi-même à ton retour.
Après ces grands succès dont mon ame est charmée ,
Laisse à tes Généraux le soin de ton armée ,
Souvien-toi de l'époux aussi-bien que du Roi ,
Et partage ton cœur entre la gloire & moi.





ÉLOGE DU ROI

A M. COLBERT, 1667.

DIGNE choix de LOUIS, Ministre infatigable,
 Je trace de ton Roi le portrait admirable :
 Suspens un peu le cours de tes emplois divers,
 Et laisse-toi charmer au sujet de mes vers.
 Rien ne sauroit flatter ton cœur & tes oreilles
 Que le bruit éclatant de ses grandes merveilles.
 Ton Maître fait lui seul toute ta passion ;
 Et ce qui peut remplir ta noble ambition,
 Ce n'est pas d'élever des palais magnifiques,
 De régler les destins des affaires publiques,
 De vaincre des jaloux les injustes efforts,
 Et d'unir les honneurs avecque les trésors.
 C'est d'approcher souvent du plus grand Roi du monde ;
 De le voir triompher sur la terre & sur l'onde ;
 D'observer de plus près que ses autres sujets
 Et son vaste génie, & ses vastes projets ;
 D'admirer ses vertus dont la France est ravie,
 Et d'être le témoin d'une si belle vie.

Tu vois par quels ressorts son esprit agissant
 Affermit tous les jours son règne florissant ;
 Tient dans un doux repos ses provinces charmées ;
 Eclaire ses conseils, anime ses armées,
 Porte ses alliés à d'illustres exploits,
 Et fait mouvoir lui seul tant de corps à la fois.
 Des climats éloignés où triomphe le crime,
 Il entend les soupirs des peuples qu'on opprime ;
 Et relevant l'espoir de ces timides cœurs,
 Il punit les tyrans & les usurpateurs.

Rien ne peut échapper à son intelligence ;
 Tous ses heureux succès sont dus à sa prudence ;
 A cent emplois divers il partage ses soins ;
 Il s'applique à pourvoir jusqu'aux moindres besoins ;
 Et surmontant lui-seul toutes sortes d'obstacles,
 Il rend à ses sujets lui-même ses oracles.

De jeunes conquérans que la gloire a charmés ;

Savent l'art de ranger des bataillons armés ;
Et de forcer les murs des plus superbes Villes ;
Mais il faut des Nestors à ces jeunes Achilles ,
Pour régler les transports de leurs cœurs généreux ;
Et souvent pour régner & pour vaincre plus qu'eux.
Ton Prince fait lui seul toutes ses destinées ;
Il fait régler le cours de ses belles années ;
Lui-même est son conseil , lui-même est son appui ;
Ceux qui donnent des lois en reçoivent de lui ;
Il s'ouvre sans secours les portes de la gloire ,
Il se trace lui-seul le plan de son histoire ;
Et méprisant cet art que l'on peut enseigner ,
Il apprend de lui-seul le secret de régner.

Sous les titres pompeux d'une illustre fortune ,
Souvent les plus grands Rois n'ont qu'une ame commune ;
Le destin les élève à ce superbe rang ,
Et ne les y maintient que par le droit du sang :
On aime leur grandeur sans aimer leur personne :
Il n'ont que cet éclat qui vient de la couronne ;
Et connus par leur nom plus que leurs exploits ,
Ils ne feroient plus rien s'ils cessoient d'être Rois.
Mais le Prince fameux qui règne dans la France ,
Joint les droits du mérite aux droits de la naissance :
Par lui-même il est grand plus que par ses ayeux ,
Le trône qu'il remplit en est plus glorieux :
Son ame est au-dessus de sa grandeur suprême ,
La vertu brille en lui plus que le diadème ,
Et quoiqu'un vaste état soit soumis à sa loi ;
Le Héros en LOUIS est plus grand que le Roi.

Après avoir réglé les fortunes publiques ,
Et donné des leçons aux plus grands politiques ,
Il se plaît à ranger ses nombreux bataillons ;
Tantôt il fait dresser ses riches pavillons ;
Et sur le tendre émail des campagnes fleuries ,
Lui-même fait camper ses troupes aguerries.
Pour soulager le feu de ses desirs pressans ,
Tantôt il fait donner des combats innocens ,
Où sa Royale ardeur cherche à se satisfaire ,
Et son cœur fait déjà ce que son bras doit faire.

On a vu des Héros par mille beaux exploits
Dompter le noble orgueil des plus superbes Rois ,

Inspirer la terreur aux ames les plus fières ,
Marcher sur le débris des provinces entières ,
Attacher à leur char des peuples obstinés ,
Et tirer après eux des Tyrans enchaînés.
Mais dans les doux plaisirs qu'inspire la victoire ,
Lassés de leurs travaux , trop contents de leur gloire ,
Et passant leurs beaux jours dans un lâche repos ,
Ils perdoient & le cœur & le nom de Héros.

LOUIS porte plus loin son courage indomptable :
Tout paisible qu'il est , il est infatigable ;
Son repos le dispose à de nouveaux combats ;
Il se prépare à vaincre en ne combattant pas.
Ses plaisirs dans la paix sont les arts de la guerre ;
Ses jeux sont la terreur des Princes de la terre ;
Dans sa magnificence il se montre puissant ,
Et fait trembler l'Europe en se divertissant.
Un feu que la valeur répand sur son visage ,
Une noble fierté que donne le courage ,
Inspire à ses soldats de glorieux projets ,
Et passe de son cœur au cœur de ses sujets.
Ainsi réglant le sort de ses provinces calmes ,
Il forme des Héros à l'ombre de ses palmes ;
Et donnant des leçons à ses braves guerriers ,
Dans le champ de la paix il sème des lauriers.

Tel jadis l'invincible & le jeune Alexandre
S'exerçoit aux combats qu'il devoit entreprendre ;
Quand formant le dessein de ses nobles travaux ,
Il demandoit aux Dieux de superbes rivaux ;
D'une héroïque ardeur son ame étoit saisie ,
Il renversoit déjà les trônes de l'Asie ,
Et rassemblant souvent ses escadrons divers ,
Il essayoit son cœur à vaincre l'univers.
Le plus sage des Rois , le plus grand des Monarques ,
Donne de sa valeur de plus brillantes marques :
Après avoir vaincu les plus fiers Potentats ,
Et travaillé lui-même aux lois de ses Etats ,
Dans les nobles transports de son ardeur guerrière ,
Il se plaint au destin de manquer de matière ;
Et prêt de vaincre encor d'illustres ennemis ,
Il murmure de voir le monde trop soumis.

Lorsque son fort l'élève au-dessus des tempêtes ,

Qu'il jouit en repos du fruit de ses conquêtes,
Et qu'il a loin des siens écarté les dangers,
Il s'occupe à calmer les troubles étrangers.
Comme l'astre éternel qui fournit sa carrière
Sur son char de rubis entouré de lumière,
Et qui roule un beau jour dans un ciel pur & clair;
Dissipe les vapeurs qui se forment dans l'air:
Ses rayons pénétrant les plus sombres nuages,
Vont chercher dans leur sein la source des orages,
De mille traits de feu percent l'obscurité,
Et répandent par-tout le calme & la clarté.
Ainsi règne LOUIS dans une paix profonde,
Il invite au repos tout le reste du monde:
Les Tyrans ne sont plus, ou sont humiliés,
Il répand son bonheur sur tous ses Alliés,
Et maintenant les droits de leurs riches provinces,
Il est le Protecteur & l'Arbitre des Princes.

Quand le Scythe barbare & le Thrace inhumain
Epouvantoient les bords du Danube & du Rhin,
Et traînant après eux la crainte & les alarmes,
Faisoient couler par-tout & du sang & des larmes,
Le seul nom de LOUIS redoutable aux Tyrans,
Arrêta la fureur de ces fiers conquérans,
Fit flotter sur le Râb leurs dépouilles captives,
Et rendit la victoire aux Aigles fugitives.
Lorsque dans la chaleur de leurs ressentimens
Les Hollandois hardis, & les fiers Alemans
Allumoient les flambeaux de leurs tristes querelles,
Et sembloient commencer des guerres éternelles,
Il a su désarmer ces peuples irrités:
Lui-même a confirmé la foi de leurs traités,
Et rangeant à la paix leur troupe échauffée,
Leur a fait mépriser de si sanglans trophées.
Quand deux peuples armés sur l'empire des flots,
Animent aux combats soldats & matelots,
Et dans le cours fatal de leurs cruelles guerres
Etonnent l'Océan du bruit de leurs tonnerres,
Ses guerriers pleins d'ardeur triomphent sur les eaux,
La victoire s'apprête à suivre ses vaisseaux;
Et malgré la fureur des vents & des orages,
Prépare aux ennemis d'effroyables naufrages.

Enfin comblé de gloire, il comble nos souhaits;
Il veut joindre en nos jours l'abondance & la paix:
Et ses nochers fameux sur les plaines de l'onde,
Vont chercher les trésors de l'un à l'autre monde.

Que ton destin, COLBERT, me paroît glorieux;
Auprès d'un Roi si juste & si victorieux!
Observe tous les jours le beau feu qui l'anime,
Les mouvemens secrets de son cœur magnanime,
Les desseins qu'il conçoit, les oracles qu'il rend:
Les Héros comme lui ne font rien que de grand:
Pour consacrer son nom au temple de mémoire,
Tu fourniras un jour de matière à l'histoire;
Et dans les doux récits de ses exploits divers,
Ce qui t'aura charmé charmera l'Univers.

L'HERCULE FRANÇOIS,

O U

E X P L I C A T I O N

*D'un dessein de M. le Brun, pour M. de Seignelay,
l'an 1668.*

POUR te représenter après tes grands exploits,
Ce n'étoit pas assez d'un Hercule Gaulois:
Invincible LOUIS, sous qui le monde tremble,
Il falloit avoir peint tous les Héros ensemble.
Mais ces portraits mêlés de tant de Demi-Dieux
Confondroient nos esprits & lasseroient nos yeux.
Souffre qu'Hercule seul se consacre à ta gloire,
Qu'il compare sa fable avecque ton histoire;
Et que voyant son nom par le tien effacé,
Il confesse aujourd'hui que tu l'as surpassé.
Il dompta du lion la rage envenimée
Dans les sombres détours des forêts de Némée:
Et tu viens de dompter le Belgique lion,
Qui respirant le meurtre & la rebellion,
Nourri depuis long-temps de sang & de carnage,
Auprès de ses marais redoutoit ton courage,
Et sembloit exciter par ses rugissemens
Tous les peuples voisins au secours des Flamands.

Hercule triompha du Géryon d'Espagne ;
Renversa ses Châteaux , désola sa campagne ;
Les Tyrans de la terre en tremblèrent d'effroi :
C'est un travail pour lui , ce n'est qu'un jeu pour toi.

Tu cours sans t'émouvoir au milieu des alarmes ,
Rien ne peut s'opposer au bonheur de tes armes.
Tournay , sans t'arrêter , reconnut ton pouvoir ,
Tu n'eus qu'à l'investir , & qu'à te faire voir.
Douay se vit soumis malgré sa résistance ,
Et craignant ta justice , implora ta clémence.

Oudenarde reçut , pour t'avoir irrité ,
Le juste châtiment de sa témérité.
Lille te vit monter sur le char de la gloire ;
User modestement des droits de ta victoire ;
Marcher sur ses remparts à demi-foudroyés ;
Rassurer en passant ses peuples effrayés ,
Pour de nouveaux combats tenir tes armes prêtes ;
Et chercher promptement de nouvelles conquêtes.
Flandre , n'irrite plus ce Monarque puissant ,
Qui fait l'art de te vaincre en se divertissant.

Lorsque tes ennemis redoutent ta puissance ,
Hercule tout confus admire ta vaillance.
Ce Héros aujourd'hui n'est plus ce qu'il étoit ;
Et pressé sous le faix du monde qu'il portoit ,
Il perd également la force & le courage ,
Et cherche sur la terre un Roi qui le soulage ,
Qui vienne l'assister comme un Athlas nouveau ,
Et veuille se charger d'un si pesant fardeau.
Il t'a trouvé , LOUIS , jeune , ardent , redoutable ;
Dans les nobles travaux toujours infatigable ,
Et tout prêt à ranger le monde sous ta loi.
A qui pouvoit-il mieux le remettre qu'à toi ?

De cent rivaux armés les forces obstinées
Auront beau se liguer contre tes destinées ,
Pour punir l'injustice & l'orgueil des humains ;
Le grand Alcide a mis sa massue en tes mains ,
Qui doit faire aux Tyrans une immortelle guerre ;
Après avoir dompté les monstres de la terre.
Le poids du monde entier ne te chargera pas :
La vaillante Bellone & la docte Pallas
Seront dans ce travail tes compagnes fidelles ;

Grand Roi, tu régneras & tu vaincras par elles,
Et tu feras toujours, au gré de tes souhaits,
Arbitre de la guerre, arbitre de la paix.

Au bien de tes sujets ton ame est occupée,
Tu portes dignement & le sceptre & l'épée.
La victoire est toujours prête à te couronner;
Tu fais l'art de combattre & l'art de gouverner.
Ta force & ta valeur égalent ta prudence,
Ou tu domptes l'Espagne, ou tu règles la France,
Tu tiens ou tu réduits des peuples sous ta loi.
Et tu fais le Héros aussi-bien que le Roi.

La sagesse, LOUIS, qui te conduit, qui t'aime,
Qui soutient avec toi le poids du diadème,
Pour le Conseil des Rois dresse cent nourriçons,
Et leur fait pour la Cour de secrètes leçons:
Vois celui qu'elle t'offre, & qu'elle te destine,
Instruit de ses vertus comme de sa doctrine,
Elle éloigne de lui la foiblesse & l'erreur,
Lui forme adroitement & l'esprit & le cœur,
Lui découvre à loisir ses plus sacrés mystères,
Lui propose en secret ses maximes sévères,
Eclaire sa raison, règle tous ses desirs,
Lui montre à mépriser le luxe & les plaisirs;
Au temple de l'honneur elle-même le guide,
Et lui trace le plan d'une gloire solide.

Il mettra son bonheur à recevoir tes lois;
Et le voyant un jour fidelle en ses emplois,
Ardent à te servir & soigneux de te plaire,
Tu verras dans le fils une image du père.
Si ton destin t'appelle à de nouveaux combats,
Invincible LOUIS, où ne vaincras-tu pas?
Au milieu de la paix je vois naître la guerre:
Je vois des factions qui partagent la terre,
Jusqu'à ce que le Ciel couronne tes projets,
Et que tes ennemis deviennent tes sujets.
Vois ces beaux monumens de triomphe & de gloire,
Où l'on dresse déjà le plan de ton histoire;
Où l'art ingénieux a déjà travaillé
Sur cent pièces de jaspe, ou de marbre taillé.
Là d'illustres captifs dans l'excès de leurs peines,
S'efforçant de traîner ou de rompre leurs chaînes,

Gardent dans leur malheur encor quelque fierté ;
 Et semblent murmurer de leur captivité.
 On diroit que ton bras , prêt à lancer la foudre ,
 Choisit ses criminels pour les réduire en poudre ;
 Et l'art a fait revivre en ce marbre imposteur
 La crainte des vaincus , le courroux du vainqueur.

Quatre fleuves assis sur leur moite rîvage ,
 Sur des urnes penchés , couronnés de feuillage ,
 Versent à gros bouillons leur liquide crystal ;
 Et recueillant leurs eaux dans un même canal ,
 T'ouvrent tous les chemins de l'empire de l'onde ;
 Et t'offrent les trésors de l'un & l'autre monde.
 Les flots de marbre sec vont , ce semble , couler ,
 Et ces Dieux de métal semblent vouloir parler.

SUR LES CONQUÊTES DU ROI.

O D E.

NYMPHE qui cours sans cesse , & jamais ne sommeilles ,
 Qui par tout l'Univers fais retentir ta voix ,
 Et qui toute yeux , & toute oreilles ,
 Observe les vertus des Rois :
 Toi , qui dans les climats où la valeur éclate ,
 Te plais à raconter des exploits inouis ,
 Vades rives du Tage à celles de l'Euphrate
 Annoncer aux mortels la gloire de LOUIS.

Dis-leur que ce Héros sous qui le monde tremble ,
 A foudroyé l'orgueil d'un peuple révolté ,
 Et vengé tous les Rois ensemble
 Du mépris de la Royauté ;
 Qu'il voit de tous côtés tomber sous sa puissance
 Des remparts abattus , des guerriers alarmés ;
 Et qu'achevant de vaincre aussitôt qu'il commence ,
 Il cueille ses lauriers dès qu'il les a semés.

Dis-leur qu'il rétablit le culte dans nos temples ,
 Où quittant pour un temps sa guerrière fierté ,
 Il laisse de fameux exemples

D'une immortelle piété ;
Qu'il rend victorieux l'Auteur de sa victoire ;
Et que prenant le Ciel pour son plus ferme appui ;
Au pied de ses Autels il consacre sa gloire ,
Et va faire pour Dieu ce que Dieu fait pour lui.



Contes-leur les dangers où sa valeur l'entraîne ;
Ses pénibles travaux , ses glorieux exploits.

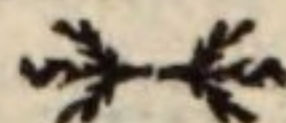
Dis-leur qu'il se contente à peine
De quatre sièges à la fois.

Dans les nobles transports de son ame héroïque ,
Il brave la fortune , & cherche les combats ;
Le feu de ses regards par-tout se communique ,
Et passe de ses yeux au cœur de ses soldats.



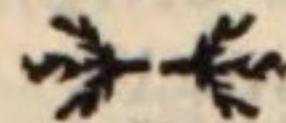
Ainsi l'astre du jour fait ressentir au monde
La féconde vertu de ses brillans regards ,
Et ranime la terre & l'onde
du feu de ses rayons épars.

La vive impression d'une flamme si pure
Pénètre dans le sein de tant d'êtres divers ;
Et réchauffant le corps de toute la nature ,
Donne le mouvement à ce vaste univers.



Dis-leur qu'une province en un jour est conquise ;
Parle de tant d'exploits aussi prompts qu'éclatans ,
Où le succès & l'entreprise
Arrivent presque en même temps.

La victoire sous lui vole de siège en siège ;
Le travail recommence où le travail finit.
Qui révère ses lois trouve qui le protège ,
Qui résiste à ses coups trouve qui le punit.



Tu nous vantes encor ces conquérans illustres
Que l'Espagne orgueilleuse élevoit autrefois ,
Qui ne firent pas en dix lustres
Ce que LOUIS fait en un mois.

Une seule conquête arrêtoit leur fortune ;
Contre une même place ils donnoient cent assauts ;
Et rougissoient de voir que la trentième lune
Les retrouvoit encor dans les mêmes travaux.

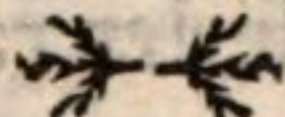
Le Batave contre eux éprouve sa vaillance ;
 Il voyoit mille morts sans en être effrayé ,
 Et renouveloit sa constance
 Sur chaque rempart foudroyé.

Dans le plus grand péril son ame étoit plus fière ;
 Et dans son désespoir redoublant sa vigueur ,
 Il disputoit encor un reste de poussière ,
 Et sa gloire effaçoit la gloire du vainqueur.



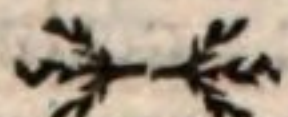
Mais quand LOUIS paroît les villes sont soumises ;
 Les plus hardis guerriers mettent les armes bas ;
 Et pour louer ses entreprises
 Tes cent voix ne suffisent pas.

Dans leurs propres remparts , captifs sans résistance ;
 Au bruit de tant de gloire & de tant de vertus ,
 Ses ennemis surpris implorent sa clémence ,
 Et le nom du vainqueur honore les vaincus.



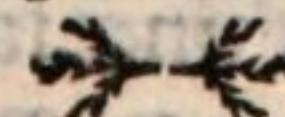
Le Rhin fut indigné de leurs noires pratiques ;
 Il prévint leur ruine , & leur dit mille fois :
 Cessez , injustes politiques ,
 D'irriter le plus grand des Rois :

Votre Etat , par un coup aussi juste que rude ,
 Tombera sous ce Roi qui l'avoit affermi ,
 Si , pour punir l'excès de votre ingratitude ,
 Votre libérateur devient votre ennemi.



Comme on force une ville , il force une Province ;
 L'ouvrage d'un été ne lui dure qu'un jour ,
 Et par-tout cet auguste Prince
 Imprime la crainte & l'amour.

Nul ne peut résister , ou n'ose se défendre ;
 Fleuves , digues , remparts , ne peuvent l'arrêter :
 Il n'est rien que son cœur ne lui fasse entreprendre ,
 Et rien que sa valeur ne puisse exécuter.



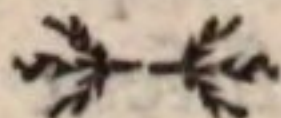
Nourrissez dans vos cœurs & la haine & l'envie ;
 Allumez dans le sein des peuples & des Rois
 La discorde & la jalousie ,
 Et violez toutes les lois ;
 Serrez le nœud fatal de vos puissantes ligues ,

Bordez tous vos canaux de bataillons épais ,
Lâchez ces flots mutins qui retiennent vos digues :
Il viendra vous punir jusques dans vos marais.



Sous les yeux de LOUIS , tonnant sur le rivage ,
Malgré vous , à l'envi , mille guerriers fameux
Passeront armés à la nage ,
Et fendront mes flots écumeux.

En vain je roulerai mes orgueilleuses ondes ,
En vain je fortirai , frémissant de courroux ,
De l'humide séjour de mes grottes profondes ,
Je tremblerai moi-même , & fuirai comme vous.



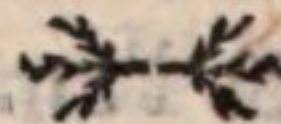
Prédifant leur défaite , & leurs malheurs extrêmes ,
Le fleuve en leur orgueil les trouva confirmés :
Tu fais qu'ils inondent eux-mêmes
Les fillons qu'ils avoient semés.

Ils évitent le fer , & l'onde les ravage ;
Ils augmentent leurs maux en croyant les guérir ;
Ils cherchent leur salut dans leur propre naufrage ;
Et périssent enfin de crainte de périr.



Mais je t'arrête trop. Va , Courrière immortelle ,
Et reviens vers LOUIS prendre un nouvel emploi :
Si la victoire le rappelle ,
Il ira plus vite que toi.

Pour vous , peuple obstiné , cédez à sa puissance ,
Et recevez la loi qu'il voudra vous donner :
Que si votre fureur s'oppose à sa clémence ,
Puisse-t-il toujours vaincre , & ne plus pardonner.



Puissent tomber encore de fatales tempêtes
Sur le faite orgueilleux de vos fières cités :
Puisse-t-il lancer sur vos têtes
La foudre que vous méritez.

Dans les tristes horreurs d'une sanglante guerre ,
Puissiez-vous ressentir tout l'effort de son bras ,
Et pour servir d'exemple au reste de la terre ,
Etre aussi malheureux que vous êtes ingrats.

SUR LE MARIAGE
DE M. DE CAUMARTIN,

EN 1664.

ÉLEGIE.

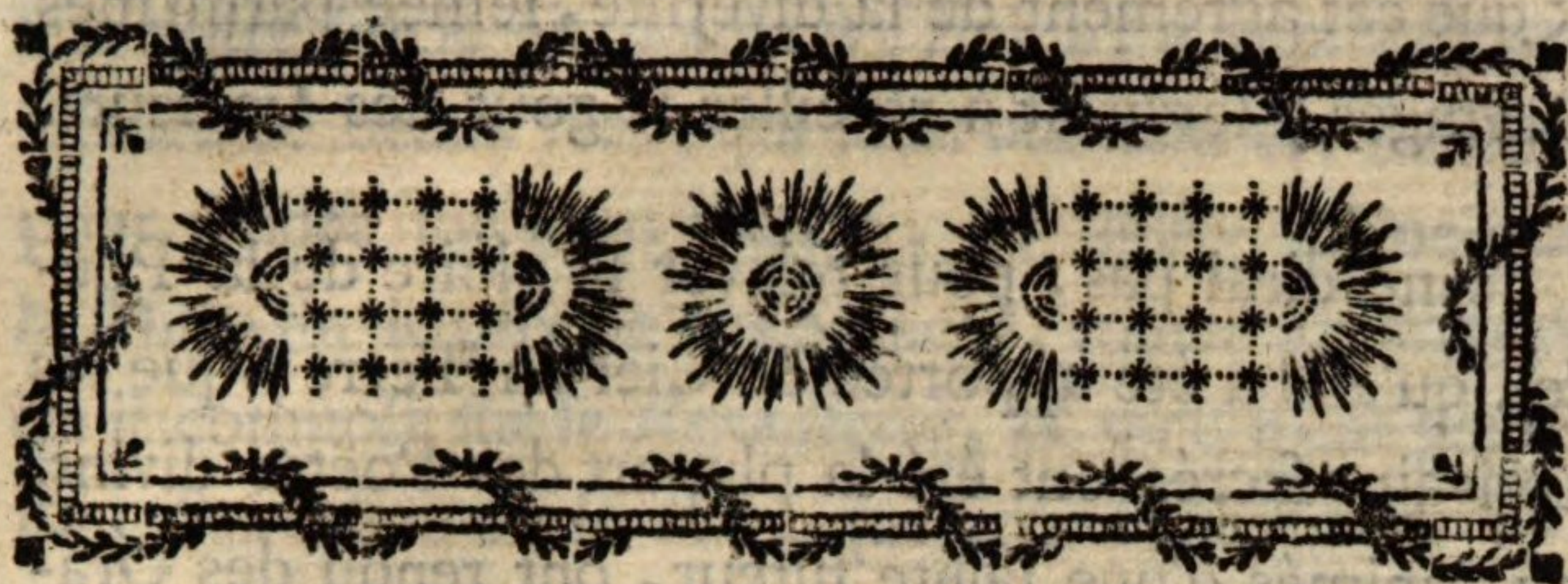
L'ASTRE qui fait les jours, sortoit du sein de l'onde,
Les Zéphirs retenoient leur haleine féconde ;
Et les flots agités du liquide élément,
Par un instinct secret couloient plus doucement,
Lorsqu'Amour transporté d'une juste colère,
Fit un jour en pleurant cette plainte à sa Mère :
Quel destin rigoureux, ou quel astre jaloux
Obstine aveuglément Alcandre contre nous ?
Qu'il me coûte de soins, qu'il me coûte de larmes !
Il se rit de mes feux, il résiste à mes armes ;
Et d'un charme puissant son esprit enchanté,
Contre tous mes efforts soutient sa liberté.
Il soupira jadis son amoureuse peine,
Et ne put s'affranchir de ma première chaîne :
Mais après cette chaîne & ces liens rompus,
Il a repris son cœur & ne l'engage plus.
De mon flambeau sacré les flammes plus subtiles
Pour enflammer ses vœux se trouvent inutiles.
Je lui lance les traits qu'autrefois je lançai,
Je sonde les endroits par où je le blessai.
Mais de tous les côtés son cœur est inflexible,
Et je n'y trouve plus d'endroit qui soit sensible.
Je tâche à rallumer le feu de ses desirs,
Je ranime l'ardeur de ses premiers soupirs.
Je m'obstine moi-même à verser dans son ame
Des principes d'amour, des semences de flamme ;
De toutes mes douceurs je combats sa fierté,
Et je ne saurois vaincre un cœur si révolté :
Je n'ai point de liens dont il ne s'affranchisse,
Le plus pompeux éclat n'a rien qui l'éblouisse.
Si j'expose à ses yeux l'objet le plus charmant,
Il le regarde en juge, & non pas en amant ;

Et si j'offre à ses feux quelque illustre matière ;
A son peu de chaleur il joint trop de lumière,
Il examine trop les lois de sa prison,
Et veut joindre à l'amour un peu trop de raison.
Cent Ministres sacrés de Thémis & d'Astrée,
Qui sentent de mes feux leur ame pénétrée,
Soupirent à l'envi leur amoureux ennui,
Et je perds tous les feux que j'allume pour lui.
Mille fameux Héros devenus mes conquêtes,
De nos myrtes sacrés ont couronné nos têtes,
Et LOUIS, le plus fier & le plus grand des Rois,
Lui-même a ressenti la rigueur de mes lois.
Au milieu des combats ce Héros inflexible,
Tout vainqueur qu'il étoit, n'étoit pas invincible ;
Son cœur contre son cœur rebelle s'élevoit,
Lorsqu'il donnoit des lois, lui-même en recevoit.

Thérèse suspendit les feux de sa colère,
La fille le vainquit lorsqu'il vainquoit le père :
Aux dépens de sa gloire il aima son repos,
Et l'amant dans son cœur triompha du Héros.
Lorsque par une douce & forte violence,
Je range les plus fiers sous mon obéissance,
Alcandre fuira-t-il mes aimables appas ?
Et fera-t-il le seul qui ne me craindra pas ?
Renonçons au pouvoir de nos divines flammes,
Et ne prétendons plus aucun droit sur les ames ;
Eteignons nos flambeaux, renverfons nos Autels,
S'il faut être vaincus par de foibles mortels.
Il soupira, touché d'une douleur profonde,
Lui qui fait soupirer tout le reste du monde ;
Dans l'excès douloureux de son ressentiment,
On vit pleurer l'Amour comme pleure un amant :
Et ce vainqueur jaloux de son pouvoir suprême,
Se plaignit à son tour d'être vaincu lui-même.
Après qu'il eut fini ses pleurs & son discours,
D'un air doux & flatteur la Mère des Amours
Apaïsait sa douleur, dissipait ses alarmes,
Et lui disoit ces mots en essuyant ses larmes :
Modère ces transports, cesse de t'émouvoir,
Et connois mieux, mon fils, ton absolu pouvoir :
Cet esprit obstiné qui nous fuit & nous brave,

Va perdre sa franchise, & devenir esclave :
Mais cherche à ce captif une illustre prison ,
Pour gagner son amour contente sa raison ,
Et reconnois enfin que son cœur équitable
Ne peut être amoureux que d'un objet aimable.
N'espère jamais voir ses desirs abattus
Sous des charmes trompeurs ou de fausses vertus :
Cet éclat enchanteur qui séduit & qui trompe ,
Ces attrait affectés , cette orgueilleuse pompe ,
Cette vaine apparence , & ces foibles appas ,
Sont des illusions qui ne le charment pas.
Mais à ces faux brillans son cœur inaccessible ,
Aux solides beautés n'en est pas moins sensible ;
Plus ses vœux sont tardifs , plus ils seront constants ,
Il diffère d'aimer pour aimer plus long-temps ,
Et sa chaîne , mon fils , qu'il traîne de la forte ,
En fera quelque jour plus durable & plus forte :
Relève ton espoir , & choisis seulement
Une parfaite amante à ce parfait amant.
Près de ces bords fameux où la Seine profonde
Traverse la cité la plus vaste du monde ,
Et roule avec orgueil dans son riche canal
Sur un sable doré son mobile crystal :
Une jeune merveille aussi chaste que belle ,
Peut ranger sous ses lois le cœur le plus rebelle ,
Et par ses traits vainqueurs & ses charmes puissants ,
Captiver la raison aussi bien que les sens.
En elle les vertus & les grâces unies
Etaient à l'envi des beautés infinies.
Les plus vives couleurs dont la terre se peint
N'ont rien de comparable à celles de son teint :
Sur un beau fond de lis une rose épandue ,
A demi relevée , à demi confondue ,
Mêle à son vif éclat une vive fraîcheur ,
Et confond la rougeur avecque la blancheur :
De ses cheveux dorés les tresses vagabondes
Se recueillent en nœuds , se répandent en ondes ,
Et leurs flots précieux à longs plis épanchus ,
Semblent des filets d'or que nous ayons tendus
Pour y lier les vœux des ames fugitives ,
Et pour y retenir des libertés captives.

Le clair flambeau du jour, le bel astre des cieux
N'a point de feu plus pur que celui de ses yeux ;
Lorsqu'il verse à longs traits dans sa noble carrière
Ses rayons tempérés de flamme & de lumière.
Son visage riant sans contrainte & sans fard,
Montre que la nature est plus belle que l'art,
Et fait voir en luisant d'une flamme céleste,
Que rien n'est plus puissant qu'une beauté modeste ;
Et que pour exciter une innocente ardeur,
Les plus charmans attraites sont ceux de la pudeur.
Cette chaste couleur, cette divine flamme,
Au travers de ses yeux découvre sa belle ame,
Et l'on voit cet éclat qui reluit au-dehors
Comme un rayon d'esprit qui s'épand sur le corps.
La savante Pallas, les filles de Mémoire,
Ses plus chères amours la combleroient de gloire ;
Mais sans faste & sans bruit son esprit trop discret,
Avec elles ne veut qu'un commerce secret.
Va, mon fils, va gagner cette beauté charmante,
Et pour faire un amant songe à faire une amante,
Et réduisant Alcandre & Doris sous nos lois,
Allume adroitement deux flammes à la fois.
Quoiqu'il semble d'abord que nos feux les offensent ;
Ils aimeront un jour, & plutôt qu'ils ne pensent :
A nos puissans efforts nul ne peut résister,
Et nous avons des coups qu'on ne peut éviter.
Le décret du destin s'accorde avec le nôtre,
Qu'ils apprennent, mon fils, qu'ils sont faits l'un pour
l'autre,
Et qu'un ordre fatal à leur postérité
A noué dans le Ciel cette nécessité.
L'impatient amour que ce discours enflamme,
Choisit sa plus subtile & sa plus pure flamme ;
D'un mouvement rapide il traverse les airs,
Et laissant dans sa route une suite d'éclairs,
Il vole chez Doris, il vole chez Alcandre,
Il redouble ses coups, & les force à se rendre,
Et par un fort plus doux qu'il ne s'étoit promis,
Il n'a point aujourd'hui de sujets plus soumis.



PRÉFACE
 DE L'AUTEUR,
SUR SON POÈME,
 CONCERNANT le Quiétisme.

ON s'étonnera, peut-être, de ce que m'étant appliqué pendant plusieurs années à des occupations d'un caractère bien différent de celle-ci, je semble rabaisser le titre de Prédicateur, en reprenant celui de Poëte. Je n'ignore pas que la Poésie est un peu déchue de ce qu'elle étoit, & que c'est se dégrader, en quelque manière, que de mêler des vers parmi des travaux aussi graves que ceux de la Chaire.

Cependant, comme le sujet de ce Poëme a été traité en Prose par les plus éloquents plumes de notre siècle, d'une manière qu'on n'y peut rien ajouter, & que d'ailleurs la matière m'a paru propre à recevoir les plus belles couleurs de la Poésie, j'ai cru que le Public me pardonneroit ce mélange passager d'une lyre chrétienne avec la trompette évangélique,

& que cet agrément de la diversité, semée parmi mes Ouvrages , serviroit à réveiller le goût des Lecteurs.

Je ne dirai pas , pour relever la gloire de la Poésie , qu'elle a été apportée du Ciel en Terre , que les Ecrivains sacrés ont été la plupart des Poètes divins, qui , animés d'une sainte fureur , ont rendu des Oracles ; que Salomon prononça cinq mille vers ; que plusieurs des Livres Saints ont été écrits dans ce genre ; & que les irrutions de l'esprit de Dieu , qui faisoit David quand il touchoit la Harpe , tenoient fort de l'enthousiasme d'une Poésie divine. Il suffit de faire remarquer au Lecteur , que les plus vénérables d'entre les Pères ont fait des vers ; S. Prosper & S. Paulin en ont composé des volumes entiers , sans parler de S. Grégoire de Nazianze , qui a été nommé le Théologien par excellence , dont les Ecrits ne cèdent en rien pour la beauté à ceux des Orateurs Grecs & Romains les plus célèbres , & qui , d'un commun aveu , a surpassé tous les autres par l'élégance & la gravité de son style.

Mais , sans remonter si loin , le cardinal Duperron , ce fléau des Hérétiques , a-t-il cru déshonorer la Pourpre par la Poésie ? Personne n'ignore que le cardinal de Richelieu en faisoit ses délices , & qu'il adoucissoit , au son d'une Lyre délicate , les faillies de ce grand & vaste génie , qui donnoit le mouvement à toute l'Europe ; puis-je oublier M. Godeau , dont Voiture , lisant les Ouvrages à l'ombre des Palmes , les lui souhaitoit toutes ? Ce saint Evêque , dont la paraphrase sur S. Paul est un des plus riches trésors

que notre siècle ait donné à l'Eglise, a composé une infinité de beaux vers, qui seuls auroient été suffisans pour rendre son nom illustre; on assure même que la Mitre fut le prix de ces Stances, toutes admirables, qu'il composa sur le *Benedicite*, & qu'il n'eut jamais tant d'occasion de le dire, que pour l'avoir fait.

Après ces grands exemples, il feroit à souhaiter que tous ceux, qui ont quelque talent pour la Poésie, fissent leurs efforts pour la tirer de cet oubli injurieux où notre siècle semble l'abandonner; ce talent ne laisseroit pas d'être fort estimable, quand on ne le considéreroit que comme un honnête amusement de la vie civile. Il y a plusieurs choses dans la nature qui paroissent n'avoir été faites que pour le plaisir des hommes & l'embellissement de l'Univers; les fleurs, les perles, les diamans, les belles voix; cependant personne ne s'est encore avisé de les vouloir bannir du monde. Les Ouvrages d'un Poète excellent peuvent faire les délices innocens de l'esprit, comme les fleurs d'un parterre, & le chant des rossignols, font le plaisir des yeux & des oreilles. Mais ce ne feroit pas bien louer la Poésie, que de la mettre au rang des choses inutiles qui sont agréables. Comme ce qu'il y a de beau dans la nature vient de Dieu, nous devons lui consacrer, par de saints usages, tout ce que nous recevons de sa libéralité, & nous sommes particulièrement obligés de lui rendre l'hommage d'un talent qui est connu pour le plus divin de tous. La piété fait servir à la parure du Temple & à l'ornement des Autels, les mêmes choses dont la vanité pare les idoles du monde.

C'est se rendre fort coupable , que de faire de la Poésie le souffle du Démon impur , pour allumer les passions criminelles ; mais c'est les sanctifier heureusement , que de s'en servir pour chanter les grandeurs de Dieu , & pour répandre les étincelles de son amour.

Les Poésies saintes , quand elles sont bien faites , ont une , je ne fais quelle harmonie , dont la douceur , en attendrissant l'ame , y répand l'onction de la prière ; comme les chansons profanes font passer le poison le plus subtil de l'impureté jusqu'au fond des cœurs , les Cantiques sacrés apaisent , dit S. Augustin , la violence des passions , & sont comme une rosée céleste , qui tempère les ardeurs de la concupiscence.

C'est la marque d'un génie borné , de renfermer toute son estime dans les bornes d'une sorte de mérite qui lui revient , & de laisser tous les autres talens dans l'oubli , quelques rares & utiles qu'ils puissent être. Rien ne me donne une plus haute idée du cardinal de Richelieu , & ne découvre mieux la grandeur immense de son vaste génie , que d'avoir répandu ses faveurs sur tous les sujets où il vit briller quelques rayons de ce mérite dont il étoit adorateur ; de la même main dont il élevoit des Temples Augustes à la Religion , & un asile glorieux à cette Société vénérable , représentée par la Tour mystérieuse de David , où pendent mille boucliers pour défendre l'Eglise , il dressoit des couronnes aux Muses Françaises , & il les mettoit lui-même sur le front de leurs

Favoris , en les comblant de ses bienfaits & de ses louanges.

On ne sauroit disconvenir que la Poésie ne soit un don de Dieu , & même un des plus précieux ; ainsi le bon usage en doit être aussi estimable , que l'excellence en est singulière : Je révère un homme qui explique l'Evangile aux Peuples avec netteté , dans les Homélies chrétiennes , dont le principal ornement est d'en paroître toutes dépouillées ; mais le goût que j'aurai pour la simplicité de son style , ne me fera pas rejeter ceux qui annoncent les Oracles du Dieu vivant avec une majesté & une dévotion dignes de leur ministère , puisque laissant à Dieu le jugement des intentions secrètes , qui font le mérite des travaux chrétiens , les discours où il y a de l'ornement & des grâces , peuvent être aussi utiles que les autres , & que toutes les beautés de l'éloquence , répandues dans les Ecrits des Cyprien , des Ambroise , des Grégoire de Nazianze , n'en ôtent pas l'onction ni la piété ; je me souviens toujours de cette parole de S. Paul , *modò Christus annuntietur* , pourvu que J. C. soit annoncé , soit avec éloquence , soit avec simplicité , dans des Cantiques saints , ou des Livres pieux , par des bouches d'or , ou par des canaux de terre , tout est égal à ceux qui ont un véritable zèle pour la Religion ; bienheureux sont les pieds de ceux qui évangélisent ! Il faut honorer tous les ouvriers de l'Evangile , sur-tout ceux qui travaillent dans le ministère de la parole ; mais s'il y en avoit quelques-uns dignes de mépris , ce seroient ceux qui s'efforcent de rabaisser leurs Confrères , au lieu d'inspirer à leurs

Auditeurs une vénération commune pour tout ce qui porte le caractère d'une Mission Apostolique. Puisque l'occasion se présente de le dire, j'avoue que j'ai eu quelquefois de la peine à retenir mon indignation, en entendant des hommes qui, dans des discours d'ailleurs édifiants, sembloient vouloir mêler des Satyres contre des Orateurs ornés & éloquens; & à dire le vrai, ce n'est pas l'extérieur du Ministre qui en fait le détachement; & les motifs de ceux qui parlent avec politesse, sont souvent aussi purs, pour ne rien dire davantage, que ceux des autres.

Le Lecteur me pardonnera cette digression, qui ne laisse pas d'être liée à mon sujet, quoiqu'elle semble m'en éloigner, puisque je mets peu de différence entre de belles Poésies saintes & des Discours chrétiens éloquens, & qu'ainsi l'on peut appliquer à la défense des unes, ce que j'ai dit pour autoriser les autres. Le Père céleste voit, dans le secret du cœur, ceux qui méritent récompense. Fasse le Ciel que nous ne soyons pas du nombre de ces malheureux ouvriers dont il est dit, qu'ils ont reçu leur salaire dès ce monde! Ayons pour les autres cet esprit d'indulgence que nous demandons pour nous, & jugeons favorablement tout ce qui a l'apparence de bien, jusqu'à ce que le temps de la moisson sépare la paille d'avec le grain, & que le souverain Juge rende à chacun selon ses œuvres.





POÈME CHRÉTIEN

SUR LA BÉATITUDE,

CONTRE LES ILLUSIONS DU QUIÉTISME.

A MONSEIGNEUR

L'ARCHEVEQUE DE PARIS.

PRÉLAT, qui des Pasteurs vénérable modèle,
Joins l'exemple au discours, & la prudence au zèle;
Dont le mérite seul, digne du plus haut rang,
N'a laissé rien à faire à la splendeur du sang;
Qui donné par le Ciel en spectacle à l'Eglise
Aux traits de la censure ôte la moindre prise,
Et d'armes de lumière en tout temps revêtu,
Ne vois par aucun foible attaquer ta vertu;
La place où t'a conduit le choix d'un grand Monarque
Est du Ciel qui le guide une éclatante marque;
Un flambeau si brillant dans la Maison de Dieu
Devoit du chandelier remplir le premier lieu.
Ton humble piété qui fuyoit la lumière,
Devoit au plus grand jour se montrer toute entière;
Et dans un rang qui tint tous les yeux attachés
Exposer de ton cœur tous les trésors cachés.
Il falloit que par-tout l'Eglise fût remplie
Du parfum que répand l'exemple de ta vie;
Et qu'en ce vaste champ ton zèle, ailleurs captif,
De tes talens divers n'en laissât point d'oïsf.
Souffre à ta modestie un peu de violence;
Je ne puis plus long-temps t'admirer en silence;
La sagesse conduit ton zèle sans aigreur;
Tu fais la guerre au vice en combattant l'erreur;

Ta vigilance assure un support au pupille,
Le pain à l'indigent, à la veuve un asile;
Asservi le premier à de sévères lois,
De tes devoirs nombreux tu soutiens tout le poids;
Le mérite oublié que ton suffrage prône,
Trouve en toi le canal qui le conduit au trône.

Mais que j'aime à te voir avec force & douceur,
Démêler les détours d'un dogme séducteur;
Conserver le bon grain en arrachant l'ivraie,
Et guérir dans l'Eglise une profonde plaie.
L'esprit de vérité te guide en tes écrits,
Tu dépouilles le loup de la peau de brebis;
Ton cœur du pur amour enseigne la science,
Que soutient de tes mœurs l'exemplaire innocence.

O ! vous, qui nous guidant par de fausses clartés,
Nous tracez sur vos pas des sentiers écartés,
Et qui, loin d'épurer l'amour saint dans nos ames,
Otez la nourriture à ses divines flammes,
Dans ce guide éclairé reconnoissez la main
Qui de la vérité vous montre le chemin,
Et fuyant le poison d'une impure doctrine,
Cherchez dans ses écrits une manne divine.
Laissez un libre cours à nos chastes soupirs,
Otez-moi donc mon cœur, en m'ôtant mes desirs;
Cachez-moi de mon Dieu les bontés éternelles,
Quand vous me défendez de soupirer pour elles.
Quel fantôme d'amour bizarrement jaloux,
Qui s'oppose lui-même à ses vœux les plus doux,
Qui dans le vain repos d'une tendresse oisive,
Tient de ses mouvemens toute l'ardeur captive,
Et d'un divin objet innocemment épris,
A n'y pas aspirer met sa gloire & son prix?

Vous étalez en vain les brillantes chimères
D'un amour sans desirs qu'ont ignoré nos Pères,
Qui tremble de mêler, en voulant être heureux,
Un intérêt terrestre à de célestes feux;
Qui fait de son bonheur l'horrible sacrifice,
Et d'un vrai désespoir couvre le précipice.
Loin d'un si noir abyme, un amour éprouvé,
Dans les saintes terreurs de se voir réprouvé,
Repousse avec horreur cette funeste image,

Et s'adressant à Dieu lui tiendrait ce langage :
Je ne fais point hélas ! quel doit être mon sort ;
Mais si je dois attendre une éternelle mort ,
Ma volonté , Seigneur , à la vôtre rebelle ,
En n'y résistant pas se croiroit criminelle ;
Dussiez-vous m'accuser d'un aveugle intérêt ,
Je ne saurois souscrire à ce fatal arrêt ;
De vos attraits divins mon ame est trop éprise ,
Pour être sur ce point à vos ordres soumise.
Si vous me condamnez à ne jamais vous voir ,
De vous défobéir je me fais un devoir ;
Quand la foudre en vos mains à m'écraser s'apprête ,
Loin de m'y présenter , j'en détourne ma tête ;
Mon cœur , qui malgré vous , voudroit vous posséder ,
Quand vous m'ôtez l'espoir , s'obstine à le garder.

Voilà du pur amour la faine résistance ;
Il veut ravir à Dieu le ciel par violence ;
Cherchant à s'assurer de son bonheur douteux ,
Il redouble sa foi , ses œuvres & ses vœux ;
Il voit Ninive en pleurs , qui par sa pénitence ,
Du Seigneur irrité révoque la sentence.
En vain dans les frayeurs dont il est agité ,
Il se croit aux enfers déjà précipité ;
D'un noir pressentiment il combat la réponse ,
Et s'oppose à l'Arrêt que son trouble prononce.
Fuyons le calme affreux des mystiques abstraits ,
Dont la perte de Dieu ne peut troubler la paix ;
Ce pur amour qui n'a que des suites impures ,
Qui fait en caressant de mortelles blessures ;
Cet abyme caché sous une onde qui dort ,
Est le sentier fleuri qui conduit à la mort.
On voit tomber du Ciel les brillantes Etoiles ;
L'erreur met sur les yeux d'impénétrables voiles.
On veut goûter en paix les faux plaisirs des sens ;
Pour les trouver plus doux , on les fait innocens ;
Tout ce que fait la chair , l'esprit le désavoue ,
L'on met l'un dans les Cieux , & l'autre dans la boue ;
On veut des mains de Dieu recevoir la liqueur
Que verse Babylone au fond de notre cœur.
Un dogme malheureux par ses noirs artifices
Ouvre en guidant au Ciel la porte à tous les vices ,

Commence par l'esprit & finit par la chair,
 Tient un pied dans le Ciel, & l'autre dans l'enfer;
 Fait dans la créature un monstrueux mélange
 De crime & de vertu, de la bête & de l'Ange;
 Se joue impunément de la Religion,
 Fait un mérite au cœur de son inaction:
 Abominable paix, léthargique indolence,
 Du Seigneur irrité la plus rude vengeance,
 Où le cœur insensible à tous les coups du Ciel, (1)
 Comme l'eau, des péchés avale tout le fiel;
 Paix, par où l'on amasse un trésor de colère, (2)
 Dont la douceur trompeuse est une absinthe amère, (3)
 Où les pécheurs, plongés dans un affreux sommeil,
 Attendent de la mort le funeste réveil.
 Alors d'un Dieu vengeur éternelles victimes, (4)
 Comme des traits perçans ils sentiront leurs crimes,
 Et leur ver, endormi dans une affreuse paix,
 Revivra dans leur cœur, pour n'y mourir jamais. (5)
 Combien en voyons-nous, qui perdant leurs lumières
 Se font déshonorés par des chutes grossières?
 Quel noir embrasement, allumé dans nos jours,
 Au centre de l'Eglise alloit prendre son cours,
 Si sur ses murs sacrés des surveillans fidèles
 N'en avoient étouffé les vives étincelles?
 Ce n'est point ce beau feu dont vous avez, Seigneur,
 Fait descendre du Ciel la pure & sainte ardeur;
 C'est du démon impur la fournaise allumée
 D'où nous voyons sortir une noire fumée;
 C'est ce feu dévorant à la vertu fatal,
 Et sous un peu de cendre, un brasier infernal.
 L'ame, dans ses terreurs à l'espérance ouverte,
 Ni ne peut, ni ne doit consentir à sa perte.
 Loin de prêter l'oreille aux menaces de mort,
 L'amour pur les rejette avec tout son effort.
 Détester du salut ce sacrifice énorme,
 C'est être moins à Dieu rebelle, que conforme.
 Il veut notre bonheur, un décret éternel

(1) Exacerbavit Dominum peccator, in irâ suâ non requirit.

(2) Peccator cum in profundum venerit, contemnit.

(3) Thesaurifas tibi iram in die iræ.

(4) In pace amaritudo mea amarissima.

(5) Vermis eorum non moritur.

Nous a tous renfermés dans son cœur paternel :
David qui d'Absalon veut épargner la vie
La lui voit par Joab avec douleur ravie.
Absalon, Absalon, s'écrioit ce saint Roi ;
Qui pourra me donner que je meure pour toi ?
Je vois donc immoler par une main cruelle
Ce fils qui m'étoit cher, tout ingrat & rebelle.
Reconnois, ô pécheur ! dans ce père affligé,
Un Dieu par ta malice à te perdre obligé,
A qui tes seuls péchés mettent en main les armes ;
Qui prit des yeux mortels pour te donner des larmes
Qui par un fils rebelle aux enfers condamné
Voit le prix de son sang à regret profané,
Et qui pour l'arrêter, quand il court à sa perte,
Voudroit subir encor la mort qu'il a soufferte.
Israël, tu te perds, quand Dieu veut te sauver ;
Brisant des vases d'ire, il les veut conserver.
Nous savons son amour, nous ignorons sa haine :
Suivons dans nos desirs sa volonté certaine ;
Quand du Juge irrité nous entendons la voix,
Fuyons d'un Dieu vengeur, vers un Dieu mort en Croix.
De notre dernier sort, une heureuse ignorance,
Nous doit faire espérer contre toute espérance.
Puisque Dieu ne veut pas la perte du pécheur,
C'est vouloir ce qu'il veut, que vouloir son bonheur.
Pourrai-je, d'une main aux Autels consacrée,
Toucher du Roi David la harpe révérée,
Et peindre dans mes vers les transports enflammés
Qu'en ses cantiques saints l'amour pur a semés ?
On y voit de son cœur la sainte inquiétude ;
Ce ne sont que desirs de la béatitude.
Il en trace à nos yeux les plus touchans portraits,
Et de son cœur de flamme il sort par-tout des traits.
Esprit-Saint, c'est à toi d'être un digne interprète
Aux mouvemens sacrés de ce divin Prophète ;
Prêtons ici l'oreille à ceux dont je fais choix,
Et du parfait amour reconnoissons la voix.
Quand verrai-je s'ouvrir les sacrés tabernacles (1)
Que me font espérer d'infailibles oracles ?

(1) Quam dilecta tabernacula tua, Domine, virtutum ! concupiscit & deficit anima mea in atria Domini. Ps. 8.

O ! long bannissement , que tu me semble affreux ! (1)
 Quand ferez-vous tomber les voiles ténébreux (2)
 Qui me couvrent , Seigneur , votre beauté divine
 De toutes les beautés l'éternelle origine ?
 Qui donnera , Seigneur , pour seconder mes vœux , (3)
 Des ailes de Colombe à mon cœur amoureux ,
 Pour voler au sommet de la montagne sainte ?
 Loin de vous , ô mon Dieu , je m'abreuve d'absinthe ;
 Je me nourris d'un pain tout trempé de mes pleurs ; (4)
 Mes tristes jours ne sont qu'un tissu de douleurs ;
 Mon ame , dans mon corps , défolée & captive , (5)
 Ne pousse qu'une voix gémissante & plaintive ;
 Je compte les momens d'un douloureux exil ;
 J'attends que de mes jours la mort tranche le fil.
 En vain contre l'ennui qui fait couler mes larmes
 Dans les Cantiques saints je crois trouver des charmes ;
 Je ne faurois former que de lugubres sons ;
 L'accent de mes soupirs étouffe mes chansons ;
 Je ne fais que pleurer dans un lieu de misère ;
 Habitant malheureux d'une terre étrangère
 Je pleure sur les bords de ces fleuves impurs (6)
 Que Babylone voit couler entre ses murs :
 Comme un arbre planté sur ces désertes rives , (7)
 Je regarde couler leurs ondes fugitives ;
 Je porte jusqu'aux Cieux mes verdoyans rameaux ,
 Quand tout est entraîné par le courant des eaux ;
 Je me souviens de vous , ô ma chère patrie ,
 Belle Jérusalem , Cité sainte & chérie ,
 Comment puis-je chanter dans ma captivité (8)

(1) Heu mihi , quia incolatus meus prolongatus est ! *Psf.* 119.

(2) Sitivit anima mea ad fontem vivum quando veniam & apparebo ante faciem Dei ? *Psf.* 41.

(3) Quis mihi dabit pennas sicut columbæ , & volabo ? *Psf.* 54.

(4) Fuerunt mihi lacrymæ meæ panes die ac nocte , dum dicitur mihi ubi est Deus tuus ? *Psf.* 41.

(5) Quare tristis es anima mea , & quare conturbas me ? Spera in Deo. *Ibid.*

In salicibus suspendimus organa nostra. *Psf.* 136.

(6) Super flumina Babylonis , illic sedimus & flevimus dum recordaremur tui Sion. *Psf.* 136.

(7) Tanquam lignum quod plantatum est secus decursus aquarum. *Psf.* 1.

(8) Quomodo cantabimus canticum Domini in terrâ alienâ ? memor ero tui de terrâ Jordanis. *Psf.* 136.

Le cantique éternel de l'immortalité ?

O ! céleste Sion , c'est toi que je contemple , (1)

Loin de tes murs sacrés , je regarde ton temple ,

Les vœux impatiens de mon ardent amour

M'élèvent à toute heure à ton divin séjour ;

Quand verrai-je tomber le mur qui m'en sépare ?

Inutiles desirs où mon ame s'égare ,

Aveugles mouvemens de ma cupidité (2)

Ah ! cessez de courir après la vanité.

Je ne veux demander au Seigneur , qu'une grâce , (3)

Heureux dans sa maison si je trouve une place !

Non , de vous , ô mon Dieu , je ne veux rien que vous ;

Affurez-vous d'un cœur dont vous êtes jaloux ,

Et ne permettez pas , qu'incertain & volage ,

Il quitte un vrai bonheur pour en suivre l'image.

Tel qu'un désert aride , ouvrant son large sein , (4)

Demande la rosée au Ciel toujours d'airain ,

Et qu'un cerf altéré pour les ondes soupire , (5)

Ainsi , Seigneur , ainsi mon ame vous désire.

Est-ce là cet amour délicat & craintif ,

Qu'en des liens étroits on veut tenir captif ,

Et qui , sans action , sans vœux , sans espérance ,

Est moins un feu sacré qu'une froide indolence ;

Cet amour inconnu , qui par de vains efforts ,

S'attache à la beauté qui cause ses transports ,

Et qui , se repaissant d'une vaine chimère ,

Craint d'un noble intérêt la tache imaginaire ?

C'est un amour qui tend à la possession ,

Qui brûle d'arriver à la sainte Sion ,

Qui dans le sein de Dieu rapidement s'élance ,

Et qui par ses transports marque sa violence.

(1) Hæc recordatus sum & effudi in me animam meam quoniam transibo in locum tabernaculi admirabilis usque ad domum Dei. *Ibid.*

(2) Ut quid diligitis vanitatem & quæritis mendacium. *Psf.* 117.

(3) Unam petii à Domino hanc requiram , ut inhabitem in domo Domini omnibus diebus vitæ meæ. *Psf.* 22.

(4) Sitivit anima mea ad Deum vivum. *Psf.* 41.

Anima mea sicut terra sine aquâ tibi. *Psf.* 142.

Sitio in peregrinatione , sitio in cursu , satiabor in adventu. *Aug.*

(5) Quemadmodum desiderat cervus ad fontes aquarum , ita desiderat anima mea ad te , Deus. *Psf.* 41.

Qui est ut cervus , non sit tardus in currendo. Impigre , curre , impigre , desidera fontem. *Aug.*

David, ce saint Prophète & ce parfait amant,
 Ignoroit de l'amour le faux raffinement;
 S'il en eût pénétré le dangereux mystère,
 Dans ses Pseaumes divins auroit-il pu s'en taire?
 Quand il nous peint le Ciel des plus vives couleurs,
 Défend-il à l'amour d'en chercher les douceurs?
 Cité sainte, de toi l'on nous dit des merveilles (1)
 Qui n'ont jamais frappé les yeux ni les oreilles;
 Il ne croît point d'épines au milieu de tes fleurs, (2)
 Tes heureux habitans ne versent point de pleurs;
 D'un vin délicieux leur troupe est enivrée
 De tous soins, de tous maux, leur ame est délivrée:
 Ils désirent sans cesse, & possèdent toujours;
 La source de leur joie en entretient le cours; (3)
 Le torrent des plaisirs qui coule dans leur ame
 En éteignant leur soif, en rallume la flamme;
 Un banquet merveilleux où l'on a toujours faim, (4)
 Une paix sans alarme, une gloire sans fin,
 Un printemps éternel, un Soleil sans nuage, (5)
 Sont de ce règne heureux le tranquille héritage.

Ainsi, pendant le cours d'un exil ennuyeux,
 Augustin sur la terre avoit son cœur aux Cieux.
 Honteux d'avoir brûlé pour des beautés mondaines
 Dont la grâce en son cœur avoit brisé les chaînes,
 Ce mortel Seraphin, par ces touchans tableaux,
 Excitoit dans son cœur des mouvemens nouveaux;
 Et d'un style embrasé de ces flammes si belles,
 Il en semoit par-tout les vives étincelles.
 Quels vœux impatiens, quels desirs redoublés
 De posséder en Dieu tous les biens rassemblés?
 Craint-il, en s'animant par ces vives peintures,
 De mêler quelque tache à des ardeurs si pures?
 Seigneur, dans votre gloire il ne vous peint si beau;
 Que pour mieux de l'amour épurer le flambeau;

(1) *Gloriosa dicta sunt de te civitas Dei. Ps. 86.*

(2) *Absterget Deus omnem lacrymam ab oculis eorum. Apoc. 7.*

(3) *Apud Deum est fons vitæ & inficcabilis, fons cui fonte hauriendo fitis interior inardescit D. Aug. in Ps. 41.*

(4) *In domo Dei festivitas sempiterna est, lætitia sine defectu, & dies illic festus ita est, ut nec aperiatur initio, nec fine claudatur. Aug. ibid.*

(5) *Non erit amplius neque frigus neque æstus. Id.*

Ses souhaits empressés sont la subtile flamme
 Du céleste brasier allumé dans son ame.
 Loin du repos fatal d'un sacrifice affreux
 Que veut d'un faux amour le dogme dangereux ;
 Il ne vous croit aimer , qu'autant qu'il vous désire ;
 Dans son cœur gémissant la Colombe soupire ,
 Il le redit cent fois , inquiet , agité ,
 Vous êtes seul son centre & sa félicité ;
 Du vrai , du bon , du beau , il cherche en vous la source ;
 Son amour est son poids , son amour est sa course ;
 Chaque instant de sa vie est un pas vers son Dieu ,
 Il le cherche sans cesse , il y pense en tout lieu ;
 Ses désirs sont pour lui d'invisibles échelles ,
 Et lui donnent des pieds , des rames & des aîles.
 Votre beauté , Seigneur , peinte de toutes parts (1)
 Allume mes désirs en frappant mes regards.
 Cette terre maudite en épines féconde ,
 Ce gouffre de péchés où s'abyme le monde ;
 Du siècle qui s'enfuit le rapide torrent ,
 Dans ses désirs sans fin l'homme toujours errant ,
 Ses soupirs inquiets , ses plaintes éternelles ,
 Toutes ses passions à sa raison rebelles ,
 Tous ses plaisirs semés d'amertume & de fiel ,
 Par un chemin affreux le ramènent au Ciel.
 Eprouvant des saisons les diverses injures ,
 Se voyant tout couvert de mortelles blessures ;
 Il voit que par la chair l'esprit appesanti (2)
 Tel de la main de Dieu ne peut être sorti.
 A ces signes honteux , il se connoît coupable ;
 Il se sent criminel , se sentant misérable ,
 Et voit par son malheur de quel rang descendu
 Ce qu'il doit rechercher par ce qu'il a perdu.
 Il gémit des péchés dont le funeste ouvrage (3)
 A de son Créateur défiguré l'image ;
 Attendant que ses traits en son ame effacés ,

(1) Hæc miror , hæc laudo , sed eum qui fecit hæc sitio. *D. Aug.*

(2) Sub hac carne mortali , laboriosa peccatrice , molestiis & scandalis plena , concupiscentiis obnoxia , damnatio quædam est de judicio tuo , quia dixisti peccatori morte morieris. *Aug. in Ps. 41.*

(3) Primitias spiritûs habentes , in nobismetipsis ingemiscimus adoptionem expectantes , redemptionem corporis nostri. *Roman. 8.*

Soient par son Rédempteur dans le Ciel retracés.
 Heureux , qui de la foi prenant en main les armes ;
 Soupirant pour le Ciel dans ce séjour de larmes ,
 De vertus en vertus , par d'éclatans degrés , (1)
 Monte jusqu'au sommet de ces Palais sacrés !
 Loin du monde & du bruit , dans ce profond silence ;
 Qui fait des passions taire la violence ,
 Par le charme divin d'un son mélodieux , (2)
 L'ame se sent conduite à la porte des Cieux ;
 D'un céleste concert la douceur infinie , (3)
 Je ne fais quels accens d'une sainte harmonie ,
 Passant comme un éclair qu'on voit s'évanouir , (4)
 Ne laissent dans le cœur que la soif d'en jouir ;
 Ces gouttes de rosée en font chercher la source ,
 L'ame veut s'y plonger à la fin de sa course.
 Pleins de ce doux espoir , mille illustres amans ,
 Se font ouvert le Ciel par l'effort des tourmens.
 Etienne dont jadis l'héroïque ferveur
 Mêla presque son sang à celui du Sauveur , (5)
 A vu les Cieux ouverts , & Jesus dans sa gloire ;
 Offrant à ses regards le prix de sa victoire.
 Ignace , saint Evêque & Martyr glorieux ,
 Quand il entend rugir les lions furieux (6)
 Se livre tout entier aux transports de la joie ;
 Son cœur impatient d'en devenir la proie ,
 Ne voit dans leur fureur que l'éternel éclat
 Dont il va se couvrir dans ce dernier combat.
 Je suis le pur froment , dit-il , & mon envie (7)
 Est de me voir moulu pour être un pain de vie ;

(1) Ascensiones in corde suo disposuit , in valle lacrymarum . . . ibunt de virtute in virtutem , videbitur Deus deorum in Sion. *Psf. 13.*

(2) De illa æterna felicitate sonat nescio quid sonorum & dulce auribus cordis , si non perstrepat mundus. *D. Aug. in Psf. 4*

(3) Audito quodam interiore sono , ductus dulcedine , sequens quod sanabat abstrahens se ab omni strepitu carnis & sanguinis pervenit usque ad domum Dei. *Aug.*

(4) Sanguinem suum in sanguine Christi fudit. *D. Chrisol.*

(5) Stephanus vidit Cœlos apertos & Jesum stantem à dextris Dei. *Act. Ap. 7.*

(6) Cumque damnatus esset ad bestias , & ardore patiendi rugientes audiret leones , ait.

(7) Frumentum Christi sum , dentibus bestiarum molar , ut panis mundus inveniar.

Quand verrai-je approcher les lions & les ours ? (1)
 Ah ! je crains qu'à mes vœux insensibles & sourds ,
 Leur docile fureur retardant mon supplice ,
 Par un charme divin pour moi ne s'adoucisse ,
 Comme on les voit souvent , en terre prosternés ;
 Baïser les sacrés corps des Martyrs condamnés.
 Venez , approchez-vous , monstres épouvantables , (2)
 Les plus cruels pour moi seront les plus aimables.
 Que l'appareil affreux de la flamme & du fer ,
 Et de tous les tyrans inspirés par l'enfer ,
 Démembre tout mon corps , le brûle , & le déchire !
 Heureux ! si je jouis de Dieu que je désire !
 De la soif des tourmens le Martyr altéré ,
 De tout propre intérêt s'étoit-il épuré ?
 Et quand du Ciel d'avance il goûtoit les délices ,
 En faisoit-il à Dieu de secrets sacrifices ?
 O précieuse mort , dont le Ciel est le prix ,
 S'écrioit Cyprien , dans ses divins écrits ,
 Qui , des Chrétiens d'Afrique animant le courage ;
 Peuplèrent de Martyrs l'Eglise de Carthage !
 Heureux Saints , que l'Agneau dans son sang a blanchis ,
 Qui de la loi du crime , à jamais affranchis ,
 Remportant sur l'enfer une victoire entière ,
 S'ouvrent jusques au Ciel un sentier de lumière ,
 Mettent en sureté ces trésors précieux
 Qu'en des vases d'argile ont renfermé les Cieux ;
 Et trouvent dans la mort une heureuse impuissance
 De se perdre aux écueils où périt l'ignorance !
 Quelle force divine animoit ces Héros ?
 Qui leur faisoit braver l'appareil des bourreaux ?
 Qui les combloit de joie au milieu des supplices ,
 Sinon l'ardent désir des célestes délices ?
 Quand ils sentoient briser les liens de leurs corps ,
 Que du sacré rivage ils atteignoient les bords ,
 Et qu'ils voyoient s'ouvrir les portes éternelles ,

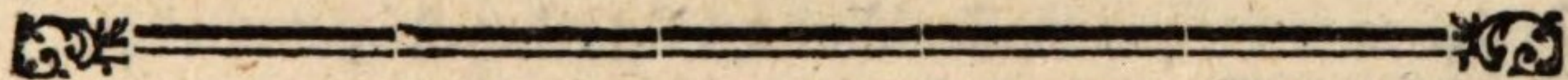
(1) Utinam fruar bestiis quæ mihi sunt præparatæ ? quas & oro mihi veloces esse ad interitum & ad supplicia , & allici ad comedendum me , ne sicut & aliorum non audeant corpus attingere. *Hieron. lib. de script. eccles.*

(2) Ignis , crux , bestię , confractio ossium , membrorum divisio , & totius corporis contritio , & tota tormenta diaboli in me veniant , tantum ut Christo fruar.

D'un héroïque amour victimes immortelles,
Tenant presque à la main la palme des Martyrs;
Dans ces heureux momens étoient-ils sans desirs?
Ils donnoient de l'amour la plus illustre preuve,
Ils se purifioient dans la dernière épreuve;
Mais cet amour en eux craignant de se fouiller
D'un intérêt divin put-il se dépouiller;
Perdoient-ils quelque prix des tortures souffertes
Quand leurs cœurs désiroient des couronnes offertes?
L'amour les rendoit-il alors indifférens
Pour des biens qui brilloient à leurs regards mourans?
Et fermoient-ils les yeux aux riches récompenses
Qui dans les Cieux ouverts flattoient leurs espérances?
Raffinement abstrait, trompeuse illusion,
Qui fait d'un saint désir une imperfection.
La nef qui fend les flots d'une penchante rive
Du cœur fait pour le Ciel est une image vive;
Le secret mouvement qui vers Dieu le conduit
Est le courant des eaux que le navire suit;
L'amour pur lui fournit des voiles & des rames,
Ses desirs sont les vents qui font mouvoir les ames,
Mais le vaisseau poussé par ce divin secours
Suit encore du fleuve, & la pente, & le cours.
L'amour qu'allume en lui la grâce la plus forte
N'ôte pas le penchant qui vers le Ciel le porte;
Comme ils viennent tous deux d'un principe divin;
Ils tendent l'un & l'autre à leur commune fin.
L'Esprit-Saint par la grâce élève la nature;
La flamme purge l'or d'une manière impure;
Mais ce grossier limon, dont Dieu nous a formés;
Retient toujours les traits par son doigt imprimés.
Rien ne peut emporter l'ineffaçable empreinte
De ces traits immortels où son image est peinte;
Sa prodigue bonté, multipliant ses dons,
N'ôte pas les premiers en faisant les seconds.
Le désir d'être heureux vient de sa main divine,
Et doit être éternel comme son origine.
Ce penchant naturel à la félicité
Est un rayon tout pur de la divinité.
Un faux système en vain veut qu'on le sacrifie;
L'amour l'accroît en vous quand il le purifie.

Plus la flamme céleste a de subtilité ,
 Plus elle a dans nos cœurs de prompt activité.
 Cessez donc de troubler le repos des Fidèles ,
 Fantômes lumineux de doctrines nouvelles ,
 Vains & foibles roseaux , Prophètes inconstans ,
 Au gré des vents divers agités & flottans ;
 Sous un pompeux amas de brillantes paroles ,
 Vous déguisez en vain vos maximes frivoles.
 Nous voyons le serpent sous ces belles couleurs
 Qui cache son poison parmi l'émail des fleurs ;
 Et de la vérité les organes célèbres
 Frappent de toutes parts cette œuvre de ténèbres.
 Que ne doit point l'Eglise à ces dignes Prélats
 Qui signalent leur zèle en ces savans combats ?
 O ! Seigneur , c'est à toi d'achever ton ouvrage ;
 D'une naissante erreur dissipe le nuage ,
 Fais que d'un feu sacré les divines ardeurs
 Eclairent nos esprits en embrasant nos cœurs ;
 Toi-même , de l'amour , apprens-nous la science , (1)
 Et nous rends éclairés par notre expérience !

(1) Malo sentire compunctionem quam scire ejus definitionem.
Aut. lib. imit.



DIALOGUE PREMIER.

SUR

LE QUIÉTISME.

CLARICE, *Quiétiste.*

FLAVIE, *nouvellement convertie.*

CLARICE.

UN rayon de lumière a défilé vos yeux ,
 Et vous devez bénir ces momens précieux
 Où Dieu par sa bonté fit briller dans votre ame
 Les premières clartés de sa divine flamme.
 De mille vains desirs votre cœur combattu ,
 Madame , aura besoin de toute sa vertu.
 Il faut pour affermir cette grâce naissante ,

N 3

Dresser l'heureux projet d'une vie innocente,
Dire au monde imposteur un éternel adieu,
Et chercher les chemins qui nous mènent à Dieu.

FLAVIE.

Sa main toute puissante a produit ce miracle,
Je n'ai plus qu'à m'instruire, & je viens à l'Oracle.

CLARICE.

J'aurois tort de prétendre à ces noms éclatans;
Mais je puis vous donner des avis importants.

FLAVIE.

En désirs spécieux, en espérances vaines,
Dupe de mes plaisirs ainsi que de mes peines;
J'ai perdu sans remords les plus beaux de mes jours,
En m'éloignant de Dieu je m'égarois toujours;
Je faisois mon bonheur de mes malheurs extrêmes,
Et tirois mon orgueil de mes foibleffes mêmes.

Les spectacles, les jeux, les conversations,
Qui sont des gens oisifs les occupations;
Je ne fais quelle adresse, & quelle complaisance,
Un peu d'honneur, de bien, d'esprit, & de naissance;
Certains airs d'enjoûment & de vivacité,
Quelques traits prétendus d'une vaine beauté,
Certaines passions dont le sexe se joue,
Que le Seigneur condamne, & que le monde loue,
Etoient les doux objets de mon enchantement.
Sur ces préventions j'errois aveuglément
De désirs en désirs, dans une nuit profonde,
Plus instruite des lois & des modes du monde,
De ses amusemens & de ses vanités,
Que des ordres du Ciel & de ses vérités.

Mais, grâces au Seigneur, mon cœur se renouvelle;
Il est temps d'approcher de celui qui m'appelle.
Madame, sous ses lois je me range aujourd'hui,
Et je m'adresse à vous pour me conduire à lui.

CLARICE.

J'aime cette candeur & cette confiance.
Si j'ai quelque lumière & quelque expérience
A connoître les dons que Dieu répand sur nous,
Madame, j'ouvrirai tous mes trésors pour vous.

Nous avons le secret d'allumer dans les ames
 Les feux les plus sacrés & les plus pures flammes ;
 Nous favons élever l'homme au-dessus des sens ,
 Faire croître l'amour & les desirs naissans ,
 Fixer une inconstante & fragile nature ,
 Et dans le sein de Dieu porter la créature.

F L A V I E.

Je songe à m'assurer de ma conversion ,
 Et je n'ose espérer tant de perfection.
 Vous me voyez , Madame , encor demi-mondaine ,
 Et je ne viens , hélas ! que de rompre ma chaîne.
 Mon péché m'inquiète & me fuit en tout lieu ,
 Et je n'en suis encor qu'à la crainte de Dieu.

C L A R I C E.

Dieu veut être servi sans peine & sans contrainte ,
 Prenez l'amour , Madame , & rejetez la crainte ;
 Un si triste motif , un sentiment si bas ,
 Ne vous fait point honneur , & ne lui convient pas.
 Une correspondance , une union intime
 Qui se forme avec lui dans l'oraison sublime...

F L A V I E.

Des actes si parfaits confondent ma raison ,
 Je ne fais point encore ce que c'est qu'oraison.
 J'envisage de loin ces divines pratiques
 De vos dévotions nobles & magnifiques ,
 Et je rentre en moi-même , & me réduis pour moi
 A des actes d'amour , d'espérance & de foi :
 Si j'offensai le Ciel , si je pus lui déplaire ,
 Tous mes vœux , tous mes soins vont à le satisfaire.

C L A R I C E.

Il est juste , Madame , & vous devez sentir
 De vos égaremens le triste repentir ,
 Baïser incessamment la main qui vous délivre ,
 Et mourir de douleur en Dieu qui vous fait vivre.

F L A V I E.

J'y consens. Voulez-vous que mon corps abattu
 Gémisse sous le poids d'une austère vertu ,
 Et que pour regagner ma première innocence ,

Par les lois d'une longue & dure pénitence,
 La haire sur le corps, la discipline en main,
 J'exerce sur mes sens un empire inhumain ?
 Faut-il que je me livre à de sombres pensées,
 Que je punisse en moi mes vanités passées,
 Et que je sacrifie au-dedans, au-dehors,
 Le plaisir de l'esprit à la peine du corps ?

CLARICE.

Non, Madame, une juste & sensible tendresse
 Me porte à ménager votre délicatesse ;
 Notre dévotion n'a rien de rigoureux,
 Et ce n'est pas au corps, Madame, que j'en veux.
 C'est le cœur, c'est l'esprit que le Seigneur demande,
 C'est assez de souffrir autant qu'il le commande ;
 Il n'ôte pas aux siens la paix ni les plaisirs,
 Et tous ses serviteurs ne sont pas ses martyrs.
 Faites-lui de vous-même un humble sacrifice,
 Contentez-vous des Croix qu'on trouve à son service,
 Perdez le souvenir de vos péchés passés,
 L'oraison, l'oraison, Madame, & c'est assez.

FLAVIE.

Attentive à mes maux, j'en cherche le remède,
 J'appelle tous les jours le Seigneur à mon aide,
 Je pense à ses bontés, je médite sa loi,
 Ce genre d'oraison n'est-il pas bon pour moi ?

CLARICE.

Lire négligemment des formules antiques,
 De David pénitent réciter les cantiques,
 A l'honneur du Sauveur, de la Vierge & des Saints,
 Rouler entre vos doigts cinq douzaines de grains,
 Présenter au Seigneur d'imparfaites offrandes,
 Et fatiguer le Ciel d'inutiles demandes,
 Je fais bien que c'est-là votre dévotion,
 Mais enfin il faut tendre à la perfection,
 Et courir à la gloire où le ciel nous appelle. . .

FLAVIE.

Je ne suis pas encore assez spirituelle.
 Le chapelet, Madame, a des attrait pour moi ;
 En remuant ces grains je réveille ma foi ;

L'oraison du Seigneur me console & me touche ;
 Mon cœur en la disant accompagne ma bouche.
 Jamais tant de sagesse en si peu de discours ;
 J'y trouve mes besoins, j'y cherche mes secours ;
 Dans ses expressions j'admire & je révère
 L'autorité de maître & la bonté de père ;
 Et je sens que sa grâce est prête à m'accorder
 Ce que sa vérité m'enseigne à demander.
 Enfin, elle est facile, efficace & parfaite,
 Et digne de l'esprit de celui qui l'a faite.

CLARICE.

Je le crois ; mais pourquoi tant de soins superflus ?
 Si vous possédez Dieu, que voulez-vous de plus ?
 Cessez de demander.

FLAVIE.

C'est lui qui le commande,
 Et m'accordera t-il, si je ne lui demande ?

CLARICE.

Il conduit notre sort, il connoît nos besoins,
 Et donne beaucoup plus à qui demande moins.
 Heureux qui met en lui toute sa confiance,
 Et qui dans le repos & dans l'indifférence,
 Insensible à la gloire, insensible aux plaisirs,
 Etouffe dans son cœur jusqu'aux moindres desirs,
 Qui de son amour propre arrache les racines,
 Qui s'abandonne au cours des volontés divines,
 Et qui défabusé d'un bonheur apparent,
 Pour son propre salut devient indifférent.

FLAVIE.

Pour son propre salut ? Hé ! de grâce, Madame ;
 Laissez-moi désirer le salut de mon ame.
 Dieu se rend à nos vœux, & sans l'importuner,
 On peut lui demander ce qu'il veut nous donner.

CLARICE.

Soyez dans vos souhaits un peu plus généreuse ;
 Désirez d'être sainte & non pas d'être heureuse :
 Voulez-vous servir Dieu, l'aimer par intérêt,
 Et lui faire acheter les grâces qu'il vous fait ?
 Faut-il à chaque fois que le Ciel vous appelle

Faire luire un rayon de la gloire éternelle ?
 Faut-il pour réchauffer vos desirs refroidis ,
 Vous faire à tous momens le plan du Paradis ?
 Ayons l'ame plus juste & moins intéressée.

F L A V I E.

Pour moi je fais grand cas d'être récompensée ,
 Peut-être c'est manquer de générosité ,
 Mais chacun veut jouir de sa félicité.

C L A R I C E.

Quand vous déferez-vous de ces erreurs grossières :
 Nos mystiques, Madame, ont bien d'autres lumières ;
 L'éclat du Paradis ne peut les éblouir ,
 Dieu fait tout le bonheur dont ils veulent jouir ;
 L'amour qu'ils ont pour lui n'a rien de mercenaire ,
 Leur unique plaisir est celui de lui plaire :
 Les dons les plus parfaits ne touchent pas leur cœur ,
 Ils laissent le bienfait & vont au bienfaiteur.
 Tout intérêt s'éteint & cesse en sa présence ,
 Tout ce qu'ils font pour Dieu leur sert de récompense :
 Ils se perdent en eux & se cherchent en lui ,
 Ils l'aiment sans désir, sans détour, sans ennui ,
 Comme l'objet d'une humble & sainte servitude ,
 Non pas comme l'auteur de leur béatitude.

F L A V I E.

Quoiqu'il soit adorable & plein de majesté ,
 Je ne renonce pas, Madame, à sa bonté ;
 Je le sers, mais aussi j'attends qu'il me couronne ,
 J'adore ce qu'il est, & j'aime ce qu'il donne ;
 Dans mon empressement j'ai mon esprit soumis ,
 Je ne prétends de lui que ce qu'il m'a promis ;
 Et lorsque j'accomplis sa volonté suprême ,
 Le prix que j'en attends n'est autre que lui-même.

C L A R I C E.

Oh ! si dans votre cœur le Ciel imprime un jour
 Le sentiment du pur & du parfait amour ,
 Vous verrez sans trembler l'enfer qui vous menace ,
 Le Paradis ouvert sans y chercher de place ,
 Le funeste trépas, l'affreuse éternité ,
 Rien ne pourra troubler votre tranquillité.

Fondue & concentrée en la divine Essence ;
 Entièrement remise en l'état d'innocence ,
 Dans le saint abandon où votre esprit fera ,
 Ni bonheur , ni salut , rien ne vous touchera ;
 Soit que Dieu vous console ; ou soit qu'il vous éprouve ,
 Soit qu'il vous glorifie , ou soit qu'il vous réproue ,
 Avec soumission , repos & gayeté ,
 Vous verrez accomplir sa sainte volonté.

FLAVIE.

Que cette indifférence est injuste & cruelle !
 Quoi ! je consentirois à ma perte éternelle ,
 Et mettant en Dieu seul ma force & mon appui ,
 Je pourrois me résoudre à me priver de lui ?
 Non , je dois espérer , ainsi que je dois croire ,
 C'est ma félicité , mais c'est aussi sa gloire ,
 Sa nature le porte à me faire du bien ,
 Et c'est son intérêt de même que le mien.

CLARICE.

J'accepte comme vous les grâces qu'il m'accorde ,
 Et je fais m'en remettre à sa miséricorde ,
 Cet heureux & parfait désintéressement
 Est de notre oraison le premier fondement.

FLAVIE.

J'ai peine à vous comprendre , & je commence à
 craindre
 Ces élévations où je ne puis atteindre.
 Je me présente à Dieu dans mes saintes ardeurs ,
 J'apprends à méditer ses diverses grandeurs.
 Dans ce vaste univers qu'a produit sa puissance ,
 J'admire sa sagesse & sa magnificence ;
 Sa charité me touche , & j'aime sa douceur ,
 Et sa miséricorde à l'égard du pécheur.
 Quand sa divine loi m'instruit & me console ,
 Je sens la vérité naître de sa parole ;
 Je vois dans ses Elus briller sa sainteté ,
 Je m'abyme & me perds dans son éternité ;
 Dans tous les châtimens qu'exerce sa justice ,
 Je plains ceux qu'il punit , & crains qu'il me punisse.
 Ce sont là les objets qui me frappent le plus.

Vous en êtes encor, Madame, aux attributs,
 Pour moi je vais tout droit à la divine Essence;
 Je m'arrête à Dieu seul, non pas à sa puissance,
 A sa miséricorde, à son éternité,
 Je fais me recueillir toute en son unité;
 Dans l'oraison sublime où le pur amour entre,
 Les lignes ne font rien, il faut aller au centre,
 Et ne point mettre en Dieu de ces divisions.

FLAVIE.

C'est lui que je révère en ses perfections.
 N'est-il pas tout-puissant, tout juste, tout aimable.

CLARICE.

Ces attributs n'ont rien qui ne soit vénérable,
 Mais il faut à Dieu seul se fixer aujourd'hui.

FLAVIE.

Ses attributs font-ils autre chose que lui?

CLARICE.

Ce sont d'autres objets dont l'ame s'embarrasse.

FLAVIE.

En priant, sans cela je suis toute de glace.
 Je me tiens à l'état qui peut me convenir.

CLARICE.

Qui fait monter plus haut, ne doit pas s'y tenir.
 Le Mystique en Dieu seul, qu'il adore & qu'il aime,
 Ne s'accommode pas de la Trinité même,
 Et fixant en un point l'amour qu'il peut avoir,
 N'a qu'un acte à produire, & qu'un objet à voir.

FLAVIE.

Vous prêchez-là, Madame, une étrange doctrine,
 Les attributs divins, la Trinité divine,
 Ne font-ils que des noms inutiles chez vous?

CLARICE.

Quand vous ferez un jour mystique comme nous,
 Si la grâce du Ciel vous touche & vous éclaire,
 Vous trouverez en Dieu l'unique nécessaire.

FLAVIE.

Je pourrai donc alors dans ma dévotion
Penser à Jesus-Christ.

CLARICE.

Autre imperfection.

Dans l'oraison, sa croix de son sang empourprée,
Ni son humanité, quoique sainte & sacrée,
Ne peuvent dignement occuper notre esprit.

FLAVIE.

Voulez-vous m'interdire encore Jesus-Christ ?
Non, j'aime à profiter de ses divins oracles,
A méditer sa loi, ses œuvres, ses miracles ;
Son exemple est la règle & l'objet de ma foi ;
Tout ce qu'il a souffert, ou qu'il a fait pour moi,
Nourrit ma piété, soutient ma patience,
Entretient ma ferveur & ma reconnoissance,
Et laisse dans mon cœur pour remplir mes souhaits,
Une source d'amour, de douceur & de paix.

CLARICE.

Ce sont des sentimens dignes d'un cœur fidelle,
Et pour cet Homme-Dieu j'approuve votre zèle.
Unissez-vous à lui par votre charité,
Imitez sa justice & son humilité,
De sa Rédemption connoissez l'efficace,
Cherchez dans vos dangers le secours de sa grâce,
De vos maux dans son sang trouvez la guérison ;
Mais dans le doux sommeil de la sainte oraison,
Où la perfection de l'ame se consume,
Il faut passer à Dieu sans s'arrêter à l'homme ;
Le voir, non comme Père & comme Rédempteur,
Mais comme Souverain & comme Créateur,
Et dans les doux transports que la charité donne,
S'unir à son essence, & non à sa personne.

FLAVIE.

Ces raisonnemens-là sont bien spéculatifs.
Il n'est donc pas permis à vos contemplatifs
D'admirer Jesus-Christ & ses sacrés mystères ?

CLARICE.

Madame, ce sont-là des oraisons vulgaires.

F L A V I E.

L'ouvrage du salut n'est-il pas tout divin ?

C L A R I C E.

Dieu n'est-il pas de tout le principe & la fin ?

F L A V I E.

Quoi ! lorsqu'en Jesus-Christ saintement recueillie ;
 Je médite sa mort , je médite sa vie ,
 Que sur chaque souffrance & sur chaque action ,
 Attachant mon esprit & ma réflexion ,
 Je l'admire au Thabor , je le pleure au Calvaire. . .

C L A R I C E.

Madame , encore un coup c'est l'oraison vulgaire.

F L A V I E.

Je mettois en ce point la parfaite oraison.

C L A R I C E.

Pourquoi multiplier les actes sans raison ?
 Pourquoi ne pas monter au trône de la gloire ?
 Un dévot imparfait se contente de croire ,
 Et dans les mouvemens d'une sainte ferveur ,
 Repasse ce qu'a dit , ce qu'a fait le Sauveur ,
 Grave les traits grossiers de sa tragique histoire ,
 Tantôt dans son esprit , tantôt dans sa mémoire ,
 S'agite , s'attendrit , compâtit à ses maux ,
 Le fuit en ses tourmens , le fuit en ses travaux ,
 Et traîne vainement de mystère en mystère
 Les actes fatigans d'une foi passagère.

F L A V I E.

Vous n'approuvez donc pas ces méditations ?

C L A R I C E.

Ce ne sont proprement que des distractions
 Que se donnent pour Dieu des ames empressées.

F L A V I E.

Pouvez-vous leur fournir de plus saintes pensées ?

C L A R I C E.

Le Mystique appuyé des dons qu'il a reçus ,
 Laisse-là Jesus-Christ & passe par-dessus ,

Porte , fans s'arrêter à de foibles images ,
A Dieu fon créateur fes uniques hommages ;
S'élève comme un aigle , & d'un vol généreux ,
Va fixer au foleil fon regard amoureux.

FLAVIE.

Quel fublime voilà !

CLARICE.

C'est-là notre méthode.

FLAVIE.

Mais dans la piété rien ne vous accommode ;
Vous laiffez Jefus-Christ fait homme , & mort pour nous ;
Et quelle efpèce enfin de Chrétiens êtes-vous ?

CLARICE.

Vous connoîtrez un jour , Madame , qui nous fommes
Quand le Ciel pour instruire & réformer les hommes...
Mais il ne convient pas de m'expliquer ici.

FLAVIE.

J'honore mon Sauveur.

CLARICE.

Nous l'honorons auffi.

FLAVIE.

J'aime à lui confacrer un amour pur & tendre.

CLARICE.

Ne pas monter à Dieu , Madame , c'est descendre.

FLAVIE.

Je n'ai pas tant de gloire & tant d'ambition ,
Et je n'ai pas acquis par ma conversion
Le droit de m'éloigner des routes ordinaires ,
De fauter Jefus-Christ , de franchir fes myftères ,
D'arriver à la fin fans prendre le milieu ,
Et d'aller d'un plein vol jufqu'au trône de Dieu.

CLARICE.

Ne défapprouvez-pas , Madame , cet ufage.
Il faut fonger au terme & non pas au paffage.
La raifon ne veut pas qu'on s'arrête en chemin ,

Et qu'on aille aux moyens quand on est à la fin.

F L A V I E.

Ces grandes vérités dont vous m'avez instruite
Pourront servir un jour à régler ma conduite.
Puissai-je m'élever à ces grands sentimens ,
Et recueillir le fruit de vos enseignemens.

C L A R I C E.

Le Ciel fera pour vous ce qu'il a fait pour d'autres.

F L A V I E.

Heureuse si j'avois un cœur comme les vôtres.
Vous tenez à vos pieds les vices abattus ,
Vous portez jusqu'au Ciel vos brillantes vertus.
Dans le sein de la paix vous possédez vos ames.
Pour moi je vis, hélas ! comme les autres femmes.
Vous étouffez en vous vos inclinations ,
Moi je suis foible encore & j'ai mes passions ;
Vous triomphez du vice, & je lui fais la guerre ;
Vous volez dans les airs ; moi je vais terre à terre ;
Vous jouissez en Dieu de sa félicité ,
Moi je le crains, & l'aime avec simplicité.

C L A R I C E.

Ces humbles sentimens , ces pieuses pratiques ;
Vous conduisent, Madame, aux vérités mystiques.
Dans un autre entretien je vous rendrai raison
De notre quiétude & de notre oraison.
Vous verrez ce qu'on doit au Monarque suprême ;
Comment l'ame s'élève au-dessus d'elle-même ,
Comment, indépendante & du temps & du lieu ,
Elle se purifie & se transforme en Dieu.
Nous vous révélerons toute notre doctrine ,
Et nous vous unirons à l'essence divine.

F L A V I E.

Je ne puis vous marquer ce que mon cœur ressent ;
Qu'en le rendant docile , humble & reconnoissant.
Quelque indigne qu'on soit d'entrer dans vos mystères ;
J'écouterai toujours vos conseils salutaires ,
Et viendrai prendre ici , quand vous l'ordonnerez ,
La seconde leçon que vous me préparez.

DIALOGUE

DIALOGUE SECON D.

S U R

L E Q U I É T I S M E.

CLARICE, *Quiétiste.*FLAVIE, *nouvelle convertie.*

F L A V I E.

IL est vrai qu'on voit peu de magnanimes cœurs ;
 Que Dieu n'a presque plus de vrais adorateurs ,
 Que la foi des dévots est foible en cette vie ,
 Et que la charité par-tout est refroidie.
 Mais , grâces au Seigneur tout-puissant & tout saint ;
 Vous venez rallumer le flambeau qui s'éteint ,
 Dissiper des mortels l'ignorance profonde ,
 Et jeter la lumière & le feu dans le monde.

C L A R I C E.

Dieu veuille nous conduire & bénir nos desseins ;
 Mais il faut que ce soit l'ouvrage de ses mains.
 De mille objets mondains les ames possédées ,
 N'osent plus concevoir de si nobles idées.
 On prend pour son salut des sentiers écartés.
 On a perdu le goût des grandes vérités.
 On se repaît de crainte ou d'espérances vaines.
 Nul ne veut s'affranchir des foiblesses humaines.
 Nul ne cherche à monter avec affection
 Au sommet lumineux de la sainte Sion.
 On prend pour piété des prières stériles ,
 Des vœux intéressés, des discours inutiles ;
 L'esprit le plus réglé ne connoît tout au plus
 Que l'usage commun des petites vertus.

F L A V I E.

Vous peignez bien , Madame , ici mon caractère.

C L A R I C E.

La contemplation n'est plus qu'une chimère ,
 Le monde la regarde avec étonnement ,

Tome V. Première Partie.

O

Comme une illusion , comme un égarement ,
 Où tombent depuis peu des ames inquiètes ;
 Et même dans le sein de ces sombres retraites
 Où l'esprit d'oraison doit être répandu ,
 Par le malheur du temps , l'usage en est perdu.
 Il semble que le Ciel trompe nos espérances ,
 Qu'il détourne de nous ses saintes influences ,
 Qu'il veuille nous tenir ses mystères cachés ,
 Et qu'un astre malin , pour punir nos péchés ,
 Ait versé tristement dans le siècle où nous sommes ,
 Un poison froid & lent dans la masse des hommes.

FLAVIE.

Dans votre pur amour & dans votre oraison ;
 N'a-t-on pas le remède & le contre-poison ?

CLARICE.

Le monde n'aime point la piété solide ,
 La contemplation lui paroît insipide ,
 Cette manne du Ciel lui cause de l'ennui ,
 Et les oignons d'Egypte ont plus de goût pour lui.
 Madame , sauvez-vous de ces erreurs funestes ,
 Pour jouir avec nous des délices célestes.

FLAVIE.

Faites-moi donc goûter de ces mets savoureux.

CLARICE.

Oh ! que c'est un état aimable & bienheureux !
 Lorsqu'au parfait amour une ame abandonnée ,
 D'un cercle de rayons se trouve couronnée ,
 Et va dans une douce & sainte oisiveté ,
 Se perdre dans le sein de la Divinité...

FLAVIE.

Il me semble la voir , cette ame bienheureuse ;
 Se tracer dans les airs sa route lumineuse ,
 Et comme une étincelle , imperceptiblement
 Disparoître au milieu des feux du Firmament.

CLARICE.

C'est alors qu'on jouit , même dans cette vie ,
 Quoiqu'on soit en exil , des droits de la patrie ;

Que toute passion semble s'éteindre en nous ;
Que Dieu verse en nos cœurs ce qu'il a de plus doux ,
Que sa grâce puissante étouffe la nature ,
Et qu'on s'unit à lui d'une ardeur toute pure.
On ne voit hors de lui rien qu'on puisse chérir ,
Rien qu'on craigne de perdre , ou qu'on veuille acquérir :
On demeure immobile & mort en sa présence ,
Madame , & tout cela se fait sans qu'on y pense.

F L A V I E.

Mais enfin pour jouir de cet unique bien
Que faut-il que je pense ou que je fasse ?

C L A R I C E.

Rien.

F L A V I E.

Cette pratique là , Madame , est bien aisée ,
Et votre loi mystique est bientôt exposée.

C L A R I C E.

Nous ne demandons rien d'empressé ni de vif ,
Et notre état , Madame , est un état passif ,
Où l'homme , entre les mains du Seigneur qui l'éclaire ,
Prend ses impressions , & n'a plus rien à faire.

F L A V I E.

Tout travail est banni de cet heureux état ?
Vous voulez triompher sans peine & sans combat ,
Et vous mettez enfin toute votre sagesse
Dans cette nonchalante & dévote paresse ?
Le Ciel , où vous tenez votre esprit attaché ,
Vous donne ses faveurs , Madame , à bon marché.

C L A R I C E.

Respectez ce repos & cette quiétude ,
Qui fait tout notre honneur & toute notre étude.
Quand le contemplatif , sans chercher de milieu ,
Par un acte direct peut s'élever à Dieu ,
Raisonnemens , discours , réflexions finissent ,
Espérances , amours , desirs s'évanouissent ,
Le cœur anéanti n'a plus de mouvemens ,
Et l'ame se refuse à tous ses sentimens :
Dans ce calme profond , devant l'objet qu'on aime ;

On ne parle , on n'agit , on ne pense pas même ;
 Les sens sont interdits , la raison se suspend ,
 Un mystique sommeil dans l'homme se répand ,
 Du présent , du passé les confuses images
 Semblent s'envelopper dans de sombres nuages ;
 Dans cet oubli de tout , où l'on ne se sent point ,
 L'homme se ramassant tout entier en un point ,
 Demeure devant Dieu dans un profond silence ,
 Désoccupé de tout , hormis de sa présence.
 Voilà notre oraison.

FLAVIE.

Il n'est rien de si grand :
 Mais pour rendre un esprit tout à fait indolent ,
 Pour éteindre en un cœur toute sorte de flamme ,
 Pour lier d'un seul nœud les puissances de l'ame ,
 Pour éloigner des yeux tant d'objets décevans ,
 Et pour fixer en nous tant de ressorts mouvans ,
 On s'immole soi-même , on se met à la gêne ,
 Et pour être tranquille on a bien de la peine.

CLARICE.

Vous aimez un peu trop , Madame , à raisonner.
 Il faudroit quelquefois savoir s'abandonner ,
 Nous avons la raison , la foi , l'expérience.

FLAVIE.

Pardonnez si je dis ainsi ce que je pense.

CLARICE.

Pour moi je suis Mystique , & je fais ce que c'est ;
 Je suis , grâces au Ciel , dans un état parfait.
 Je remets à ses soins tout ce qui me concerne ,
 C'est lui qui me conduit , c'est lui qui me gouverne.
 J'ai renoncé sans peine avec sincérité ,
 A tous mes droits d'usage & de propriété ;
 Soit bonheur , soit malheur , je demeure immobile ;
 Dans ma passiveté tout me paroît facile :
 Permettez-moi ce mot , Madame ,

FLAVIE.

Je l'apprens ,
 Heureuse si je puis m'en servir dans son temps.
 Mais quand pourrai-je avoir cette égalité d'ame ?

Quand pourrai-je brûler du feu qui nous enflamme ?
J'y prétends ; mais je crains que mes vivacités
Ne s'accoutument pas de vos passivités.

CLARICE.

Approchez du Seigneur avec confiance.
Voici le nœud fatal de la sainte science,
Le mystère secret de la dévotion,
Et le plus court chemin à la perfection.
Par un acte éminent, perpétuel, sincère,
Qu'un saint & pur amour vous oblige de faire,
Consacrez-vous, Madame, à votre Créateur,
Mettez entre ses mains votre ame, votre cœur,
Tout ce que vous pensez, & tout ce que vous faites,
Tout ce que vous ferez, & tout ce que vous êtes :
Cela fait, demeurez tranquille comme nous,
Vous ferez route en Dieu, Dieu fera tout en vous.

FLAVIE.

Que ce projet est beau ! mais sera-t-il durable ?

CLARICE.

Ne le ferez-vous pas, Madame, irrévocable ?

FLAVIE.

Je donnerai mon cœur, comme il est ordonné ;
Mais si je le reprends après l'avoir donné ?
Le monde nous entraîne,

CLARICE.

Et le Ciel nous assiste.

FLAVIE.

Je change bien souvent ;

CLARICE.

Mais votre acte subsiste.

FLAVIE.

Quoi, même en abusant de notre liberté ?

CLARICE.

Dieu n'est-il pas saisi de votre volonté ?
Lorsque nous lui donnons notre amour sans réserve,
C'est lui qui le reçoit, c'est lui qui le conserve,

Et jusqu'à ce qu'on vienne à rompre ce traité,
Quoiqu'on fasse, il demeure à perpétuité.

FLAVIE.

Dieu pourra-t-il compter sur ma persévérance ?
Croira-t-il que je l'aime encor quand je l'offense ?
Souffrira-t-il en moi des sentimens humains ?

CLARICE.

Hé ! ne vous a-t-il pas, Madame, entre ses mains ?
Les dissipations, les foiblesses humaines,
Ce qu'on sent ici-bas de douceurs & de peines,
Peuvent-ils le troubler dans sa possession ?
Voilà ce que produit la contemplation,
C'est la base & le fond de la vie unitive.

FLAVIE.

L'heureux état que c'est d'être contemplative !
Vous possédez cet art, Madame, excellemment.

CLARICE.

Il faut vous l'expliquer encor plus nettement.
Lorsqu'une fois l'esprit de céleste origine
S'est plongé dans le fond de l'essence divine,
Et demeure absorbé dans le souverain bien,
Tout ce que le corps fait ne se compte pour rien :
Ce corps n'est qu'une aveugle & sensible matière,
Qu'un amas agité de boue & de poussière,
Dont tous les mouvemens que la cupidité
Produit sans la raison & sans la volonté,
Sont actes sans aveu, sans malice, sans blâme,
Et ne peuvent salir la pureté de l'ame,
Qui jouissant au Ciel de solides plaisirs,
Laisse vivre le corps au gré de ses desirs.

FLAVIE.

Ah ! que vous nous donnez une belle ouverture
Pour accorder la grâce avec la nature !
Quel secret de morale & de dévotion !
Quoi ! si quelque indiscrete & folle passion
Allumoit dans mon cœur une secrète flamme ?

CLARICE.

C'est la faute du corps, non pas celle de l'ame,

Qui ne peut avoir part à ce dérèglement.

FLAVIE.

Je pourrois donc pécher, Madame, innocemment,
Me satisfaire en tout, & vivre sans contrainte,
Et pour pouvoir faillir sans remords & sans crainte,
Et rendre devant Dieu mes crimes innocens,
Renvoyer mon esprit, & retenir mes sens.
Cette religion paroîtra bien commode,
Et croyez-moi, bientôt vous ferez à la mode.

CLARICE.

On pourroit abuser de ces enseignemens,
Il est vrai; mais je fais quels sont vos sentimens
Un fond de piété soutient votre sagesse,
Ramenez donc au Ciel toute votre tendresse,
Et tenez votre esprit au Seigneur attaché,
Madame, après cela, moquez-vous du péché.

FLAVIE.

Excusez sur ce point ma répugnance extrême:
Puis-je me séparer moi-même de moi-même?
Faire de mon amour un partage fatal,
Une partie au bien, une partie au mal?
L'esprit qui dans le Ciel s'élève & se resserre?
Le corps qui se corrompt & rampe sur la terre,
Vivant chacun à part, & chacun sous sa loi?
Madame, ce sont-là des énigmes pour moi.

CLARICE.

L'interprétation n'en est pas difficile,
L'esprit est fort, Madame, & la chair est fragile,
L'homme animal s'échappe, & peut tout hasarder,
Mais l'homme intérieur a son ame à garder,
Et doit entretenir sa pureté céleste.

FLAVIE.

J'aurai soin de la mienne, & Dieu fera le reste;
Mais je suis foible encore, il faut me supporter,
Et c'est assez pour moi que de vous écouter.

CLARICE.

Quand la vérité parle, & qu'une ame est docile,
Tout s'applanit, Madame, & tout devient facile.

Priez le Tout-Puissant qu'il répande à propos
 Dans votre foible cœur son bienheureux repos ;
 Faites-vous devant lui comme un rien de vous-même ;
 Reconnoissez en lui Sa Majesté Suprême ,
 Remettez en ses mains avec humilité ,
 Le précieux dépôt de votre liberté ;
 De tous désirs mondains purifiez votre ame ;
 Ne veuillez rien . . .

F L A V I E.

Oh ! non , je veux vouloir , Madame ,
 Qui perd sa liberté ne peut être content ,
 Je n'aime pas ce rien que vous estimez tant :
 En tout ce que je fais , ou que je me propose ,
 Permettez que j'y sois du moins pour quelque chose ,
 Que mon esprit soumis agisse autant qu'il peut ,
 Que je puisse vouloir du moins ce que Dieu veut ,
 Et que sur ce que j'aime , ou ce que je désire ,
 Me réservant encor quelque reste d'empire ,
 Pour aider le Seigneur à me bien gouverner ,
 Je me retienne un cœur que je veux lui donner.

C L A R I C E.

Vous voulez donc , Madame , entrer en concurrence ,
 Et partager l'empire avec la Providence ?
 Le Ciel pour nous conduire a-t-il besoin de nous ?
 Vous voulez être libre & dépendre de vous ,
 Et vous associer vous-même à ses mystères :
 Croyez-vous que vos soins lui soient si nécessaires ,
 Et que Dieu déployant sa force & ses bontés ,
 Ne puisse vous sauver si vous ne l'assistez ?
 Heureux qui verse en lui son ame toute entière ,
 Qui n'a les yeux ouverts que pour voir sa lumière ,
 Qui n'a rien à prétendre , & ne veut rien savoir ,
 Qui n'appréhende rien , & ne veut rien prévoir ,
 Qui sur sa destinée & sur toute autre chose ,
 Laisse agir la vertu de la première cause ,
 Qui sur sa sainte loi règle ses sentimens ,
 Et voit ses volontés dans les événemens.

F L A V I E.

Je fais que le salut que la grâce consume ,
 Est l'ouvrage de Dieu , non pas celui de l'homme :

Mais il veut par justice , autant que par honneur ,
Que l'homme contribue à son propre bonheur.
Nous sommes des fujets libres dans son empire ;
On peut faire le bien , mais c'est lui qui l'inspire ;
Nous ufons de ses dons sans nous en prévaloir ;
Nous voulons , il est vrai , mais il nous fait vouloir.

CLARICE.

Veillez donc , puisqu'ainsi votre cœur le souhaite.
Mais quoi , renoncez-vous à devenir parfaite ?
Pur amour , abandon , n'ont plus d'attrait pour vous ,
Renoncez-vous , Madame , aux noces de l'Epoux ?
Cette sainte union , ce chaste mariage
Entre notre ame & Dieu , n'ont rien qui vous engage ?
Cherchez-vous d'autre bien , cherchez-vous d'autre appui ?
Et ne voulez-vous pas vous transformer en lui ?

FLAVIE.

Ces divines ardeurs d'une ame transformée ,
Cette possession d'aimer & d'être aimée ,
Ces passives langueurs , ces transports hors de foi ,
Tous ces raffinemens ne sont pas faits pour moi.
Il me faut une loi plus simple & plus facile ;
Mon maître est Jesus-Christ , ma règle est l'Evangile ,
Sous les pieux conseils d'un sage Directeur ,
A qui j'ai confié les secrets de mon cœur ,
Je pratique sans faîte , & selon l'occurrence ,
Tantôt l'humilité , tantôt la patience ;
De mes soins , de mon bien j'assiste le prochain ,
Je voudrois être utile à tout le genre-humain ;
Je donne sans relache un frein à la nature ,
Je me sens disposée à remettre une injure ;
Je remplis les devoirs de la société ;
Et de peur de blesser la sainte charité ,
Je fuis les entretiens des personnes frivoles ,
Et je fais en parlant le choix de mes paroles ;
J'adore le Seigneur , je l'invoque en tout temps ,
Aux pieds de ses Autels je porte mon encens :
Je descends au détail de mes soins domestiques ,
Madame , ce sont-là mes petites pratiques ,
Vous voulez me souffrir , hélas ! par amitié ,
Mais je reconnois bien que je vous fais pitié.

O vous , contemplatifs de céleste origine ,
Et qui participez à la grandeur divine ,
Qui par vos actes purs , simples & solennels ,
Vous mettez au-dessus du reste des mortels ,
Travaillez un peu moins à devenir tranquilles ,
Soyez moins glorieux , & foyez plus utiles ;
Pour porter le secours & l'exemple en tout lieu ;
Descendez quelquefois de l'essence de Dieu
Avec des actions qui ressemblerent aux nôtres ,
Et venez ici-bas faire comme les autres ;
Pour moi votre oraison a de grands embarras ;
Et mon esprit grossier ne s'accommode pas
De la subtilité de vos allégories ,
Les Marthes quelque fois valent bien les Maries.

CLARICE.

Madame , c'est donc vous qui faites la leçon ,
Vous nous avez dépeints d'une étrange façon :
Hé bien , nous vous laissons vos vertus en partage ,
Priez Dieu , parlez peu , réglez votre ménage.

FLAVIE.

Je ne vais ni plus haut , ni plus bas que cela ,
Et je m'en tiens encore à ces pratiques-là :
C'est à faire , Madame , à vos ames sublimes
De produire en priant des actes magnanimes ;
Vous avez le secret d'aller toujours au but ,
De renoncer à tout , jusqu'à votre salut ,
De vous guinder au Ciel par de nouvelles routes ,
De vous faire un néant où vous vous plongez toutes ,
De trouver la solide & juste piété
Dans votre vénérable & sainte oisiveté ,
D'éteindre en vos esprits les plus vives pensées
Des choses à venir , & des choses passées ,
Et de pouvoir enfin par de secrets ressorts ,
Séparer en vivant l'ame d'avec le corps.



DIALOGUE TROISIEME.

SUR

LE QUIÉTISME.

CLARICE, *Quiétiste.*

FLAVIE, *nouvelle convertie.*

CLARICE.

Vous n'aspirez donc plus à la perfection,
Et vous abandonnez la contemplation ;
Que de grâces du Ciel, que de douceurs perdues !

FLAVIE.

Chacun fuit son attrait, & chacun a ses vues,
Votre oraison me passe, & je ne fais pourquoi
Les Cieux ouverts pour vous ne s'ouvrent pas pour moi ?
Le mystique repos me trouve un peu trop vive,
Et je n'ai pas enfin l'ame contemplative.
Aux sentimens divins j'en veux joindre d'humains.

CLARICE.

Je ne vous blâme pas, Madame, je vous plains.
Vous êtes peu sensible à nos grandes fortunes,
Et vous vous rabattez sur des vertus communes.
Le Seigneur vous appelle, & vous vous amusez,
Il ouvre ses trésors, & vous les refusez.

FLAVIE.

C'est à sa sainte loi qu'il veut que je m'applique,
Il ne m'a point laissé d'Evangile mystique.
Dans mes devoirs communs j'examine & je voi
Ce que je fais pour Dieu, ce que Dieu fait pour moi.
Dans les biens qu'il m'a faits, grande reconnoissance,
En ce qu'il me prescrit, exacte obéissance,
Lorsqu'il veut m'affliger, humble soumission,
M'attacher aux vertus de ma profession,
Sentir quand il lui plaît les douceurs de sa grâce,
Voilà ce qu'il estime, & ce qu'il veut qu'on fasse.

CLARICE.

Il aime encore mieux qu'on s'élève plus haut.
La médiocrité, Madame, est un défaut.

FLAVIE.

Vous jetez dans mon cœur d'inutiles amorces.
Je ne m'élève pas au-dessus de mes forces.
Je vous l'ai dit, Madame, & je vous le redis,
Je ne veux occuper qu'un coin du Paradis,
Parmi les petits Saints inconnus dans l'histoire,
De-là vous voir briller au sommet de la gloire.

CLARICE.

Le Ciel qui distribue à chacun ses talens,
Fait valoir les petits, & couronne les grands.
Vous pouvez demeurer dans l'état où vous êtes,
Tous dévots ne sont pas ou Docteurs, ou Prophètes,
Tous ne sont pas admis à la sainte union,
Nous avons le repos, vous avez l'action;
Dieu caresse les uns, & protège le reste;
On voit dans la maison de ce Père céleste
Différence d'emplois, diversité de rangs,
Des serviteurs mêlés avec les enfans;
Les uns ont le travail & la peine en partage,
Les autres plus heureux ont Dieu pour héritage;
Les uns cherchent un bien qu'ils n'ont pas éprouvé,
Les autres sont contents, furs de l'avoir trouvé;
Ceux-là commencent l'œuvre, & ceux-ci la finissent;
Les uns courent au prix, les autres en jouissent,
Et selon les secours & les grâces qu'ils ont,
Les uns sont dans le Ciel, & les autres y vont.

FLAVIE.

Pour moi je suis au rang de ces ames traîneuses,
Qui suivant du Seigneur les routes lumineuses,
Et jetant vers le Ciel parfois quelque regard,
Marchent languissamment, & n'arrivent que tard.
Dans la dévotion que j'ai dessein de suivre,
Je n'ai d'autre secret que celui de bien vivre,
Quiétude, abandon, spiritualités,
Raffinemens d'amour que vous nous débitez,
Sont pour moi jusqu'ici doctrines inconnues :

Mon ame ne fait pas s'élancer dans les nues ;
 L'extatique sommeil n'est pas selon mon cœur ;
 Et l'amour endormi répugne à mon humeur ;
 Je ne fais point pousser vos immenses tendresses ;
 Ni pour mettre à couvert mes petites foiblesses ,
 En vertu d'un traité dont on est convenu ,
 Prolonger comme vous un acte continu.
 Je ne fais pas mourir , ni me perdre en moi-même ;
 Et puis me retrouver dans l'essence suprême ;
 Et confondant en Dieu mon être avec le sien ,
 Me plonger dans le tout , me plonger dans le rien.
 Je ne me pique pas d'avoir au Ciel ma place ,
 Ni de voir comme vous le Seigneur face à face ,
 Ni d'aller dans son sein vivre tranquillement ,
 Et régner avec lui familièrement ;
 D'ailleurs je n'oserois me croire destinée
 A m'unir avec lui par le saint hymenée ,
 Indigne de passer , dans des liens si doux ,
 Des jours délicieux avec un tel Epoux.
 Cette doctrine donc étant peu praticable ,
 Et ne sachant que trop de quoi je suis capable ,
 Vu le peu de vertu que vous me connoissez ,
 Je m'en départs , Madame , & vous m'en dispensez.

CLARICE.

Je vous plains , & voilà tout ce qu'on peut vous dire.

FLAVIE.

Vous me plaignez , Madame , & moi je vous admire ,
 Mais ces grands sentimens que vous nous proposez ,
 Je ne les trouve pas assez autorisés.

CLARICE.

Autorisés ? ô Dieu ! les Conciles , les Pères ,
 Les Docteurs les plus doux , comme les plus sévères ,
 Qui favoient mieux que nous juger des oraisons ,
 En ont dit autrefois ce que nous en disons.

FLAVIE.

Jusqu'au point du salut porter l'indifférence ;
 Aimer Dieu sans désir , sans soin , sans espérance ;
 N'avoir qu'un acte seul par toute piété ,
 Madame , tout cela sent bien la nouveauté ;

Je ne fais ce qu'ont dit les Pères , les Conciles ;
Mais je crois...

CLARICE.

Laiſſons-là ces diſcours inutiles ;

Il ne vous convient pas de décider ici.

Eſt-ce votre Curé qui vous l'a dit ainſi ?

Notre doctrine eſt pure , ancienne , fidelle ,

Mais la pratique , hélas ! en eſt toujours nouvelle :

Le monde ſe relâche , & nous le réformons ,

Le pur amour ſ'éteint , & nous le rallumons ,

Et pour mieux établir notre oraiſon tranquille ;

Nous allons la puiser juſques dans l'Evangile ;

Jefus-Chriſt pour prier ſ'y retire à l'écart ,

Et Marie y fait choix de la meilleure part.

FLAVIE.

Pour Jefus-Chriſt , Madame , il eſt inimitable ,

Pour le choix de Marie il étoit admirable :

Cette ſainte captive alloit porter ſon cœur

Et ſes chaſtes deſirs aux pieds de ſon vainqueur ;

Mais laiſſant engager Marthe à la vie active ,

La bonne fille crut être contemplative ,

Et moins ſage que vous , elle n'eut pas l'eſprit

De ſ'attacher à Dieu , non pas à Jefus-Chriſt.

CLARICE.

Ce que vous dites-là , Madame , pourroit être ;

Mais elle étoit aux pieds de Jefus-Chriſt ſon maître ,

Qui pouvoit lui donner de ſublimes leçons ,

Et lui faire penſer tout ce que nous penſons.

Quoi qu'il en ſoit , des lois ſaintes comme les nôtres ,

Son des traditions qui coulent des Apôtres ,

Et nous avons pour nous toute l'autorité

Que donne la pieuſe & ſage antiquité.

FLAVIE.

Vous vous donnez en vain ces grandes origines ;

Vous venez des Begards , Madame , & des Beguines ;

Qui prêchoient comme vous la pure charité ,

Se diſoient citoyens de la ſainte Cité ,

Rejetoient les deſirs , même les plus louables ,

Tout pécheurs qu'ils étoient ſe croyoient impeccables ;

Sous le voile sacré de la sainte oraison ,
 Supprimoient les vertus , suspendoient la raison ,
 Et vivant sans souci , sans honneur , sans étude ,
 Entêtez d'une triste & morne quiétude ,
 Et pleins de passions qu'ils ne pouvoient cacher ,
 Commençoient par l'esprit , finissoient par la chair :
 Ne vous offensez pas de cette descendance.

CLARICE.

Ces gens-là ne sont pas de notre connoissance ,
 Madame , s'ils ont eu de l'indiscrétion ,
 Et s'ils ont abusé de la dévotion ,
 S'ils ont abandonné la vérité chrétienne ,
 Nous nous en rapportons au Concile de Vienne ;
 Nous renonçons de même aux dogmes erronés
 Des faux spirituels , des faux illuminés.
 Nous avons pour Docteurs des Pères vénérables ,
 Dévots , judicieux , savans , irréprochables ;
 Rusbrock , le grand Rusbrock y tient le premier lieu.

FLAVIE.

Rusbrock ! que dites-vous ?

CLARICE.

Ce grand homme de Dieu ;
 Rusbrock encore un coup , dont la science exquise...

FLAVIE.

De quel pays étoit ce père de l'Eglise ?

CLARICE.

Vous ne connoissez pas Rusbrock , Madame ;

FLAVIE.

Non ;

CLARICE.

Rusbrock ! que de douceurs sous ce barbare nom !
 Harphius vient après : quels mystiques , Madame ?
 Ils ont si bien écrit sur les noces de l'ame ,
 Qu'ils méritent l'honneur de votre souvenir.

FLAVIE.

Donnez-leur donc des noms qu'on puisse retenir.

CLARICE,

Du moins vous connoissez Taulère notre maître;
Ce saint...

FLAVIE.

Permettez-moi de ne le pas connoître;
Je me pique d'agir, & d'accomplir la loi,
Mais leur état passif est au-dessus de moi;
Leur doctrine n'a rien d'humain ni de sensible,
Et leur jargon dévot est inintelligible.

CLARICE.

A vous, qui négligez la contemplation;
Et qui n'avez nul goût pour la perfection.
Ces Docteurs cependant par raison, par pratique,
Ont établi les lois de l'oraison mystique,
Nous ont laissé le soin de nous purifier,
Et nous ont appris l'art de nous déifier.
Une foule de Saints, que leurs vertus sublimes
Font briller dans le Ciel, ont suivi ces maximes.
Tels sont Jean de la Croix, Balthazar Alvarez,
A qui Dieu révéla nos mystères sacrés;
Thérèse, qui brûlant d'une divine flamme,
Alloit se perdre en Dieu dans le Château de l'ame;
De Sales, mis au rang des Prélats immortels,
A qui toute l'Eglise élève des Autels,
N'a-t-il pas dépouillé la sainte indifférence
De tout empressement de zèle, ou d'espérance?
Et quel de nos Auteurs rempli de charité,
Porta le pur amour plus haut qu'il l'a porté?

FLAVIE.

Vous avez vos Docteurs, vous avez vos Apôtres;
Mais on ne convient pas que ces Saints soient des vôtres;
Tout le Carmel ému de vous voir sans raison
De son illustre fille adopter l'oraison,
Prêts à rendre en public à l'Eglise sa plainte,
Murmure contre vous, & réclame sa sainte:
De Sales vainement ici par-tout cité,
Dans ses pieux excès doit être interprété,
Et pour justifier sa science profonde,
La mère de Chantal viendrait de l'autre monde.

Ces

Ces Saints touchés de Dieu dans leurs affections ,
 Ont donné quelquefois dans vos expreffions ,
 Pour tracer leur amour ont mis tout en ufage ,
 Sans prendre votre fens , ont pris votre langage ,
 Et dans leur amoureux & doux raviffement ,
 Ils parloient comme vous , & penfoient autrement.

CLARICE.

Vous avez vos raifons & nous avons les nôtres ;
 Falconi, Malaval, De Combes, & tant d'autres ,
 En jugeront, je crois, plus fainement que vous.

FLAVIE.

Vous ne me citez point Molinos.

CLARICE.

Parmi nous,
 Madame, par refpect qu'on a pour le Saint Père ,
 Nous favons qu'en penfer, mais nous n'en parlons guères.

FLAVIE.

C'étoit un féducteur.

CLARICE.

Ce discours eft outré ,
 Mais la favante Prifque eft-elle à votre gré ?

FLAVIE.

Je la connois, je fais qu'elle eft votre Héroïne.

CLARICE.

Elle ne fort jamais de l'effence divine ;
 Ni craintes, ni faveurs, n'affoibliffent jamais
 De fon tranquille cœur l'imperturbable paix ;
 La fublime oraifon femble faite pour elle,
 Et la gloire du monde, ou la gloire éternelle,
 Où les hommes ont mis les faux ou vrais plaifirs,
 N'ont pu furprendre en elle un feul de fes défirs :
 Nous n'avons qu'à la voir, l'écouter & la fuivre,
 Elle a fur l'oraifon fait un excellent livre ;
 Tout ce que le Cantique a de tendre & de doux ,
 Ce que l'époufe fent, & ce que fent l'époux ,
 Elle l'expérimente, & le reffent de même,
 Et l'explique avec art du feul objet qu'elle aime.

FLAVIE.

Quoi qu'avec quelque honte & quelque déplaisir ;
 Elle n'eut pas l'honneur de briller à saint Cyr ,
 On ne peut toutefois douter de son mérite ;
 Il n'est point de talent dont elle ne profite ,
 Elle joint la souplesse à la dévotion ,
 Et porte dans le cœur la persuasion :
 Mais je n'approuve pas qu'une femme s'empresse ,
 Qu'elle veuille par-tout faire la Prophétesse ,
 Que tantôt à la ville , & tantôt à la Cour ,
 Elle aille sourdement prêcher le pur amour ,
 Qu'elle cherche à régner dans l'empire mystique ,
 Et veuille devenir l'épouse du Cantique ;
 Que se mettant au rang des célèbres Auteurs ,
 Elle ose disputer avec les Docteurs ;
 Que sur un char de feu , par soins ou par adresses ,
 Elle conduise au Ciel Marquises & Duchesses. . .

CLARICE.

A votre avis, Madame, il faut donc l'éloigner ?

FLAVIE.

Vous savez que saint Paul nous défend d'enseigner.
 Le monde n'est pas fait pour suivre nos caprices ,
 Il veut des Directeurs , & non des Directrices ;
 Nous devons pratiquer ce que nous connoissons ,
 Et laisser aux Docteurs à faire des leçons.

CLARICE.

Souffrez qu'avec saint Paul aussi je vous réponde ;
 Que les spirituels sont les juges du monde :
 Le grand Tertullien , d'autres Pères savans ,
 Furent admirateurs des Priscques de leurs temps.
 Voulez-vous nous priver des grâces que Dieu donne
 Sans nulle acception de sexe ou de personne ?
 L'homme a plus de savoir & de force que nous ,
 Mais nous avons l'esprit & plus vif & plus doux ;
 La raison est en lui beaucoup plus fastueuse ,
 Mais la nôtre est plus tendre & plus affectueuse :
 Norre ame déchargée & d'étude & de soins ,
 Pour s'élever au ciel nous pèse beaucoup moins ;
 & cherchant son repos toujours hors d'elle-même ,

D'un lien plus étroit s'attache à ce qu'elle aime :
 Nous avons avec Dieu plus de relations,
 Les extases, les goûts, les révélations,
 Et des objets divins les images empreintes,
 Ont été de tout temps le partage des Saintes.

FLAVIE.

Je le crois : mais en nous cette sublimité
 N'est souvent que foiblesse, erreur, ou vanité.

CLARICE.

Ayez pour votre sexe un peu plus d'indulgence ;
 L'illustre Fénelon en a pris la défense :
 Ce Prélat, qui sans faste & sans ambition
 Soutient par sa vertu sa réputation,
 Et joignant au savoir l'art & la politesse,
 Donne aux enfans des Rois des leçons de sagesse.
 L'aimable piété, la paix & la douceur
 Brillent sur son visage, & règnent dans son cœur :
 Au milieu de la Cour, comme en sa solitude,
 Dans les cœurs les plus vifs portant la quiétude,
 Il redresse le siècle, & dirige aujourd'hui
 Le Courtisan tranquille & dévot comme lui.
 Il fait jusqu'à quel point croît la divine flamme,
 Jusqu'où l'on peut monter tous les ressorts de l'ame,
 Quelles sont les vertus & quels sont les défauts,
 Et discerne toujours le vrai d'avec le faux.

FLAVIE.

Mais Bossuet jaloux de la gloire divine,
 Se plaint de sa conduite, & blâme sa doctrine :
 Des règles de l'Eglise exact observateur,
 Prédicateur habile, & célèbre Docteur ;
 Il l'accuse, dit-on, avecque vraisemblance
 De vouloir abolir la vertu d'espérance.
 Je ne fais point, pour moi, quels sont ces différens ;
 Mais enfin cet Evêque est l'oracle du temps ;
 Des sens les plus obscurs il dissipe les ombres,
 Il perce de l'erreur les voiles les plus sombres ;
 Et quelque autorité, quelque adresse qu'elle ait,
 On voit fuir l'hérésie au nom de Bossuet.
 Plein d'érudition, de zèle, de science...

CLARICE.

Un peu moins de savoir , & plus d'expérience ;
 Madame , moins d'étude , & plus de sentiment ,
 Chacun parle , chacun pense différemment ;
 Votre Evêque fans doute en fait autant qu'un autre ;
 Mais en fait d'oraison il doit céder au nôtre.

A ses raisonnemens d'ordinaire attentif ,
 Le Théologien n'est pas contemplatif ;
 Son esprit accablé du poids de ses pensées ,
 Nourri de questions vainement ramassées ,
 De mille objets divers occupant sa raison ,
 Sous un tas de doctrine étouffe l'oraison ;
 La science distrait , & l'étude dissipe ;
 Il ne faut qu'un objet , il ne faut qu'un principe ;
 La multiplicité fait la confusion ,
 La curiosité dessèche l'onction ;
 Mais dans sa quiétude , un bienheureux Mystique ;
 Humble par connoissance , & savant par pratique ,
 N'ayant que Dieu pour livre , & s'anéantissant ,
 Apprend ses vérités , parce qu'il les ressent.
 Nous laissons ces Docteurs avec leurs ames fières ,
 Qui semblent s'aveugler à force de lumières ;
 Nous respectons leur rang & leurs doctes travaux ,
 Mais nous en appelons à d'autres tribunaux.

FLAVIE.

Cependant on ne voit que Lettres Pastorales ,
 Que dissertations mystiques & morales ,
 Chaque Prélat s'élève pour illustrer son nom ;
 Depuis Meaux & Paris jusques à Cistéron.

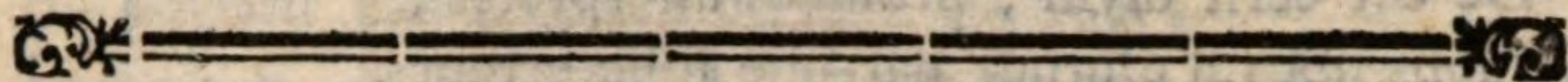
CLARICE.

L'un suit son intérêt , l'autre sa fantaisie ;
 L'un son ambition , l'autre sa jalousie ,
 Chacun se fait de fête , & chacun fait pourquoi ;
 Mais le Pape est arbitre & juge de la Foi.

FLAVIE.

Je laisse donc à Rome à régler vos affaires ,
 Et je ne prétens pas entrer dans vos Mystères ;
 Jouissez du repos que vous vous proposez ,
 Jour & nuit devant Dieu foyez les bras croisés.

Plongez-vous dans le sein de la divine essence ;
 Pour moi , dans une simple & pieuse ignorance ;
 Je veux , fans m'avilir , fans me trop élever ,
 Pratiquer la vertu , Madame , & me sauver.



DIALOGUE QUATRIÈME.

SUR

LE QUIÉTISME.

CLARICE, *Quiétiste.*FLAVIE, *Nouvelle convertie.*

CLARICE.

AH ! ne méprisez pas ce langage sublime ,
 Par qui dévotement le pur amour s'exprime.
 Ces termes si touchans , si tendres & si doux ,
 Qui furent inventés aux noces de l'Epoux ,
 Servent de fondement aux grâces extatiques ,
 Et sont comme la clef des vérités mystiques.

FLAVIE.

Non , je n'approuve point ce langage amoureux ;
 Ces unions , ces airs passifs & langoureux ,
 Ces cœurs qu'anéantit l'amour qui les enflamme ,
 Tous ces embrassemens , tous ces baisers de l'ame ,
 Ces durables ardeurs , ces tranquilles plaisirs ,
 Cet amour jouissant qui n'a plus de desirs ,
 Ces tendres entretiens , ces douceurs conjugales ,
 Cet heureux appareil de fêtes nuptiales ,
 Cette stabilité d'aimer & d'être aimé ,
 Ce mariage enfin complet & consommé ,
 Ce style composé d'expressions mondaines ,
 Et de comparaisons des passions humaines ,
 Madame , convient-il à votre piété ?

CLARICE.

Il n'a rien qui ne soit propre à la charité ,
 Comme l'amour humain l'amour divin s'explique ;
 N'avez-vous jamais lu dans le sacré Cantique
 Ces tendres sentimens & ces tendres discours ,

D'où l'Eglise a tiré dans ses chastes amours ,
Des saintes unions les images parfaites.

F L A V I E.

Dé cet écrit divin , profanes interprètes ,
Gardons-nous d'usurper par une folle erreur ,
Ce que s'est réservé l'Epouse du Seigneur ;
Pour moi qui prétens suivre une règle plus sure ,
Je n'ose de ce livre essayer la lecture ,
Sachant que les décrets des Conciles prudens
Ne la permettoient pas jadis aux jeunes gens.

C L A R I C E.

Vous condamnez, Madame , & vous osez le dire ;
Ce que l'Eglise approuve , & que le Ciel inspire.
Vous ne concevez pas dans ces expressions
Le sens spirituel de nos affections :
Lorsque le cœur s'élève , & va jusqu'à Dieu même ,
Il faut moins regarder l'amour que ce qu'on aime ;
Le mot le plus commun devient mystérieux ,
Le profane devient chaste & religieux ,
La fin les anoblit , l'objet les purifie ,
Ces paroles enfin sont paroles de vie ;
Tout ce qui tend à Dieu doit être respecté ,
C'est ce culte d'amour qui fait la piété ;
Cette union intime & sainte , où se consume
Dans la grandeur de Dieu la pureté de l'homme ;
Ces baisers , où l'esprit dans un état parfait ,
S'exhale tout entier dans celui qui l'a fait ;
Ces inclinations & ces correspondances ,
Où l'ame embrasse Dieu de toutes ses Puissances ;
Cette couche mystique où l'Epouse & l'Epoux
Font , parmi les plaisirs les plus purs , les plus doux ,
Dans les sacrés liens où l'amour les engage ,
La consommation du chaste mariage ;
Où l'ame dans le sein de la divinité ,
Consacre son amour , sa foi , sa liberté.
Ce langage divin peut-il vous satisfaire ?

F L A V I E.

Vous avez beau , Madame , y mettre du mystère ,
Je lis avec ennui , j'écoute avec dédain ,

Ce langage amoureux trop semblable au mondain :
 Le serpent est caché sous ces herbes fleuries ,
 La nature est trop vive en ces allégories ,
 Et ces expressions d'un amour mutuel ,
 Ne portent pas toujours au sens spirituel ;
 La pudeur , ce me semble , en est un peu blessée ;
 La parole souvent entraîne la pensée ,
 Et le cœur inquiet , qu'on règle comme on peut ,
 Ne tourne pas toujours du côté que l'on veut ;
 Ces termes hérissés d'épineuses idées ,
 Sur lesquelles toutefois vos vertus sont fondées ,
 Sacrés , si vous voulez , mais pleins de passion ,
 Ne portent pas le monde à la dévotion.

CLARICE.

Nous parlons comme font les personnes pieuses.

FLAVIE.

Et quelquefois aussi comme les Précieuses.

CLARICE.

Ce qu'on pense , Madame , élève ce qu'on dit.

FLAVIE.

Et ces fades douceurs amollissent l'esprit :
 L'amour divin s'exprime en paroles discrètes ,
 Et ne se traite pas comme des amourettes ;
 Faut-il pour expliquer la sainte charité ,
 Emprunter le jargon de la cupidité ?
 On doit honorer Dieu d'un culte raisonnable ,
 Se faire un art d'aimer qui lui soit convenable ,
 Purifier du feu d'une divine ardeur ,
 Quand on parle de lui , ses lèvres & son cœur ,
 Et pour représenter ses faveurs invisibles ,
 S'élever au-dessus des images sensibles :
 A quoi bon cet heureux & tendre attachement
 De l'Epouse à l'Epoux , de l'Amante à l'Amant ,
 Ces caresses sur-tout , ce lit , ce mariage ?
 Est-ce-là le vrai tour du céleste langage ?
 A force d'expliquer l'amour à votre gré ,
 De mêler le profane avec le sacré ,
 Et de parler de l'un comme on parle de l'autre ,
 On ne fait presque plus quel amour est le vôtre ;

Ce style inusité ne peut s'autoriser ,
 Et croyez-moi, Madame, on peut en abuser.
 Par l'Epoux quelquefois une jeune Mystique
 Entend un autre Epoux que celui du Cantique ;
 N'exclut pas comme vous tout objet corporel ;
 Et suivant en secret son penchant naturel ,
 Qui fait naître en son cœur une indiscrete flamme ;
 Ne s'en tient pas toujours aux tendresses de l'ame.

CLARICE.

Laissez-là ces abus que vous vous figurez ,
 Et ne condamnez pas ce que vous ignorez :
 Dieu parle ainsi lui-même à l'Epouse fidelle ,
 Il la regarde , il l'aime , il s'unit avec elle ;
 Il la déclare aimable & sans tache à ses yeux ,
 La comble de ses dons les plus délicieux ,
 Et dit , en l'embrassant dans sa divine essence ,
 C'est en vous que j'ai mis toute ma complaisance.

FLAVIE.

Je ne fais si j'ai tort , Madame, mais je crains
 D'attribuer à Dieu des sentimens humains.

CLARICE.

Pour sauver des mortels la race criminelle
 Le Verbe s'est caché sous une chair mortelle ;
 Sous le voile commun de foibles élémens
 Se couvre la grandeur des divins Sacremens ,
 Ainsi du pur amour nous traitons le mystère
 Sous les expressions de l'amour ordinaire :
 Quoique Dieu soit exempt de toute passion ,
 Quoiqu'il aime sans art & sans émotion ,
 Et que dans une paix tranquille, inaltérable ,
 Il épuise sur lui son amour adorable ,
 Tout occupé qu'il est de sa propre grandeur ,
 Il sent pour ses élus une divine ardeur ;
 Il dévoile à leurs yeux le secret de sa face ,
 Il verse dans leur sein les trésors de sa grâce ,
 Il veut bien les guider & leur servir d'appui ,
 Et se donner à ceux qui se donnent à lui :
 Par ces faveurs du ciel ces ames consacrées ,
 Et de reconnoissance , & d'amour pénétrées ,

S'unissant au Seigneur , répondent à leur tour
Aux saints empressements de son divin amour.
C'est-là le fondement des tendresses mystiques.

F L A V I E.

Mais il faudroit parler de ces dons magnifiques ;
Que Dieu tire pour nous du fond de sa bonté ,
Avec plus de noblesse & plus de dignité.

C L A R I C E.

Ne portez pas si loin votre délicatesse ,
Madame , consultez notre illustre Maîtresse ,
A qui l'esprit divin semble avoir inspiré
Le sens mystérieux du Cantique sacré.
Les Filles de Sion dans les noces de l'ame ,
N'ont jamais mieux chanté le saint Epithalame ;
Elle connoît la source ; elle connoît la fin
Et de l'amour de l'homme , & de l'amour divin ;
De ce trône mystique où l'oraison la place ,
Elle voit jusqu'où vont les hauteurs de la Grâce ,
Et par tous les degrés de la dévotion ,
Conduit le pur amour à sa perfection.

F L A V I E.

Je fais que rien n'échappe à son intelligence ,
Qu'elle excelle en amour , qu'elle excelle en science ;
Que le sacré Cantique est fait pour ses beaux yeux ,
Que Salomon charmé de son air gracieux ,
De son esprit subtil , de sa mine prudente ,
La prit pour son épouse ou pour sa confidente :
Je crois , si vous voulez , qu'elle est en chair , en os ,
La femme qui parut dans l'Isle de Pathmos ,
Qu'entouroit de lumière un soleil sans éclipse ;
Et que saint Jean la vit dans son Apocalypse.
Vous ne me verrez point , Madame , mépriser
Le don qu'elle a d'instruire & de prophétiser :
Je crois même avec vous qu'une source divine
De douceur & de joie inonde sa poitrine ,
Et que par un effort pénible & soulageant ,
Par cent canaux secrets la Grâce dégorgeant ,
Dans ces momens heureux où ses sens l'abandonnent ,
Se répand à grands flots sur ceux qui l'environnent ;

Mais je ne conviens pas qu'elle doive en aimant
Parler du pur amour, Madame, impurement.

CLARICE.

Non, cette impureté dont votre ame est blessée,
N'est pas dans nos discours, mais dans votre pensée ;
Ces termes naturels dont vous vous défiez ,
Le feu du saint amour les a purifiés ;
Ce sont des fleurs qu'on cueille au jardin du Cantique
Pour la célébrité de l'union mystique.
Oui, lorsque l'Esprit-Saint nous fait dans nos écrits
Parler d'actes directs, & d'actes réfléchis ,
Des vertus qu'on approuve, ou des excès qu'on blâme ;
Et des tranquillités ou des troubles de l'ame ;
Quand nous traçons le plan de notre état passif ,
Nous usons d'un langage & plus mâle & plus vif ,
Nos termes sont choisis, & nos raisons fondées
Sur la sublimité de nos saintes idées ;
Nous savons anoblir l'oraison de repos ,
Exprimer ses effets ; & donnant à propos
Dans nos raisonnemens & dans nos paraboles ,
De la grandeur au sens, & du poids aux paroles ,
Jeter dans nos discours remplis de gravité ,
Une mystérieuse & noble obscurité.

FLAVIE.

Nous connoissons assez cette haute éloquence ,
Où le contemplatif enflé de sa science,
Produit dans ses écrits aux peuples ignorans
Sous des termes obscurs, d'impénétrables sens.

CLARICE.

Rien ne vous satisfait, tout vous choque, Madame ;
Voulons-nous exprimer les tendresses de l'ame ,
Nous sommes indiscrets, profanes & mondains ?
Voulons-nous expliquer les maximes des Saints ,
Et du simple regard les vertus admirables ,
Nous sommes affectés, obscurs, impénétrables ;
Toute votre raison se tourne contre nous ,
Le langage dévot est un jargon pour vous ,
Où vous trouvez par haine ou par délicatesse ;
Tantôt trop de douceur, tantôt trop de rudesse.

F L A V I E.

Il est vrai, je ne puis vous le diffimuler ;
Je n'ai jamais aimé ces façons de parler ,
L'un & l'autre langage à mon sens est bizarre ;
L'un est trop naturel, & l'autre trop barbare ;
L'un a trop de fumée, & l'autre trop de feu ;
L'un s'entend un peu trop, l'autre s'entend trop peu ;
Vos dévots font-ils faits autrement que les nôtres ?
Et que ne parlent-ils comme parlent les autres ?

C L A R I C E.

Le contemplatif sent & comprend ce qu'il dit ;
Mais la chair n'entend pas la langue de l'esprit ;
Ah ! que ne pouvez-vous vous élever, Madame,
Au sommet de l'esprit, dans le dongeon de l'ame,
Et là dans une sainte insensibilité,
Voir sous ces mots obscurs luire la vérité !
Là dans l'être divin toute déifiée,
Vide du monde entier, & désappropriée,
Une ame s'enveloppe en son état passif,
Et sans pouvoir produire un acte discursif,
Des objets d'ici-bas arrête l'imposture,
Et de ses facultés ferre la ligature ;
L'entendement n'admet dans ce repos central ;
Rien qui soit aperçu, rien qui soit nominal,
Nulle opération d'effort ou d'industrie,
Suppression de vœux, extinction de vie,
Du corps d'avec l'esprit séparabilité,
Sur-tout exclusion de mercenarité :
Voilà comme on s'exprime en langage mystique.

F L A V I E.

Ce sont donc là les fleurs de votre rhétorique ,
Madame,

C L A R I C E.

Vous sentez à chaque expression

Je ne fais quelle grâce & quelle impression
Qui délecte le cœur, & qui flatte l'oreille.

F L A V I E.

Ce discours ténébreux n'a rien qui me réveille.

CLARICE.

Que ne puis-je éclairer votre esprit obscurci ?
Si les Anges parloient, ils parleroient ainsi,
Rien de plus efficace à qui fait le comprendre.

FLAVIE.

Mais on ne parle enfin que pour se faire entendre.
Faut-il, pour amuser des esprits prévenus,
Donner à la vertu tant de noms inconnus ?
Une Religion n'est pas toute mystère,
Pour chacun de vos mots il faut un commentaire ;
A force de cacher la sagesse, on la perd,
Toujours la vérité se montre à découvert.
Ces propos raffinés, ces phrases emphatiques,
Qui peuvent convenir à vos grandes pratiques,
N'ont point de convenance & de relation
A la simplicité de la dévotion.

CLARICE.

Laissez-nous dans l'état où nous voulons bien être ;
Et conjurez le ciel de vous faire connoître
L'énergique vertu des termes pleins d'attraits
Où sont enveloppés les mystiques secrets
Qui donnent de notre art la connoissance entière.

FLAVIE.

Il faudroit donc avoir, Madame, un Furetière,
Qui de votre jargon fit un volume à part,
Et nous développât tout le fin de votre art.
Croyez-moi, laissez-là vos fadeurs, vos enflures,
Conformez votre style aux saintes Ecritures,
Joignez-y la prudence avec la netteté,
Il faut sur le bon sens régler la piété,
Traiter l'amour de Dieu d'une manière chaste,
Expliquer l'oraison sans finesse & sans faste,
Et pour apprendre au monde à vivre saintement,
Parler & raisonner intelligiblement.





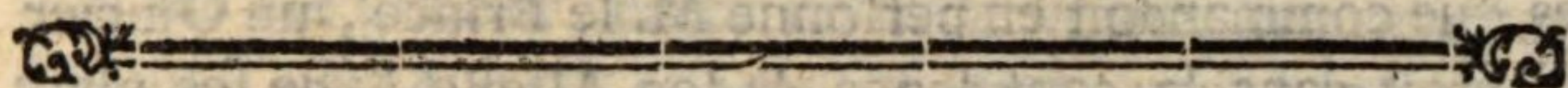
RÉFLEXIONS

SUR

LES DIFFÉRENS CARACTERES

DES

HOMMES.



CHAPITRE PREMIER.

De l'Envie.

L'ENVIE est de tous les vices celui que l'on pardonne le moins; il marque une foiblesse d'esprit & une lâcheté de cœur qu'on ne peut excuser.

Ce vice, tout honteux qu'il est, ne laisse pas d'être souvent le vice des plus grands hommes; un Alexandre pleure quand il apprend les victoires de son Père, & il croit que c'est lui ôter une partie de sa gloire, que de la partager avec lui.

Un Saül ne peut souffrir que son peuple donne à David 1. Reg.
c. 10. plus de louanges qu'il ne lui en avoit donné; & le rang qu'il tient ne le peut satisfaire, quand il voit un de ses sujets plus estimé que lui.

Une Dame de qualité demanda un jour au Prince Maurice de Nassau, qui il jugeoit être le premier Capitaine de son siècle. Le Prince lui répondit, qu'il croyoit que le Marquis de Spinola étoit le second. Cette réponse étoit assurément spirituelle & adroite; mais étoit-elle une preuve de son envie ou de sa modestie, ou étoit-elle une preuve de l'une & de l'autre tout ensemble? Il ne voulut pas dire qu'il étoit le premier, il aima mieux donner lieu à le penser; mais il n'hésita pas à nommer Spinola pour le

second , afin de ne se pas compromettre avec lui , & qu'on lui fit justice sur cette préférence.

M. le Prince , c'est assez de le nommer pour en faire tout l'éloge qu'il mérite , avoit coutume d'appeler le Comte d'Harcourt , le Cadet la Perle. Il est vrai que ce Comte en portoit toujours une à l'oreille , & qu'il étoit cadet du Duc d'Elbeuf ; mais je crois que ses belles actions , & sur tout ce qu'il avoit fait à Turin , ne contribuèrent pas peu à le faire ainsi appeler. Notre Héros n'étoit pas fâché de cacher sous un nom de plaisanterie , le nom d'un homme qui marchoit sur ses pas , quoiqu'il ne le suivît que de loin.

Il me souvient que ce Comte , dans une rencontre en Guyenne , ayant eu un avantage considérable sur les Troupes que commandoit en personne M. le Prince , un Officier qui étoit dans la confidence de son Altesse & de ses plaisirs , lui dit en riant que le Cadet la Perle avoit fait des merveilles , & que M. le Prince lui répondit avec cette présence , cette justesse & cette vivacité d'esprit qu'il conservoit toujours , qu'il ne falloit plus l'appeler le Cadet la Perle , mais la Perle des Cadets.

Il en est des grands Capitaines à l'égard de la gloire ; comme il en est des femmes bienfaites à l'égard de la beauté. Deux belles femmes sont peu amies , & s'accordent peu sur leurs prétentions , chacune croit être en droit de se préférer , & chacune remarque des défauts dans sa rivale , qui ne sont point venus à la connoissance de celles qui ne sont point intéressées dans leur querelle.

Deux grands Capitaines s'étudient toujours sur leur conduite ; & quelque bonne & louable qu'elle paroisse aux yeux des autres , ils y trouvent sans cesse à redire , & ne la sauroient approuver. Tantôt on devoit charger l'ennemi , & tantôt on devoit mieux disputer le terrain ; tantôt on n'a pas su profiter d'un avantage , & tantôt on s'est trop exposé voulant en profiter ; tantôt la bravoure l'a emporté sur la prudence , & l'on s'est oublié que l'on étoit Capitaine pour faire le métier de Soldat , tantôt on a manqué une belle occasion par trop de sagesse & trop de circonspection.

Ainsi deux grands Capitaines ne sont jamais parfaitement contents l'un de l'autre ; & la raison , c'est qu'ils

font tous deux grands Capitaines , & qu'ils favent tous deux qu'ils le font ; l'un nuit à l'autre , & ils se font tous deux une idée de ce qu'ils font toute à leur avantage.

A entendre parler des gens de guerre , ils ne font point envieux les uns des autres , mais chacun croit avoir plus d'attachement à sa profession , aimer plus la gloire & mieux payer de sa personne que pas un autre.

Qu'un Officier d'un Régiment soit détaché pour une occasion , & qu'il y fasse au-delà de tout ce que l'on en pouvoit attendre , on voit peu les autres l'en louer ; ils se contentent de dire qu'il a fait ce qu'il a dû , & qu'ils en auroient tous fait autant , s'ils avoient été commandés.

Il est étrange qu'une belle action soit regardée avec des yeux si différens ; les Généraux approuvent hautement l'action de cet Officier , parce qu'ils le voient beaucoup au-dessous d'eux , & qu'ils ne peuvent porter envie à sa fortune ; ses semblables ne la louent & ne la publient pas , parce qu'ils craignent que le mérite de cet homme ne le fasse élever au-dessus d'eux.

Il y a une sorte d'envie qui est bonne & raisonnable ; & c'est ce que l'on appelle émulation. On voit dans un Séminaire trois ou quatre personnes , qui se distinguent par leur travail , par leurs belles inclinations & par leur vertu , on a envie de les imiter , rien n'est si louable. Un Gentilhomme est à l'Académie , & tout le monde jette les yeux sur lui , parce qu'il est extrêmement adroit & fort porté au bien ; on a envie d'en faire le modèle de sa conduite : cette envie est honnête & mérite d'être approuvée de toute la terre ; mais ce qu'on appelle proprement envie est toujours pris en mauvaise part.

Un homme envieux ne peut avoir d'amis , parce qu'il n'est pas d'humeur à en supporter les défauts , & qu'il n'en peut voir l'heureux rétablissement sans chagrin. Rien ne satisfait un homme de cet esprit , il ne faut paroître ni heureux , ni malheureux avec lui ; il méprise le malheureux , & l'heureux lui fait passer de fâcheux momens.

Il n'est pas surprenant qu'un homme qui n'a point de naissance & qui a peu de bien , porte envie aux nobles & aux riches ; mais que le nobles & les riches portent quelquefois envie à un bourgeois , c'est ce que l'on auroit peine à croire , si l'expérience ne nous le faisoit pas connoître.

Nous nous mettons toujours le bonheur des autres devant les yeux, & nous ne regardons le nôtre qu'à travers. Nous sommes si accoutumés à notre bonne fortune, que nous n'y sommes plus sensibles; & celle que nous reconnoissons depuis peu dans un particulier, l'emporte sur la nôtre, quoique nous en ayons presque toujours joui.

Comme notre vie est bornée à quelques années, notre esprit est de même borné à quelques connoissances; tout ce qui est au-delà, n'est pas à son point de vue, & c'est pour lui comme s'il n'étoit point. Pourquoi donc envier à ceux qui ont plus de lumières que nous, celles que nous n'avons pas?

Chacun a son talent, nous devons l'en laisser jouir paisiblement, comme il nous laisse jouir du nôtre; notre bonheur ne dépend pas de celui des autres, mais de nous, & c'est assez pour être heureux que d'être contents de ce que nous sommes.

Il est tant de charges dans le monde, tant de sortes de grandeurs, tant de biens, pourquoi envier ce que M... en possède? Pourquoi nous acharnons-nous sur cet homme? a-t-il tous les biens de la terre & tous les emplois du siècle? Laissons-lui ce qu'il a, & songeons à ce que nous pouvons avoir. N'examinons pas comment il est devenu ce qu'il est, mais pensons sérieusement qu'il ne tient qu'à nous d'être plus que nous ne sommes, la vertu tient lieu de tout à un esprit bien fait, à un homme raisonnable, à un Chrétien.

Les richesses, les emplois, l'estime, ou la vertu, seront toujours les heureuses suites de notre travail & de nos bonnes actions; l'un est récompensé d'une manière & l'autre de l'autre, mais c'est toujours récompensé; & celui qui paroît quelquefois si bien partagé, n'est pas toujours en effet celui qui est le mieux.

Si l'on me demande, d'où vient que l'envie règne partout, & qu'il y a peu des gens, de quelque qualité & de quelque profession qu'il soient, que l'on ne voie sujets à ce vice, je dirai deux choses. La première est, que personne ne se fait justice à soi-même ni aux autres; la seconde, que chacun s'estime & s'aime plus qu'il ne doit; & n'estime & n'aime pas assez les autres.

Si nous nous en croyons, c'est notre esprit, notre science,

science, notre éloquence, en un mot, c'est notre mérite qui nous a poussés & élevés, & c'est la fortune seulement qui a élevé les autres.

Pourquoi faisons-nous cette distinction? C'est qu'il est plus agréable & plus louable de ne devoir qu'à soi-même ce que l'on est, que de le devoir à une aveugle & à une capricieuse; c'est que notre amour propre trouve son compte quand nous décidons ainsi sur notre mérite; c'est que par cette distinction nous croyons faire connoître ce que nous valons.

Tout le monde n'est pas de mon sentiment sur l'envie; & je n'y trouve point à redire. M... soutient que l'envie est nécessaire au public, & que si on la condamne dans quelques particuliers, on la doit approuver dans le commerce du monde.

Il me disoit il y a quelques jours, que sans un peu d'envie nous vivrions tous dans une trop grande tranquillité d'esprit, & dans un genre de vie trop unie; il ajoutoit que comme un peu de poivre ou de moutardé relève une fausse, un peu d'envie anime nos actions, & leur donne un goût piquant, qui nous les rend plus agréables & plus faciles; mais je pense qu'il nommoit envie, ce que j'appelle émulation. Quoi qu'il en soit, quand cette envie ne passe pas les bornes de l'honnêteté & de la charité, elle peut être reçue par-tout, & même dans les Cloîtres & dans les Séminaires, sans qu'on pense à faire le procès à ceux qui lui en donnent l'entrée.

Ne soyons point envieux du bonheur apparent de ceux que l'on croit si bien établis dans le monde; leur grandeur & leur félicité dureront peu; ils ont beau s'élever, ils tomberont bientôt, leur disgrâce ou leur mort suivra de près leur établissement & leur élévation. Que sont devenus ces hommes dont les emplois & les richesses ont fait tant de jaloux? *Aug. in Ps. 8. 36.* Considérons leurs tombeaux, & voyons ce qui leur reste de leur magnificence & de leur grandeur.

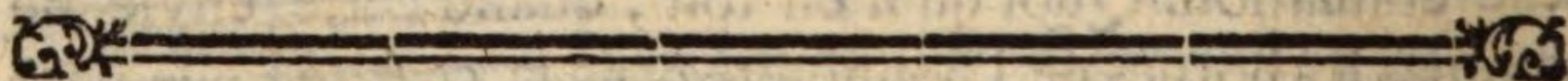
Ces Princes & ces Généraux d'armées, que l'ambition & le commandement ont tant distingués; ces grands Capitaines autant estimés par leur conduite que par leur courage; ces hommes voluptueux & efféminés, qui se sont rendus si remarquables par leur dépense & par leur vie

S. Aug. in Ps. 8. 36. toute criminelle , ont fait bruit l'espace de vingt-cinq ou trente ans , & puis ils sont morts , comme les autres , qui n'ont pas été dans ces emplois honorables , ou dans ces honteux emportemens.

Orig. in Ps. 36.

Il est sans doute que l'honneur fait la satisfaction de l'homme par rapport à la société civile ; que le repos fait sa consolation , par rapport à sa personne , & que la grâce fait son bonheur , par rapport à la sainteté de la Religion ; mais l'envie seule le dépouille de tous ces glorieux avantages , puisqu'elle lui ôte l'honneur à l'égard du monde , le repos à son égard , & la grâce à l'égard de Dieu & de la Religion. En un mot , un envieux est un malheureux qui vit sans honneur & sans repos , & presque sans espérance de conversion.

Un homme d'honneur & de probité ne veut jamais de mal à celui qu'il fait être envieux & jaloux de sa fortune : en voici un bel exemple. Quelqu'un ayant un jour dit au fameux Poète Italien le Tasse , qu'il avoit une occasion favorable de se venger d'un homme qui par envie & par jalousie lui avoit rendu mille mauvais services , il répondit : ce n'est pas le bien , la vie ou l'honneur que je désire ôter à cet envieux , c'est seulement sa mauvaise volonté. On ne pouvoit parler plus juste , & avec plus de modération.



CHAPITRE II.

De ceux qui imitent les autres.

ON ne doit pas louer un homme précisément , parce qu'il en imite un autre : on ne doit pas aussi le blâmer parce qu'il ne l'imite pas ; c'est une vertu d'imiter un homme de probité , c'est un vice d'imiter celui qui vit dans le dérèglement ; ainsi quand on veut se faire un modèle pour sa conduite , il faut le bien choisir.

Il seroit aussi extraordinaire aux bourgeois , de vouloir imiter les gens de Cour dans leurs manières , qu'il le seroit aux gens de Cour , de vouloir imiter les bourgeois. Leur naissance & leurs emplois mettent une différence entr'eux , qui doit paroître en toutes choses : dès que les uns tiennent des autres on les méconnoît , & ils ne passent plus pour ce qu'ils sont.

L'esprit d'un bourgeois & d'un gentilhomme dans une

même personne, gâte tout, & fait que l'on cherche le bourgeois dans le gentilhomme sans le trouver. L'esprit d'un gentilhomme & d'un bourgeois dans un même homme, cause un si bizarre mélange, que l'on n'y reconnoît ni l'un ni l'autre.

Un gentilhomme qui s'abaisse jusqu'à prendre l'air & les manières d'un bourgeois, & un bourgeois qui s'élève jusqu'à prendre les manières & l'air d'un gentilhomme, sont deux masques qui font rire tout le monde, & qui le divertissent.

Il ne faut pas nous mettre sur un pied à vouloir faire tout ce que nous voyons faire aux autres, sous prétexte que nous sommes de même profession; nous n'avons pas tous les mêmes talens & le même génie. On voit des gens savans écrire avec beaucoup d'esprit & de politesse, qui n'ont pas le don de prêcher & de parler en public. On voit au contraire des gens prêcher avec une facilité & une éloquence incroyable, qui dans le fond n'ont pas grande étude ni grand esprit.

Chacun doit se connoître, & n'entreprendre que les choses dans lesquelles il peut réussir. Outrer ses talens & son génie & les porter plus loin qu'ils ne peuvent aller, c'est manquer de conduite & de jugement; c'est vouloir se mettre en possession d'un héritage qui ne lui appartient pas, & sur lequel il n'a aucun droit.

Nous avons un beau jardin plein de fleurs & de fruits; jouissons-en paisiblement, & laissons la vigne de Naboth à celui qui en prend le soin & qui la cultive soir & matin. Ne faisons pas le métier de Capitaine quand le Prince nous a établis pour rendre justice à ses sujets.

On peut réussir dans toutes sortes de professions, mais il faut s'y donner tout entier; dès que l'on se partage, & que l'on en embrasse plus d'une, on quitte le solide pour l'apparent. Pour se faire honneur on se perd, & pour devenir riche on se ruine.

Un homme qui se distingue dans ses gestes, dans son marcher, dans son équipage, dans ses meubles, dans ses actions; en un mot un homme qui est singulier, n'a pas l'esprit bien fait, & on peut assurer, s'il n'imité pas les autres, que les autres le doivent encore moins imiter. Ce qui paroît de singulier en lui, fait croire que ce qui ne paroît

pas l'est encore plus, & tout ce qu'il fait, donne une fâcheuse idée de ce qu'il dit, de ce qu'il pense & de ce qu'il est.

Il arrive assez souvent, quand on veut imiter quelqu'un qui a du mérite & de la réputation, qu'on l'imité dans des choses qui ne font pas ce qui le mettent au-dessus des autres; on s'attache à ce qui accompagne son mérite, & non pas à son mérite; on prend l'ombre pour le corps; ainsi on a beau marcher sur ses pas, on ne va pas où il va; on a beau se copier sur lui, on ne lui ressemble jamais.

Il faut être habile peintre, pour faire une bonne copie d'un bon original. De même, pour bien imiter un homme que tout le monde estime & que le mérite fait distinguer, il faut avoir presque autant de mérite, & n'être guères moins estimé que lui.

Heureux celui qui est parvenu à ce point de perfection, qu'on ne fait si c'est lui qui imite, ou si c'est lui qui est imité. On dit de Philon le Juif & de Platon, qu'on ne pouvoit décider si Philon avoit imité Platon, ou si Platon avoit imité Philon.

Il y a des gens à la Cour qui mènent une vie exemplaire, & il y en a qui, sans faire paroître tant de piété, en ont en effet beaucoup; mais les uns & les autres ne sont pas ceux qui ont le plus de sectateurs. Qu'un homme s'habille bien, & qu'il soit bien à cheval, il se fait en un jour plus de disciples & plus d'imitateurs, que les autres n'en ont fait en dix ans.

Qu'une femme paroisse à la Cour avec une coiffure modeste, mais riche, & qui ne donne pas un air si jeune que celle des autres, elle marche seule dans son chemin, personne ne la fuit, sa coiffure fera toujours à bon compte, & les marchands du Palais n'en augmenteront jamais le prix. Qu'une femme trouve une nouvelle manière de se coiffer & de se bien mettre, toutes les autres s'étudient à se mettre & à se coiffer de même.

Quand on veut imiter quelqu'un, il faut voir si l'on le doit & si on le peut; c'est-à-dire si le tempérament, les emplois, l'humeur, l'esprit & la profession dont on est, permettent de l'imiter. Tout ce qui est bon en général peut être imité de tout le monde, mais ce qui n'est bon qu'à des particuliers & dans de certaines circonstances, n'est pas bon

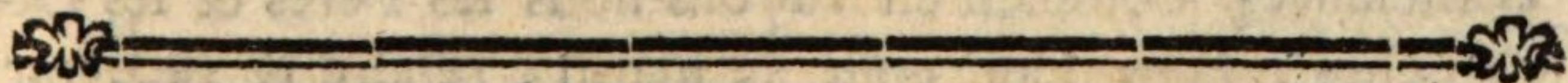
à toutes fortes de personnes & en tout temps : ainsi c'est indiscretion de vouloir imiter ce qui ne convient pas à notre état & à nos inclinations. Nous ne sommes pas toujours à nous, nous nous devons souvent au public, & c'est lui faire une injustice, que de nous dérober à lui pour vivre en particulier & selon notre caprice. La prudence & l'expérience font deux grandes maîtresses sur ce point ; leurs leçons sont toujours bonnes en quelque âge que l'on soit, & elles sont toujours d'un prompt secours contre le faux zèle.

Il n'y a point d'homme qui ne puisse imiter & être imité ; à force d'imiter les autres on se perfectionne, & on est imité ; de cette manière nous recevons des leçons sans en prendre, & on en reçoit de nous sans en donner.

Ce qui entre par les yeux fait pour l'ordinaire plus d'impression que ce qui entre par les oreilles ; & c'est la raison pour laquelle une bonne action ou un bon exemple en fait plus que vingt Prédications ; les instructions qui se font de cette manière ne frappent point l'air en vain, elles vont droit au cœur.

Vouloir être imité dans ce que l'on fait, c'est s'applaudir & faire son éloge, c'est avoir de soi une opinion que tout le monde plus éclairé que nous n'a pas ; mais vouloir imiter les autres, c'est commencer à se connoître, & donner des preuves que l'on veut valoir quelque chose.

Il faut tâcher de n'être jamais content de soi ; il faut regarder ceux qui marchent devant nous, & ne point jeter la vue sur ceux qui nous suivent ; cela fait que nous ne nous arrêtons pas, mais que nous avançons toujours dans le chemin que nous avons pris, & que nous arrivons plus sûrement & plutôt où nous voulons aller.



CHAPITRE III.

De la Religion.

A Parler sincèrement, on peut dire qu'il y a peu de Chrétiens qui sachent bien ce que c'est que leur Religion, & en quoi elle consiste ; on est élevé par des parens qui font profession du Christianisme, on en fait de même profession ; mais si on est de famille noble & ancienne, on s'é-

tudie bien plus pour l'ordinaire à vivre en homme de naissance & de qualité, qu'en Chrétien.

Il me souvient qu'étant à Venise, j'eus la curiosité de me trouver une fois à l'assemblée du Sénat, qui se tient tous les Dimanches au matin, sans avoir égard au jour. J'avois, à la vérité, ouï la Messe avant que d'y entrer, dont bien me prit, parce que l'on n'en sortit qu'à midi, mais plusieurs Nobles ne l'entendirent pas. J'avoue que je fus scandalisé que ce jour, qui doit être plus particulièrement employé au culte de Dieu, fût choisi pour les affaires de la République; je ne pus m'en taire, & je dis à un Noble que je voyois quelquefois au billard, que cela me faisoit beaucoup de peine. Il me répondit, *Siamo, Veneziani, e poi Christiani*, qu'ils naissoient Vénitiens, & qu'ils étoient après faits Chrétiens; que quand ils avoient donné leurs soins à ce qui regardoit l'Etat, ils pensoient après à s'acquitter de leurs devoirs de Chrétiens: paroles les plus libertines & les plus impies que j'aie ouïes de ma vie. Si j'avois suivi les mouvemens de mon indignation, je lui aurois dit mille injures; mais je parlois à un Noble, & j'étois à Venise, il n'en falloit pas davantage pour me rendre sage. Je levai seulement les épaules, & lui fis connoître que sa réponse me surprenoit & m'affligeoit également; il n'en fut pas plus touché, nous nous séparâmes & nous ne nous vîmes plus.

Il y a bien des gens parmi nous qui ne parlent pas si librement que ce Noble, mais qui ont les mêmes maximes & les mêmes sentimens; ils donnent tous les jours leurs premiers soins à leur établissement & à leur famille, & puis ce qui leur reste de temps est employé aux devoirs de leurs consciences. Combien en voyons-nous les Fêtes & les Dimanches, faire leur cour le matin, rendre & recevoir visite, solliciter leurs affaires, & enfin aller à la Messe lorsqu'il est près de midi? Ce n'est pas là parler, mais agir en Vénitien.

On ne peut être trop délicat sur le fait de la Religion, ni trop zélé pour tout ce qui la regarde. Etant à Saint-Maur, il y a quelque-temps, on me conta que M. le Prince, père du dernier mort, n'y arrivoit jamais qu'il ne descendit d'abord à l'Eglise. Ce culte extérieur marquoit un grand fonds de piété & de religion, capable d'édifier.

Loin de faire servir la Religion à ses vues & à ses desfeins , il ne faut considérer ses emplois , ses biens & sa naissance , que pour les faire servir à la Religion , & les en faire dépendre.

Le libertinage des hommes ne va pas à méconnoître qu'il y a une Religion , mais à ne pas vivre selon les Lois & les maximes de cette Religion. On fait ce que l'on doit croire ; on fait de plus ce que l'on doit faire , mais on en demeure-là ; on se contente de croire , & on remet toujours à faire ce que l'on est obligé de faire.

La Foi est le principe de toutes nos bonnes actions , mais les mauvaises l'obscurcissent & l'étouffent. Plus on est dans la pratique des bonnes œuvres , plus la Foi s'augmente : au contraire , quand on vit dans le dérèglement , peu à peu on cesse de craindre , & quand on a cessé de craindre , on cesse de croire.

Le désordre mène toujours plus loin que l'on ne pense. C'est un feu qu'on ne peut éteindre quand on le veut , c'est un torrent qu'on ne peut arrêter quand on le souhaite ; on se persuade qu'il n'ira qu'à la corruption des mœurs , & on ne prévoit pas que cette corruption se communique , & qu'elle s'étend presque toujours jusques sur la créance. En effet , l'expérience fait connoître que la Foi ne peut guères demeurer saine avec tant de corruption.

Il faut s'attacher à la Religion , & non pas aux personnes qui font profession de cette Religion ; il faut s'attacher à notre créance & non pas à ceux qui nous l'enseignent. La cabale fait souvent agir & parler ceux qui paroissent les plus zélés , & il est difficile de démêler ce zèle d'avec l'intérêt ; on le déguise si bien qu'on les confond , & qu'on le prend assez souvent l'un pour l'autre.

Il y a des gens qui ne peuvent souffrir que l'on se mette de la Congrégation des Jésuites , je ne suis pas de leur sentiment ; je n'en estime pas plus un homme pour en être , mais je ne l'en estime pas moins ; il n'y a que la manière dont vit ce Congréganiste qui me le fait louer ou blâmer. Peut-être n'en feroit-il pas moins homme de bien , peut-être ne le feroit-il pas tant : ainsi je regarde cette Congrégation comme une chose extérieure , qui peut servir ou ne pas servir à sa perfection , selon l'usage qu'il en fait.

Ceux qui vivent dans la retraite , ont sans doute pris

le meilleur parti, s'ils sont véritablement détachés, si leur genre de vie ne leur donne pas une trop bonne opinion de leurs personnes, & si l'orgueil & l'amour propre n'entrent pas dans toutes leurs actions, ou au moins s'ils ne marchent pas sur leurs pas.

Quoique toutes les vertus du Christianisme forment & entretiennent un saint commerce entre Dieu & nous, il est néanmoins certain qu'il y a une vertu universelle, dont le propre effet est, de lier la créature raisonnable avec son Créateur, & de la lui soumettre par des marques authentiques de respect & d'adoration; & cette vertu c'est la Religion.

Cette vertu nous donne une haute idée de la grandeur de Dieu & de sa puissance, & nous porte sans cesse à le louer. Cette vertu fait que non-seulement nous lui consacrons notre cœur, & notre esprit, & notre mémoire, mais encore nos langues & nos plumes pour le bénir & lui rendre à toute heure mille actions de grâces.

Cette vertu est la première des vertus, & nous n'en pouvons douter, soit que nous la considérions par rapport à son objet, soit par rapport à ses fonctions & à sa fin; on peut même assurer qu'elle renferme par excellence toutes les autres vertus.

Notre Religion est admirable dans ses maximes, & les vérités fondamentales qu'elle établit, sont toutes divines. Dans les autres Religions on donne quelque chose à la raison, beaucoup aux passions, & presque tout à la nature: dans le Christianisme, on combat ses passions, on détruit la nature & on soumet la raison.

De tout ce qui est arrivé depuis le commencement du monde, dont nos Pères nous ont laissé des monumens, & de tout ce qui est arrivé en nos jours, il n'y a rien que la sainte Ecriture n'ait remarqué, parce que tout cela a rapport à notre Religion, & peut contribuer à mettre les hommes en état de la connoître & de la suivre.

Plus les pécheurs sont les esprits forts pour ne pas croire de Religion, plus ils sont à plaindre; plus ils sont intrépides & assurés, plus ils sont connoître la grandeur de leur mal; plus ils paroissent contens, plus ils sont en danger de se perdre. Ils ressemblent à ces malades à qui une fièvre chaude donne de puissantes forces; la mort approche de ces malades

à mesure que leurs forces augmentent, & lorsqu'ils en montrent tant, on a lieu de croire qu'il n'y a presque plus rien à espérer pour eux. Que dis-je? Ces impies qui font gloire de leur libertinage & de la force d'esprit qu'ils se donnent, sont dans un pire état que les frénétiques, puisque leur maladie fera bientôt suivie d'une mort éternelle.

Comme il n'y a qu'un Dieu, il ne peut y avoir aussi qu'une véritable Religion. Quoique cette Religion semble n'avoir été connue que du temps que les Fidèles furent à Antioche appelés Chrétiens, il est néanmoins certain qu'elle est aussi ancienne que le monde, & qu'elle s'est fait voir dans tous ceux qui ont saintement vécu selon la Loi de la nature, ou selon la Loi de Moïse. C'est ce qui a fait dire à Eusebe dans son Histoire de l'Eglise, que la Religion dont ces hommes pleins de probité faisoient profession, devoit passer pour la première & pour la plus ancienne de toutes les Religions.

Act. c.

11.

Eus. l.

1. c. 4.

La différence qui paroît entre les justes de l'ancienne Loi & ceux de la nouvelle, ne regarde que le temps. Le Fils de Dieu fait Homme a été l'objet de la Foi des uns & des autres; ceux-là croyoient qu'il viendrait au monde pour les racheter; ceux-ci croient qu'il est venu, & qu'il les a en effet rachetés; cette différence des temps n'en a pas mis dans leur créance; ils doivent donc les uns & les autres être reconnus pour Chrétiens, & être appelés Chrétiens.

*S. Aug.
Epist.*

49.

4. Leo.

Serm. n.

Nat.

Le Mystère de l'Incarnation a été si puissant & si efficace, qu'il n'a pas été moins utile à ceux qui l'ont cru, parce qu'il étoit promis, qu'à ceux qui le croient, parce qu'ils le voient heureusement accompli dans toutes les circonstances prédites par les Prophètes.

J'avoue néanmoins que les Saints de l'ancienne Loi n'ont point été appelés Chrétiens, mais je soutiens qu'ils en ménoient la vie, & qu'ils en avoient la créance; ils n'étoient pas Chrétiens de nom, mais ils l'étoient en effet.

Ils ne vivoient pas dans la Loi de Grâce, mais ils étoient en état de grâce; la Foi en Notre-Seigneur & sa grâce ont été de tous les temps, de manière que l'on peut assurer que ces Saints étoient tout ensemble & de l'ancien & du nouveau Testament, parce que vivant dans la Loi de la nature ou dans celle de Moïse, ils appartennoient à la Loi de Grâce.

*S. Aug.
Epist.*

120.

Il est vrai qu'ils n'avoient pas le Baptême & nos autres Sacremens, mais ils n'en étoient pas moins Chrétiens, parce que ce n'est pas dans la diversité des Sacremens ou des Sacrifices que consiste la diversité des Religions.

S. Aug.
Ep. 49.

Un homme qui le matin offre à Dieu des Sacrifices d'une autre manière qu'il ne lui en offre le soir, ne change pas pour cela l'objet de son Culte & de sa Religion, il règle seulement les marques de sa piété selon la différence des lieux & des temps.

Il s'ensuit que la Religion Chrétienne a été de tous les siècles, & que ce n'a pas été une nouveauté aux Fidèles après la venue du Messie, de vivre dans la crainte de Dieu, de le servir & de l'aimer.

CHAPITRE IV.

Savoir le Monde.

IL faut savoir le monde pour y vivre & pour n'y vivre pas; mais bienheureux ceux qui prennent le dernier parti! Rien ne porte plus à le prendre que la connoissance parfaite de la manière dont on a coutume d'y vivre, & du danger dans lequel on est de s'y perdre.

Mais puisque Dieu ne nous appelle pas tous dans la retraite, quand nous avons rempli nos devoirs à son égard, il est bon que nous pensions à régler notre conduite sur ce que le monde demande de nous, afin de vivre doucement avec ceux qui y vivent comme nous, & c'est ce qu'on appelle savoir le monde.

La première, la plus générale, la meilleure & la plus importante maxime que l'on puisse donner sur cette matière, c'est de ne désobliger jamais personne, de ne parler mal de qui que ce soit, de souffrir avec bonté les défauts des autres, de donner des louanges à ceux qui en méritent, & d'avoir de la civilité pour tous ceux avec qui on est en commerce.

Il ne faut jamais se vanter, ni se distinguer mal à propos. Parler de sa naissance devant ceux qui n'en ont point, c'est les insulter; en parler devant ceux qui en ont, c'est se compromettre. Parler d'étude & de Lettres devant des

Artisans , c'est s'en moquer ; en parler devant des gens d'épée , c'est souvent imprudence & s'exposer à contre temps.

Celui qui se donne de ces airs élevés & de distinction , de ces airs qui se font si aisément remarquer , passe toujours pour jeune & pour vain.

Il ne faut jamais s'écouter parler , & ne faire jamais trop valoir ce que l'on dit. Interrompre quand les autres parlent , c'est indiscretion ; parler toujours , c'est imprudence ; mais donner aux autres occasion de parler , & parler à son tour , c'est savoir le monde , & c'est le moyen de rendre une conversation douce , utile & agréable.

Il vaut mieux relever la pensée de notre ami que la nôtre. Quand on en use ainsi , on fait connoître que l'on est capable des bonnes choses , qu'elles sont de notre goût ; que nous leur donnons le prix qu'elles méritent ; que nous ne sommes point incommodes ni amateurs de nos sentimens , & que nous ne sommes pas entêtés mal à propos de tout ce que nous disons.

Un Ecclésiastique , un Prêtre , un Religieux doit toujours paroître sage & retenu dans les Compagnies , & on peut dire qu'il ne fait pas le monde , quand il parle , rit , badine & raille autant que les autres. Son caractère & son habit doivent lui imposer une modestie que l'on ne demande pas de ceux qui ne sont point de sa profession. Le moins qu'il se trouve dans les compagnies de femmes & de la jeunesse , c'est toujours le mieux ; s'il n'y est appelé pour affaire ou pour quelque œuvre de charité , il y fait toujours une méchante figure.

Un honnête homme trouve toujours bien plus son compte dans les Compagnies des gens de qualité , que dans celles des Marchands ou du menu peuple. Le respect est l'ame des unes , & la familiarité celle des autres. Ainsi tout ce qui se dit chez les uns , ne passant jamais les bornes que la bienséance & la civilité prescrivent , est bien plus de son goût , que ce qui se dit chez les autres avec une familiarité bourgeoise , qui pour l'ordinaire est trop libre & n'engendre que du mépris.

Il ne faut point aller à la Cour pour apprendre le monde ; il ne faut être que prudent & sage ; il ne faut que se souvenir de son nom , de sa famille , de ce que l'on

est , des lieux où l'on est , & de ceux ou de celles avec qui l'on est.

Les leçons que l'on se donne sur ce sujet , sont aisées & naturelles ; on n'a qu'à faire un bon usage de sa nourriture & de son éducation ; on n'a qu'à voir souvent des gens d'honneur & de qualité ; on en fait toujours assez quand on se fait une agréable habitude de vivre avec eux.

Savoir le monde , c'est vivre autrement avec un homme de Cour ou un Magistrat , qu'avec un Bourgeois ou un Religieux ; c'est recevoir leurs visites , leur en rendre de différentes manières ; il ne faut pas s'étudier là-dessus , le bon sens & l'expérience nous en apprennent assez.

Savoir le monde , c'est ne se faire jamais d'affaire avec personne ; c'est porter respect à qui on le doit ; c'est être familier & honnête à ses semblables ; c'est être indulgent & charitable à ses inférieurs.

Savoir le monde , c'est parler de piété avec ceux qui en font profession , de charges & d'emplois avec ceux qui en ont , de nouvelles à ceux qui en font curieux & qui les aiment ; de peinture , de sculpture , d'architecture , de géographie & d'astronomie , à ceux qui en font leur passion.

Savoir le monde , c'est s'accommoder sans peine à l'humeur , à l'esprit & aux desirs de nos parens , de nos voisins , de nos amis , & généralement de tous ceux avec qui nous vivons , & avec qui nous avons affaire.

Ce n'est souvent ni la bonne mine , ni les belles actions , ni l'enjouement de l'humeur , ni la vivacité de l'esprit qui plaisent dans un homme , mais un certain air , & un je ne sai quoi d'honnête & d'engageant , qui fait qu'il est bien venu par-tout. Il y a des gens qui sont mieux faits que lui , & qui ont en effet plus de mérite , qui ne sont pas néanmoins si bien reçus & pour lesquels on ne marque pas la même joie quand on les voit.

Vous avez beau avoir de la naissance , du bien , de la jeunesse & des bonnes qualités , si vous n'avez le don de plaire , vous n'en êtes pas plus aimé ; & si vous ne savez pas vivre agréablement avec le monde , le monde n'en vit pas plus agréablement avec vous.

Savoir le monde , c'est être toujours égal , toujours sage & toujours bienfaisant ; c'est ne brusquer & ne chagriner jamais personne ; c'est être complaisant en tout

temps & en tous lieux, & toujours prêt à souscrire aux volontés de ses amis; c'est ne soutenir jamais ses opinions avec chaleur, déférer beaucoup à celles des autres; c'est n'avoir jamais de contre-temps.

Savoir le monde, c'est faire bon visage à tous ceux que l'on voit; c'est en ménager en toutes occasions les humeurs & les esprits; c'est en approuver, ou au moins en excuser toujours la conduite; c'est donner lieu à tout le monde d'être content de nous.

Enfin savoir le monde, c'est n'être à charge à personne; c'est vivre sans contrainte, c'est n'être jamais incommode par trop de circonspection & trop de cérémonie, c'est ne pas outrer l'honnêteté que l'on se doit les uns aux autres.

En un mot, savoir le monde, c'est vivre dans une certaine liberté qui n'est ni trop respectueuse, ni trop familière, dans une certaine liberté que ceux qui ont le plus de politesse, ont établie parmi eux, que l'usage & la coutume ont autorisée & qui est bien reçue par-tout.



CHAPITRE V.

Des Rapports.

UN homme qui fait vivre, un honnête homme ne fait jamais de rapports, parce qu'il en prévoit les dangereuses conséquences; il fait que les rapports font toujours des affaires; qu'ils brouillent les parens & les amis; & qu'ils font naître des soupçons ou des querelles, qui ont de fâcheuses suites.

Les rapports nuisent toujours à celui qui les fait, & à celui à qui on les fait, & à celui ou à celle de qui on les fait. Ce sont des coups de lance qui en tuent ou blessent trois tout à la fois.

Il y a peu de rapports qui se fassent sans exagération; ce sont des pelotes de neige qui grossissent à mesure qu'elles passent par différentes mains.

Celui qui fait un rapport ne peut avoir que deux vues; ou d'obliger celui à qui il le fait, ou de se satisfaire en le faisant. Il n'entre jamais dans les intérêts de la personne de qui il le fait, & c'est toujours à ses dépens qu'il le fait.

Loin d'obliger celui à qui on fait un rapport, on lui cause

mille fujets de chagrin & de jalousie , & cette jalousie donne souvent lieu à une prompte colère & à une vengeance précipitée. Dans cet état on n'écoute plus sa raison , ni les conseils de ses parens ou de ses amis ; on s'abandonne tout à sa passion , & on pousse les choses à l'extrémité.

Voilà le plaisir & le service que rend celui qui a l'indiscrétion de faire de semblables rapports. Il a beau s'en repentir , il n'en est plus temps ; il a allumé un feu qu'il ne peut éteindre ; il a mis un poignard dans le sein de cet homme jaloux , il ne l'en peut retirer , sa plaie est mortelle , & il n'y a plus pour lui aucun remède.

Celui qui fait un rapport ne peut aussi y trouver son compte , puisque d'une part il se fait un ennemi de la personne de laquelle il parle , & que de l'autre il doit se faire un honteux reproche d'avoir par son imprudence troublé le repos de son ami , & de l'avoir conduit sur le bord du précipice , où il est prêt à se jeter.

Un ami doit toujours mettre un voile sur le visage de son ami , pour l'empêcher de voir ce qui peut lui donner de la peine ; il doit à son égard s'imposer un silence perpétuel sur les choses qui peuvent le chagriner ; il n'y a point de prétexte , quelque spécieux qu'il paroisse , qui l'autorise à parler dans ces rencontres.

Une des premières lois de l'amitié & de la société civile , est d'en bannir pour jamais toutes sortes de rapports ; il y a mille choses qui regardent notre famille qui ne sont point du ressort de l'amitié ; c'est l'outrager que de lui faire prendre des soins qui ne sont point de sa portée & de sa connoissance.

Un ami doit être délicat sur ce qui regarde son ami , & il ne doit jamais lui apprendre ce qui peut lui déplaire ; une méchante nouvelle passée par la bouche d'un ami , en est plus sensible à celui qui la reçoit.

Il y a de la malhonnêteté à nous de rapporter ce qu'un autre a dit par imprudence. Pourquoi désobligeons-nous cet homme , qui ne nous en a jamais donné sujet , & qui peut-être dit mille biens de nous dans le temps que nous l'outrageons ? Il y a toujours de la lâcheté à attaquer les gens quand ils ne sont point en état de se défendre.

Si les rapports que l'on nous fait de nous sont à notre avantage , nous ne les aimons pas ; la raison est , que nous

souffrons avec peine , que les choses que nous avons cachées par vertu soient connues, que notre modestie en est offensée , & que les louanges qu'elles nous attirent, ne sont pas de notre goût.

Si ces rapports sont contre nous, on nous pouvoit épargner les chagrins qu'ils vont nous causer. Ainsi tous les faiseurs de rapports sont toujours regardés d'un mauvais œil, & ils ne doivent par-tout passer que pour des flatteurs & des imprudens.

Il est impossible que celui qui fait le honteux métier de rapporteur, ne donne beaucoup de prise sur lui; c'est ce qui fait qu'on lui rend souvent ce qu'il a prêté, & qu'on le lui rend avec plaisir & avec usure; rien ne tombe par terre de ce qu'il dit & de ce qu'il fait, & l'on prend grand soin de le faire connoître en tous temps & en tous lieux pour ce qu'il est.

Un homme me vint un jour trouver, pour me faire la confidence que M... avoit mal parlé de moi en bonne compagnie; je lui dis que je m'étois fait un calus sur les rapports, que je n'y étois pas sensible, & que ce que l'on m'apprenoit par cette voie, m'entroit par une oreille, & sortoit par l'autre. J'ajoutai que tout ce que l'on dit des absens est pour l'ordinaire suspect, & que les blessures que je ne recevois que de loin, ne me faisoient jamais de mal; qu'au reste c'étoit à ceux, en présence de qui on avoit parlé de moi, de prendre mon parti, ou de se déclarer contre, puisque c'étoit seulement pour eux qu'on avoit parlé.

Quand on parle dans une compagnie d'un homme absent, tous ceux qui composent cette compagnie doivent être garans de ce que l'on en dit, puisque la justice les oblige à ne pas souffrir que l'on condamne ceux qui ne sont point appelés pour se défendre; s'ils permettent cette injustice, ils autorisent par approbation ou par leur silence, tout ce que l'on dira d'eux quand ils seront sortis.

Si on ne parloit jamais des absens, il n'y auroit plus de rapports, & celui qui se mettroit sur le pied d'en vouloir faire, passeroit pour un ennemi de la société civile, pour un homme à être chassé de toutes les compagnies & pour un fourbe, sans honneur & sans probité.

M... vint une fois dire à M.... qu'on ne l'avoit pas épargné dans un lieu où il s'étoit trouvé, & qu'on avoit dit de

lui mille choses qui lui auroient donné du déplaisir s'il les avoit ouïes. Cet homme plein d'esprit, je puis ajouter, & plein d'une véritable probité, reçut ce rapport d'une manière à surprendre celui qui le lui avoit fait. Il lui dit : si on me connoissoit bien, Monsieur, on en pourroit dire beaucoup plus sans que je fusse en droit de me fâcher ; je suis extrêmement obligé à ceux qui parlent ainsi de moi en mon absence ; s'ils en parloient en ma présence comme ils le pourroient, je rougirois de honte & de confusion ; je vous prie de leur en marquer ma reconnoissance. Jamais donneur d'avis ne fut plus déconcerté. Je pense qu'il n'aura plus l'entêtement d'en faire de sa vie.

M... avoit raison de prendre ainsi les choses ; il n'y a que les vérités qui offensent ; & comme il n'avoit rien à se reprocher sur ce qui avoit donné occasion à ce rapport, il étoit assuré que tout ce que l'on avoit dit à son désavantage étoit faux & controuvé. Ce froid & cette présence d'esprit à recevoir de pareils rapports, justifient celui à qui on les fait, condamnent celui qui les fait, & encore plus ceux qui sont cause qu'on les fait.

Il n'y a point d'homme de bien, tel qu'il soit, de qui on ne puisse rendre les intentions suspectes, & de qui les actions ne puissent paroître intéressées ; mais il va son train ordinaire, il ne change en rien sa conduite, il ne fait remarquer en lui ni inconstance ni foiblesse, il ne veut que sa conscience pour garante de son genre de vie, & que Dieu pour témoin de ce qui se passe dans son cœur. Toutes les médifances que l'on en peut faire, sont autant de coups de canon tirés en l'air, qui font du bruit, mais qui ne peuvent faire de brèche à sa réputation ni à sa vertu.

Un homme sage n'écoute jamais les rapports, & par ce moyen il ferme la bouche à celui qui lui en veut faire. On s'épargne bien de fâcheux momens quand on se déclare contre les rapports, & on en procure de bons à ceux qui étoient d'humeur à en faire, & que l'on guérit de cette passion.

On ne doit jamais avoir de langue ni d'oreille pour les rapports, & je ne fais lequel est plus coupable de celui qui les écoute ou de celui qui les fait ; mais je fais bien que rien n'entretient davantage un homme dans la honteuse habitude d'en faire, que l'audience facile qu'on lui donne, & la joie qu'on lui témoigne de les entendre.

Il n'y a ni bien ni honneur à faire des rapports, & s'il étoit permis de mal juger des gens, dès qu'un homme me feroit un rapport, je le croirois sujet à toutes sortes de vices, puisqu'il n'y en a point que l'on puisse éviter plus facilement. Oui, un seul rapport qu'un homme m'auroit fait, feroit capable de me donner une idée de son génie & de son humeur, dont je ne reviendrois jamais.

Nous ne devons point nous flatter sur notre conduite, on y peut toujours donner quelque atteinte; mais nous excusons bien plus volontiers ceux qui en parlent à notre insçu, que ceux qui nous viennent dire eux-mêmes que l'on en parle. Les uns gardent avec nous quelques mesures, puisqu'ils n'en parlent qu'en notre absence, & les autres ne nous ménagent en aucune manière, puisqu'ils nous disent à nous-mêmes ce que nous ferions bien-aîsés de ne savoir pas. Chacun connoît ses défauts, mais il est fâché que les autres les connoissent, & encore plus qu'on lui vienne dire qu'ils les connoissent; c'est mettre un homme à la dernière épreuve, & pousser sa patience à bout.

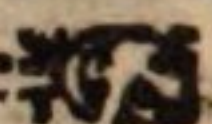
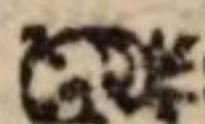
C'est une imprudence de rapporter ce que l'on ne fait que par quelque particulier qui peut mentir ou exagérer, & c'est une injustice de croire ce que l'on nous dit de cette manière. Cependant, c'est une injustice que l'on ne commet que trop souvent, parce qu'on est peu en garde de ce côté-là, & que l'on se laisse d'autant plus aisément aller à la commettre, qu'il semble que l'on n'y a point de part, & qu'elle ne regarde que celui qui a fait le rapport, de la vérité duquel on le fait garant.

L'infidélité d'un ami qui a trahi notre secret, ne nous met point en droit d'en user de même à son égard; notre devoir ne dépend pas du sien; sa mauvaise conduite n'autorise point la nôtre. Il a violé le secret que je lui avois confié, c'est une faute qui n'est pas excusable, mais il a été mon ami, il mérite que je le considère, non pour ce qu'il m'est à présent, mais pour ce qu'il m'a été; le secret que je lui dois est une vieille dette, elle subsiste toujours, & je ne lui dois pas moins ce secret maintenant, que je lui devrois l'argent qu'il m'auroit prêté quand nous étions amis.

Un rapport d'une bagatelle fait par un ami, ne nous donne pas lieu de rompre avec lui, il faut souffrir cette

petite indiscretion , nous la rendre utile , & tâcher d'en profiter ; elle nous doit apprendre à nous ménager davantage , & à ne nous pas communiquer si facilement , sur tout dans les choses qui sont de conséquence.

Il me souvient encore d'une belle parole d'un homme de ma connoissance. Un de ses amis, aussi imprudent qu'il vouloit paroître fidelle & affectionné , lui vint dire qu'on l'avoit mis en jeu dans une compagnie , & que ses manières d'agir en de certaines rencontres , avoient été fort relevées & condamnées. Il répondit , qu'il étoit fort obligé à ceux qui prenoient le soin de remarquer ses défauts , & qu'il tâcheroit de s'en corriger. Il ajouta qu'il n'étoit pas du sentiment de Platon , qui croyoit ne devoir jamais parler de ceux qui blâmoient ses actions ; qu'il estimoit au contraire en devoir parler & s'en souvenir , afin de leur faire du bien , ou du moins de leur en souhaiter.



CHAPITRE VI.

De l'Esprit.

TOUT le monde se flatte sur l'esprit , il y a peu de gens qui ne croient en avoir ; cependant il y en a peu qui en aient en effet. Avoir de l'esprit , n'est pas avoir de ce brillant & de cette vivacité , qui vont si vite & si loin ; l'avantage de concevoir aisément , n'est qu'une partie de l'esprit.

Il faut de la solidité , du jugement , de la force & de la pénétration dans l'esprit. Ces dernières parties sont les plus nécessaires & les plus essentielles ; elles sont l'ame de l'esprit , la vivacité n'en est que le corps , dont la beauté faute souvent aux yeux.

Un esprit qui a de la vivacité est une pierre qui a de l'éclat ; celui qui a de la vivacité & du jugement , est un diamant qui a tout ce qu'il lui faut pour le rendre précieux.

Ce qu'on appelle aujourd'hui bel esprit , n'en a que le nom , & ce bel esprit est de tous les esprits celui qui l'est le moins.

Celui qui veut passer pour bel esprit , ressemble à un brave que l'on ne voit jamais à l'armée , qui ne porte l'épée que dans les Villes , & qui ne s'y fait distinguer que

par ses plumes & ses habits dorés. C'est un brave d'Opéra & de Comédie; il ne paroît brave que dans ces lieux de plaisir, & fait plus de bruit lui seul dans une compagnie, que n'en font six braves véritables qui ont bien servi plusieurs campagnes.

Le bel esprit ne paroît jamais parmi les savans & ceux qui font profession de lettres, il ne se trouve qu'avec des gens du siècle qui n'aiment que les plaisirs, & qui sont peu capables de juger des bonnes choses; de belles paroles, un peu de feu & beaucoup de hardiesse; voilà le caractère du bel esprit, & en quoi il consiste.

Dès qu'un homme s'est déclaré bel esprit, il tranche & décide sur tout, il se produit par tout, & rien n'est bon que par son estime & par l'approbation qu'il en donne.

La qualité de bel esprit coûte peu; un Sonnet assez bien tourné & dont la chute est heureuse, quelques Stances dérobées, mais déguisées & habillées de neuf, ou quelques traductions aisées à faire, mettent un homme en droit de s'ériger en bel esprit, & de passer pour tel.

La différence qu'il y a entre un homme qui a de l'esprit & un bel esprit, est la même que l'on met entre un gentilhomme & un Hobereau; l'un a cent titres de noblesse qu'on ne lui peut disputer, l'autre en a un ou deux qu'on pourroit ne lui pas passer.

Il semble que la nature se surpasse elle-même en de certains siècles, & que quand elle nous donne des Rois & des Héros d'une grandeur d'ame extraordinaire, elle pense à nous donner en même-temps des gens qui soient capables de parler d'eux, & de les louer comme ils le méritent; des gens qui ne se distinguent par leur esprit & par leur éloquence, que pour rendre leur siècle plus remarquable, & que pour immortaliser davantage la gloire du Prince sous lequel ils vivent.

Tel a été le siècle d'Alexandre, dans lequel ont fleuri Socrate, Platon, Aristote & Démosthène. Tel a été le siècle d'Auguste, sous lequel Virgile, Horace, Ovide & plusieurs autres ont excellé d'une manière à être encore autant estimés qu'ils l'étoient dans leur temps.

Tel a été le quatrième siècle, dans lequel vivoit l'Empereur Théodose, qui a immortalisé son nom par son mérite & par sa vertu; siècle de tous les siècles le plus illus-

tre par les écrits de saint Chrysostôme, de saint Ambroise, de saint Jérôme & de saint Augustin; écrits dont la doctrine & la piété leur ont fait donner le glorieux titre de Docteurs & de Pères de l'Eglise.

Tel est le siècle dans lequel nous vivons sous l'heureux règne de LOUIS LE GRAND. Combien y voyons-nous de gens d'un mérite extraordinaire, & d'une érudition à faire honte aux siècles passés? Combien d'excellens écrivains s'y distinguent, soit dans les matières de piété, soit dans celles qui ne regardent que les belles lettres? Je n'ose entreprendre de les nommer, parce qu'ils se présentent en foule à mes yeux. Ainsi semblable à un homme qui entre dans un parterre, & qui se trouvant embarrassé sur le choix de tant de belles fleurs qu'il y voit, n'en cueille pas une, je ne veux parler d'aucun de ces écrivains, pour ne pas donner lieu de croire que je le préfère à tous les autres.

Dès qu'un homme n'a point de naissance ni de bien, il se retranche sur l'esprit, & son esprit lui tient lieu de tout: c'est pour lui une place-d'armes, dans laquelle il se croit en sûreté, & il est persuadé qu'on ne l'en peut faire sortir. L'esprit qu'il se donne, & que souvent il n'a pas, le console de ses pertes & de ses chagrins; heureux de n'en avoir pas plus, puisqu'il ne serviroit qu'à lui faire ressentir plus vivement ses disgraces.

Je n'ai jamais connu qu'un homme qui se soit fait justice sur ce point. On m'a conté de lui, qu'étant un jour avec deux ou trois personnes de sa profession, il leur dit: *Vous êtes bienheureux vous autres d'avoir de l'esprit.* Je ne sais ce que pensèrent ceux à qui il avoit parlé si ingénument, mais la réflexion que j'y ai faite, est qu'il falloit qu'il eût du discernement, pour faire cette distinction entre lui & ceux à qui il parloit, & c'est peut-être là l'unique preuve qu'il ait jamais donnée de son esprit.

Ceux qui paroissent avoir le plus d'esprit & qui parlent beaucoup, font souvent des fautes considérables, auxquelles ceux qui n'ont pas l'esprit si brillant, ni si vif, ne sont pas sujets. C'est sans comparaison comme ces chevaux, qui allant l'amble ou l'entrepas, bronchent plus de fois en un jour, que ceux qui n'ont qu'un pas réglé, ne font dans tout un voyage.

Ces génies aisés & à qui rien ne coûte, vont quelquefois si vite, qu'ils en perdent haleine, & l'on peut affurer que le jugement les suit de si loin, qu'il n'accompagne presque jamais ce qu'ils écrivent ou ce qu'ils disent; leurs pensées sont des flèches tirées en l'air, qui perdent toute leur force avant que de tomber dans les lieux où ils les veulent jeter.

M... passe pour avoir de l'esprit la première fois qu'on le voit; à la seconde visite on en rabat la moitié, & à la troisième on ne lui en trouve plus du tout. La raison est, que c'est un homme qui a du monde & qui parle assez de tout; & comme à la première vue on n'examine pas les gens de si près, & qu'on ne se donne pas la liberté d'approfondir les choses, il se tire d'affaire & se sauve comme il peut; mais on n'a pas pour lui la même indulgence dans la suite; ainsi on découvre son foible, & c'est toujours par là qu'on le prend, & qu'on le reconnoît pour ce qu'il est.

Un homme qui a beaucoup d'esprit, mais qui n'a point la politesse ni l'agrément que les conversations du monde donnent, ne laisse pas d'être homme d'esprit: on peut dire de lui que c'est un diamant brut, qui a besoin d'être taillé & mis en œuvre, afin qu'on sache ce qu'il vaut.

Un homme qui a de la politesse, mais qui n'a point de fond d'esprit & point de solidité, ressemble à un diamant du Temple propre à parer une Musicienne de l'Opéra, ou une Actrice de la Comédie.

Je fus un jour fort surpris dans une première visite que je rendois à une Dame. A peine étions-nous entrés en conversation, qu'elle me cita saint Basile: à ces grands mots je me crus perdu, & ne me trouvant pas capable de fournir à un entretien qui débutoit par un passage d'un Père Grec, je pensai me lever & avouer mon insuffisance. Elle reconnut mon embarras, & s'étant un peu humanisée, je vis bien que c'étoit un éclair qui avoit paru, qui ne feroit suivi d'aucun orage accompagné de foudres. Je rappelai toute ma présence d'esprit, & j'en eus assez pour juger que cette Dame avoit quatre ou cinq lieux communs qu'elle avoit coutume de jeter à la tête des gens, afin de leur donner une avantageuse idée de son mérite. Son dessein ne réussit pas à mon égard; le feu qu'elle avoit allu-

mé me parut un feu de paille , qui ne produisoit qu'une épaisse fumée , & qui ne duroit qu'un moment. J'eus néanmoins l'honnêteté de ne lui pas dire ce que je pensois d'elle , mais je n'ai pas eu peine à être fidelle à la résolution que je pris de ne la revoir de ma vie.

Une demi douzaine de femmes de mérite & d'esprit , en ont gâté deux mille. Ces femmes de distinction ont parlé & ont écrit , & elles ont fait naître sans y penser l'envie à beaucoup d'autres de parler & d'écrire comme elles ; elles ont été les vives sources de mille ruisseaux bourbeux. Les louanges qu'elles se sont justement attirées par leurs écrits , ont été les innocentes causes des invectives & des injures que l'on a vomies contre les ouvrages des autres , incapables de s'élever au-dessus de leur sexe. Les heures que les unes ont si bien employées , en ont bien fait perdre à celles qui les ont voulu passer comme elles sur le Parnasse & avec les Muses.

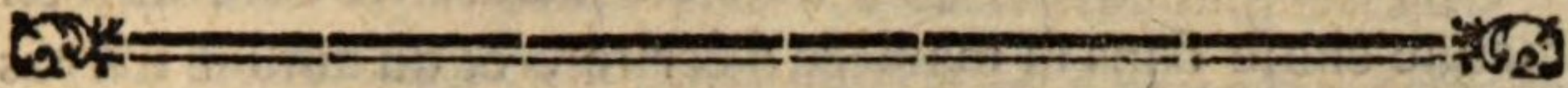
Il y a des terres qui portent toutes sortes de grains & de fruits , & qui en portent en tout temps , mais cela est rare. Il y a de même des esprits féconds de toutes manières & capables de tout ; mais il s'en voit peu. C'est avoir de l'esprit , que de connoître la capacité de son esprit , & de juger à quoi il est propre.

Il y a autant de sortes d'esprit que de visages ; tous les visages ne plaisent pas , il en est de même des esprits. On a beau l'avoir fin , vif , pénétrant & universel , il faut quelque chose de plus ; il faut un je ne sai quoi d'agréable & d'engageant pour plaire.

La raison pour laquelle un esprit élevé est peu du goût du monde , & que le bel esprit plaît & se fait aimer par tout , c'est que l'un n'a que la superficie de l'esprit , dont tout le monde est capable , & que l'autre est grand & solide , qui sont des qualités auxquelles peu de gens peuvent prétendre & parvenir.

Quelque bon & grand esprit que l'on ait , il faut toujours le cultiver ; c'est une terre qui devient inutile à son Maître quand elle ne porte pas , & qu'elle ne remplit pas ses greniers ; c'est une mère qui perd son lait quand elle n'en nourrit pas son enfant : c'est un diamant qu'il faut tailler & retailler à toute heure , pour en faire connoître la valeur & le prix.

Il ne faut pas qu'un homme d'esprit passe d'un louable travail à une molle oisiveté ; il ne faut pas qu'il descende du Parnasse pour aller chercher les Jardins d'Epicure, il ne faut pas qu'il quitte les Muses pour ne plus aimer que la bonne chère & les plaisirs.



CHAPITRE VII.

Des Ouvrages d'esprit.

PLUS on lit de certains Ouvrages qui paroissent pleins d'esprit, moins on y en trouve. A les bien examiner, on n'y découvre que de faux brillans & point de solidité ; c'est un peu de dorure sur du plâtre ou sur du ciment, rien n'y est relevé, & rien n'y paroît qui soit capable de satisfaire les connoisseurs.

Je suis persuadé qu'il y a eu de beaux Ouvrages en toutes langues & en tout temps. Les Egyptiens ont excellé dans la sublimité des pensées ; les Chaldéens dans les Sciences ; les Grecs dans l'éloquence, & les Romains dans la politesse du discours : ainsi ce n'est pas chez les Grecs seuls qu'il faut chercher la science & la manière de bien écrire, comme Cicéron nous l'a voulu faire croire, & après lui Quintilien.

Homère, à la louange duquel on a dit qu'il avoit passé *Quint. l.* les bornes de l'esprit humain ; & Démosthène qui a été l'éton- *12. c. 2.* nement & l'admiration de toute la Grèce, ont été regardés comme des prodiges ; cependant si Virgile & Cicéron eussent vécu dans leur temps, ils leur auroient disputé l'honneur d'être les deux plus grands hommes de leur siècle, & leurs Ouvrages auroient suspendu le jugement des savans, sur la préférence des uns & des autres.

Si Messieurs de Balzac & Voiture eussent été du temps de Cicéron, ils auroient pu de même disputer de l'éloquence avec cet Orateur, quoique dans une Langue différente.

Si Messieurs de Corneille & Racine, qui, à l'honneur de la république des lettres & de toute la Nation, ont porté la Poésie Françoisse au plus haut point qu'elle ait jamais été, & qu'elle sera peut-être jamais, eussent aussi été du siècle de Virgile, ils ne lui auroient en rien cédé, soit pour la pureté de la langue, soit pour la netteté du discours, soit

pour la noblesse des expressions , soit pour la sublimité des pensées , soit pour le génie qui brille par-tout , soit pour la beauté des vers.

On peut même dire , à l'avantage de ces excellens modernes , que l'ancien & fameux Poète n'a pas été comme eux sujet à des rimes , qu'il ne s'est jamais vu contraint en aucune chose dans sa manière d'écrire , & qu'ainsi il n'a pas eu peine à suivre ses pensées & à les exprimer ; au lieu que nos Messieurs ont reconnu avec plaisir la Loi de la rime , & qu'ils ont tellement naturalisé cette rime , qu'il semble que la raison en dépende pour paroître avec éclat.

On trouve toujours dans leurs Ouvrages que la rime suit la raison , & qu'elle en est toujours la savante & l'agréable interprète : on n'y voit jamais la raison gémir comme une esclave sous la Loi d'une rime incommode , & l'on peut dire que la rime y court toujours après la raison , & jamais la raison après la rime ; il semble en un mot que dans leurs Ouvrages la raison & la rime soient deux sœurs qui ne se séparent point , & qui sont toujours d'une parfaite intelligence.

Judith.
c. 10.

Ou bien on peut dire que dans leurs Ouvrages la raison est une autre Judith , & la rime une autre Abra ; que l'une coupe la tête de la paresse ou de l'ignorance , & que l'autre porte le glaive , dont sa maîtresse se sert pour remporter cette glorieuse victoire.

Je demande excuse à mon lecteur , si je me suis laissé emporter en faveur de nos illustres Poètes ; ç'a été un torrent à la violence duquel je n'ai pu m'opposer , mais je reprends le fil de mon discours.

Toute l'antiquité s'est déclarée pour Homère contre Virgile , & tous les modernes prennent le parti de Virgile contre Homère ; il en est de même de Démosthène & de Cicéron. Les écrivains de notre siècle trouveront aussi dans ceux qui viendront après eux , des défenseurs authentiques de leur prose & de leurs vers , & cela arrivera sans doute , lorsque tout le monde ne sera plus si entêté & si prévenu en faveur de l'antiquité.

Xiph. in
Adr.

Un certain Dyonisius dit autrefois à Heliodore , secrétaire de l'Empereur Adrien , que César pouvoit le combler d'honneur & de biens , mais qu'il ne pouvoit le rendre savant & éloquent. En effet , c'est l'esprit , le travail & l'application qui font mériter ces deux belles qualités ; la naissance n'y

contribue en rien , elle peut même être regardée comme un obstacle presque insurmontable aux belles lettres. Cependant ces qualités ont donné dans les yeux de quelques Empereurs ; ils les ont trouvées si belles & si fort à leur gré , que ne se contentant pas d'être les Maîtres du monde , ils ont encore voulu passer pour Orateurs ou pour Poètes.

La modestie de Numérien qui vivoit à la fin du troisième siècle , est remarquable sur ce sujet ; il permit qu'on lui dressât une Statue sous le titre d'Orateur très-éloquent , sans y faire ajouter celle d'Empereur , faisant connoître par cette conduite que la Puissance souveraine n'augmente en rien le mérite d'un savant homme.

La bonté d'une pièce qui commence à paroître , ne dépend donc pas de la faveur , ou des richesses ; on peut à la vérité acheter le suffrage de quelques particuliers , pour la publier & en faire par tout l'éloge , mais cela ne la fait pas changer de nature. Ce qui est bon l'est toujours , & ce qui ne l'est pas , ne le peut devenir.

L'histoire nous apprend que quelques Empereurs ont été amateurs de leurs Ouvrages , qu'ils ont banni ou fait mettre en prison plusieurs de leurs sujets , pour n'avoir pas voulu donner des louanges à leur prose , ou à leurs vers , que ces gens de bon goût avoient jugé ne pas mériter ; mais cette injustice n'a pas donné des traits de beauté à leurs écrits ; ils n'en ont été ni plus estimés , ni mieux reçus.

Un Ouvrage d'esprit est comme une maison que l'on veut bâtir , il y entre toutes sortes de matériaux ; il y faut de la vivacité , de la science , du jugement , & de l'éloquence , & par-dessus tout , beaucoup d'agrément dans les pensées & dans les expressions ; il faut que rien n'y paroisse extrême , que rien n'y soit outré ; il faut en bannir les distinctions recherchées & étudiées , & les pointes fades & du vieux temps.

On veut dans les Ouvrages d'esprit une véritable beauté , & non une beauté fardée , qui se trouve pour l'ordinaire dans des jeux ou dans des chutes de mots. On veut une beauté naturelle qui consiste dans des traits bien formés & dans des parties bien proportionnées.

Il ne faut , pour qu'un discours paroisse beau , qu'un peu de blanc & de rouge , c'est-à-dire qu'un peu de feu dans les pensées , & qu'un peu de choix dans les termes & dans la manière de parler ; il faut pour qu'un discours soit beau

en effet , de l'élevation & de la solidité dans les pensées , du jugement dans les moyens de les bien mettre au jour , de la netteté dans les périodes ; & de l'éloquence dans les expressions.

On reconnoissoit il y a vingt ans l'Ouvrage d'un Provincial au style dont il étoit écrit. Il avoit beau y faire voir de l'esprit ; le peu d'ordre , d'agrément & de politesse qui s'y trouvoit , marquoit toujours la main dont il sortoit : mais à présent que les Académies se sont établies en plusieurs Provinces , les belles lettres y fleurissent comme à Paris : la cime du Parnasse s'est étendue jusques sur l'Anjou , la Guienne & la Provence , & les Muses se trouvent aussi agréablement sur les bords de la Loire , de la Garonne & du Rhône , que sur ceux de la Seine.

La science & l'éloquence d'Athènes & de Rome , ainsi que deux grands fleuves qui ont eu un long & rapide cours , sont venues se confondre & se perdre dans celles de Paris , comme dans les eaux de la mer ; & cette vaste mer qui n'a point de bornes , s'est communiquée aux Provinces sans rien perdre de ses eaux , & sans déroger au tribut qu'elles lui doivent.

Le centre de la science & de l'éloquence est toujours fixé à Paris : tout ce qui s'en trouve dans chaque Province , est une ligne qui , par une différente route , tend toujours à son centre.

Paris est la mère de la science & de l'éloquence : celles qui paroissent dans les Provinces en sont les filles. Si ses filles lui ressembtent , elles doivent tout ce qu'elles ont de beau , d'agréable & de riche , au soin qu'elle a pris de les élever.

Une lettre de consolation doit être autrement écrite que celle d'un compliment sur un mariage avantageux , ou sur une nouvelle dignité : le style gai & enjoué plaît dans de certaines rencontres , & le sérieux dans d'autres ; mais qu'il soit sérieux ou qu'il soit gai , il faut toujours se souvenir de celui à qui on écrit , & pourquoi on lui écrit.

Quand on ne perd jamais son sujet de vue , on écrit juste , on ne prend point le change , & on ne finit pas un billet par des termes de condoléance , lorsqu'on l'a commencé par quelques mots pour rire , & par quelques plaisanteries.

Il faut dans toutes sortes d'Ouvrages garder une modestie Chrétienne. Nous vivons dans un siècle où la pureté de

la langue règne de toute manière : la délicatesse non-seulement des Dames , mais encore de tous les gens raisonnables , est si grande sur ce point , que c'est assez pour mésestimer un Livre & le rebuter , que d'y trouver des expressions un peu libres.

Le secret pour bien écrire , est de s'attacher moins aux mots qu'aux pensées : & à l'égard des pensées , de s'attacher moins à celles qui sont forcées ou qui brillent , qu'à celles qui sont simples & naturelles. La raison s'accommode peu des pensées recherchées & outrées , & celles qui n'ont que du brillant , nous plaisent seulement en passant , & ne sont pas capables de nous arrêter ; mais celles qui sont simples & naturelles se goûtent à longs traits , & plus on les lit , plus on y trouve d'agrémens & de beauté.

Il n'est pas juste de demander des Dames & des gens d'épée , des lettres d'un style aussi correct que de ceux qui font profession de bien écrire : ainsi , les unes ne sont pas moins bonnes que les autres , & souvent elles plaisent davantage.

Il y a des beautés régulières qui n'agrément pas tant que de jolies personnes : il en est de même des écrits ; ce qui est en effet le plus beau & le meilleur , ne plaît quelquefois pas tant , qu'une certaine manière d'écrire libre , galante & agréable.

Il ne faut pas toujours être si délicat en matière d'Ouvrages , il faut un peu d'indulgence pour ce qui nous plaît & ce qui nous divertit. Ceux qui se sont donné la peine d'écrire dans le dessein de nous donner quelques momens de plaisirs , méritent bien qu'on leur pardonne les petites fautes qui leur sont échappées : & c'est en cela que consiste une partie de la reconnoissance que nous leur devons , & que nous ne leur pouvons refuser.

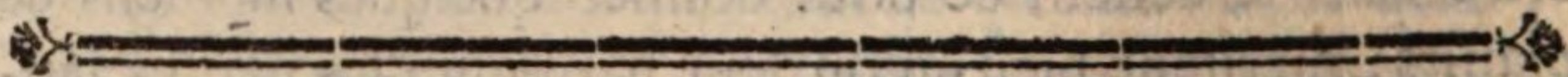
Ceux qui écrivent le plus , ne sont pas ceux qui écrivent le mieux : un méchant peintre fait plus de tableaux en un mois qu'un bon n'en fait en trois ans. Ce n'est pas ce que nous faisons qui nous fait mériter de l'estime , c'est la manière dont nous le faisons. L'Imitation & l'introduction à la vie dévote , ont plus fait de véritables conversions , que mille & mille livres de dévotion qui ont paru depuis , & dont le trop grand nombre fait qu'ils portent sur le front leur condamnation ; ou si l'on n'en veut pas parler dans ces

termes , il faut au moins avouer que leur nombre les rend inutiles & de nul usage.

Il y a des gens qui croient qu'il faut lire les Romans pour apprendre à bien parler & à bien écrire , & moi je dis que c'est le vrai moyen de ne parler jamais bien , & d'écrire toujours mal. Pour écrire ou parler juste , il faut être véritable & naturel : celui qui écrit d'un style de Roman n'est bon qu'à être imprimé , qu'à empêcher de dormir plusieurs filles ou femmes , & je ne sai combien de jeunes gens oisifs & incapables de s'appliquer à quelque chose de bon , qu'à passer après par les mains de toutes les beurrières des halles , & qu'à servir enfin à allumer le feu des bourgeois de Paris.

Il y a assez de gens qui savent pour eux , mais il y en a peu qui sachent pour les autres ; il suffit à un homme qui n'est savant que pour lui , que son esprit soit sa bibliothèque , & que tout ce qu'il fait y soit en confusion comme des Livres les uns sur les autres ; mais un Savant pour le public doit avoir de l'ordre dans ce qu'il fait , il doit s'énoncer & écrire avec netteté ; tout ce qu'il dit ou écrit sans méthode , ne sert qu'à remplir de ténèbres ceux qu'il veut instruire , au lieu de les éclairer.

Que ceux qui écrivent peu , mais bien , s'en consolent. Les quatre vers de M. de Brébeuf sur l'invention de l'écriture , ont à jamais immortalisé son nom : cependant ce ne sont que quatre vers , mais ils paroissent si naturels & faits avec tant de facilité , qu'il semble que l'esprit n'y ait eu aucune part.



CHAPITRE VIII.

De l'Esprit critique & satyrique.

LA différence de nos sentimens sur ce qui sort de nos mains , & sur ce qui n'en sort pas , est une injustice que l'on ne peut excuser. Cette injustice est une fille qui ne peut avoir pour père que l'amour propre , & pour mère que la jalousie ; ainsi tout ce qui paroît de cette manière est toujours blâmable & criminel.

Un homme de ma connoissance me dit un jour , qu'il n'avoit qu'à jeter les yeux sur un livre , pour remarquer tout

ce qui s'y trouvoit de foible , de mal imaginé , de mal suivi & de mal exprimé. Je lui répartis qu'il étoit bienheureux d'avoir tant de lumières , mais qu'il n'étoit pas le seul qui en eût , & que ceux qui en avoient , décidoient peut-être de ses Ouvrages avec la même promptitude qu'il décidoit de ceux des autres.

Il n'est pas mal aisé de trouver à redire à ce que les autres font , mais on auroit souvent beaucoup de peine à faire mieux. Ceux qui censurent ainsi , sont des pères qui n'ont des yeux que pour leurs enfans ; c'est assez que les autres ne soient pas à eux , pour les trouver laids & difformes.

C'est une méchante maxime à un homme , de faire le difficile sur toutes sortes d'écrits ; s'il croit montrer par cette conduite qu'il a le goût bon , il se trompe ; on prend souvent sa délicatesse pour un manque de jugement , & on se persuade qu'il n'en parle pas comme il le devoit , parce que ce qu'il y a de beau & de relevé passe la portée de son esprit.

Dès qu'on veut s'ériger en critique , & dès qu'on s'est mis en tête de trouver à redire à tout , on se fait bien des ennemis. Personne n'échappe à un homme de cet esprit : il ne pardonne rien ni à ses parens , ni à ses amis ; il faut que tout le monde se ressente de sa bile & de sa mauvaise humeur ; s'il ne contredit , s'il n'offense quelqu'un , il n'est point content , & tout son plaisir est de n'en jamais faire.

On n'a pas de peine à croire qu'un homme de cette trempe ne se plaît guères à vivre avec les autres ; & comment y vivroit-il , puisqu'il ne peut vivre avec lui-même ?

Censurer le vice en général , est une vertu , mais le reprendre dans un particulier , c'est agir avec imprudence & contre la charité , c'est en vouloir moins au vice qu'à la personne.

Il faut haïr le crime & le détester , mais il faut épargner le criminel & l'aimer ; il faut condamner le mal & le fuir , mais il faut excuser celui qui le commet , & tâcher de le gagner.

Il y a des gens qui ont l'ame si belle & l'esprit si bien fait , qu'ils expliquent tout à bien. Il y a au contraire des esprits si peu raisonnables , qu'ils voient toujours d'un faux jour les actions des autres , & donnent toujours un mauvais tour à tout ce qu'ils disent & à tout ce qu'ils font.

Rien n'est plus aisé que de s'ériger en critique : on n'a qu'à avoir bonne opinion de sa personne , qu'à vouloir se faire distinguer , & qu'à porter toujours deux balances , dans l'une desquelles on ne manque pas d'abaisser toutes sortes d'Auteurs , & de s'élever dans l'autre.

Ce n'est point l'esprit qui rend les gens satyriques , c'est l'humeur , c'est l'envie , c'est la valeur , c'est le tempérament. Un homme qui a fait quelque Ouvrage , qui n'a pas été si bien reçu qu'il s'en étoit flatté , croit rendre justice aux autres , quand il les traite comme il en a été traité , & souvent le jugement qu'il fait de leurs écrits en précède la lecture. Il se fait un plaisir de les décrier ; si c'est avec raison , ce qu'il n'examine pas , cette discussion lui paroît inutile , il se venge , c'est assez.

Si nous avions de la droiture & de l'équité , ce que nous trouvons de naturel , de nouveau & de bon dans ce qui paroît des autres , nous en feroit excuser ce qui n'y est pas si bien pensé , ni si justement exprimé. Qu'une perche dans un arpent ne soit pas de même nature que le reste , on ne laisse pas de dire que c'est une bonne terre , & celui à qui elle appartient a lieu de s'en louer ; qu'un parterre plein de fleurs ne brille pas tant de deux ou trois endroits que dans tous les autres , ce parterre ne laisse pas d'être agréable , d'être trouvé beau & de plaire.

La mélancolie & la bile d'un Auteur ne doivent pas préjudicier à la réputation d'un autre. Celui qui souffre avec impatience l'applaudissement que l'on donne à un Ouvrage qui n'est pas de lui , doit voir avec la même peine des gens plus nobles & plus riches que lui , puisqu'il n'y a pas plus de raison de se chagriner de l'un que de l'autre.

La Satyre qui ne s'attache qu'au vice en général , & qui ne tombe point sur les particuliers , corrige agréablement les hommes de leurs foiblesses , de leurs erreurs & de leurs entêtemens , & elle leur donne une haute idée de l'honnêteté & des bonnes mœurs.

La Satyre , à bien parler , ne regarde que les esprits mal faits , les fripons & les libertins : pour être bonne & bien reçue , il faut qu'elle soit vive , morale , plaisante & spirituellement tournée ; mais sur-tout qu'elle soit faite dans des termes qui ne puissent offenser les oreilles chastes des Dames & des gens raisonnables.

Dans un portrait Satyrique , mais qui n'est que général , chacun s'y reconnoît ou méconnoît autant qu'il lui plaît ; on se l'applique & on en profite si l'on veut. Si on ne se l'applique pas , au moins on conçoit que ce portrait n'est guère avantageux , & on fait après de plus en plus ce que l'on peut , pour ne lui pas ressembler.

Messieurs Despréaux & Moliere ont poussé ce genre d'écrire au plus haut point qu'il pouvoit aller , & M. de la Fontaine dans ses Fables , a insinué la même morale , mais d'une manière plus douce & plus facile.

On doit louer la Satyre qui est générale , en ce que sans offenser personne , elle est utile & plaît à ceux qui la lisent , & qu'elle fait voir que l'esprit de l'homme est capable de tout.

Ceux qui ont ce talent peuvent s'en servir avec honneur , & l'estime que l'on a pour leurs Ouvrages est donnée à juste titre ; on ne les flatte pas quand on approuve en eux ce qui le mérite ; mais ce tour d'esprit est si particulier & si rare , qu'il ne faut pas s'étonner si on en trouve peu qui réussissent.

Je ne sai si ceux qui se mettent en possession de condamner tout ce qu'ils voient , ne sont pas leurs propres censeurs , & si leur Satyre ne tombe pas souvent sur eux-mêmes.

On ne me fera pas croire que tout ce que l'on dit contre les particuliers sur le ton de critique , ne fait pas tant de mal que l'on pense ; que l'esprit y a plus de part que le cœur , & qu'on ne doit regarder ce qui se dit ou s'écrit de cette manière , que comme des productions d'un esprit vif , gai , & qui fait ce que c'est que le monde.

Tant de gens s'intéressent & pensent être marqués dans les Ouvrages de cette nature ; qu'ils ne sont pas bien aises de divertir les autres , ou de les instruire à leurs dépens. Ils rendent l'Auteur responsable de tout ce que l'on dit en conséquence de son Ouvrage ; ils veulent qu'il ait pensé tout ce que ses écrits ont fait penser , & le menent ainsi malgré lui plus loin qu'il n'a voulu aller.

Pour moi j'aimerai toujours mieux nos Virgiles & nos Horaces François , que nos Juvenals & nos Perses ; le génie honnête , libre & élevé des premiers me plaira toujours plus que celui des autres , quoiqu'il soit plein de feu , d'agrément & de force.

CHAPITRE IX.

Des gens de bien.

L'APÔTRE n'avoit rien à se reprocher. Il avoit employé pour la gloire de Dieu tout ce qu'il avoit de connoissances ; il avoit souffert dans les fonctions de son ministère tout ce que l'on y pouvoit souffrir , & cependant il n'osoit dire
 1. Cor. qu'il étoit juste , & qu'il étoit en état de grâce.

4- Après cet exemple , qui de nous peut avoir la présomption de s'estimer homme de bien ; & qui peut déclarer que celui qui le paroît , l'est en effet ? Tout ce que nous voyons faire de louable , doit nous faire croire que ceux qui le font craignent Dieu , & qu'ils l'aiment , mais c'est une témérité de l'affurer.

Un homme qui n'agit que dans la vue de Dieu , & rien que pour lui , est certainement homme de bien , mais où est cet homme ? La lanterne de Diogène seroit inutile pour le chercher & le trouver. Quand prêt à faire une action de charité on a oublié le monde , on ne s'est pas toujours oublié soi-même , & souvent un peu d'amour propre ou de vanité se trouve en notre chemin , lorsque nous allons faire une bonne œuvre.

Il arrive même assez ordinairement , que celui qui a oublié le monde dans sa mémoire , ne l'a pas oublié dans son cœur , & lorsqu'il croit en être absolument détaché , il reconnoît que le monde vit encore plus en lui , qu'il ne vit dans le monde.

Quand une action généreuse se fait avec éclat , elle perd pour l'ordinaire beaucoup de son mérite , parce qu'il est presque impossible que la nature n'y trouve son compte , & que celui qui va faire cette action ne s'y sente pas un peu porté , par la réputation qu'elle va lui donner ; ce qui se fait dans le fond d'un désert , ou dans un lieu séparé de l'embarras du siècle , est bien plus agréable à Dieu. Une ame en cet état , vide de tout ce qu'il y a dans le monde , ne se remplit que de son Créateur , elle ne pense qu'à lui plaire & qu'à lui marquer son amour , ou pour mieux parler , cette ame n'agit plus , c'est Dieu qui agit en elle ; on n'a pas peine à

à juger de l'excellence , du mérite & de la sainteté de cette action , quand elle est faite de cette manière.

Celui qui dans une maison régulière a le moins de talent , est peut-être celui qui est le plus homme de bien. Une sœur converse a souvent plus de vertu qu'une religieuse du chœur , & même que la maîtresse des novices ; elle est plus humble , elle a moins d'occasions de s'applaudir sur ce qu'elle fait , elle est regardée comme la dernière de la maison , & elle se regarde elle-même comme telle ; c'est assez pour être la première aux yeux de Dieu.

Il ne suffit pas pour être vertueux que nous ne fassions pas de mal , il faut de plus que nous pratiquions le bien ; souvent nous ne faisons pas le mal , parce que nous ne sommes pas en état de le faire , ou que notre humeur & notre tempérament ne nous y portent pas ; s'en abstenir ainsi , n'est pas un grand effort , & il n'y a en cela ni mérite ni vertu.

Il ne faut qu'une mauvaise inclination pour rendre un homme vicieux , mais il en faut plusieurs bonnes pour le rendre vertueux ; c'est pour cela qu'il y a si peu de gens de bien , & qu'il y en a si grand nombre qui ne le sont pas.

Il est facile à un homme qui n'aime ni la crapule , ni le vin , de ne s'enyvrer jamais ; mais il n'est pas facile à un homme qui aime l'argent , de n'être pas avare. Il n'est pas de même facile à un homme élevé dans les plaisirs , d'y renoncer pour jamais.

Le mérite d'une action augmente souvent par les circonstances & par les motifs de celui qui la fait ; c'est ce qui est cause que celui qui donne peu , donne quelquefois plus que celui qui donne beaucoup.

Deux religieuses font toutes deux l'Oraison soir & matin ; elles assistent toutes deux au Service de l'Eglise , & la ferveur de l'une semble ne pas l'emporter sur celle de l'autre ; cependant il y a quelquefois bien de la différence entre leur extérieur & ce qui se passe dans le fond de leurs cœurs. Il en est ainsi de toutes les actions qui sont faites en apparence de la même manière , & par des personnes de même caractère & de même perfection.

De deux ou trois Ecclésiastiques qui parlent ensemble de la vertu , ce n'est pas toujours celui qui en parle le plus , ni même celui qui en parle le mieux , qui est en effet le plus homme de bien ; mais c'est celui des trois qui désire le plus

de l'être, & qui travaille le plus à le devenir. On ne peut estimer la vertu sans l'aimer, & on ne peut l'aimer sans en avoir; c'est elle qui est cause qu'on l'aime, & que l'on a toujours peur de la perdre.

Une belle femme aime la beauté, non par l'amour qu'elle a pour la beauté, mais par l'amour qu'elle se porte; c'est ce qui fait qu'elle n'aime pas la beauté dans les autres, & qu'elle est jalouse de celles qui lui ressembtent.

Cela ne se peut dire d'un homme de bien; il aime la vertu dans les autres, parce qu'il ne s'aime pas, & que c'est la vertu qu'il aime.

Un homme de probité se contente de faire le mieux qu'il peut ce qu'il doit faire, sans penser à ce que l'on en dira; les réflexions que les autres y pourront faire n'entrent jamais dans ses vues; il fait le bien, parce qu'il l'aime, & il l'aime parce qu'il est aimable, & qu'il le doit aimer.

Quand il se cache il trouve Dieu; quand il ne se cache pas, il ne voit que Dieu; tout ce qui l'environne est comme l'air, qui ne fait point changer de posture ni d'action à celui qui agit; & on peut dire pour lors que le monde est avec cet homme, mais que cet homme n'est pas avec le monde.

Il me souvient d'une belle parole de saint François de Sales sur ce sujet. Il avoit été en conférence pour une affaire de piété avec une Dame de la Cour. Quelqu'un lui demanda ensuite si cette Dame étoit belle, il répondit qu'il n'en favoit rien. Et ne l'avez-vous pas vue, répartit l'autre? Oui, dit le Saint, je l'ai vue, mais je ne l'ai pas regardée.

Il en est de même de tous les gens de vertu, qui dans des assemblées publiques font quelque bonne action. Ils font avec le monde comme s'ils n'y étoient pas, ils voient le monde, & ils ne le regardent pas.

Un homme de bien, qui dans l'Eglise est vu de toutes parts, n'en ferme pas plus les yeux, ou ne les élève pas plus au Ciel; il n'en est pas aussi plus long-temps à genoux: il se contente d'un extérieur modeste; en voilà assez pour ceux qui le voient, mais dans le fonds de son cœur, il s'abandonne aux doux mouvemens de la grâce, il écoute Dieu & en adore la grandeur, la puissance & la bonté; tout ce qui se passe ainsi ne vient point à la connoissance de ceux qui le voient, & c'est ce qu'il souhaite.

L'homme de bien l'est en tout; s'il change sa manière de

vivre, c'est pour s'accommoder aux lieux où il est & aux emplois dans lesquels il se trouve engagé; il a toujours les mêmes vues, la même fin & les mêmes desseins; il change seulement de route pour aller où il veut aller, & cherche de nouveaux moyens de servir Dieu & de procurer sa gloire.

Un homme de bien qui parle de la vertu & qui instruit les autres, ressemble à une mère qui se nourrit du pain & de la viande qu'elle mange, avant que d'en nourrir son enfant. Celui qui n'est homme de bien qu'en apparence, ne laisse pas de parler assez souvent de la vertu; mais pour suivre la pensée de saint Isidore, on peut dire que cet hypocrite ressemble au Corbeau Famélique, qui apportoit à Elie du pain, dont il ne se nourrissoit pas lui-même.

Se proposer dans de certaines actions une fin honnête, & n'en user pas de même dans les autres, c'est faire dans la morale ce que font les faux-monnoyeurs dans le commerce, qui pour donner cours à une pièce fausse, la couvrent d'une petite feuille d'or ou d'argent, & la marquent au coin du Prince.

Un homme de bien est toujours d'accord avec lui-même; ce qu'il veut aujourd'hui, il le voudra toujours; toutes ses actions se font à même fin, il ne se cache & ne se montre pas plus dans les unes que dans les autres; c'est toujours même zèle, même prudence, même modestie & même humilité. Celui qui n'est homme de bien qu'en apparence, n'agit pas toujours par un même principe; il ôte souvent à ses emplois & à ses exercices le mérite qu'ils pourroient avoir, parce qu'il n'est jamais tout entier ce qu'il devroit être; c'est un homme qui se partage & qui se divise lui-même, c'est un homme dans lequel tout se combat & tout se contredit; ses dehors démentent ce qu'il a dans le cœur, & il n'est rien moins que ce qu'il paroît être.

Pour être homme de bien dans les bénéfices, il le faut être autrement que dans les charges du siècle & dans le mariage; ces différens états demandent de différentes manières d'agir. Tel seroit homme de bien s'il n'étoit que Laïque, qui n'en fait pas assez pour l'être dans sa profession, & tel Laïque en fait plus qu'il ne doit; ils ne font ni l'un ni l'autre dans les voies où Dieu les appelle, où s'ils y sont, l'un y marche trop lentement & l'autre trop vite; l'un s'arrête & se détourne; l'autre à force d'aller va trop loin & s'égare.

Le malheur qu'il y a pour ceux qui veulent vivre en gens

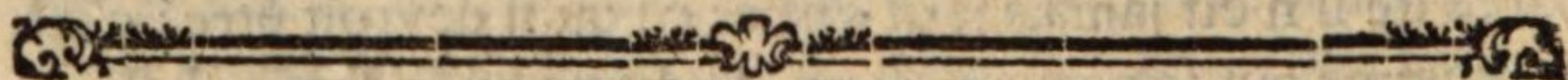
de bien , c'est que personne ne s'étudie à l'être selon sa profession , & qu'il y a peu de directeurs qui bornent le zèle de ces nouveaux commençans , ou qui leur fassent entendre qu'ils n'en ont pas assez. On voit des gens retirés ou des religieux , & on en fait le modèle de sa vie : ce n'est pas là ce que Dieu demande d'un Magistrat , d'un homme d'épée ou d'un Marchand.

Les pratiques de dévotion des autres nous plaisent pour l'ordinaire , & celles que nous pourrions pratiquer dans l'état où nous sommes , ne nous reviennent pas : ainsi il y a peu de gens de bien , parce qu'il y en a peu qui fassent ce qu'ils doivent , & qui ne fassent que ce qu'ils doivent.

On s'entête des mortifications des autres & de leurs austerités , & on ne se souvient plus de ce que l'on est ; on mesure ses forces sur celles d'autrui , & on n'a aucun égard ni à son tempérament ni à sa profession ; un homme assis sur les fleurs de lys veut vivre en Bénédictin , & cette bizarre conduite fait qu'il ne vit ni en Bénédictin ni en Magistrat , & qu'il n'est ni l'un ni l'autre.

Le secret de la dévotion est de ne la jamais outrer , de ne se rendre jamais singulier , & de ne se faire jamais distinguer par des excès & par des extrémités remarquables.

Une vie unie & toujours égale marque un grand fond de piété : il est bon de ne rien faire d'extraordinaire , mais il faut toujours tâcher de faire extraordinairement bien tout ce que l'on fait.



CHAPITRE X.

Des Dévots.

IL y a bien plus de gens qui veulent paroître dévots , qu'il n'y en a qui désirent de l'être. On se fait souvent honneur de la dévotion , on la fait servir à ses vues & à ses desseins , & on en fait peu profession , que l'intérêt ou l'ambition n'en soit la véritable cause.

Il y a une grande différence entre un homme de bien & un dévot. Celui-là aime la vertu , travaille sans cesse à l'acquiescer , & en fait mille actes en secret ; celui-ci ne cherche que les apparences de la vertu : ce qui se fait sans éclat n'est

pas à son gré , & il est content pourvu qu'il passe pour dévot.

Un homme véritablement touché parle peu & va à la pratique ; celui qui ne l'est pas & qui le veut paroître , parle beaucoup & ne songe point à faire ce qu'il dit ; l'un se mortifie en tout ce qu'il peut , l'autre cherche ses aises & ses commodités en toutes rencontres ; l'un est doux & modeste , l'autre brusque & impatient ; l'un se hait , pour ainsi dire , & l'autre s'aime.

Un faux dévot souhaite d'être considéré & honoré par tout ; il devient l'ennemi irréconciliable de celui qui ne lui rend pas tout l'honneur qu'il croit lui être dû ; il est si attaché à ses sentimens , qu'il les soutient toujours avec opiniâtreté ; il ne connoît de raison que celle qu'il se donne , & il pense qu'on ne la peut trouver que dans sa tête , dans ses paroles & dans ses écrits.

Un homme de bien est toujours égal & honnête à tout le monde ; un dévot est tantôt gai , tantôt chagrin , il s'offense de tout & ne ménage personne ; l'un est bon à ses domestiques , en prend un très-grand soin dans leurs maladies , & les récompense de leur service ; l'autre chaud & prompt n'en peut rien souffrir , & la moindre faute est un légitime prétexte pour les renvoyer.

Un homme de probité n'est point difficile pour le boire & pour le manger ; il n'y a rien de trop bon ni de trop bien apprêté pour le dévot ; l'un se cache avec soin dans ses aumônes & dans ses bonnes œuvres , l'autre les fait à grand bruit & aux yeux de tout le monde ; l'un est humble , & l'autre est vain ; l'un ne pense qu'à plaire à Dieu , l'autre qu'à plaire au monde.

Un homme qui ne peut plus faire de figure dans le siècle , prend souvent le parti de s'ériger en dévot. Cela est bientôt fait : il n'a qu'à réformer un peu son extérieur , qu'à faire le sévère , qu'à trouver à redire à tout , & qu'à hanter des gens de bien.

Une femme que l'on a vue aimer beaucoup le monde , & que l'on y remarquoit à cause de sa vanité & de sa dépense , n'a pas plutôt atteint l'âge à ne pouvoir plus continuer son genre de vie sans se faire moquer d'elle , qu'on la voit tout d'un coup parler sur le ton de dévote , & cela , parce qu'elle ne met plus de rouge ni de mouches , qu'elle ne va plus au bal , au cours , ni à la comédie , & qu'elle est devenue modeste dans sa coiffure & dans ses habits.

De même une joueuse qui a beaucoup perdu , qui n'a plus de crédit , & sur la parole de laquelle on ne peut plus jouer , passe dans un moment d'une extrémité à l'autre , & parle plus haut dans une assemblée faite pour le secours des pauvres , que toutes celles qui y vont depuis dix ans , & qu'un zèle qui a continué depuis tant de temps , fait passer pour les plus charitables de la Paroisse.

On me dira peut-être , il n'y a donc point de véritable retour pour ceux & celles qui ont beaucoup été dans le monde ; Dieu me garde d'avoir une telle pensée ; il y a un retour assurément , mais il n'est pas facile , & on ne trouve pas Dieu si aisément , après l'avoir si peu cherché.

*Aug. in
Ps. 14.*

Nos plus grandes peines viennent de nos mauvaises habitudes & de nos passions déréglées. Pour trouver du soulagement dans ces peines , nous n'en devons pas chercher dans nos maisons de campagne , dans les charges ou dans la confidence de nos amis , ces remèdes sont toujours foibles pour de si grands maux. Si nous rentrons dans nous-mêmes pour y chercher ce que nous n'avons pu rencontrer ailleurs , nous n'y trouvons souvent qu'une séditionneuse révolte & qu'une guerre domestique : tout nous y paroît en trouble & en armes , & nous reconnoissons que nous n'avons point de plus grand ennemi que nous-mêmes. C'est un ennemi que nous avons toujours sur les bras , qui nous fait front par-tout , & qui ne nous donne jamais un moment de repos.

Que faut-il donc faire dans ces rencontres ? Il faut recourir à Dieu , il doit être seul notre refuge ; mais pour nous le rendre favorable , il faut recourir à lui avec autant de ferveur & d'empressement que d'amour & de foi.

Recourir à Dieu de cette manière , n'est pas se faire dévot d'habitude & de profession. Recourir à Dieu de cette manière , n'est pas regarder la dévotion comme un asile dans ses pertes & dans ses disgraces ; recourir à Dieu de cette manière , n'est pas se faire dévot par intérêt ou par vanité.

La dévotion est un voile qui cache bien des défauts. Dès qu'on s'est mis sur le pied de dévot , on se permet bien des choses que l'on refuse à ceux qui ne passent pas pour tels. On se voit dans la pratique des bonnes œuvres , on est toujours en commerce avec des gens de bien , on

n'entend parler que de charités, on se forme sur cela une idée de son mérite & de sa probité; & ce dévot qui se regarde comme n'étant plus sujet aux foiblesses ordinaires des hommes, tombe souvent dans le péché des Anges.

La première chose que fait un dévot ou une dévote; c'est de chercher un directeur qui ne soit pas si sévère, & qui s'accommode un peu à ses infirmités. Un dévot se croit une personne publique, qui mérite qu'on ait pour lui des égards, qu'on n'auroit pas pour d'autres; il est fort entêté des services qu'il rend aux pauvres & à l'Eglise, il en persuade le directeur, qui, dans cette vue, le ménage en toutes rencontres: ainsi la nature ne pâtit point, & elle se trouve à son aise avec cet homme de détachement & de grâce.

Il en est du dévot comme du bel esprit: on est l'un & l'autre à juste prix; mais on ne peut passer pour homme d'esprit ou pour homme de probité, si on n'a beaucoup de l'un ou de l'autre.

Dès qu'on souhaite passer pour dévot, on fait connoître qu'on ne l'est pas. L'humilité est le sceau ou la preuve essentielle de la véritable piété. La dévotion dans les hypocrites, ressemble à la poussière que le vent emporte à toute heure; & dans les gens de bien, elle est comme un arbre qui a pris de bonnes racines, & que les vents ou les orages ne peuvent abattre.

Psal. L.

Si je parle des dévots d'une manière à ne pas faire désirer d'en augmenter le nombre, on ne doit pas s'en prendre à la dévotion, mais au caractère & à l'esprit des faux dévots. Ma pensée n'est pas de décrier la véritable piété, on n'en fauroit parler en trop bons termes, il n'y a pas même assez de langues pour en faire l'éloge; mon dessein est seulement de faire connoître la dévotion mondaine & intéressée, afin que l'on ne s'y trompe pas.

Rien ne préjudicie plus à la véritable piété que le faux zèle & le métier de ces dévots du siècle. Ce qu'ils ont de vanité, d'avarice ou de mauvaise foi, fait que l'on impute injustement les mêmes défauts à ceux qui sont humbles & pleins de droiture & de charité.

La différence qu'il y a entre un véritable & un faux dévot, est la même qui se trouve entre une beauté naturelle & une beauté fardée. L'une paroît toujours ce qu'elle

le est sans soin & sans artifice ; l'autre n'est plus rien ; dès que le blanc & le rouge lui manquent, ou qu'elle n'a pas eu le temps de les employer pour se maintenir dans le rang qu'elle avoit obtenu par leur secours.

La véritable piété est toujours reconnue pour ce qu'elle est, sans que celui qui en fait profession, s'étudie à la faire paroître ; au contraire, la fausse piété a besoin que celui qui s'en fait honneur veille sans cesse à garder des mesures & à se contraindre, afin qu'il passe pour ce qu'il n'est pas.

Les vrais & les faux dévots se trouvent souvent ensemble, & leurs pareils emplois font lier une étroite société entr'eux. On peut même dire qu'ils se plaisent à être les uns avec les autres, parce que les premiers ont bonne opinion de ceux qu'ils croient leurs semblables, & que les derniers veulent faire passer cette bonne opinion que l'on a d'eux, dans l'esprit de leurs parens & de leurs amis. La charité est le motif qui unit les uns ; la vanité ou l'intérêt, est le motif qui unit les autres.

Un faux dévot est souvent un avare ou un ambitieux masqué, qui ne s'attribue ce beau nom, que pour mieux cacher son avarice ou son ambition : il faut bien du discernement pour ne s'y pas méprendre.

Qu'un faux & qu'un véritable dévot soient en concurrence pour un emploi ou pour un bénéfice, il arrive peu que le véritable dévot soit préféré. La raison est, qu'il demeure tranquille, laisse à la discrétion de celui qui doit nommer, à faire le choix qu'il trouvera à propos, & que le faux dévot use de toutes les adresses, de toutes les intrigues & de toutes les souplesses que son esprit lui fournit pour parvenir à ses fins. Il n'y a que le temps qui fasse connoître que l'on a été surpris, & que l'on n'a pas choisi celui qui méritoit de l'être.

Un faux dévot paroît presque toujours ce qu'il n'est pas, & ne paroît presque jamais ce qu'il est ; il se donne à lui-même pour tromper le monde, le conseil que Jéroboam donna à sa femme pour tromper le Prophète Ahias. Il change son extérieur, mais le cœur ne change pas ; & au lieu que Rebecca donna à Jacob les habits d'Esaü pour surprendre Isaac, il se donne les habits de Jacob pour surprendre l'estime de tous ceux qui le voient.

3. Reg.
a. l. 4.
Gen. c.
27.

C H A P I T R E X I.

De la Médisance.

LA médisance est le plus infâme de tous les vices ; il est d'autant plus à craindre , que quiconque tombe dans ce défaut , donne souvent un coup mortel à un homme qui ne connoît pas la main qui le tue ; & l'on peut assurer que tous les médifans font des lâches , des traîtres & des assassins.

J'appelle médifans tous ceux qui parlent mal des autres , soit que ce qu'ils en disent soit vrai , soit qu'il ne le soit pas ; la raison est , qu'ils font un égal préjudice , & que l'on reçoit également tout ce que l'on apprend de ces deux manières. En effet , la coutume est que l'on ne suspend pas son jugement dans ces rencontres , on se persuade que le bruit commun est garant de la vérité de la chose ; & pour la croire on ne se tient pas obligé de l'examiner de plus près.

Nous ne recouvrons pas notre réputation perdue par une médisance , comme nous recouvrons notre santé perdue par un excès que nous avons fait , ou par un accident qui nous est arrivé. L'un dépend de notre constitution , de notre tempérament & de notre régime de vie ; l'autre ne dépend point de nous : nous sommes entre les mains du public , qui ne fait grâce à personne , & qui , quand il est prévenu , ne revient presque jamais sur les impressions qu'on lui a données.

Il est étrange que nous soyons si éclairés sur les actions de nos parens & de nos amis , & que nous soyons aveugles sur les nôtres. Il est surprenant que nos yeux grossissent toujours les objets pour les autres , & qu'ils les rapetissent sans cesse dans tout ce qui nous regarde. Nos fautes nous paroissent des fourmis & des moucheron , lorsque celles des autres se présentent à nous comme des chameaux & des éléphans. Si nous avons tant de lumières pour porter un prompt jugement sur ce que l'on dit & sur ce que l'on fait par-tout , d'où vient que nous demeurons dans les ténèbres , pour ce que nous disons & pour ce que nous faisons ?

Il y a quelque-temps que M... me vint dire : Savez-vous que M... a fait une méchante action ? Je lui répondis , non je ne le fai pas. Il est bon , me dit-il , que tout le monde le fache ; sur quoi je lui répartis , qu'au contraire il étoit bon que personne ne le fût , & que l'honnêteté que l'on se devoit les uns aux autres , & la charité , obligeoient à taire de pareilles actions. J'ajoutai qu'il ne falloit pas qu'il fût du nombre de ceux qui croient faire leur éloge quand ils condamnent la conduite des autres.

Trois jours après, M... m'arrêta dans une rue pour me faire une confidence , qu'apparemment il avoit faite à plusieurs autres avant moi , & cette confidence se terminoit à me dire , que M... avoit eu une affaire qui lui faisoit tort. Je lui dis que j'avois peine à croire ce qu'il me rapportoit , parce que celui dont il me parloit étoit homme prudent & sage , & qu'il l'avoit bien fait voir depuis peu dans une occasion où il avoit paru avoir infiniment d'esprit & de conduite. Je conjurai ensuite mon médisant , de faire plutôt valoir les bonnes actions , que de publier celles qu'il croyoit mauvaises. Je remarquai que ce que je lui disois le touchoit ; cela fut cause que je n'en demeurai pas là , & que je le fis convenir qu'il étoit bien cruel , que ce que l'on faisoit quelquefois de mal par surprise , fut relevé avec tant de rigueur , & que ce que l'on faisoit de bien avec application , fut enseveli dans un éternel oubli , & que l'on n'en parlât jamais.

Un mois après l'expérience acheva de me convaincre sur le grand nombre de médisans , & voici comment cela arriva. Etant en compagnie , M... me tira à part pour me dire , qu'un de mes amis avoit bien manqué de jugement dans une rencontre ; qu'il ne raccommoderoit jamais ce qu'il avoit gâté , & qu'il me vouloit apprendre le détail de cette fâcheuse affaire. Comme il se mettoit en état de me la conter , je lui fis un compliment qui le surprit & qui ne lui plut guères. Je lui dis que je m'étois mis en possession , il y avoit déjà du temps , de n'entendre jamais parler mal de personne ; que s'il avoit quelque chose de bon à me dire de mon ami , je l'écouterois avec plaisir , sinon , que je le priois de me dispenser d'une audience qui me feroit de la peine & qui me donneroit du chagrin. Un peu de rougeur parut sur son visage , soit de honte , soit

dé dépit : je ne fis pas semblant de la remarquer , & pris congé de lui sans pousser les choses plus loin. Nous nous séparâmes , lui peu content de moi , comme je crois , & moi fort satisfait d'avoir ainsi reçu ce médifant. J'en ai toujours usé depuis de cette manière , dont je me suis très-bien trouvé.

Nous sommes tous si malheureusement nés , que le mal nous touche plus que le bien , cela se voit par expérience. Que l'on nous rapporte une douzaine de bonnes actions , elles feront moins d'impression sur nous qu'une mauvaise que l'on nous aura apprise. Nous avons à choisir parmi ces douze belles actions , celle qui nous plaît le plus pour la publier : c'est à quoi nous ne pensons pas ; mais nous n'avons pas assez de langues pour faire savoir la mauvaise à tout le monde. Rendons-nous justice sur ce procédé. D'une part il marque un grand fond de corruption dans notre cœur & dans notre esprit ; & de l'autre , il fait bien connaître le peu d'honnêteté & de charité que nous avons les uns pour les autres.

Que l'on apprenne à un homme du monde une action extraordinaire & d'éclat , il a peine à la croire , il en veut des preuves & des témoins , & croit que ce seroit foiblesse de s'en rapporter légèrement à ce que l'on en dit : que la médifance lui en forge une honteuse & détestable , il ajoute foi au premier récit qu'on lui en fait. Demandez-lui la raison de cette différence , il vous répondra que les dévots se donnent les uns aux autres mille bonnes actions , auxquelles ils n'ont jamais pensé , & n'aura pas l'équité de dire aussi que l'on attribue plusieurs méchantes actions à des gens qui n'ont jamais eu le dessein ni la volonté de les commettre. Il est prudent & circonspect pour se rendre sur ce que l'on dit de l'une , & il ne trouve aucune difficulté à croire l'autre. Dans une de ces rencontres il faut qu'il soit convaincu , puisque c'est une bonne action ; dans l'autre il est persuadé d'abord , parce que ç'en est une mauvaise.

Après une bataille gagnée , on dit , il y a quelque temps , dans un lieu où j'étois , que M... avoit reçu un coup de mousquet dans le dos. Un homme de la compagnie ne manqua pas de dire , que cette blessure ne lui étoit pas fort glorieuse , puisqu'il ne pouvoit l'avoir reçue qu'en fuyant.

Je pris la parole , & dis à cet homme , que les plus braves s'exposeroient souvent à de semblables blessures , parce qu'ils s'engageoient trop parmi les ennemis , & qu'étant enveloppés , ils reçoivent des coups de toutes parts , & qu'ils étoient ainsi tués ou blessés. J'ajoutai que ce fut de cette manière que Judas , ce grand & illustre Maccabée , finit glorieusement ses jours en gagnant la victoire.

Je ne sai si mon avis l'emporta sur le sien , mais je sai bien qu'il n'en falloit pas davantage à un esprit mal fait & grand parleur , pour aller conter la chose comme il l'avoit pensée.

Si un Gentilhomme , un Officier de mérite & de distinction , blessé à la vue d'une armée , n'est pas ainsi à couvert d'une médisance , comment un particulier , un homme sans nom , sans crédit & sans autorité , s'en pourroit-il défendre.

Bien souvent un homme parle mal d'un autre , parce que s'il s'étoit trouvé en sa place , il auroit commis le mal dont il l'accuse ; sa foiblesse lui donne une idée de celle de l'autre , & le reproche de sa conscience appuie sa médisance , & en est tout le fondement. Il est persuadé qu'il auroit succombé à la tentation , il ne lui en faut pas davantage pour publier que l'autre n'y a pu résister. Voilà comment la plupart des choses se passent en ce monde , de quelle manière on décide sur les actions d'autrui , & sur quel pied on s'en rend les arbitres & les juges.

Un homme de ma connoissance me dit un jour , qu'il avoit eu dans sa jeunesse la malheureuse habitude de parler mal de tout le monde ; que présentement , pour réparer ce qu'il avoit gâté , il disoit du bien de toutes sortes de personnes ; qu'il en disoit même qui n'étoit pas ; mais qu'il aimoit mieux employer des faussetés à l'avantage des autres , que des vérités à leur désavantage. Sa fin & son motif étoient bons ; c'est ce qui me donna lieu de lui dire ce que saint Augustin a autrefois pensé touchant les deux sages femmes des Egyptiens , Zéphora & Phua , qui firent un mensonge officieux pour sauver la vie à plusieurs innocens ; que Dieu récompenseroit assurément ses vues & la pureté de ses intentions , & je lui conseillai de continuer , sans néanmoins blesser la vérité , à établir la réputation de tout le monde , à en dire par-tout du bien , & à n'en perdre jamais les occasions.

*S. Aug.
lib. cont.
Mend. c.
15.*

Il y a , ce me semble , plus de lâcheté à médire de quelqu'un , qu'à lui dire des injures. La raison est , que celui qui fait une médifance , attaque un absent ; il n'a personne en tête qui lui résiste , & cette manière d'agir ne peut être que d'un homme fans cœur & fans honneur , qui ne risque rien , & qui prend toutes ses furetés. Celui qui dit des injures , ne les dit pas en secret & à l'oreille d'autrui , il ne les confie pas à un Etranger sur la Religion d'un ferment ; il attaque son ennemi en face , il ne lui cèle & ne lui déguise rien , & fans craindre de s'attirer sa colère , il le combat à forces égales. Ainsi je n'ai pas de peine à conclure , que si celui qui dit des injures est le plus emporté , l'autre est le plus dangereux , mais que l'action de l'un est plus excusable que celle de l'autre.

Il me semble que l'on peut avec raison comparer les médifans aux vautours & aux corbeaux , qui ne cherchent jamais les fleurs ni les fruits , mais seulement les charognes sur lesquelles ils se jettent pour se repaître. Les médifans en usent de même ; ils n'ont jamais d'égard aux bonnes actions , ils ne sont curieux que des mauvaises , & ne s'arrêtent qu'à celles qu'ils peuvent censurer & critiquer.

On peut aussi comparer les médifans à la mer , & cette comparaison me paroît encore plus juste & plus belle que l'autre. Comme la mer ensevelit dans ses abymes l'or , l'argent , les pierreries & tout ce qu'il y a de précieux dans le vaisseau qu'elle engloutit , & qu'elle ne pousse sur les rivages que quelques puants cadavres , & d'inutiles restes d'un fâcheux naufrage ; de même les médifans cachent les bonnes qualités de ceux qu'ils veulent perdre. Ils ne parlent jamais de tout ce qui leur attireroit des louanges ; ils représentent sans cesse leurs défauts , sans se ressouvenir jamais de leurs vertus , ils suppriment leurs belles actions , & ne font mention que de ce qui leur est échappé par surprise , par foiblesse ou par imprudence.

Ce n'est pas assez à un homme de n'être pas auteur d'une médifance , il faut de plus qu'il n'en soit pas complice ; c'est-à-dire , que ce n'est pas assez de ne l'avoir pas inventée , il faut encore qu'il ne la débite & qu'il ne la répande pas. Je ne fais si celui qui entre le premier dans une Ville pour la piller , y fait plus de tort que ceux qui le suivent , qui ruinent , qui saccagent & qui mettent le feu par-tout.

Je finis ce Chapitre par la réponse du Tasse, cet illustre Auteur de la Jérusalem. On lui rapporta qu'un homme, qui s'étoit déclaré son ennemi, médisoit de lui en tous lieux. Laissez-le faire, répartit le Tasse, il vaut mieux qu'il dise du mal de moi à tout le monde, que si tout le monde lui en disoit de moi. Diogène avoit coutume d'affirmer que de toutes les morsures de bêtes sauvages, la plus dangereuse étoit celle du médifant, & des domestiques, celle du flatteur.

CHAPITRE XII.

De ceux qui vivent ensemble.

Ps. 133. **L**E Prophète Royal s'écrie, que c'est une bonne & agréable chose que les Frères demeurent ensemble, & qu'ils soient unis. Cette exclamation doit servir à nous faire faire une sérieuse réflexion sur la douceur que nous trouvons à être les uns avec les autres; mais il faut que ceux qui sont unis de cette manière, le soient plus par l'honnêteté & la charité, que par une demeure extérieure & locale.

Rien ne contribue plus à faire goûter la douceur de demeurer ensemble, que la paix & l'union; & le premier pas qu'il faut faire pour avoir cette paix avec les autres, c'est de l'avoir avec soi-même. Un homme sans passion, & qui vit dans la règle, s'accommode aisément à toutes sortes d'humeurs & d'esprits, & il est difficile de trouver cette paix avec les autres, quand elle ne règne pas dans notre cœur.

Le moyen qu'un homme chagrin, inquiet, inégal & inconstant puisse plaire? Le moyen qu'un homme qui n'est jamais content de lui, le puisse être des autres? Le moyen qu'un homme s'accommode à ce que les autres veulent, quand il ne fait pas ce qu'il veut lui-même?

La source & la cause ordinaire de la peine que l'on a à vivre ensemble, vient de ce que l'on ne se ménage pas assez & de ce que l'on n'a pas assez de complaisance les uns pour les autres. Nous voulons que l'on entre aveuglément dans nos intérêts, quand nous n'avons pas les mêmes égards pour ceux avec qui nous vivons; nous ne pou-

vons souffrir leur humeur , lorsque nous voulons hautement qu'ils s'accommodent à la nôtre ; en un mot, on ne nous aime pas , parce que nous n'avons pas l'esprit de nous faire aimer.

C'est pour cela que le Sage assure , que la douceur dans les paroles & dans la manière de vivre , multiplie les amis, & qu'il appelle cette douceur l'arbre de vie , parce qu'elle procure par-tout la paix , le repos & l'union. *Ecclef.
chap. 6.*

Nous nous faisons tous honneur de notre opinion. Contredire à toute heure celle des autres , c'est les chagriner dans ce qui les touche le plus ; vouloir toujours l'emporter sur eux , c'est vouloir sans cesse s'élever & se distinguer , & cela n'est pas agréable à ceux qui sont de notre commerce & de notre société.

On n'aime pas qu'un homme domine dans ses opinions , & qu'il s'érige un empire sur les sentimens de tous ceux qu'il voit. Cet ascendant qu'il veut prendre , & cet air décisif ne se souffrent qu'avec impatience. Il a beau croire que les lumières des autres ne sont que des ténèbres auprès des siennes , on n'en convient pas , & on ne reconnoît pas en lui tout l'esprit & toute la raison qu'il se donne.

Quand un homme soutient ses opinions avec chaleur , on croit que c'est la passion & non la raison qui le fait agir , on regarde cette passion comme une injuste violence , à laquelle on s'oppose avec obstination , & cette obstination à combattre ce que l'on soutient avec chaleur , altère leur esprit , & trouble la paix de ces deux partis si opposés & si différens.

Celui qui croit qu'on lui doit déférer en tout , se trompe ; il n'a pas tant de science ni tant d'esprit que les autres ne prétendent en avoir autant , & chacun en cela se tient sur le qui-vive.

Le privilège de décider , qu'un bel esprit ou qu'un Savant s'attribue , n'est reconnu & reçu qu'autant qu'il plaît à ceux qui ne lui disputent pas ; il ne dépend pas de lui seul ; & se le donner ainsi avec hauteur , c'est le moyen de n'en pas jouir paisiblement.

Pour conserver la paix dans une société bien établie , ce n'est pas assez de ne contredire personne , ou par coutume , ou par une autorité que l'on se donne mal-à-propos ; il faut de plus avoir une réciproque indulgence , & se pardonner tous beaucoup de choses.

Nous ne devons pas agir comme si tout nous étoit dû , & comme si nous ne devions rien aux autres ; nous sommes tous foibles & pleins de défauts.

Il faut nous prendre & nous considérer sur ce pied , & quiconque veut profiter des agrémens que l'on trouve dans une honnête société , doit volontairement s'accommoder à tout ce que l'on en doit aussi souffrir.

Les défauts des autres doivent être regardés avec des yeux de complaisance & de compassion , & non avec des yeux de chagrin & d'impatience ; lorsque nous les regarderons ainsi , nous n'aurons pas peine à nous y accoutumer.

La bizarrerie d'un homme doit-elle faire impression sur un esprit bien fait ? Non certes , il la doit regarder comme une bizarrerie , & la recevoir pour telle. Un homme sage doit-il changer sa conduite , parce que celui avec qui il demeure en change à tout moment ?

Il seroit ridicule qu'un homme s'impatientât & se mît en colère , parce que tout d'un coup la pluie survient & succède au beau temps. Il n'est pas moins impossible de changer l'humeur & l'esprit des gens , que d'empêcher le changement des saisons , & de les accommoder à nos vues , à nos desseins & à nos souhaits.

La grande habitude que l'on a les uns avec les autres , fait qu'on se connoît trop bien , & que ne se pouvant rien cacher , on s'en estime & on s'en aime beaucoup moins. Pour vivre dans une parfaite intelligence , il faut ne pas se voir si souvent ; on se brûle quand on s'approche trop du feu , & on se brouille quand on se voit de si près & si souvent.

Lorsqu'on commence à se voir , on se déguise & on se contraint aisément , mais à la longue on se fait connoître pour ce que l'on est. On ne voit les gens qu'en perspective & de loin dans les premières visites , mais celles qui suivent les font voir de plus près & au naturel.

On me dit , il y a quelque temps , que trois hommes demeuroient ensemble depuis dix ans , & qu'il n'y avoit point d'autre engagement entre eux , que celui de la civilité & de l'amitié. Je répartis que l'on pouvoit conclure qu'ils étoient tous trois fort honnêtes gens , & qu'ils avoient l'esprit bien fait.

Ne se plaire qu'avec les Grands , c'est s'élever au-dessus de

de se que l'on est , & faire voir une ambition peu réglée. Ne se plaire qu'avec ses inférieurs , c'est s'abaisser lâchement & n'avoir pas le cœur bien placé. Se plaire avec ses semblables , & tâcher de s'en faire aimer , c'est avoir des sentimens d'un galant homme , qui se soutient dans sa condition avec honneur.

Quand on est toujours avec les Grands , on se captive & on s'impose une loi de respect dont on ne peut se dispenser. Quand on est toujours avec ses inférieurs , on se fait une habitude de vivre d'une manière peu proportionnée à sa naissance. Quand on est toujours avec ses semblables , on n'ose se démentir & se rendre indigne du rang & de la famille dont on est.

On voulut mettre , il y a quelque temps , un Gentilhomme auprès d'un Prince. Ceux qui s'employèrent pour cela , en dirent tous les biens possibles , & parlèrent de son esprit & de son mérite comme de quelque chose de fort extraordinaire ; il n'en fallut pas davantage pour ne l'y pas faire recevoir. Les Grands & ceux qui les approchent , ou qui sont de leur confiance , ne veulent pas de ces gens si distingués , ils les craignent & ne les aiment pas.

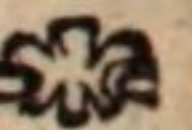
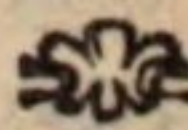
Avec ses semblables , il faut souvent cacher une partie de ce que l'on vaut , pour se rendre plus familier. On gagne plus à se faire aimer qu'à se faire passer pour habile ou pour bel esprit. Rien n'est plus incommode à une société que celui qui veut toujours s'en rendre le chef.

Pour goûter la douceur qui se trouve à vivre dans une société , il ne faut ni manquer d'esprit , ni en avoir trop ; ces deux extrémités sont également nuisibles. On peut même assurer que pour l'ordinaire on a plus de complaisance pour celui qui a peu d'esprit , que pour celui qui en a beaucoup ; on a de la bonté pour l'un & de la jalousie pour l'autre.

Un secret infailible pour vivre bien dans une société , c'est de ne se mêler des intérêts des autres , qu'autant qu'ils le veulent & qu'ils nous témoignent le désirer. Sous prétexte de vouloir être utile , on fait souvent remarquer plus de curiosité que d'affection , & plus d'empressement pour savoir les choses , que de passion pour rendre service.

Donnez à tout le monde des marques de votre civilité & de votre honnêteté , & tout le monde vous en donnera.

Louez ceux qui le méritent , excusez ceux qui en sont dignes , ne blâmez jamais personne , & vous gagnerez le cœur de tout le monde. Obligez tous ceux avec qui vous avez commerce , rendez-leur de bons offices en toutes rencontres ; en un mot , aimez-les , & ils vous aimeront.



CHAPITRE XIII.

De la Vanité.

Ps. 116. **L**E Prophète Royal assure , que nous sommes tous menteurs ; il pouvoit ajouter que nous sommes aussi tous vains , & qu'il n'y a de la différence entre nous , que dans la manière de l'être. C'est se faire grâce , c'est se méconnoître , & c'est vouloir se distinguer sans raison , que de ne pas convenir de cette vérité.

La bonne mine , la bravoure , les emplois , l'esprit & la naissance , semblent autoriser la bonne opinion que chacun a de soi , & nous ne croyons pas faire injustice à ceux à qui nous nous préférons , quand nous sommes persuadés que ces avantages nous élèvent au-dessus d'eux.

On m'a souvent voulu faire croire , que M.... étoit fier & glorieux ; jamais homme ne l'a moins été : ses belles livrées , son magnifique équipage , le nombre de ses domestiques & son grand air , lui font tort. A le pratiquer , on le trouve en toutes rencontres civil , familier & obligeant ; une demi-heure de sa conversation dément toutes les apparences , & détruit toutes les préventions que l'on avoit contre lui.

On ne doit pas croire qu'un homme est vain , à cause qu'il paroît l'être. Il ne doit passer pour tel , que quand ses paroles ou ses actions font connoître qu'il l'est en effet.

S. Bern.
Serm. 12.
in verb.
Apost. Il y a une si grande liaison entre la douceur & l'humilité , qu'elles sont presque inséparables. Saint Bernard dit , que ce sont deux sœurs. L'une se cache autant qu'elle peut , toujours retirée dans le fond du cœur , elle ne cherche ni à paroître , ni à se produire ; l'autre , au contraire , se fait connoître en tous temps , & donne indifféremment à tout le monde des preuves de ce qu'elle est.

On peut dire qu'il en est de même de la vanité & de la

fierté ; elles vont rarement l'une sans l'autre , & si l'une se cache en toutes rencontres , l'autre se fait voir à tous momens.

On ne veut jamais passer pour vain , c'est un défaut qu'on prend soin de se cacher à soi-même ; mais on ne se fait point une honte de passer pour fier , & pour homme qui prétend qu'on le distingue , & qui croit bien mériter qu'on fasse attention à ce qu'il est.

Voulez-vous savoir si un homme est vain ? ne lui rendez pas tous les honneurs qu'il pense lui être dûs. Sa fierté offensée fera bientôt paroître sa vanité , & l'une viendra au secours de l'autre , pour vous donner une parfaite idée de celui que vous désirez connoître.

J'étois , il y a fort peu de jours , dans une compagnie , où je vis deux hommes d'un caractère bien différent. L'un avoit du mérite , & l'autre croyoit en avoir. On donna beaucoup d'applaudissemens au premier , & il étoit juste qu'on les lui donnât. Le second , qui remarquoit avec impatience qu'on ne pensoit point à le louer comme il le souhaitoit , interrompoit souvent le discours , afin de donner occasion de parler de lui ; mais la longue persévérance à ne pas prendre le change poussa sa patience à bout , & fut cause qu'il s'en alla. Une si brusque sortie surprit , mais comme on n'avoit pas eu la complaisance de le louer tandis qu'il étoit présent , on n'eut pas aussi la foiblesse de le condamner lorsqu'il fut parti. Le motif qui l'avoit obligé à prendre une si prompte résolution , fut d'abord connu de toute la compagnie , & un petit sourire fut la seule peine que son chagrin & sa vanité lui attirèrent.

Si nous n'étions pas prévenus injustement de notre mérite , nous découvririons à toute heure dans les autres quelque vertu qui nous manque , & nous trouverions toujours des raisons pour nous mettre au-dessous d'eux ; mais nous sommes si délicats amateurs de tout ce qui part de nous , que nous croyons , quand on loue quelqu'un , que l'on nous dérobe les louanges qu'on lui donne.

C'est un abus de s'imaginer qu'on ne puisse faire une action d'éclat , sans y être poussé par la vanité. Chacun peut se distinguer selon ses emplois , sans penser à s'attirer des louanges. La joie de bien faire son devoir est une récompense assez glorieuse pour celui qui cherche à s'en ac-

quitter avec honneur, sans qu'il porte ses vues plus loin.

Il en est des bonnes actions à l'égard de la vanité, comme de la patience à l'égard de la paix du cœur. Quand on s'est accoutumé à souffrir sans se plaindre, on se possède dans les douleurs & dans les afflictions, & le repos de l'esprit n'en est point troublé. De même, à force de faire de bonnes actions sans vanité, on s'en forme une habitude. La droiture & la probité se naturalisent en nous, & se tournant en notre substance, elles deviennent la règle de tout ce que nous faisons.

Un Prince suce la grandeur avec le lait; l'air qu'il respire est un air plein de respect qui lui est dû. Tout lui apprend qu'il est Prince, & rien ne lui dit qu'il est homme, & homme sujet à mille foiblesses comme tous les autres. Il ne faut donc pas être surpris s'il se regarde sans cesse comme Prince, dont le nombre est fort petit dans chaque Etat, & s'il ne regarde ceux qui l'approchent que comme des hommes dont toute la terre est couverte.

Si nous passons des palais des Princes dans les maisons de ces Favoris de la fortune, dont les richesses & les grandes charges font tant de jaloux, nous n'y trouverons que des gens qui s'estiment & qui s'aiment, que des gens tout remplis de la magnificence de leurs meubles & de leurs équipages. Enivrés comme ils sont de tout ce qui flatte la chair & les sens, le moyen qu'ils ne s'applaudissent pas sur leur apparent bonheur? le moyen qu'ils se fassent des leçons chrétiennes dans cette abondance? le moyen qu'ils ne s'élèvent pas quand tout les élève? & le moyen qu'ils ne se distinguent pas eux-mêmes, quand tout les distingue?

Ce n'est pas toujours dans les grands trains & dans les dépenses excessives que la vanité se trouve, elle est souvent le vice des pauvres & des malheureux. Lorsqu'elle paroît avec éclat, elle fait des envieux & des ennemis, mais quand elle ne se montre qu'avec des habits déchirés & pleins de pièces, elle trouve des flatteurs & des amis; cependant elle est pour lors d'autant plus à craindre, qu'elle est moins connue, & si on ne la regarde de bien près déguisée comme elle est, on s'y laisse tromper, & on lui donne des louanges qu'elle ne mérite pas.

Il ne faut pas se persuader qu'un homme est humble & sans vanité, parce qu'il est pauvre. Il ne faut pas croire aussi

pour être vain que ce soit assez d'être riche ; on peut être riche & considéré sans être vain , comme on peut être humilié & pauvre sans être humble.

La vanité est de tout pays , il n'est point pour elle de terre étrangère , elle a été & sera de tous les siècles. Elle se trouve dans toutes sortes d'états , & elle se trouvera encore à la fin du monde dans toutes sortes de professions ; il n'y a que la manière d'être riches ou pauvres qui nous rende humbles ou vains.

Quoiqu'on doive dire à la louange de ceux qui vivent dans la retraite & hors du commerce du monde , qu'en se cachant , comme ils font , ils renoncent de cœur & d'esprit à la vanité , ils ne sont pas néanmoins les seuls qu'on puisse croire véritablement humbles. On en trouve dans les grands emplois du siècle , & même à la Cour , & leur humilité est d'autant plus grande qu'elle trouve par-tout des obstacles , que tout la combat & qu'elle fait triompher de tout.

La plupart des gens d'épée parlent avec tant de retenue de ce qu'ils ont fait , que cela doit donner de la confusion à un Poète , à un Avocat , à un Prédicateur , quand il veut qu'on fasse l'éloge d'un Ouvrage auquel il a travaillé beaucoup de temps , & qui ne lui a coûté ni bras ni jambe.

On n'a pas sujet d'être content de soi , quand on n'a fait une bonne action que dans la vue d'en recevoir de l'applaudissement. La louange doit être regardée comme l'ombre d'une bonne action ; elle la suit & ne la précède pas : ainsi celui qui se porte à la faire dans le dessein d'en être loué , renverse l'ordre des choses , puisqu'il fait marcher devant lui ce qui doit le suivre.

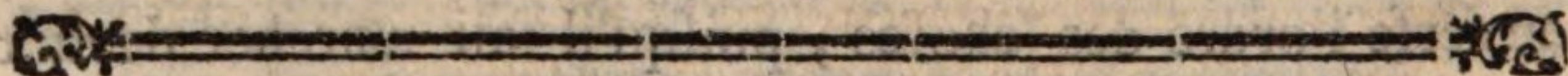
L'homme a pour la vanité un si grand penchant , que souvent il se fait honneur du bien d'autrui. Je connois un Officier qui , ne croyant pas parler devant un homme de sa profession & Officier comme lui , nous faisoit croire qu'il avoit monté le premier à la brèche d'une ville qui avoit été assiégée. Ce second Officier l'ayant écouté paisiblement , sans l'interrompre & sans le contredire , lui répartit : tout ce que vous avancez , Monsieur , touchant ce qui se passa dans cette occasion , me surprend , & de la manière que vous parlez , il y a long-temps que vous devriez être mort , parce que je n'ai monté que le septième à cette même brèche , & je suis sûr que ceux qui y étoient montés avant

moi, ont tous été tués. L'un fut plus cru que l'autre, & il parut que ce dernier ne rapportoit cette action, que pour apprendre à celui qui s'étoit vanté si mal-à-propos, à conter toujours les choses comme elles se sont passées, & à ne se pas faire un mérite d'une bravoure qu'il s'attribuoit faussement.

On se fait encore quelquefois honneur d'une chanson ou d'un Sonnet qu'on n'a point fait, & ceux que l'on trompe n'en connoissant point l'Auteur, ne sont point d'humeur à s'inscrire en faux sur une bagatelle de cette nature. Ainsi il arrive assez souvent que celui qui ne peut se faire un mérite de ce qui sort de son fond, tâche de s'en faire un du vol qu'il a fait à son voisin.

Il faut que nous soyons bien peu raisonnables pour rechercher avec autant d'empressement, ce que nous ne pouvons posséder qu'avec beaucoup d'inquiétudes. Les superbes équipages, les honneurs & les grands emplois, ont sans doute de l'éclat, mais c'est un éclat qui trompe ceux qui en sont éblouis. Ces marques de grandeur & de puissance entretiennent notre vanité, & nous empêchent de reconnoître que le monde est pour nous plus à craindre quand il nous engage à l'aimer, que lorsqu'il nous oblige à le mépriser. Persuadons-nous donc une bonne fois, que plus les biens temporels ont d'attraits pour flatter nos sens, plus les biens éternels ont de charmes pour fortifier nos espérances & purifier notre amour.

S. Aug.
Ep. 144.



CHAPITRE XIV.

Se piquer de quelque chose.

UN Philosophe qui a l'esprit bien fait, mais qui n'a pas les lumières de la Foi, ne se pique que d'une chose, qui est de ne se piquer de rien. Il connoît combien son esprit est borné, & le peu de temps qu'il a à vivre; il se représente ce qu'il y a à savoir dans l'Histoire, dans la Morale, dans la Médecine, dans les Mathématiques & dans les secrets de la nature. Ce nombre innombrable de choses qu'il peut apprendre l'accable, & il voit que ce qu'il fait est si peu, qu'il se croit obligé d'avouer qu'il ne fait rien; c'est se rendre

justice , & c'est rendre témoignage à la vérité que de parler de cette manière.

Un Philosophe chrétien en doit dire & faire plus qu'un Philosophe payen ; il doit se piquer de connoître Dieu & de le craindre ; il doit se piquer de connoître notre Religion & celui qui en est l'Auteur & le Chef ; il doit se piquer de croire tout ce que l'Eglise croit.

Un homme de qualité doit se piquer de ne jamais rien faire qui soit capable de déshonorer sa famille & son nom ; il doit se piquer de ne jamais rien faire qui puisse donner la moindre atteinte à son honneur & à sa réputation.

Ne se piquer pas d'être Chrétien & de craindre Dieu , c'est manquer de Foi & de Religion ; ne se pas piquer de vivre sans reproche selon le monde , c'est manquer de cœur & d'honneur.

Se piquer d'avoir toujours de beaux équipages , d'être bien meublé , de tenir bonne table & de faire grande dépense , c'est marquer qu'on n'a pas le goût bon , & que l'on borne ses soins & ses plaisirs à ce qui ne les mérite pas ; il faut tâcher de se distinguer par des endroits plus solides & plus honorables.

Se faire remarquer par sa bravoure & par sa conduite parmi les gens d'épée , par sa droiture & par sa probité parmi les Magistrats , par sa science & par son zèle parmi les Evêques , les Docteurs & les Abbés , c'est quelque chose de plus louable & de plus estimé.

Se piquer de bien danser , de bien jouer au mail ou au trictrac , & de bien placer une balle dans un tripot , c'est faire voir qu'on est jeune & que l'on ne connoît pas encore les bonnes choses.

Il y a quelque temps que je me trouvai avec un Abbé , à qui on parla de chevaux , & de la difficulté qu'il y avoit à les bien choisir. Il dit qu'il se piquoit de s'y connoître & de ne s'y pas laisser tromper. Je lui répartis qu'il feroit mieux de ne s'en piquer pas , & puisque Dieu lui avoit fait la grâce de lui donner un rang considérable dans le monde , de laisser aux Courtiers & aux Maquignons l'avantage de bien savoir leur métier. J'ajoutai , qu'il feroit surprenant que ces fortes de personnes se piquassent de décider sur les matières bénéficiales & de savoir les Pères de l'Eglise.

Je ne sai si cet Abbé avoit plus raison qu'un autre de ma

connoissance , qui se piquoit de tirer en volant mieux qu'aucun homme de France. Comme il s'en piquoit souvent , un goguenard lui dit un jour , qu'il l'alloit faire passer par-tout pour le premier & le meilleur Abbé du royaume , puisqu'il prenoit tant de soin de ses Moines , & qu'il les nourrissoit de cailletaux & de perdreaux.

Un Gentilhomme n'en fut pas quitte à si bon compte. Il se piquoit de chanter proprement , & le disputoit même assez souvent à ceux qui en font profession ; cela fut cause qu'un Musicien , sans garder de mesures & sans faire réflexion sur celui à qui il parloit , lui dit un jour qu'il feroit bien mieux de se faire remarquer à l'Armée dans quelque belle occasion , que d'être de tous les concerts & que d'avoir toujours une place dans le parterre de l'Opéra. L'insolence du Musicien déplut fort au Plumet ; il vouloit s'en venger , mais on accommoda l'affaire ; l'un fit excuse , l'autre la reçut , & ils s'en retournèrent tous deux toujours fort entêtés de leur *Gé, ré, sol, ut*, & de leur *Sol, la, mi, la*.

Un homme qui se pique d'étude & d'esprit , trouve tous les jours des gens qui ont plus d'esprit & plus d'érudition que lui , qui néanmoins ne s'en piquent pas. Pour se piquer de quelque chose , on n'en est pas plus habile , on marque seulement que l'on veut passer pour ce qu'on n'est pas & pour ce que l'on voudroit être.

Un Brave ne se pique jamais de l'être ; il laisse ce partage à ceux qui ne le sont qu'à demi. Un Docteur doit encore moins se piquer de science , parce que la science est d'une si grande & si vaste étendue , qu'on peut demeurer d'accord qu'il y très-peu de Savans , mais qu'il y a bon nombre de gens qui sont moins ignorans que les autres.

Un homme qui veut passer pour savant ou pour bel esprit , se fait tous les jours des affaires dont il se tire avec peine , il se met un fardeau sur les épaules si lourd & si pesant , qu'il s'en trouve souvent accablé.

Il me souvient qu'étant à la campagne chez un Gentilhomme de mes amis , deux Religieux y arrivèrent un soir ; ils furent reçus avec toute l'honnêteté qui étoit dûe à leur caractère & à leur profession. Un de ces Pères , plein de feu , se fit écouter avec grande autorité. Comme il se piquoit de science & d'esprit , & qu'il parloit beaucoup , il en dit plus dans une heure qu'un autre n'auroit pu faire en

deux. Un Ecclésiastique qu'il prit sans doute pour le Curé ou pour le Vicaire du village, fut un de ses plus paisibles Auditeurs, & il lui laissa dire tout ce qu'il voulut. Comme personne ne lui tenoit tête, il tranchoit & décidait sur tout. Enfin comme son heure de parler étoit passée, & qu'il prenoit haleine, cet Ecclésiastique crut qu'il étoit à propos de relever une partie de ce qu'il avoit dit, & fit connoître en peu de temps qu'il avoit beaucoup de littérature, qu'il raisonnoit juste, qu'il ne se jetoit pas de branche en branche, qu'il ne prenoit point le change, & qu'il alloit droit au fond des questions, tant sur le fait que sur le droit.

La manière de s'énoncer & la solidité de son discours surprirent beaucoup son adversaire, & lui imposèrent un respectueux silence. Je puis dire, à l'avantage de cet Ecclésiastique, que sa modestie dans cette rencontre parut encore plus que sa science; il menoit le Religieux par la main, & le faisoit marcher pas à pas, sans qu'il parût le conduire, & l'éclaircit sans faire valoir sa lumière. Le Religieux en fut édifié & chagrin tout ensemble, & demanda au Maître de la maison le nom & l'emploi de l'Ecclésiastique avec qui il avoit eu affaire. C'est, lui répondit le Gentilhomme, un Docteur de mes amis. Cela dit, il n'y eut plus moyen de faire parler celui qui se piquoit tant d'esprit & de science, & sans vouloir se compromettre davantage, il prit le parti de s'en aller le lendemain dès la pointe du jour.

Rien n'est plus plaisant que de voir deux hommes se piquer de Peinture. A les entendre d'abord, & à leur voir prendre le tour dont ils parlent, on a lieu de penser qu'ils savent tous deux tout ce que l'on peut y savoir; mais en leur donnant une audience paisible, on en rabat plus de la moitié, & tous les coups de pinceau qu'ils donnent à leurs portraits, sont autant de traits qui les défigurent & qui les empêchent de ressembler.

Si on les en croit sur ce qu'ils disent, ils ont le discernement juste; ils connoissent parfaitement les manières tendres & dures. L'un dit hardiment, ce tableau n'est pas correct; l'autre, le coloris m'en plaît; l'un, les attitudes en sont belles, mais le dessein n'en est pas savant; l'autre, il y a de l'imagination & du génie dans ce tableau, mais il est contre l'histoire, & le Peintre s'est donné des libertés qui ne sont pas permises; l'un trouve que les figures en sont

bien placées; l'autre qu'elles sont trop confuses & qu'elles ne disent pas assez clairement ce qu'elles devroient dire.

On voit bien qu'ils parlent tous deux de la peinture dans les termes dont il faut en parler; mais ils les appliquent à contre-temps, & louent souvent un Peintre d'une chose dont il en faudroit louer un autre. Ce sont des demi-favans qui ont eu commerce avec les bons & les véritables connoisseurs.

Il y a quelque temps qu'un homme voulut à toute force jouer du claveffin dans une compagnie où j'étois, il croyoit en jouer parfaitement & s'en piquoit; cependant il ne satisfait pas. Quand il fut parti, on en parla fort à son désavantage; un de ceux de la compagnie dit en plaisantant, que quand il voudroit il ne joueroit pas mal, qu'il n'avoit pour cela qu'à ne pas jouer; ces trois mots pleurent plus que le jeu.

Si chacun faisoit bien son métier & s'acquittoit bien des devoirs de sa profession, on ne se piqueroit jamais de rien; on se pique peu de bien faire ce qu'on doit faire; c'est pour l'ordinaire des choses qui ne sont pas de notre état dont nous nous piquons. Faire bien ce qu'on doit, nous paroît trop commun; on veut aller au-delà, & se faire un mérite par ce qu'on pourroit ne pas faire, & ce que les autres ne font pas.

Un homme de qualité me disoit un jour, qu'il falloit se piquer de quelque chose; qu'un bon Conseiller alloit au Palais soir & matin sans porter ses vues plus loin; qu'un riche Marchand étoit dans sa boutique toute la semaine, & ne se mêloit que de son trafic; que cette vue lui paroïssoit trop tranquille & trop bourgeoise; qu'en se piquant de quelque chose, on s'imposoit une nécessité de la bien faire & de la bien faire, & que cela faisoit distinguer un homme, & le mettoit au-dessus des autres.

Se piquer de cette manière, n'est pas dans mon sens une chose que l'on puisse blâmer, pourvu que l'amour propre & l'ambition n'y aient point de part. Ainsi, on peut conclure que se piquer de quelque chose, peut être une bonne ou mauvaise maxime, selon les choses dont on se pique, & selon les vues & les motifs qui font qu'on s'en pique.

C H A P I T R E X V.

De la Conscience.

IL n'y a point d'homme qui ne veuille passer pour être délicat sur le fait de la conscience ; mais deux choses font que souvent cet homme n'en vit pas mieux ; la première est, que sa délicatesse est imaginaire ; la seconde , qu'il se fait une conscience à sa mode.

Sa délicatesse est imaginaire , parce qu'il se forme une idée d'une délicatesse qu'il n'a point. Cette délicatesse qu'il se donne n'est que pour des crimes énormes , ou que pour des vices auxquels il ne se sent pas porté par humeur & par inclination.

Il se fait une conscience à sa mode , parce qu'il ne fait point scrupule de mille choses qui regardent ses intérêts , son ambition ou ses plaisirs ; ainsi il se croit fort délicat sur les devoirs de sa conscience , parce qu'il ne fait pas conscience de tout ce qu'il veut faire , & que sa délicatesse ne tombe que sur ce qu'il ne veut pas faire.

Un homme de conscience de cette manière ne doit guères vivre en repos. Il ressemble à un malade qui se défend le vin & les fruits , & qui , mangeant par excès de toutes sortes de viandes , est à toute heure en danger de mourir.

Tout le monde fait que nous nous devons soumettre à la Loi de Dieu , & c'est notre conscience qui nous fait connoître à quoi cette Loi s'étend & les reproches que nous avons à nous faire sur ce sujet.

Notre conscience est un miroir dans lequel nous nous reconnoissons pour ce que nous sommes. C'est dans ce miroir que notre ame voit à découvert le bien qu'elle fait ou qu'elle néglige , le mal qu'elle commet ou qu'elle évite , les tentations auxquelles elle résiste ou auxquelles elle succombe. Nous avons beau nous flatter , ce miroir est toujours fidelle & nous représente toujours notre intérieur tel qu'il est.

Notre conscience est encore comme un grand livre , dans lequel nos pensées , nos paroles & nos actions sont écrites ; c'est un registre qui tient compte de tout. Ce livre ou ce registre s'ouvre quelquefois de lui-même , & c'est lorsque nos

peines d'esprit & les reproches que nous nous faisons, nous portent à changer de vie ; mais ce livre se referme presque aussitôt, parce que nous ne nous appliquons pas assez à profiter des bons mouvemens que nous ressentons, & que ces bons mouvemens durent peu, manque d'y être fidelles.

J'ose dire de plus, après saint Bernard, que notre conscience est comme un égout où toutes les ordures de notre vie vont se décharger, & cet égout est quelquefois si plein qu'il regorge ; mais de peur que la mauvaise odeur qui en sort ne nous incommode & ne nous fasse peine, nous le rebouchons incontinent & nous le couvrons de fleurs, c'est-à-dire de vains projets de conversion & de fausses espérances d'un véritable détachement. Pour peu que nous le rebouchions ainsi, nous reprenons le train ordinaire de notre vie, & nous nous endurcissions plus que jamais dans le mal.

Quand un homme meurt dans la grâce de Dieu, & que sa conscience n'a rien à lui reprocher, dès que son ame est séparée du corps, il voit dans Dieu tout ce qu'il a fait & souffert pour lui. Quelle joie & quelle consolation !

Quand un homme meurt dans le péché, il reçoit une lumière bien différente ; une lumière funeste qui se répand sur toutes les ordures & sur toutes les abominations de sa vie, lui fait connoître sans confusion & sans succession de temps tout le mal qu'il a commis ; & pour lors, quel sujet d'affliction & de désespoir !

Tant que l'on jouit d'une santé parfaite, on se pardonne aisément ses mauvaises habitudes. Le prétexte en est facile & favorable. On se représente la faiblesse humaine & les occasions journalières & pressantes du péché, il n'en faut pas davantage pour les excuser.

Souvent même nous tirons de l'impunité de nos désordres passés, une pernicieuse assurance pour l'avenir, & après avoir long-temps étouffé les justes remords de notre conscience, nous nous procurons une tranquillité d'esprit, qui doit nous faire trembler.

Le péché ressemble à une racine d'épine. Quoique nous manions cette racine, & que nous la pressions dans nos mains, elle ne nous fait point de mal, & souvent elle nous paroît moins rude que ne le font les racines des autres plantes ; mais à mesure qu'elle pousse, elle s'arme de pointes, &

quelquefois elle pique de telle forte , que les blessures qu'elle fait sont mortelles.

Il en est de même du péché. Nous ne remarquons pas d'abord tout le mal qu'il nous fait , mais dans la suite nous le ressentons vivement , & il devient quelquefois si grand que l'on n'en guérit jamais.

Qu'importe à un homme de n'être pas heureux sur la terre , pourvu qu'il le soit dans le Ciel ; qu'importe qu'il soit mort au monde , aux honneurs , aux plaisirs , à lui-même , pourvu que par la pureté de sa conscience , il demeure écrit sur le Livre de Vie ?

Celui qui vit dans la retraite , jouit d'une paix d'esprit & d'une joie intérieure , que la pureté de sa conscience lui donne , & que la corruption du monde ne lui peut ôter.

Celui qui vit dans l'embarras du siècle & dans les plaisirs , se livre lui-même à de pressans remords , & l'on peut assurer *S. Aug. Ep. 151* que les ténèbres des cachots les plus noirs , & de l'enfer même , n'approchent pas de l'horreur & des ténèbres qui règnent dans sa conscience.

Nous n'avons qu'à ouvrir les yeux & à regarder le Ciel , *S. Chrys. hom. 9. & ad populi Antioch.* pour entendre sa voix , pour apprendre les merveilles de celui qui l'a créé ; nous n'avons de même qu'à jeter les yeux sur notre conscience pour entendre sa voix , qui nous reproche sans cesse l'abus que nous faisons de nos lumières & de notre santé.

Malheureux est celui qui ne la veut pas écouter , ou qui la fait parler selon qu'il le désire , puisque quelque injustice qu'elle lui conseille , ou quelque plaisir qu'elle lui permette , il est toujours celui qui perd le plus , & qui en fera le plus puni.

Celui qui a le moins de conscience , est quelquefois celui qui en parle le plus , & qui veut le plus que l'on croie qu'il en a.

On ne peut suivre une meilleure règle que celle de la conscience , mais il ne la faut pas corrompre , afin qu'elle s'accommode à nos humeurs & à nos foiblesses.

Pourquoi voyons-nous des pécheurs se convertir véritablement & de bonne foi , & pourquoi en voyons-nous qui ne se convertissent qu'en apparence & pour quelques jours , si ce n'est parce que les uns font une sérieuse réflexion sur ce que leur conscience leur dit , & que les autres n'en font

qu'une légère : que les uns l'écoutent attentivement , & que les autres ne l'écoutent que dans le tumulte du monde , & encore tout pleins de leurs passions ?

Un homme qui ne veut pas payer ce qu'il doit , ne veut ni voir ni entendre ses créanciers , il les fuit & se cache dès qu'ils paroissent. Il en est de même du pécheur à l'égard de sa conscience ; il ne veut ni jeter les yeux sur elle , ni l'entendre. Dès qu'elle se présente à lui , cent faux prétextes lui servent de voile pour se cacher ; il se dérobe à elle , & la perd de vue.

Que la conscience d'un homme de bien , est différente de celle d'un mondain , d'un avare & d'un voluptueux. Le premier examine sans cesse ce que sa conscience demande de lui , & il ne l'a pas plutôt connu , qu'il court & qu'il vole à l'exécution ; l'autre n'a jamais le temps ni la volonté de la consulter , & encore moins d'exécuter ce qu'elle lui conseilleroit.

Un homme qui aime le jeu & la comédie , ne fait pas conscience de donner presque tout son temps à l'un , & de perdre souvent plusieurs heures à l'autre.

Celui qui veut vivre en vrai Chrétien , fait conscience que le jeu soit sa plus ordinaire occupation , & ne regarde pas la comédie comme un divertissement digne de ses soins & de son attachement.

Le jeu & la comédie sont deux choses bien différentes à l'égard de l'un & de l'autre. Et pourquoi ? C'est que la conscience de l'un est plus timorée & plus délicate que celle de l'autre ; que l'un s'applique continuellement à écouter sa conscience , & que l'autre n'y pense jamais ; c'est que l'un préfère les devoirs & même les conseils de sa conscience à tous les plaisirs de la vie , & que l'autre ne les préfère pas.

L'un & l'autre ont les mêmes commandemens de Dieu & de l'Eglise à observer ; mais la conscience de l'un les lui fait regarder d'un autre œil que celle de l'autre.

Il y a beaucoup de différence entre un Seigneur & un paysan , entre une Dame de qualité & sa servante ; mais je suis persuadé que la conscience de la servante & du paysan est presque toujours meilleure que celle de la Dame & du Seigneur. La Noblesse , la Cour , les emplois , font croire aux gens du siècle , que leur conscience a des privilèges que le menu peuple ne connoît pas ; cela est cause qu'ils se croient

dispensés de beaucoup de choses , que les autres observent fort exactement.

Tous les Chrétiens sont également obligés à de certains devoirs. Si les grands Seigneurs ne s'en acquittent , il est à craindre , lorsqu'ils en seront punis comme Chrétiens, qu'ils ne soient pas épargnés comme grands Seigneurs.

Il ne faut pas se faire une conscience trop délicate , ni s'en faire une qui ne la soit pas assez ; la prudence & le conseil doivent là-dessus régler notre conduite.

Nous ne sommes pas tous appelés au même genre de vie ; ainsi la conscience ne doit pas être la même dans tout le monde. Il y a des devoirs attachés à chaque état dont on ne peut se dispenser ; ces devoirs sont différens selon la diversité des professions : aussi c'est ce qui met de la différence dans les consciences.

Tout le monde doit avoir la même délicatesse sur les devoirs généraux des Chrétiens , mais cette délicatesse peut être plus ou moins grande selon les devoirs des particuliers.

Il ne faut pas avoir de la délicatesse de conscience pour un Commandement de Dieu , plutôt que pour un autre , elle doit être la même pour tous. Tel va jusqu'au conseil dans des choses particulières , qui viole impunément un Commandement dans les autres.

On voit souvent des gens jeûner les Vendredis ou les Samedis , qui ne peuvent se réconcilier avec leurs ennemis. D'autres donnent largement l'aumône , mais ils ont un attachement criminel , & d'autres enfin font scrupule de toutes choses , à l'exception de celle qui fait leur passion.

La délicatesse de conscience de toutes ces sortes de personnes , ne doit passer que pour fausse & imaginaire. Que dis-je ? On peut assurer qu'ils n'ont point du tout de conscience , ou que s'ils en ont une , elle est prête à s'élever contre eux devant le Tribunal du Souverain Juge de tous les hommes.



C H A P I T R E X V I.

De la Sincérité.

AUTANT que l'homme, par sa nature corrompue, aime le déguisement & le mensonge, autant il aime la vérité, quand la Grâce & l'honneur le font agir. Comme la pureté doit régner en nous de toutes manières, de même la vérité doit se rendre maîtresse, non-seulement de notre cœur & de notre esprit, mais encore de tout ce qui paroît en nous, & de tout ce qui sort de nous; c'est-à-dire qu'il faut que nos paroles soient toujours d'accord avec nos pensées & nos actions, & que rien en nous ne se démente.

Il ne faut jamais parler contre la vérité, mais on peut ne la pas faire connoître; on doit même quelquefois en faire un secret comme d'une chose que l'on n'est pas obligé de révéler. Il y a des rencontres où l'on peut taire la vérité & ne la pas publier, mais il n'y en a point où l'on puisse la déguiser & mentir.

La sincérité a toujours été estimée de tout le monde; elle a toujours été regardée comme le partage & le caractère d'un honnête homme; on n'a jamais fait cas d'un fourbe ou d'un imposteur. Le déguisement & le mensonge ont toujours été en horreur à toutes les Nations.

Comme dans quelque occasion qui se présente, & quelque prétexte que l'on ait, la chasteté n'apprend pas à faire des actions impudiques; que la piété n'apprend point à offenser Dieu; que la charité n'apprend pas à nuire à notre prochain, nous devons assurer que la vérité ne peut aussi nous apprendre à mentir, & qu'ainsi le mensonge ne peut jamais être excusable, quelque fin & quelque motif que se propose celui qui ment.

S. Aug.
contr.
Mend. c.
19.

Le mensonge a en soi une difformité, que l'homme du monde le mieux intentionné ne lui peut ôter. Cette difformité est si grande, qu'elle a été reconnue par les Philosophes Payens, qui ont déclaré que le mensonge étoit de soi mauvais & blâmable.

Arist. l.
4. Eth. 7.

Si nous en croyons Elien, qui vivoit dans le second siècle sous l'Empereur Adrien, Pytagore avoit coutume de dire, que

que les Dieux avoient fait à l'homme deux grâces considérables, en lui donnant le moyen d'être sincère, & de rendre de bons offices à ses amis.

Il y a beaucoup de choses dans le texte sacré qui paroissent mensongères, lesquelles sont néanmoins de solides vérités, & que l'on reconnoît pour telles lorsqu'on les examine de près. En effet, quand on tâche d'en pénétrer la signification, on découvre qu'elles sont dites par figure, par analogie & par rapport à celles qu'elles signifient, & dont elles nous donnent l'idée & la connoissance. En un mot, pour parler dans les termes de saint Augustin, ce ne sont pas des mensonges, mais des mystères.

*S. Aug.
lib. cont.
mend. c.
10.*

Ce qui est pris à la lettre par ceux qui sont peu éclairés, est entendu spirituellement par ceux qui ont plus de lumière. Dans ce que la sainte Ecriture nous rapporte, il faut souvent quitter l'histoire & le fait, pour découvrir le mystère & ce qui est signifié.

*S. Greg.
hom. 6.
in Ezech.*

Ce n'est pas mentir que de dire des faussetés, quand on les dit d'une manière à faire connoître qu'on ne les dit pas pour tromper, mais par divertissement & pour rire.

On peut mentir en disant vrai ou en parlant faux; c'est assez pour mentir que de dire autre chose qu'on ne pense, quand ce que l'on dit feroit vrai, ou que ce que l'on pense feroit faux. La raison est, que le monde ne se prend pas de la vérité ou de la fausseté des choses que l'on dit, mais de l'intention & de l'esprit avec lesquels on les dit.

Celui qui débite des choses comme vraies & qui ne le sont pas, ou qui avance des choses comme fausses & qui sont vraies, les disant comme il les croit, se trompe, mais il n'a pas dessein de tromper les autres. Il parle faux, mais il ne ment pas, sa parole est conforme à sa pensée; il ne dit que ce qu'il a dans l'esprit ou dans le cœur; on le peut justement accuser d'erreur, d'ignorance ou de témérité, mais non pas de mensonge.

Il paroît par tout ce que je viens de dire, à quoi l'on doit s'en tenir sur les plaisanteries & sur les contes que l'on fait; il paroît de même qu'il ne faut pas légèrement condamner de mensonge tout ce qui est faux.

Notre Langue n'est pas toujours d'accord avec notre cœur, & elle va quelquefois plus vite que notre pensée; c'est ce qui est cause que la malice a souvent moins de

part à ce que nous disons, que la légèreté & l'imprudence.

A nous entendre tous parler, il n'y a pas un de nous qui ne soit sincère & qui ne veuille que les autres le soient avec lui. Cependant il y en a peu qui le soient en effet, & ceux qui le sont, passent souvent pour imprudens ou pour gens qui ne savent pas vivre.

De tout ce qui regarde la sincérité, on n'en aime que le nom. Être sincère dans la manière de parler du siècle, c'est dire sur les louanges tout ce que l'on pense & par-delà, & ne s'expliquer sur ce que l'on peut condamner qu'avec beaucoup de prudence & de circonspection.

On ne peut trop louer un homme à son gré, & l'on ne peut sur ce Chapitre avoir trop de sincérité; mais pour peu que l'on blâme sa conduite, on passe les bornes de la sincérité, on chagrine & on offense.

Un homme de ma connoissance me pria, il y a quelque temps, qu'il pût me consulter sur un ouvrage qu'il avoit fait. Je lui dis qu'il me faisoit beaucoup d'honneur; mais que je ne me croyois pas capable d'en bien juger. Il insista, & me pressa de lui dire sincèrement ce que j'en pensois. J'en lus attentivement quelques pages en sa présence, mais cette sincérité qu'il demanda de moi, fut cause que je perdis son estime & son amitié. En me quittant, il me dit d'un ton brusque & chagrin, que je lui en voulois d'ailleurs.

Cette repartie m'apprit à mieux connoître la sincérité que le monde demande de nous, & qu'il veut que nous ayons. Heureux celui qui ne peut s'accommoder de cette sincérité, & qui prend le parti du silence plutôt que d'être sincère de cette manière.

Le moyen que nous aimions la sincérité dans les autres, quand nous ne l'aimons pas dans nous-mêmes? Nous nous flattons sans cesse; nous nous déguisons nos vérités, & nous nous accoutumons si bien à la bonne opinion que nous avons de nous sur toutes choses, que tout ce que l'on dit qui pourroit nous la faire perdre ou la diminuer, n'est pas de notre goût.

Celui qui n'a pas assez d'esprit pour paroître sincère en nous flattant adroitement, n'aura jamais grande liaison avec nous. Nous ne voulons ni un homme sincère de bonne foi, ni un flatteur à outrance; nous voulons un homme sincère à la mode & comme on l'est dans le monde; c'est-à-dire un

homme qui soit prudent & réservé sur nos défauts, spirituel & adroit sur les louanges que nous croyons mériter. Un homme de cette trempe est un galant homme ; il fait parfaitement son monde, & fait tous les jours des amis.

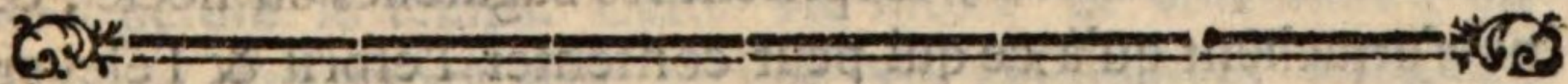
La sincérité s'apprend peu à la Cour, c'est le lieu du monde où l'on déguise le mieux ce que l'on pense ; chacun y a ses vues & ses desseins, & si l'on en fait confidence, elle est presque toujours fautive ; on fait croire que l'on songe à un tel emploi quand on pense à un autre, & c'est à qui se trompera le mieux.

La sincérité est toujours louable, mais elle doit être prudente. On est obligé de parler toujours sincèrement, mais on n'est pas toujours obligé de parler. Qui veut se conserver des amis, se maintenir dans les bonnes grâces des Grands, ne se point faire d'affaire avec ses parens & ceux avec qui il est en commerce, doit apprendre à se taire.

Un silence discret & respectueux sera toujours plus utile ; que la sincérité la plus adroite & la plus spirituelle. On ne s'est jamais repenti de s'être tu, mais on s'est souvent repenti d'avoir parlé.

Quelque prudence dont on use en parlant, c'est toujours parler. Les grands Seigneurs & les gens du monde sont en possession d'expliquer nos paroles comme il leur plaît, & ils reviennent peu sur ce qu'ils croient que l'on a dit.

La sincérité est quelquefois aussi criminelle que le mensonge, & c'est quand on en use à contre-temps. Parler avec sincérité des choses sur lesquelles on doit se taire, c'est offenser ceux de qui on parle, & c'est manquer de prudence, d'honnêteté & de charité.



CHAPITRE XVII.

Du commerce avec les femmes.

DEUX hommes d'une vertu consommée, & qui en ont donné des preuves authentiques, s'entretenant il y a quelques jours sur le commerce avec les femmes, l'un dit qu'il étoit résolu de n'en plus voir ; que sous prétexte de piété elles faisoient perdre beaucoup de temps dont les momens sont précieux ; l'autre soutint au contraire, qu'il étoit bon de les

voir, & qu'il ne fortoit jamais d'avec elles que beaucoup édifié.

Ils pouvoient tous deux avoir raison. Il y a aujourd'hui tant de Dames distinguées par leur vie exemplaire, qu'un peu de conversation avec elles fait plus d'effet qu'un Sermon d'une heure. Il est beau de voir une personne qui a de la naissance & du bien, mourir toute vivante au monde & à soi-même, & faire régner la vertu sur le trône de la beauté, de la noblesse & de la vanité.

Ce n'est plus un prodige dans nos jours de voir une Dame se rendre plus considérable par son zèle & par son détachement, que par l'ancienneté de sa Maison, & par les traits de son visage; ce n'est plus une nouveauté de voir une personne du premier rang être la première & la dernière à l'Eglise; ce n'est plus une chose qui surprenne de voir une Dame sortir de son hôtel dans un équipage proportionné à sa qualité, pour aller visiter les honteux de sa paroisse, ou servir les pauvres de l'Hôtel-Dieu; nous avons des Princesses qui font de ces pieux exercices les occupations ordinaires de leur vie.

Le moyen de voir de tels exemples sans être touché. Le moyen qu'un commerce si saint ne soit utile à ceux qui l'entretiennent? La vertu est belle d'elle-même, je l'avoue, elle a des charmes qui plaisent, & qui des yeux passent aisément au cœur; mais lorsqu'elle se trouve dans une personne bien faite & de naissance, elle paroît avec de nouveaux attraits, & elle brille avec éclat.

Plusieurs autres Dames se font remarquer par leur mérite & par leur esprit. Ces Dames réglées dans leurs mœurs & établies dans une piété solide, sans en faire néanmoins si hautement profession, méprisent les bagatelles du siècle, & ne s'attachent qu'à ce qui peut contenter l'esprit & l'élever de plus en plus. On en voit quelques-unes parmi elles avoir le goût aussi bon, aussi délicat que ceux qui ont beaucoup d'étude, & que les entretiens avec les savans ont rendus habiles & amateurs des belles choses.

Le moyen de ne se pas plaire avec les Dames de cette distinction? Le moyen de n'en pas aimer la conversation & la compagnie? Il n'y a rien à craindre pour le cœur dans ces sortes de commerce. Tout y est pour l'esprit; l'esprit en est le doux & l'agréable lien.

Qui voudroit se priver du commerce des Dames confi-

dérégées de l'une ou de l'autre de ces manières, se priveroit d'une part d'un véritable bien, & de l'autre d'un plaisir innocent, honnête & qui produit mille bons effets.

Il y a un autre commerce de femmes, qu'il est quelquefois dangereux d'avoir. Je ne parle pas de ces femmes qui n'ont ni probité ni honneur; un commerce avec elles n'est pas seulement dangereux, il est absolument criminel & honteux. Je parle de celles qui sont sans reproches, mais qui aiment le monde, qui ne sont pas encore revenues de la bagatelle, qui n'ont point de résolution fixe sur leur genre de vie, & qui consultent souvent les gens de bien sans en devenir meilleures; & c'est cette sorte de femmes qu'un de ces Messieurs ne vouloit plus voir, l'expérience lui faisant connoître que l'on les ramène peu, & que l'on a beaucoup de peine à les gagner.

Cependant si les gens de retraite, ou d'une vie toute spirituelle, rompent avec les femmes de ce caractère, ceux qui sont dans les charges, dans la société civile, & ce qu'on appelle dans le monde, ne sont pas obligés de se faire aussi une Loi, de ne les voir plus; mais ils doivent se prescrire des manières de les bien voir, c'est-à-dire de les voir avec plaisir & avec honneur.

Toute joueuse de profession mérite d'être regardée avec des yeux de mépris ou d'indifférence; on ne doit jamais lier aucune société avec elle, il y a toujours plus à perdre qu'à gagner.

Un esprit de paresse & d'oïveté règne dans les habitudes de cette nature. Un homme devient incapable de tout, & je le tiens bien malheureux de ne penser jamais qu'à perdre le temps. Cette vie molle & efféminée, est souvent plus dangereuse qu'une vie absolument déréglée, parce qu'il est plus aisé de changer l'une que l'autre; qu'il y a des momens que l'on se reconnoît sur le crime, & qu'il y en a peu que l'on emploie à faire réflexion sur cette vie languissante, ou pour mieux dire, sur cette vie toute morte & si peu Chrétienne.

Je ne condamne pas le jeu quand on le considère comme jeu; mais dès qu'il fait toute l'occupation d'un homme ou d'une femme, rien n'est si contraire aux Loix de la police, rien n'est plus capable de perdre la jeunesse, & de ruiner les familles.

Une coquette n'est guères moins à craindre qu'une joueuse, elle engage à la dépense & elle inspire un esprit de roman. Toute la société que l'on peut avoir avec elle, se termine à la louer sans cesse sur sa beauté, sur sa coiffure & sur ses habits. Un homme capable de quelque chose de bon, un honnête homme peut-il se résoudre à faire ainsi toute sa vie le métier de Comédien, & à se faire honneur d'un attachement si peu raisonnable.

Il y a une certaine manière de vivre avec les femmes que l'on peut voir, qui en rend le commerce agréable. Et quelle est cette manière; sinon celle de l'honnêteté & de la bienséance? On va souvent voir une Dame, parce qu'il y a toujours compagnie chez elle; que c'est un réduit de gens d'esprit & de qualité, qu'on y parle toujours de bonnes choses, ou au moins d'indifférentes, que l'on se fait connoître & que l'on se met sur un pied à pouvoir se passer de jeu & de comédie, qui sont les plus ordinaires occupations des gens du siècle qui n'ont rien de meilleur à faire.

C'est une bonne école pour un jeune-homme, que la maison d'une Dame de ce caractère. Il y prend l'esprit d'un honnête homme, d'un homme qui ne pense qu'à se faire de louables habitudes, d'un homme enfin qui veut ressembler aux gens de mérite & de distinction qu'il y trouve.

Dans les sociétés que l'on a avec les Dames, tantôt c'est la beauté de leur esprit qui engage, tantôt c'est la douceur & l'égalité de leur humeur, & tantôt c'est leur manière de recevoir le monde. Il y a toujours quelqu'une de ces bonnes qualités qui fait que l'on souhaite d'en avoir la connoissance & d'être de leurs amis; lorsque plus d'une de ces qualités se trouvent en elles, la société en est plus forte, plus constante & plus agréable.

Madame... me demanda un jour, pourquoi Madame.... avoit toujours si bonne compagnie chez elle, vu que l'on n'y donnoit pas à jouer? Je lui dis qu'il y avoit pour cela trois puissantes raisons. La première, parce qu'elle avoit beaucoup d'esprit, mais d'un tour aisé & agréable; la seconde, parce que son humeur étoit fort égale, & que sa modestie & sa vertu ne l'empêchoient pas d'être fort gaie & de dire les choses d'une manière à beaucoup plaire; & la troisième, qu'elle étoit civile & obligeante en un point qu'on ne pouvoit l'être davantage.

Cette réponse ne plut pas tout à fait à la Dame qui m'avoit interrogé. Elle croyoit avoir d'aussi bonnes qualités & pour le moins autant de mérite que j'en reconnoissois dans celle que je venois de louer, & elle se persuadoit que la complaisance qu'elle avoit pour jouer quelquefois, devoit lui donner sur l'autre quelque avantage ; mais je ne me crus pas obligé d'entrer dans ses sentimens. Tout le monde n'est pas d'humeur à flatter ceux & celles qui désirent plus de l'être.

Je fis le soir le récit à un de mes amis, de la conversation que j'avois eue avec cette Dame ; il me surprit quand il m'assura que les trois raisons que j'avois apportées, n'étoient pas les meilleures, & qu'il en favoit une plus forte ; je le priai dans ce moment de me l'apprendre. C'est, dit-il, que Madame... est beaucoup estimée, & qu'elle n'est point aimée. Si l'amour se joignoit à tant de belles qualités & qu'il fût de la partie, soit du côté de ceux qui rendent des visites, soit du côté de celle qui les reçoit, il y auroit long-temps que ce commerce avec les mêmes personnes seroit rompu, & tous les jours il s'en feroit de nouveaux.

Mon ami raisonnoit juste, & j'ai fait depuis réflexion que la sagesse & la vertu d'une femme, faisoit souvent rompre de telles sociétés, sans que l'on en fût la véritable cause. L'amour a beau se déguiser, il se trahit quelquefois lui-même ; une parole qui lui échappe, gâte tout, & le fait connoître pour ce qu'il est, & il n'est pas plutôt connu, qu'on le hait, qu'on le chasse & qu'on ne le veut plus voir.

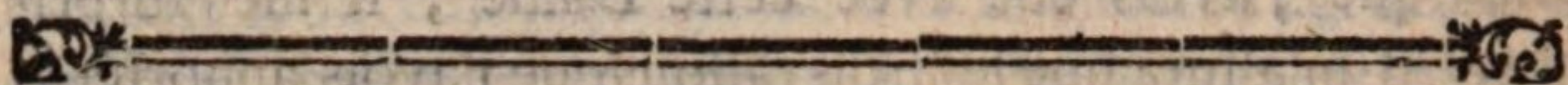
Il faut pour lors que celui qui a le déplaisir de n'oser plus aller où il alloit, s'en prenne à son imprudence. Il devoit être le maître de sa passion, & connoître que la vertu de celle qu'il aimoit l'emportoit de beaucoup sur toutes les bonnes qualités qui la lui faisoient paroître si aimable.

Le congé qu'on lui a fait donner sous quelque spécieux prétexte, n'augmentera pas son amour, mais il augmentera son estime. On ne peut aimer & haïr en même temps, mais on peut estimer & haïr ; on hait la personne qu'on aimoit, parce qu'elle n'aime pas, & parce qu'elle n'aime pas, on l'estime.

Rien n'est plus capable de rendre un homme sage, qu'une

femme sage ; & on peut maintenant dire à la louange des Dames , qu'elles apprennent à vivre à ceux qui les voient. A parler de bonne foi , elles ont plus de vertu que les hommes , & si elles font un peu plus dans la bagatelle , l'innocence s'y conserve toujours , & la pureté des mœurs n'en souffre aucune atteinte.

Un peu de jeunesse & un peu d'amour propre leur fait aimer ce qu'elles mépriseront un jour , mais elles aiment déjà ce qu'elles aimeront un jour davantage.



CHAPITRE XVIII.

De la Raillerie.

IL y a peu de railleries qui ne soient offensantes. Il y en a peu par conséquent qui n'aient de fâcheuses suites ; mais de toutes les railleries , celles que l'on peut faire des Princes & des Souverains , se doivent éviter avec le plus de soin. On se repent toujours d'avoir pris de pareilles libertés , & d'avoir perdu le respect qu'on leur doit.

*Sueto in
vita Do-
mitiani.*

L'histoire nous apprend que l'Empereur Domitien , qui vivoit à la fin du premier siècle , mena une vie si molle & si oisive , que quand il se retiroit dans son cabinet , il s'amusoit à prendre des mouches & à les percer avec un poinçon fort aigu , comme les enfans font les hannetons. C'est ce qui donna lieu à la réponse que fit un certain Vibius Crispus. Un homme de la Cour lui ayant demandé si personne n'étoit avec l'Empereur , il lui dit qu'il n'y avoit pas seulement une mouche. Ce bon mot lui coûta cher.

Pour peu que l'on ait de prudence & de charité , on se donne bien de garde de railler des défauts d'autrui. Dès qu'un homme sage en peut remarquer quelqu'un , il défend à ses yeux de le voir & à sa bouche d'en parler.

Tout homme qui raille est ennemi de sa réputation & de son repos ; il met les armes à la main de ceux qu'il maltraite , & souvent il en reçoit plus de coups qu'il n'en a donné.

Un homme qui a raillé dans une compagnie , n'en est pas plutôt sorti , qu'on l'examine depuis les pieds jusqu'à la tête , & tel qui n'avoit rien dit de lui pendant qu'il étoit

présent , le déchire à belles dents en son absence. Cependant personne ne prend son parti, personne ne l'excuse, personne ne le plaint ; & quelque retenu que l'on soit, chacun , par son silence , semble lui reprocher sa conduite & approuver ce que l'on en dit.

Un railleur doit être regardé comme perturbateur du repos public ; & en effet, personne ne trouble plus que ces sortes de gens , qui trouvent à redire à tout , qui plaisantent de tout , & qui n'épargnent ni magistrats , ni parens , ni amis.

On peut dire de celui qui entend raillerie , que c'est un homme d'esprit ; & on peut dire le contraire de celui qui la fait. L'un se fait une affaire de gaieté de cœur & sans raison ; l'autre se tire bien de cette affaire par sa conduite & par sa prudence ; l'un est blâmé de tout le monde , & l'autre en est loué.

Celui qui n'est pas écouté dans son air goguenard & railleur , ressemble à une femme pleine de mouches & de fard. Loin de plaire , on le méprise , & l'on en évite avec soin la compagnie.

J'avoue que souvent le ton & la manière dont on fait une raillerie , est cause qu'on l'excuse & qu'on ne s'en offense pas ; mais il faut en même-temps demeurer d'accord , que quelquefois ceux de qui on fait cette raillerie , ou ceux en présence de qui on la fait , n'ont pas le discernement juste sur ce ton , & qu'ils s'attachent plus à ce que l'on dit , qu'à la manière dont on le dit.

Rien à mon sens ne fait plus de tort à un homme , que de se mettre sur le pied de railleur. Dès qu'on s'est donné cette réputation , on perd la confiance de ses amis , & l'estime des gens d'honneur. On ne peut faire de cas d'un homme qui borne ses vues & ses soins à passer pour plaisant , & à divertir aux dépens d'autrui. Rien ne paroît solide , rien d'honnête , rien de louable dans cette conduite.

Celui qui raille avec esprit , se fait des ennemis avec esprit , & donne à connoître qu'il est peu capable de quelque chose de meilleur. Il fait croire que toute la vivacité , la force & la pénétration de son esprit ne s'étendent qu'à une fade ou injurieuse plaisanterie , & qu'elles ne passent pas la bagatelle.

Il y a des gens qui , pour se donner la liberté de railler

sans qu'on la leur puisse disputer, commencent par eux-mêmes, & se tournent les premiers en ridicule. C'est acheter bien cher cette liberté.

Un homme de ma connoissance, fort porté par inclination & par habitude à railler, se prenoit à partie dès qu'il entroit dans une compagnie, & disoit cent plaisantes choses de son nez & des autres traits de son visage. Après cela il se croyoit tout permis, & personne ne lui échappoit; mais en vérité il y avoit encore plus à redire à l'humeur & à l'esprit de cet homme, qu'à son nez, à ses yeux & au tour de son visage. Il donnoit ainsi prise sur lui à tout ce qu'il y avoit de gens raisonnables & qui savoient vivre.

On ne croit pas qu'un homme qui plaisante & qui raille souvent, soit capable de secret ou d'affaire: on a peur qu'il ne tourne en plaisanterie tout ce qu'on lui pourroit dire de conséquence. On ne prie jamais cet homme de donner son avis sur un mariage ou sur un emploi qui se présente; on est persuadé que le sérieux & le solide ne sont pas du tour de son esprit.

Dans une République bien policée, on en devroit chasser tous les railleurs; c'est une peste qui infecte & qui corrompt mille gens, qui pourroient rendre de bons services au public & à l'Etat. Cette peste est d'autant plus dangereuse, & se communique d'autant plus aisément, qu'elle paroît toujours plaisante & agréable.

Un des hommes du monde qui railloit le plus spirituellement, m'a avoué que dans une rencontre il s'étoit servi de ce malheureux talent contre un magistrat qui ne l'avoit jamais désobligé; qu'il s'en fit après tant de reproches à lui-même, qu'il résolut de s'interdire & de se défendre toutes sortes de paroles qui auroient l'air de plaisanterie & de raillerie. Il m'a avoué de plus qu'il avoit eu honte d'avoir pris à partie des gens qui valoient mieux que lui, & que ces traits de jeunesse lui avoient paru si dignes de haine & de mépris, qu'il ne lui étoit point arrivé depuis de tomber dans de pareilles fautes, dont il avoit une joie sensible.

Les railleries ne sont bonnes ni à faire ni à entendre. On ne peut être trop délicat ni trop scrupuleux sur cette matière. En effet, la charité n'est pas moins offensée dans celui qui écoute une raillerie avec plaisir, que dans celui qui la fait avec esprit. Si on n'applaudissoit point aux rail-

leurs , cette race de fainéans & d'esprits mal tournés , feroit bientôt exterminée , & les conversations en feroient partout plus honnêtes , plus douces & plus agréables.

A force de nous accoutumer à railler , nous perdons l'estime & l'amitié que nous devons tous avoir pour ceux avec qui nous vivons , & nous nous formons une fausse idée de notre mérite & de nos perfections. L'un est contre l'honnêteté & la charité , l'autre contre la justice & la vérité.

Railler un homme sur un malheur qui lui est arrivé , c'est l'insulter ; le railler sur une bonne action qu'il a faite , c'est vouloir passer pour libertin. Le railler sur un vice que l'on remarque en lui , c'est prendre avantage sur celui qui ne se défend pas ; le railler sur un défaut de nature , sur un œil , sur un pied , sur un bras qu'il n'a pas comme les autres , c'est s'élever sans respect contre la divine Providence , & ne la pas adorer dans tout ce qu'il lui plaît d'ordonner. En un mot , railler purement pour se divertir & pour divertir les autres , c'est perdre le temps dans une criminelle oisiveté , & l'on doit rechercher des plaisirs plus honnêtes & plus innocens.

Plus nous sommes au-dessus des autres par la naissance , les emplois & le bien , plus nous devons être circonspects à ne leur rien dire qui les puisse chagriner. Le rang qui nous élève ne nous donne pas droit de les mépriser & de les brusquer. Ils n'osent nous railler , parce qu'ils nous craignent ; ne les raillons pas afin qu'ils nous aiment.

Heureux celui qui n'a point de défauts notables , sur lesquels on le puisse railler , mais encore mille fois plus heureux celui qui regarde les autres , comme s'ils n'en avoient pas , & qui sans avoir égard à la différence qui se trouve entr'eux & lui , les traite comme il en est traité ; c'est-à-dire , qui agit avec eux avec la même prudence & la même honnêteté , qu'ils font paroître pour son mérite & pour sa personne.

Quand on veut vivre doucement les uns avec les autres , il faut tous se pardonner quelque chose , & tous se faire grâce en quelques rencontres. Il faut sans cesse avoir en main des lunettes qui éloignent les objets & qui rapetissent si bien les défauts des autres , qu'ils ne nous paroissent plus.

Celui qui disant un bon mot , croit s'ériger en homme

d'esprit, se trompe; il en aura toujours assez s'il passe pour honnête homme, & s'il fait se conserver ses amis.

M... est content quand il a fait une raillerie fine & d'un tour adroit & spirituel. M.... dit qu'il l'est encore plus quand il s'est empêché d'en faire, & qu'il a sacrifié quelques paroles qui lui auroient fait honneur, à la réputation des autres, & au repos de sa conscience.

La raillerie est encore plus mesléante au beau Sexe. C'est une tache à une personne bien faite de n'avoir pas l'esprit de même. Ce n'est pas assez qu'on dise d'elle qu'elle est belle, il faut qu'on dise aussi qu'elle est bonne. Son humeur obligeante plaira toujours plus que ses charmes; & rien ne lui attirera plus l'estime de tout le monde, que son honnêteté & sa modestie. Ainsi, elle doit toujours s'abstenir de railler, & son principal soin doit être de dire du bien de toutes celles qui sont de sa société & de ses plaisirs.

Tout le monde estime & aime Madame... parce qu'elle n'a de sa vie parlé mal de personne, & qu'elle prend à tout moment le parti des absens. Railler quelqu'un, ou la chasser de la compagnie où elle est, c'est la même chose. On ne la peut assez louer sur ce chapitre; ainsi on se fait un plaisir de l'avoir, soit à la Ville, soit à la Cour, & l'on peut assurer qu'elle a pour amis & pour amies tous ceux & toutes celles qui la connoissent.

M... de qui on faisoit un jour cent railleries en sa présence, & que l'on traitoit d'homme sans cervelle & sans jugement, surprit tous ceux avec qui il étoit, lorsqu'ils remarquèrent qu'il ne s'en offensoit pas; mais pour faire cesser cette surprise, il leur apprit que Sénèque avoit coutume de dire, qu'il falloit naître Roi ou fou; que n'étant pas né Roi, il s'étoit trouvé obligé de s'accommoder de l'autre titre, & qu'ainsi celui qui l'avoit traité de fou, n'avoit pas tant de tort qu'ils pensoient. Cette réponse fit rougir ceux qui se l'étoient attirée, & donna une haute idée de la modération & de la vertu de celui qui l'avoit faite.

La réponse du Tasse dans une pareille rencontre, ne fut pas moins spirituelle ni moins estimée. Un homme l'ayant raillé d'une manière fort désobligeante, il demeura dans un silence qui étonnoit le railleur. Un autre de la compagnie dit d'un ton assez haut pour être entendu, qu'il falloit être fou pour ne pas parler dans de semblables occasions.

Vous vous trompez, répondit le Tasse, un fou ne sait pas se taire.

CHAPITRE XIX.

De l'intérêt.

LE Poète, pour exprimer ce que l'intérêt a de pouvoir sur nos cœurs & sur nos esprits, dit, que la faim des mortels pour l'or, est si grande & si pressante, qu'il n'y a rien qu'ils ne fassent quand ils la ressentent. *Virg. l. 1. Enéide.*

Les présens font ouvrir les yeux & les oreilles à ceux qui ne veulent ni voir ni entendre, & ils font faire tout ce que l'on veut à ceux qui n'ont pas la crainte de Dieu. Que dis-je ? ils la font même perdre souvent à ceux qui l'ont.

C'est ce qui a fait dire à saint Ambroise, que nous nous laissons aisément prendre dans les filets, quand ceux qui nous font tendus sont faits d'or ou d'argent. *S. Amb. de Bono mortis, c. 5.*

C'est ce qui a fait aussi penser à saint Augustin, qu'il n'y avoit point de poison plus dangereux que celui que l'on prépare & que l'on présente dans une coupe d'or. C'est, dit-il, le plus efficace des poisons ; il va d'abord gagner le cœur, & donne la mort à l'ame en un moment. *S. Aug. lib. 2. de Ord. c. 8.*

Combien d'injustices faites dans le jugement ! combien d'innocentes Vierges corrompues ! combien de meurtres & d'homicides commis ! Enfin que de détestables actions faites pour avoir de ce riche métal que l'on va chercher dans les entrailles de la terre !

On ne sauroit trop gémir sur le nombre de ces ames mercénaires, lâches & criminelles, qui sacrifient à leur intérêt la gloire de Dieu & le repos de leur conscience ; mais aussi on ne peut trop se réjouir du grand nombre de ces généreux Chrétiens, sur lesquels l'intérêt n'a aucun pouvoir ; que la droiture, la justice & la Loi de Dieu gouvernent, & qui regardent avec des yeux de mépris & de haine tout ce qui pourroit flatter leur cupidité & leur ambition.

Il me souvient d'une action d'une Dame de qualité, qui fait bien voir la grandeur de son ame & la solidité de sa vertu. Il ne lui manquoit que du bien, parce qu'elle étoit

autant distinguée par sa beauté que par le rang qu'elle tenoit dans le monde. Un homme extrêmement riche, & à qui rien ne coûtoit, lui fit faire des propositions pour mériter l'honneur de ses bonnes grâces. Ces propositions paroissent avantageuses au-delà de tout ce que l'on en pouvoit croire, & elles étoient proportionnées d'une part à la naissance & à la beauté de celle à qui elles étoient faites, & de l'autre, aux richesses & à la passion de celui qui les faisoit faire.

La Dame coupa court, & lui fit dire, qu'il étoit vrai qu'elle ressentoit plus que personne le malheur de n'être pas à son aise, mais que quelque haine & quelque aversion qu'elle eût pour l'état où elle se trouvoit, elle en avoit encore plus mille fois pour le péché, & sa bonté l'empêcha de s'emporter & de perdre celui qui avoit été assez aveuglé pour oublier le respect qu'il lui devoit.

Il me souvient d'une autre action, qui n'est pas véritablement d'un si grand éclat, mais qui est plus extraordinaire. Elle est d'un Confesseur d'une maison Religieuse. Une Dame le vint trouver, & lui apportant deux cents pistoles, le pria de les vouloir employer à quelque parement d'Autel, ou à quelque autre usage & profit de sa maison, tel qu'il le jugeroit à propos. Le Confesseur la remercia, & lui dit : il y a, Madame, dans notre voisinage des nécessités plus pressantes que celles de notre maison ; elle n'est pas riche, à la vérité, mais elle n'est pas dans le besoin, & vous devez regarder les pauvres de votre Paroisse pour les dignes objets de vos aumônes & de vos charités ; & sur ce que cette Dame lui fit entendre que l'un n'empêcheroit pas l'autre, il lui répondit que ces honteux, ces affligés & ces malheureux méritoient bien qu'elle employât le tout à leur secours. Je n'ajoute rien, je sai le nom du Confesseur & de la Dame.

L'un fit voir dans cette rencontre avec quel désintéressement il donnoit conseil à sa pénitente ; l'autre fit connoître avec quelle soumission elle recevoit ses avis, & avec quelle fidélité elle tâchoit d'en profiter. Cependant on veut tous les jours faire passer cet Ordre pour très-intéressé. S'il est permis d'en juger par l'action de ce particulier, on lui fait grande injustice.

Ce que je viens de rapporter doit être d'autant moins suspect, que je n'ai jamais eu aucune étroite liaison avec

ces bons Pères, que je n'ai point étudié chez eux, que je suis fort homme de Paroisse, & que je ne leur ai jamais confié le secret de ma conscience.

Les gens du siècle font tout par intérêt; ceux qui n'en font point de cœur & d'affection, & qui font à Dieu, n'y ont aucun égard. Je connois deux Communautés de bons Prêtres à Paris, qu'on ne peut assez louer sur ce chapitre; jamais Prêtres n'ont moins envisagé le bien, & jamais Prêtres n'ont travaillé plus utilement pour l'Eglise. Aussi on peut affurer que leurs Communautés sont devenues le modèle de toutes celles qui se sont depuis établies dans ce Diocèse, & par tout le Royaume.

Messieurs de la Communauté de S. Nicolas du Chardonnet & de S. Sulpice.

A bien examiner tout ce qui se passe dans le monde, on reconnoît, que l'intérêt seul est cause de tous les soins que l'on y prend, & de tous les pas que l'on y fait. On s'attache à un Prince ou à un grand Seigneur. Pourquoi? parce qu'ils peuvent faire du bien, & il feroit contre la prudence & le bon sens de s'y attacher autrement.

Le lierre s'attache à un mur, parce qu'il est son appui, & qu'il lui sert à s'élever. Il en est de même du gentilhomme à l'égard d'un Prince ou d'un grand Seigneur. Il faut être soutenu dans sa profession; par le moyen d'un puissant appui on s'élève, & tout réussit.

Un Seigneur n'est pas fâché que l'on s'attache à lui par intérêt; cela marque sa grandeur & sa puissance; mais il est fâché que l'on fasse trop paroître cet intérêt, & que l'on ne se repose pas assez sur sa bonté & sur sa générosité, pour prendre soin de ceux qui le servent.

Un Prince ne souffriroit pas un gentilhomme auprès de lui, s'il savoit que ce gentilhomme n'en espérât rien. La raison est, qu'il se trouveroit redevable à ce gentilhomme de tous ses soins, & cela le chagrinerait. L'avantage que l'un auroit de servir pour rien, rendroit à l'autre son service désagréable. Nous ne voulons point avoir obligation à celui qui nous en devroit avoir; on est si délicat sur ce point, que l'on n'en peut revenir.

Un domestique qui nous serviroit sans gages, ne feroit pas celui qui nous plairoit le plus; nous ne ferions pas en droit de lui rien dire ou de lui rien demander qui put lui donner de la peine, & il feroit en droit de se plaindre du peu de considération, qu'en quelques rencontres nous pour-

rions avoir pour lui ; il iroit trop du nôtre qu'un domestique pût nous reprocher notre conduite, quand nous ne pourrions blâmer la sienne. Les noms de maître & de domestique ne mettroient pas seuls assez de différence entre eux ; il faut d'une part qu'il se trouve de la dépendance, & de la reconnoissance de l'autre ; il faut que d'un côté on serve pour être récompensé, & que de l'autre on récompense après avoir été servi.

Je reprochois un jour à une religieuse, que sa Communauté étoit trop intéressée. Elle me dit en riant : vous avez bien fait, Monsieur, de ne vous pas marier, vous n'auriez pas pris le soin d'amaasser du bien à vos enfans ; & elle ajouta, qu'elle pardonnoit aux pères & aux mères, quand ils ne témoignent pas tant d'empressement pour faire leurs enfans riches, puisqu'ils ne savoient pas s'ils méritoient de l'être ; mais que les Communautés savent bien que leurs enfans vivront toujours d'une manière à faire un bon usage de ce qu'elles leur amaasseront. Cette distinction ne feroit pas tombée par terre, si j'eusse eu le temps de la relever, & si le lieu où j'étois ne m'eut pas empêché de faire une repartie telle que je l'imaginois.

Un Directeur trop sévère, qui ne pardonne rien pour les autres, qui invective le plus contre les commodités de la vie, & qui ne prêche que mortification & pénitence, devient souvent fort traitable sur tout cela pour celles qui se mettent sous sa conduite. Son intérêt le fait changer de langage ; ses Poulettes prennent un soin particulier de lui, leur table en est meilleure, les bouillons ne lui manquent pas, ni les confitures dès qu'il est un peu indisposé. Ainsi sa sévérité ne tombe plus que sur celles qui ne lui rendent aucun service, & qui n'entrent pas dans les vues & dans les intérêts de sa réputation & de sa santé.

Il me souvient qu'une bonne veuve, qui passoit soixante ans, me conta un jour, qu'étant allée dîner chez une de ses amies, à deux lieues de Paris, elle y trouva un de ces fortes de Directeurs inquiets & zélés, qui outrent la dévotion en toutes rencontres, & qui portent tout à l'extrémité. Cette Dame ne fut pas plutôt descendue de carrosse, que le Directeur l'entreprit, & lui dit qu'elle feroit bien mieux de donner aux pauvres ce qu'elle employoit pour nourrir ses chevaux ; que ce seroit devant Dieu une action héroïque,

héroïque, & qu'elle ne pouvoit ainsi se dépouiller pour revêtir les Pauvres, fans mériter le Paradis.

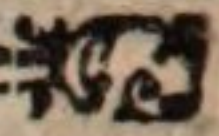
La Dame ne goûta en aucune manière son conseil, donné fans raison & si fort à contre-temps ; mais elle étoit chez une amie, & elle avoit affaire à un Prêtre estimé & respecté dans la maison. Elle se contenta de changer de discours. Il fallut s'en revenir le soir ; le Directeur ne manqua pas de lui demander une place dans son carrosse. Elle la lui refusa de bonne grâce, & le pria de se souvenir du conseil qu'il lui avoit donné le matin, & que tout homme qui parloit ainsi devoit toujours aller à pied. On eut beau s'entremettre, on ne put jamais ménager une place pour ce Prêtre Directeur, & la Dame revint sans lui, avec une petite joie intérieure, dont elle ne se pouvoit taire.

Le plus intéressé des hommes est celui qui tâche à le paroître moins. L'intérêt le mieux caché est toujours celui qui est le plus véritable. C'est souvent agir contre ses intérêts que de les faire connoître, & c'est quelquefois travailler pour ses intérêts, que de porter ceux des autres.

Les intérêts sont de différente nature. Il y en a qui paroissent d'abord ; les autres ne sont pas si aisés à reconnoître : il faut de l'esprit & de la délicatesse pour en bien juger ; mais le temps & la manière d'agir font enfin démêler le faux & l'apparent d'avec le vrai, & l'on ne s'y trompe plus.

Une pistole ou deux font faire à un Soldat, ce qu'il ne feroit pas pour son Capitaine, ses parens & ses amis. Un Avocat se prépare à plaider une cause avec un soin extrême, il y passe les jours & les nuits, & pourquoi ? Afin de passer pour habile homme, & de se mettre en état de mener une vie douce & agréable.

Un homme intéressé a toujours les yeux ouverts ; il voit de loin & de près tout ce qui peut nuire ou contribuer à sa fortune ; tous les soins qu'il se donne le mènent au chemin qu'il veut prendre, & tous les pas qu'il y fait le conduisent droit où il veut aller. S'il arrête quelquefois dans ce chemin, c'est pour prendre haleine & arriver plutôt.



C H A P I T R E X X.

Des honnêtes gens.

IL en est de l'honneur comme de l'esprit, tout le monde croit en avoir. Qu'on n'ait point de naissance, point de charge, point de santé, point de bien, & que l'on soit par conséquent fort malheureux selon le monde, on se retranche sur l'honneur, & il n'y a personne qui ne dise que la fortune lui a tout enlevé, mais qu'elle ne peut lui ôter l'avantage d'être honnête homme, & de passer pour tel.

La qualité d'honnête homme ne peut justement être refusée qu'à un fripon, qu'à un libertin & qu'à un homme de mauvaise vie; mais comme chacun se cache le mieux qu'il peut pour ne se pas faire connoître, on la donne souvent à ceux qui ne la méritent pas.

C'est une consolation pour un malheureux, qu'on le plaigne & qu'on le traite comme s'il ne l'étoit pas; ou pour mieux dire, c'est une consolation pour un malheureux, que l'on reconnoisse en lui au milieu de ses disgrâces, des qualités qui font qu'on le considère, & que l'on agit avec lui avec distinction.

Ce n'est ni la naissance, ni l'esprit, ni le bien, qui rend ceux qui ont ces avantages honnêtes gens, & c'est la manière dont ils usent de ces avantages. Deux Magistrats ou deux Officiers d'armée qui sont dans un même poste, ne sont pas pour cela également honnêtes gens; c'est leur façon de vivre qui les rend tels. Il y a bien des conditions requises pour faire un honnête homme. Il faut qu'il s'acquitte parfaitement de ses devoirs à l'égard de Dieu, à son égard & à l'égard de ceux avec qui il a à vivre; c'est-à-dire qu'il faut qu'il ait de la piété, qu'il soit sans passion, & qu'il oblige tout le monde autant qu'il le peut. Un honnête homme de cette manière est bien rare.

Pourvu que l'on soit civil & agréable en compagnie; que l'on aime les plaisirs, que l'on sache vivre avec cette politesse que la routine du monde apprend, que l'on ait quelque habitude chez les Grands, on passe aisément pour honnête homme; il n'en faut pas davantage dans l'usage du siècle, pour faire donner ce nom & cette qualité à celui

qui est peut-être fort libertin, & qui n'a peut-être ni cœur ni honneur.

Chez les Dames, pourvu qu'un homme soit fort respectueux, qu'il sache & débite des nouvelles, qu'il soit toujours prêt de donner la comédie ou d'aller à la promenade, & que son équipage soit en bon état, c'est un fort galant & fort honnête homme.

A l'armée, pourvu qu'un homme soit brave & intrépide, qu'il donne volontiers à manger, qu'il prête de bonne grâce de l'argent à ses amis & aux Officiers de sa Brigade ou de son Régiment, c'est un des plus honnêtes hommes que le Roi ait dans toutes ses Troupes.

Qu'un Magistrat soit assidu à sa charge, qu'il reçoive avec civilité ceux & celles qui vont le solliciter, & qu'il ait de la droiture dans ses jugemens, c'est un parfaitement honnête homme.

Que ceux qui ne sont point dans l'emploi ne brusquent personne, qu'ils paroissent toujours complaisans & bien-faisans, ils ont beau avoir quelque habitude criminelle, ou être sujets à quelque autre passion déréglée, on n'y a point d'égard, ils sont honnêtes gens.

Que toutes ces sortes de personnes aient quelque bonne qualité, & qu'ils en aient de mauvaises, on n'est pas obligé de les examiner de si près; ils sont honnêtes gens selon le monde, & c'est assez.

Celui qui voudroit s'inscrire en faux sur la qualité d'honnête homme, quelquefois si mal donnée, trouveroit mille gens qui lui romproient en visière, & qui s'emporteroient sur cette injustice prétendue.

Le monde est plein d'honnêtes gens de cette trempe, mais il n'est pas plein de gens de piété dans ce qui regarde la religion, & de gens d'équité à l'égard de tous ceux avec qui ils ont affaire.

Tel est souvent honnête homme chez ses amis, qui ne l'est guère chez lui, soit à l'égard de sa femme ou de ses enfans, soit à l'égard de ses domestiques.

Un Officier général ou subalterne, est souvent honnête homme à la tête d'une armée & dans l'occasion, qui ne l'est guères dans le jeu, ou il s'emporte brutalement & avec excès.

Que le monde en pense ce qu'il voudra, je ne tiendrai

jamais pour honnête homme, celui qui se laisse dominer par une passion, soit d'avarice, soit d'amour, soit d'ambition. Tout ce que je puis dire de cet homme, c'est qu'il a de bons intervalles, & que dans le fond il ne peut être honnête homme avec une foiblesse de cette nature.

Un honnête homme l'est en tous lieux & toujours, il n'est point sujet à des bizarreries & à des entretiens qui surprennent.

Chacun de nous doit plus s'étudier à vivre en honnête homme, qu'à passer pour honnête homme; & l'on ne vit pas long-temps de cette manière, sans se faire connoître pour ce qu'on est.

A parler sincèrement, c'est peu de chose que d'être honnête homme selon le monde. A moins de l'être comme le doit être un Chrétien qui craint Dieu, & qui aime son prochain : cette qualité ne doit point faire d'envie.

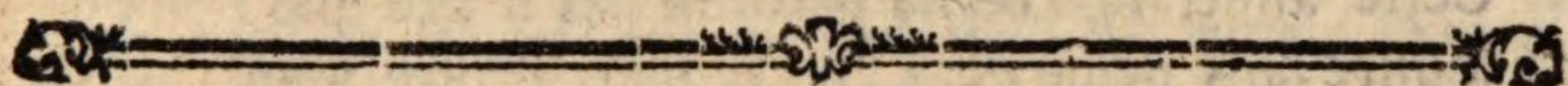
Le titre ou la qualité d'honnête homme se donne trop aisément pour l'estimer beaucoup, elle va dans mon sens d'un pas égal avec celle de Comte & de Marquis, que l'on jette à la tête de bien des gens, qui n'ont pas un pouce de terre en fief.

Le caractère d'un véritablement honnête homme, est d'être également zélé & respectueux pour tout ce qui a du rapport à la religion, également délicat & prudent, pour tout ce qui regarde l'honneur, également chaud & prompt pour le service de ses amis, également plein de reconnoissance & d'amitié pour ceux à qui il a obligation; également plein de justice & de bonté pour ses domestiques, également plein d'amour & de respect pour ceux qui lui ont donné la naissance, & enfin également plein de soin & de tendresse pour sa femme & ses enfans.

C'est à toutes ces marques que l'on doit reconnoître les honnêtes gens. Celui qui ne les a pas, n'a que les dehors trompeurs & les fausses apparences d'un honnête homme. C'est une méchante copie d'un bon original; c'est un portrait qui ne ressemble que dans les traits grossiers de ce qu'il devroit mieux représenter; ou pour parler plus juste, c'est la figure ou le cadavre d'un honnête homme. L'ame & l'esprit n'y sont point, & on peut assurer qu'un honnête homme ainsi bâti, ne doit être réputé honnête homme que parmi ceux qui ne le sont pas plus que lui.

Si l'on trouve que je demande un trop grand nombre de bonnes qualités dans un honnête homme, pour que l'on en puisse trouver beaucoup de cette sorte, je ne ferai pas un procès à ceux qui en exigeront moins. Nous ne convenons pas tous sur nos sentimens, & je ne prétends pas combattre ceux des autres en rapportant simplement les miens. Ainsi je laisse la liberté à tout le monde de se faire un honnête homme à son goût & à sa mode.

Si on m'oblige néanmoins à déclarer en peu de mots ce que c'est qu'un honnête homme, selon l'idée que je m'en fais; je dirai que c'est un homme qui a un bon sens, une probité inviolable, une humeur douce, un cœur capable de tout bien, un esprit agréable, un naturel fait pour la vertu & pour plaire à tout le monde, un air qui attire les yeux de tous les autres, & qui marque l'empire que son ame a sur les cœurs, par la modestie de son visage, & par la tranquillité de son esprit.



CHAPITRE XXI.

De l'Affectation.

IL faut avoir l'esprit bien mal fait pour blâmer toutes les affectations. Il y en a, à la vérité, que l'on ne peut s'empêcher de condamner, parce qu'elles sont criminelles; mais il y en a pour lesqu'elles on peut avoir de l'indulgence & que l'on peut souffrir. Il y en a même que l'on doit approuver & louer.

Un Prédicateur remarque, qu'il presse & qu'il touche; quand il se sert de certaines expressions tendres & fortes tout ensemble, & qu'il accompagne ces expressions d'un ton de voix qui pénètre jusqu'au cœur. Affecter de toucher de cette manière, c'est savoir user de ses talens avec avantage, c'est les employer utilement, c'est remplir les devoirs d'un bon & véritable Prédicateur, c'est travailler avec fruit au salut des ames & à la gloire de Dieu dans leur conversion.

Une femme affecte de plaire par ses habits, par ses œillades, par ses paroles & par son immodestie, dans le dessein de donner de l'amour à ceux qu'elle veut engager. Tout ce

qu'elle fait dans cet esprit est criminel. Ainsi toutes les mouches qu'elle se met sur le visage, tout le rouge & tout le blanc qu'elle emploie pour se faire un teint frais & uni, & toutes les peines qu'elle prend pour se donner un air jeune, sont autant de chefs sur lesquels on a lieu de lui faire son procès & de la condamner.

Une femme qui affecte de certaines petites minauderies, sans autre dessein que de vouloir paroître plus jeune & plus belle, mérite en vérité qu'on l'excuse. On en pardonne bien d'autres aux hommes, qui devroient être au-dessus de mille choses qu'ils affectent.

Les perruques devenues si à la mode, ne plairoient pas tant, si elles n'accompagnoient pas si bien le visage, & si elles ne cachotent pas dix ou douze bonnes années, qu'elles semblent ôter à ceux qui les portent. Cela fait, quoiqu'elles soient toujours fort incommodes, qu'on les aime en tout temps.

Cette affectation de ne paroître pas si âgé que l'on est, se souffre sans peine dans l'un & dans l'autre sexe, parce qu'elle n'est pas contre les bonnes mœurs, & qu'elle ne fait préjudice à personne. L'entêtement de paroître plus jeune que l'on n'est, est si général, que je ne sai si les perruques ne seroient pas d'un agréable secours aux Prêtres, aux Religieux & aux Religieuses, pour les flatter sur leur âge, si leur profession leur permettoit d'en porter (1).

Les anciens étoient trop scrupuleux & trop sévères sur ce point. L'histoire profane nous apprend, qu'un certain vieillard nommé Eœus, s'étant présenté devant Archidamus, Roi des Lacédémoniens, en qualité d'Ambassadeur d'un des Princes ses voisins, fut honteusement renvoyé comme un homme à la parole duquel on ne pouvoit se fier, parce que voulant paroître jeune, il avoit peint ses cheveux gris, & que par ce déguisement qu'il avoit affecté, il faisoit juger qu'il ne pouvoit être sincère dans le fond de son cœur, encore moins dans ses paroles.

(1) Dans le temps que l'Auteur écrivoit ceci, l'usage des Perruques n'étoit pas si commun qu'il l'est devenu depuis. Elles étoient encore interdites aux Ecclésiastiques, qui n'ont commencé à les adopter que vers 1660. Tout le monde connoît l'ouvrage du vertueux & savant M. Thiers, intitulé l'Histoire des Perruques, où il s'élève avec force contre les Ecclésiastiques de son temps qui portoient de ces chevelures artificielles.

Nous favons mieux vivre que ces Lacédémoniens , & nous ne voulons pas outrer la sévérité jusqu'à ce point , que d'ôter aux étrangers la liberté de telle manière qu'il leur plaît , & encore moins de l'ôter à ceux que le droit des gens oblige de recevoir avec honnêteté.

Notre politesse , qui se remarque moins dans nos habits que dans nos mœurs , fait que nous n'insultons pas les vêtements qui nous semblent bizarres , & notre civilité s'étend jusqu'à en faire à ceux , que les humeurs & les inclinations ont plus séparés de nous , que les montagnes & les mers.

Un Seigneur , dans le voisinage duquel j'ai long-temps demeuré , ne sortoit jamais les fôirs en hiver , qu'avec quatre flambeaux , & même quand il alloit à vingt pas de son Hôtel , chez une Dame où il jouoit & mangeoit très-souvent , il n'en rabattoit rien : toujours les quatre flambeaux marchaient devant lui ; ainsi quand on voyoit quatre flambeaux accompagner ou précéder un carrosse , on étoit sûr que c'étoit ce Seigneur. L'affectation de se distinguer de cette manière , auroit été blâmée dans un autre ; mais il avoit tant de belles qualités , qu'on lui pouvoit bien passer cette singularité sans la lui reprocher ; elle étoit en lui comme une ombre dans un tableau , qui ne sert qu'à le faire estimer davantage , & qu'à en augmenter le prix.

Il faut toujours agir naturellement & de bonne foi sans rien affecter ; mais lorsque l'affectation est utile & agréable , elle perd son nom , & elle cesse d'être affectation. C'est avoir de la conduite que d'affecter de dire ou de faire ce qui peut plaire à son Prince , à ses parens & à ses amis.

A l'égard du Prince , le bien qu'il nous peut faire , & le rang qu'il tient parmi nous , rendent ces affectations légitimes. A l'égard des autres , la société civile & l'amitié les autorisent & les font estimer par-tout.

Il ne faut point affecter de dire que l'on n'aime ni le jeu , ni le cours , ni la danse , ni la comédie ; mais il faut agir de telle sorte , que l'on voit en effet que nous ne les aimons pas. L'affectation est toujours prise en mauvaise part ; & dès que l'on affecte de faire paroître qu'on aime ou que l'on hait quelque chose , on fait croire que l'on veut condamner ceux qui n'aiment pas ce qu'on aime , ou qui ne haïssent pas ce qu'on hait. Cette affectation passe toujours pour une censure recherchée & étudiée.

L'affectation n'est pas plus approuvée dans les pauvres que dans les riches. Il y a des mendiants à qui on donneroit beaucoup davantage , s'ils n'affectoient pas de paroître plus estropiés ou plus malades qu'ils ne le sont. Ils ont recours à cent artifices pour émouvoir à la compassion , & c'est ce qui la diminue ou l'étouffe absolument.

Il y a quelque-temps qu'un homme d'esprit me parla juste sur ce sujet. Ce pauvre , me dit-il , feroit bientôt riche & en parfaite santé , s'il n'affectoit pas de paroître si pauvre & si malade.

Une Dame véritablement charitable , prit la chose d'une autre manière dans une pareille rencontre. Un gueux la persécutant en ma présence d'un ton plaintif & moribond , elle lui donna l'aumône ; sur quoi ayant pris la parole , je lui dis , qu'il falloit être bonne pour donner à ces sortes de gueux , qui veulent passer pour ce qu'ils ne sont pas. Elle me répondit fort spirituellement , qu'elle ne leur donnoit pas en vue de leurs maux apparens , mais en vue de leur véritable nécessité , qui devoit être bien grande , puisqu'elle les obligeoit à trouver dans l'industrie & dans le déguisement , les moyens de subsister & de vivre.

Il y a des occasions où il faut toujours affecter de paroître ce que l'on est ; c'est-à-dire chaste , plein de foi , plein de zèle pour tout ce qui regarde l'Eglise , & plein de respect & de fidélité pour son Prince. Il y en a d'autres où il suffit de ne pas changer sa conduite , sans affecter de paroître ce que l'on est. La prudence fait prendre là-dessus de justes mesures , & fait embrasser l'un ou l'autre de ces partis selon les circonstances dans lesquelles on se trouve , & selon les personnes avec qui on est.

Les plus établis dans le bien , n'affectent point de parler de la vertu. Ils vont toujours leur train sans s'arrêter , & sans se détourner à droit ni à gauche. Celui qui affecte d'en parler , donne à connoître qu'il commence , & qu'il veut déjà passer pour ce qu'il n'est pas encore.

Une affectation qui se fait remarquer , donne une idée du contraire de ce que l'on affecte ; il n'est point de festin pareil à celui d'un avare.

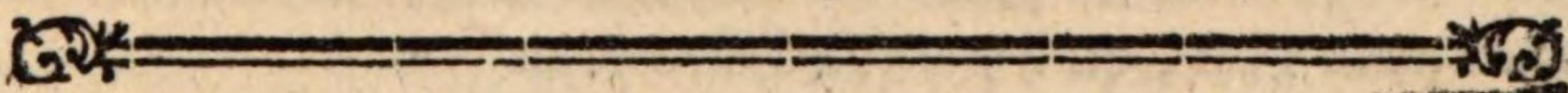
Il me souvient qu'étant prié d'aller dîner chez un Abbé , qui a la réputation de remplir souvent son coffre fort , & de ne le guères vider , & que l'on croit être fort ménager en

toutes rencontres , on me demanda le matin ce que je faisois ce jour-là. Je répondis , que je dînerois chez M... Chez M... me répartit celui qui m'avoit interrogé ? Vous ferez assurément grande chère. Cet Abbé donne peu souvent à manger , mais quand il en donne , c'est toujours d'une manière exquise & délicate ; rien n'y est épargné , & pour cause. Il croit , ajouta-t-il , par quelques repas de cette nature , passer pour libéral & pour homme à qui rien ne coûte pour régaler ses amis.

Celui qui n'aime pas la dépense & qui veut se marier , affecte de se mettre en bel équipage , & veut qu'on soit persuadé que ce qui a de l'éclat est de son goût. Cependant il est certain qu'il pâtit , qu'il peste dans le fonds de son cœur contre la coutume , & qu'il se fait violence , mais il n'y a point de remède ; il faut dans cette conjoncture paroître malgré lui ce qu'il n'est pas , afin de mieux paroître un jour ce qu'il est.

C'est une égale tromperie de vouloir passer pour plus vertueux ou pour plus vicieux que l'on est. Cette affectation est criminelle ; mais elle l'est plus dans une rencontre que dans l'autre. Vouloir passer pour vertueux , est une marque que l'on estime la vertu , & vouloir passer pour vicieux , est une preuve que l'on fait gloire de l'emportement & du libertinage.

Ceux qui affectent d'être civils & obligeans à tout le monde , se font par tout des amis ; mais ceux qui le font en tout temps & en tous lieux sans affecter de l'être , sont encore plus considérés , estimés & aimés.



CHAPITRE XXII.

Des Amis.

IL y a tant de belles & de bonnes qualités requises à un homme pour en vouloir faire son ami , que je suis surpris d'entendre dire à des gens qu'ils en ont quantité ; dès-lors que le nombre est grand , on peut assurer que ce sont de faux amis , ou que ce ne sont des amis que de nom.

Heureux est celui qui a un bon & un véritable ami , c'est un trésor qu'il doit conserver avec soin , & il doit s'estimer

assez riche de l'avoir trouvé & de le posséder, sans penser à en chercher, & à s'en faire un second.

On doit la même fidélité à son ami qu'à sa femme, quoique ce soit d'une autre manière; & comme un homme qui est content de sa femme & qui l'aime, n'en peut prendre une autre sans passer pour un scélérat, de même un homme qui a un ami dont il se loue, ne peut songer à en faire un nouveau, sans se faire son procès, & sans se rendre indigne de passer pour honnête homme.

La plupart des amis du monde tiennent à peu. Ils ont été faits dans le jeu, dans les divertissemens, dans le bal, dans la promenade, ou dans des visites rendues à la même personne. Cessez de jouer, n'allez plus au bal, à la comédie, à la promenade, & ne soyez plus assidu à vos visites, adieu vos amis; vous les perdez avec la même facilité que vous les avez faits.

Etant à Rome, un ami de cette trempe, qui m'avoit quelquefois vu chez M. le Duc de Chaunes, pour lors Ambassadeur de France, & chez M. l'Ambassadeur de Malte, me vint un jour emprunter trente pistoles, sous prétexte qu'une lettre de change de pareille somme qu'il attendoit & dont il avoit avis, n'étoit pas encore arrivée. Son compliment me surprit. J'avoue que je ne m'attendois pas à en recevoir un de sa part de cette nature, & il me semble qu'il n'étoit pas avec moi sur un pié à prendre cette liberté, ou au moins je ne le croyois pas; mais comme il étoit persuadé qu'il étoit mon ami, & que j'étois le sien, je le traitai comme il m'avoit traité. Je lui fis entendre que la loi entre amis est égale pour la demande & pour le refus, & que j'étois aussi bien fondé pour l'un, qu'il pensoit l'être pour l'autre.

J'eus néanmoins beaucoup de peine à le convaincre sur cette liberté réciproque de l'amitié. Je vis bien qu'il ne la goûtoit pas, & je pris de-là occasion de lui dire, qu'il n'étoit pas tant de mes amis qu'il le pensoit être, puisqu'il ignoroit cette maxime, qui est une des fondamentales de l'amitié, qui permet également d'emprunter & de ne pas prêter, selon le besoin dans lequel on est.

Comme nous ne convenions pas sur nos principes, il ne faut pas s'étonner si notre amitié reçut ce jour-là une mortelle atteinte. Il me quitta fort chagrin, & j'eus quelque joie d'avoir gagné trente pistoles par la manière dont j'avois

reçu son compliment ; c'étoit en effet les gagner , que de ne les pas perdre en les lui prêtant. Il n'avoit pas la réputation d'être fort exact à payer ses dettes , & il s'étoit même fait des lois toutes particulières sur l'amitié , dont je n'avois jamais ouï parler. Il tenoit pour certain que les prêts faits de cette manière entre deux amis , changeoient de nature , & qu'ils devenoient des dons & des présens. Quand on ne lui vouloit pas passer cette maxime , il disoit que la coutume l'établissoit & la confirmoit.

A entendre parler cet homme , il étoit un des meilleurs & plus chauds amis qu'on put avoir ; il le faisoit en effet assez connoître à ceux qui le recevoient sur ce pied-là ; il ne les quittoit point , toujours à leur table & toujours dans leurs plaisirs , mais comme je ne m'accommodois pas de ces fortes d'amis , je ne fus pas fâché qu'il ne me comptât pas pour un des siens , & qu'il fût persuadé qu'il ne feroit jamais des miens.

Il n'est pas surprenant que l'on prête des sommes considérables à des amis , puisque l'on en donne par honnêteté , générosité & charité à des gens qui ne le font pas ; mais il est d'un galant homme de ne pas se laisser surprendre par de faux amis , & de faire paroître aux gens qui , sans raison , prennent le titre & le nom d'amis , qu'on ne les reçoit point pour tels.

Je ne conseillerai jamais à un homme de se marier ; je ne lui conseillerai aussi jamais de se faire un ami. Il n'y a guères moins d'engagement avec l'un qu'avec l'autre , & l'obligation de partager les peines , les disgraces & les afflictions avec tous les deux est égale. On a assez de ses chagrins , sans en chercher ailleurs & de nouveaux.

Que l'on mette dans une balance les agrémens & les avantages d'avoir un ami , & que l'on mette dans une autre ceux de n'en avoir pas , je crois que cette dernière l'emportera toujours sur la première ; mais quand le poids de l'une & de l'autre seroit juste , la liberté est un assez grand bien pour se déclarer en faveur de celui qui n'est pas obligé de révéler son secret qu'à lui-même.

Quand un ami en use avec nous comme nous le souhaitons , il fait son devoir ; quand il n'en use pas comme nous le désirons , nous en avons du déplaisir ; mais je ne fais si nous ne sommes pas beaucoup plus sensibles à l'un qu'à

l'autre. Je ne fai si trois confidences qu'il nous a faites, nous ont été aussi agréables, qu'un secret qu'il nous a caché nous a donné du chagrin. Trois services rendus sont bientôt oubliés par le refus d'une bagatelle.

Ce n'est pas une action glorieuse de garder le secret d'un ami ; l'obligation que nous avons sur ce sujet est si étroite & si naturelle, qu'il ne faut qu'un peu de raison ou de bon sens pour ne s'en vouloir jamais dispenser ; mais c'est une action infâme que de le violer. Comme la confiance est le gage le plus essentiel de la sincère amitié, c'est une lâcheté qu'on ne sauroit pardonner, que d'abuser d'un secret, & de trahir, en le révélant, celui qui nous l'a confié.

Il arrive assez souvent qu'un homme qui nous a donné cent preuves de son amitié, qui a été l'espace de six ans le fidelle dépositaire de nos pensées les plus cachées, se brouille avec nous pour un intérêt de peu de conséquence, pour une jalousie, pour un point d'honneur ; en un mot, pour une parole qui nous est échappée ; & cet homme discret qui ne parloit jamais, devient tout d'un coup un valet de TERENCE, qui, semblable à un tonneau percé, ne peut rien retenir. Cet homme si secret devient un écho qui se fait entendre par-tout. Faites après fonds sur votre ami, & publiez en tous lieux, que c'est la consolation d'un honnête homme d'avoir un ami.

Les amis sont obligés de garder le même silence, & d'avoir la même discrétion que les Confesseurs ; mais la différence qui s'y trouve, est que les uns sont toujours hommes, & qu'ils agissent toujours naturellement ; & que les autres n'agissent pas purement en hommes, mais en hommes fortifiés par la grâce du Sacrement de l'Ordre qu'ils ont reçu ; ce qui fait que les premiers n'oublient pas ce qu'ils ont su, & que par imprudence ou par vengeance ils peuvent quelquefois en parler ; que les autres oublient ce qu'on leur dit, ou que s'ils ne l'oublient pas, la grâce du Sacrement les fait agir comme s'ils l'avoient oublié, & comme s'ils ne l'avoient jamais su.

Si on se fait une loi & un plaisir d'avoir un ami, au moins que l'on n'en ait qu'un. Comme on n'a pour les secrets de sa conscience qu'un Confesseur, il faut aussi pour le secret de ses affaires, de son domestique & de ses intérêts temporels, n'avoir qu'un ami. Quand on change de Confesseur ou de

Directeur , on ne s'en trouve pas mieux , & cette diversité de direction apporte toujours de l'inégalité dans notre conduite. Il ne se peut aussi que le changement d'amis ne préjudicie notablement à nos affaires & à nos intérêts.

D'un ami que nous avons , nous nous en faisons pour l'ordinaire un ennemi , si nous rompons avec lui sans raison , & sans qu'il nous ait donné lieu à ce changement. Ainsi quand nous nous sommes trompés dans notre choix , il vaut mieux souffrir un peu de notre imprudence , que de nous exposer à la vengeance d'un homme qui se croit méprisé & offensé ; il faut faire bonne mine , se soutenir autant qu'on le peut , & ne pas démentir dans un moment & à la vue de tout le monde , tout ce que nous avons dit & fait depuis dix ans.

En matière d'amitié , il ne faut pas aller plus vite que celui avec qui nous la voulons lier. Il nous plaît , il revient à notre humeur , s'il nous paroît avoir toutes les qualités nécessaires à un bon & prudent ami , mais il n'en est peut-être pas de même de nous à son égard. Il n'a peut-être pas pour nous les mêmes sentimens que nous avons pour lui. Ne faisons pas toutes les avances , attendons au moins qu'il fasse une partie du chemin. Ne nous jettons point à la tête des gens ; il faut se connoître avant que de s'estimer , & il faut s'estimer avant que de s'aimer.

Il vaut mieux que l'on nous accuse d'indifférence quand nous n'avons point d'amis , que d'inconstance & d'ingratitude quand nous les quittons & que nous les trahissons. L'indifférence que l'on nous reproche en ce cas , nous procure une tranquillité d'esprit dont on s'accommode assez ; mais l'inconstance & l'ingratitude dont on nous charge , nous perdent de réputation , & quand on l'a une fois perdue , il n'y a plus de joie dans la vie.

Nous sommes tous si foibles & sujets à tant d'imperfections , que si nous n'avons de l'indulgence pour nos amis , & s'ils n'en ont aussi pour nous , notre amitié ne durera qu'autant que nos intérêts l'entretiendront , & qu'ils nous y feront trouver notre compte ; & quand nous rompons avec eux , notre bouche fera seulement connoître ce qui s'est passé il y a long-temps dans notre cœur.

Un homme qui se dit notre ami , ne doit pas être cru sur sa parole , comme il ne doit pas se fier à ce que nous

lui en disons ; il faut s'en donner des preuves de part & d'autre , avant que de se le dire , & rien ne fait mieux croire qu'en effet on est amis , que quand l'expérience le fait réciproquement connoître.

Avant que de se déterminer à faire un ami d'un homme que l'on estime , il faut y penser long-temps ; on ne peut après s'y méprendre , & je ne blâmerois pas celui qui y penseroit toute sa vie.

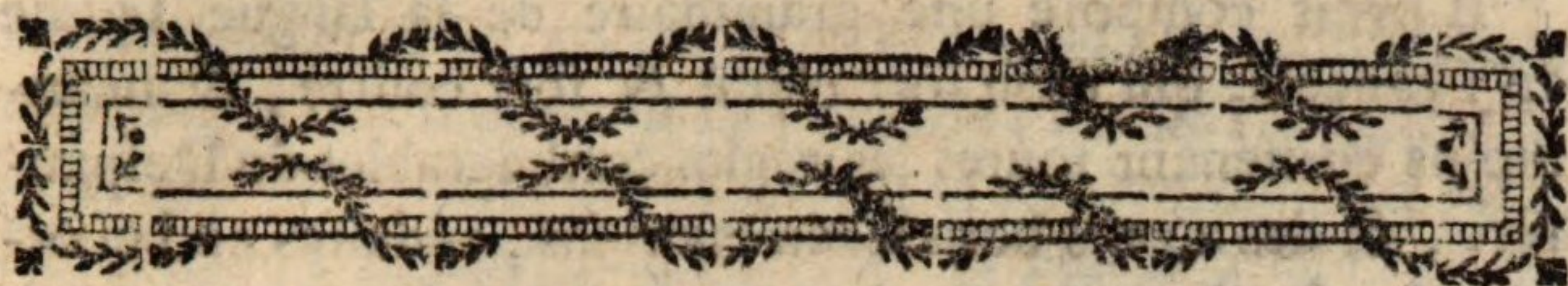
Nous avons tous tant d'adresse pour nous déguiser , & notre industrie nous fournit tant de moyens de paroître ce que nous ne sommes pas , qu'une habitude de quelques semaines ou de quelques mois , ne donne guères une idée juste & certaine de ce que l'on est. On se laisse prévenir ; une parole obligeante , un petit service qui ne coûte guères , mais rendu de bonne grâce , nous mène souvent trop loin , & l'on ne s'en repent , pour l'ordinaire , que quand il n'en est plus temps.

On dit du Tasse , qu'un homme voulant lui faire croire qu'il étoit de ses amis , contre l'opinion de tout le monde , demeura le dernier dans un bateau avec lui pour lui donner la main & l'aider à descendre ; & que le Tasse , plein d'esprit , connoissant son dessein lui dit : ce n'est pas pour descendre , Monsieur , que je voudrois être aidé , c'est pour monter. Ils étoient tous deux à la Cour d'Alphonse , dernier Duc de Ferrare , & le Tasse savoit que l'autre , jaloux de sa fortune , lui nuisoit en toutes rencontres autant qu'il le pouvoit.

Les véritables amis sont ceux que la piété a fait amis ; ils ont mêmes vues , même fin , mêmes motifs , & comme la charité en est la liaison , on peut assurer qu'ils ressemblent aux premiers Chrétiens , qui n'avoient tous qu'un cœur & qu'une ame.

C'est à ce sujet qu'une Dame de mes amies , a dit fort à propos :

*Les vulgaires Amis aiment par politique ,
Selon leurs intérêts , ils changent tous les jours ;
La marque d'une Ame Héroïque ,
Est de n'aimer jamais , que pour aimer toujours.*



DESSEINS

DE M. LE PRÉSIDENT

DE PÉRIGNY,

Pour l'Instruction de M. le DAUPHIN.

MONSIEUR le Président de Périgny estimoit que Monseigneur le Dauphin devoit avoir deux sortes de connoissances ; celles qui appartiennent à un gentilhomme , & celles qui appartiennent à un Prince destiné au gouvernement d'un grand état.

Il réduisoit les connoissances propres à un gentilhomme Chrétien à trois sortes ; celles qui regardent les mystères de la Religion & le culte de Dieu ; celles des langues, celles des principaux arts & sciences.

Pour ce qui concerne la Religion , il avoit dressé un catéchisme proportionné à la portée d'un jeune esprit , sans rien omettre de ce qui étoit nécessaire , à quoi il avoit ajouté une teinture de l'Histoire du Vieux & du Nouveau Testament. Je crois que Monseigneur le Dauphin fait le catéchisme par cœur , & a retenu quelque idée des principales choses qui sont racontées dans la Bible.

Pour les langues , il désiroit joindre à une parfaite connoissance du Latin quelque notion du Grec , avec un peu d'Italien & d'Espagnol.

Il s'étoit proposé trois moyens pour bien faire entendre le Latin. 1^o. De faire apprendre par cœur tous les mots qui sont de quelque usage ; 2^o. de bien faire entendre les préceptes de la grammaire ; 3^o. d'exercer par la version.

Il avoit rangé les mots usités, enforte que les dérivés & les composés étoient rapportés à leurs simples , ou primitifs , ajoutant les marques du genre & de la déclinaison aux noms , & de la conjugaison ou formation de temps aux verbes.

Il avoit composé une grammaire de la langue Latine en François, qui étoit fort claire & fort courte, & néanmoins contenant toutes les règles considérables du Despautère, & des autres bons Grammairiens, réduites en bel ordre : & afin de former en même temps le jugement, en cultivant la mémoire, il avoit ramassé quantité de belles sentences morales & politiques dont il se servoit pour donner des exemples de chaque règle.

En faisant lire les bons Auteurs Latins, il faisoit traduire leur Latin en François, & puis il disoit les mêmes choses en François pour les faire traduire en Latin. Monseigneur le Dauphin est maintenant fort avancé dans l'étude de cette langue, dans laquelle on suit à peu près la même méthode.

Pour le Grec, il croyoit que c'étoit assez pour Monseigneur le Dauphin de savoir les noms & les verbes les plus communs, & qui servent à la composition des mots que les Latins & les François ont empruntés de la langue Grecque ; & ces principaux mots primitifs, il les vouloit ranger suivant l'ordre des déclinaisons & des conjugaisons, afin de donner en même-temps quelque teinture de la grammaire Grecque.

A l'égard de l'Espagnol & de l'Italien, il croyoit que ces langues, ayant beaucoup de rapport avec le Latin, se pouvoient facilement apprendre, en joignant avec une connoissance succincte de la grammaire de chacune de ces langues, les observations dont chacune change les lettres & les syllabes Latines ; de quoi l'on a déjà donné un essai à l'égard de l'Espagnol. On y pourroit encore ajouter, pour ne rien omettre, un petit Dictionnaire des mots primitifs, ou racines qui n'ont aucun rapport avec le Latin, ni avec le François dans chacune de ces langues.

Il croyoit qu'il falloit joindre à la connoissance des langues, celle de l'Histoire & de la Fable ; celle de la Philosophie, & celle de quelques parties des Mathématiques, & même de la Jurisprudence, sans omettre celle de la Rhétorique & de la Poétique ; mais cela en différens degrés, en sorte que l'on fit capital de ce qui regarde l'Histoire, la Politique & l'Art militaire.

Pour une parfaite connoissance de l'Histoire, il avoit résolu de la réduire par méthode en trois parties, dont la première

première comprendroit l'ancienne Histoire Grecque & Orientale jusqu'à l'établissement de l'Empire Romain ; la seconde, l'Histoire Romaine, & la troisième, l'Histoire de France avec l'Etrangère, depuis la dissipation de l'Empire.

Pour les distinguer & éclaircir mieux, il vouloit faire trois cabinets composés de Tables Chronologiques, Géographiques & Généalogiques, propres à chacune de ces Histoires, avec un indice général pour chaque cabinet, où seroient rangés par ordre alphabétique le nom propre des personnes & des lieux contenus dans ces Tables, afin que l'on put trouver à point nommé les endroits où il étoit parlé de chaque chose.

Il vouloit accompagner ces Tables des portraits & représentations, tant des grands Princes & autres hommes les plus illustres de chaque siècle & de chaque nation, que des grandes batailles, sièges & autres événemens les plus mémorables.

Cette méthode serviroit à faire mieux comprendre, & beaucoup mieux retenir les choses remarquables par la répétition des mêmes noms des personnes illustres, rapportées au temps qu'elles avoient vécu, au lieu où s'étoient passées leurs grandes actions, & à leurs parentés ou alliances. Il avoit déjà fait la première partie, rédigée en quatorze Tables, trois Chronologiques, trois Géographiques, & huit Généalogiques. Des Tables ou Cartes Chronologiques, la première contenoit, avec un abrégé de l'Histoire Sainte & de l'Histoire Fabuleuse, ce qui s'étoit passé de considérable dans la Grèce & dans l'Orient, du temps de la Monarchie des Assyriens ; la seconde comprenoit la Monarchie des Mèdes, avec celle des Perses ; la troisième celle des Grecs, sans oublier les grandes affaires de Rome sous les Rois, & durant la République.

Par ce commencement, il est aisé de juger de la beauté & de l'utilité de ce travail. Il avoit commencé de travailler sur l'Histoire Romaine, où il vouloit remarquer distinctement le temps des conquêtes de chaque Province, & de tous les nouveaux établissemens qui regardoient le gouvernement, la guerre, la Religion & les finances ; ce qu'il avoit dessein de faire encore plus exactement dans l'Histoire de France, où devoient être aussi marqués les principaux événemens des pays voisins.

Mais parce qu'il voyoit bien que les Tables qu'il dresseoit, n'étant pas aisées à transporter, ne pouvoient servir que dans le cabinet qui leur seroit destiné, & que d'ailleurs la brièveté qu'il faut observer nécessairement dans ces sortes d'ouvrages, ne permettoit point qu'on en tirât une instruction suffisante; & qu'ainsi ces Tables servoient plutôt à donner un ordre aux choses pour les ranger méthodiquement, & les faisant plus facilement comprendre, rafraîchir & affermir la mémoire de ce qu'on avoit lu, qu'à donner une entière connoissance des choses; il faisoit réduire en Discours un peu plus étendu, tant en Latin qu'en François, ce qui étoit contenu dans ces Tables, en suivant son ordre, & employant des termes des meilleurs Auteurs, & des plus anciens Ecrivains Latins qui auroient traité chaque chose; à quoi on avoit déjà commencé de travailler avant sa mort.

On avoit jugé à propos d'user des propres mots des Auteurs pour deux raisons principales; l'une étoit de faire voir dans le texte le style différent de ceux qui avoient le mieux écrit, afin qu'on acquit l'intelligence de toutes sortes de styles; l'autre raison étoit de donner au Lecteur, par le moyen du texte de ce recueil historique, l'avantage de pouvoir alléguer les autorités des anciens & bons Ecrivains; & par les citations marginales, celui de connoître les originaux de l'Histoire, & de la Géographie de chaque temps.

La Philosophie étant composée de quatre parties, Logique, Morale, Physique & Métaphysique, M. de Périgny ne prétendoit donner dans la Logique que les préceptes du raisonnement, & cela le plus succinctement qu'il se pourroit. Il avoit dessein de traiter historiquement les plus belles questions de la Physique & de la Métaphysique, rapportant brièvement sur chacune les diverses opinions des Sectes les plus connues des Philosophes anciens, avec leurs principaux fondemens; à quoi il eut ajouté quelques-unes des opinions des Modernes. Il prétendoit s'étendre un peu davantage sur la Morale, tant sur la particulière qu'on appelle Monastique, & qui regarde la conduite de chacun, que sur celle qui regarde la conduite d'une famille, ou d'un état qu'on nomme Economique & Politique, dont il vouloit traiter les questions par des sentences & des exemples choisis des meilleurs Auteurs.

Dans la Réthorique, sa pensée étoit de marquer succinct-

tement les préceptes les plus importants des trois genres de Discours, de même que dans la Poétique ceux des trois genres de Poèmes, & de chaque sorte de Versification, tant en Latin qu'en François.

Il croyoit que c'étoit assez pour Monseigneur le Dauphin d'apprendre des Mathématiques ce qui est nécessaire pour l'intelligence de la Géographie, pour les Fortifications, & pour l'Art de ranger une armée en bataille, & disposer les troupes en bon ordre, que l'on entend sous le nom d'évolutions.

Il étoit d'avis d'ajouter à cela quelque teinture, tant de la Jurisprudence commune, par un abrégé des Instituts de Justinien & de l'Histoire du Droit Civil, que de la Jurisprudence Canonique & François, par une Histoire succincte du Droit Canon, & de l'établissement des Coutumes dont on pourroit indiquer quelques fondemens & maximes générales.

Toutes ces connoissances semblent nécessaires à un gentilhomme qui se veut rendre recommandable entre les personnes de qualité.

Mais quant à un Prince, il faut sans doute qu'il soit, outre cela, parfaitement instruit du fort & du foible de l'état qu'il doit gouverner, des défauts qui se trouvent dans son pays, dans sa nation & dans chacun des ordres dont l'état est composé, comme dans le Clergé, la Noblesse & les gens de guerre, & même les moyens de corriger ces défauts, & de gouverner doucement tous ces divers ordres par les intérêts de chacun.

Il est encore à propos qu'il sache ses véritables droits, tant à l'égard de son peuple, qu'à l'égard des autres états, les justes prétentions qu'il peut avoir sur ses voisins, & celles que les autres peuvent avoir sur lui, avec les raisons contraires.

Qu'il ait, de plus, connoissance des alliances, & des intérêts des autres Princes, & même des grandes maisons de son état; & de toutes ces choses, M. de Périgny espéroit dresser des Mémoires tirés, principalement des réflexions sur l'Histoire, de ce qui s'est passé en France & dans le reste de l'Europe depuis Charles VII.

Nota. Le reste manque dans le Manuscrit original qui a servi à l'impression.



RÉCIT FIDELLE

De ce qui s'est passé dans les Assemblées des Fanatiques du Vivarais, avec l'Histoire de leurs Prophètes & Prophétesses, au commencement de l'année 1689.

A M. LE DUC DE MONTAUSIER.

JE suis surpris, MONSIEUR, aussi-bien que vous, que M. Jurieu, avec tout son esprit & tout son savoir, veuille encore croire aux visions & aux prophéties du Vivarais. Il n'a pas tenu à vous qu'il n'en ait été désabusé. Il a reconnu de la raison & du bon sens dans vos réflexions ; mais cette raison ne l'a pas convaincu, & sa Théologie n'a pu s'accommoder de ce bon sens. Ils ont résolu, lui & son conseil, après avoir épuisé leurs raisonnemens, de soutenir enfin leur Religion par des aventures miraculeuses. Il leur semble que les prodiges & les dons de Dieu ne sont que pour eux. Les révélations de tant de saints personnages, qui ont passé leur vie dans la prière & dans les pratiques de la pénitence, sont des fraudes & des impostures de dévotion. Et celles de quelques payfans ramassés ou de quelques femmes débauchées, qui ont vécu dans le crime & dans l'ignorance, sont des grâces & des inspirations du Saint-Esprit.

C'est ainsi qu'en jugent ces MESSIEURS : ils s'imaginent qu'il n'y a qu'eux qui aient la Loi & les Prophètes. Ils font de leur créance ce qu'il leur plaît. Il y a des temps où ils ne croient rien : il y a des temps où ils croient tout ; & selon qu'il convient à leur parti, ils traitent la vérité de mensonge, ou le mensonge de vérité ; & cela sur quels témoignages ? Ils refusent les Juges ; les Ecclesiastiques leur sont suspects ; ils n'écoutent pas même la voix publique. Une femme ou un artisan leur semblent propres à discerner les prophéties, & ils jugent souverainement une affaire de Religion, sur l'attestation d'un Médecin, & d'un Médecin de Village.

Il faut pourtant rendre cette justice à M. Jurieu : Il de-

mande, qu'on examine les faits, & il désire d'être éclairci. Il seroit à souhaiter qu'il voulût l'être sincèrement : il verroit que ces gens de bien qu'il honore tant, ne sont que des furieux & des rebelles ; qu'il s'amuse à défendre une Religion qui ne doit pas être la sienne, & que sous prétexte de charité, il favorise, sans y penser, la sédition & la révolte. Mais puisqu'il ne vous reste plus, MONSIEUR, d'espérance de le détromper, je vous envoie pour vous & pour vos amis, une relation exacte de ces assemblées tumultueuses, où l'on ne parloit que du Saint-Esprit, & où le Saint-Esprit ne présidoit pas.

Il n'y a qu'à représenter cette forme de Religion prophétique telle qu'elle étoit, pour faire voir qu'elle ne tient aucunement du prodige, & qu'elle n'a rien d'extraordinaire, que l'imagination de ceux qui l'ont inventée, la crédulité des peuples qui l'ont suivie, & l'aveuglement ou la passion des personnes qui l'autorisent. Je n'avance rien dans ce récit qui ne soit vrai & fondé ou sur des actes juridiques, ou sur des dépositions & des recherches faites sur les lieux par un grand nombre de personnes dignes de foi, dont la plupart disent avoir vu. J'aurois quelque honte d'avoir recueilli tant d'extravagances, si vous n'aviez voulu en être informé. Il étoit juste, MONSIEUR, de vous satisfaire ; & d'ailleurs il ne sera peut-être pas inutile de faire connoître à M. Jurieu & à ses Confrères, quels sont ces Prophètes qu'ils ont admirés, & ces Martyrs dont ils grossiront un jour apparemment leurs Chroniques.

Quoique l'origine de ces mouvemens prophétiques, qui commencèrent dans le Vivarais vers le 15 du mois de Janvier de cette année, n'ait pas été précisément connue, on ne doute pas qu'ils n'aient été inspirés & concertés à Genève. Le fleur du Ferre, Gentilhomme Verrier de Dieu-le-fils en Dauphiné, étant de retour de cette Ville, où il avoit fait quelque séjour, apporta ce don de prophétie à sa famille, qui étoit assez nombreuse ; & après avoir donné le Saint-Esprit, comme il le prétendoit, à sa femme & à ses enfans, il assembla, autant qu'il put, de jeunes garçons & de jeunes filles, qu'il envoya depuis en divers lieux, sous le nom de Prophètes & de Prophétesses, pour prêcher en dormant contre la Messe & contre les Prêtres. Il leur apprit une manière de sommeil extatique ; il les dressa à toutes les postures qui

pouvoient attirer le respect & l'admiration du peuple , & leur donna sur-tout certaines formules de prêche , qui contenoient quelques exhortations Evangéliques , & beaucoup d'invectives contre l'Eglise Catholique Romaine.

On fit plusieurs essais de cette nouvelle méthode de Sermon. On perfectionna le geste & l'action des personnages. Le succès en fut plus heureux qu'on ne pensoit. Le peuple applaudit , & prit sérieusement ce badinage. La Dame du Bays , veuve d'un Conseiller au Parlement de Grenoble , prit goût à cette espèce de controverse pathétique , & prit elle-même le soin de former & de produire des Prédicans. On résolut alors de faire passer quelques-uns de ces Prophètes dans les Provinces voisines , pour y assembler les simples & les ignorans ; & de la part du Saint-Esprit , dont ils se disoient les Evangélistes & les Apôtres , les irriter contre la Religion qu'ils ont embrassée , & les porter enfin à la rebellion contre leur Prince. Le Vivarais leur parut propre & commode pour leur dessein. On y vivoit en repos depuis long-temps ; mais il y avoit lieu d'espérer qu'on séduiroit facilement un peuple qui se trouve éloigné des Gouverneurs & des Intendans , qui se confie en ses montagnes , & qui n'a pas encore peut-être perdu toutes les impressions de désobéissance & de révolte que ses Ministres lui avoient autrefois données.

Gabriel Aftier entreprit cet ouvrage. C'étoit un laboureur de Cliou en Dauphiné , voisin de Bays , où s'étoient concertés ces nouveaux mystères. Il étoit connu dans le Vivarais au lieu de Bressac , où il avoit entretenu un commerce scandaleux avec une fille. Ce fut-là qu'il alla s'établir Prophète environ le 15 de Janvier. Il ouvrit incontinent la scène par des assemblées nocturnes qu'il convoqua. Tout le voisinage accourut pour ouïr cet homme , qu'on disoit envoyé du Saint-Esprit. On oublia toutes ses débauches , & l'on ne parla plus que de ses relations & de ses merveilles. Quand l'auditoire fut formé , Aftier se leva pour parler , & tomba tout d'un coup comme évanoui. Les assistans le prirent avec respect & le portèrent sur un lit , où étant étendu , il s'agitoit de temps en temps , comme s'il eût souffert des douleurs & des convulsions : ensuite il demouroit sans mouvement : Après quoi il parloit , & toute l'assemblée à genoux , révéroit sa personne , & recueilloit avidement ses oracles. Sa harangue étoit toujours la même en substance :

Mes Frères approchez-vous de moi : amendez-vous , faites pénitence. Si vous ne vous repentez , vous serez tous perdus : criez à Dieu miséricorde. Le jugement de Dieu viendra dans trois mois. Les méchans urleront comme des loups : Ils crieront à Dieu , faites-nous miséricorde , mais il ne les entendra pas , & il leur dira : Allez maudits , servir votre maître. Il redisoit ces choses ou d'autres semblables , à discours interrompus. Quelquefois il s'écrioit : Gardez-vous d'aller à la Messe : car elle est abominable devant Dieu. Quelque-temps après : Si quelqu'un doute que je dorme , qu'il me relève.... Quand la cérémonie étoit finie : Eveillez-moi , leur disoit-il , & priant le plus fidelle de la compagnie de le relever doucement , il faisoit chanter quelque Pseaume , & congédioit tous les assistans , après les avoir embrassés & baïsés à la bouche l'un après l'autre , en leur disant dévotement : Allez mon Frère , allez ma Sœur , je vous donne le Saint-Esprit.

Ce pauvre homme joua ses pièces tant de fois , qu'on avoit retenu tous ses gestes & toutes ses paroles : cependant aux heures de son loisir , il instruisoit ses amis & ses amies de débauche à prophétiser comme lui. Il dresseoit même quelques enfans , & leur montrait comment il falloit tomber à terre , remuer jambes & bras , crier : *mes Frères , miséricorde , le Jugement approche , amendez-vous.* Il fit faire cet exercice à un jeune enfant de Bressac , qui s'effayoit en secret toute la journée. Son père l'ayant découvert , le châtia , & lui défendit de faire ainsi le Prédicant & le Prophète ; mais Astier l'obligea de continuer ; & ses exhortations jointes aux applaudissemens que tout le Village donnoit en faveur du Maître au Disciple , le perdirent entièrement.

Comme il se formoit tous les jours de nouveaux Docteurs , il se faisoit aussi plusieurs assemblées dans la Paroisse de S. Léger , dont Bressac est une dépendance. Le Curé & le Seigneur avertis de tous ces désordres , voulurent y remédier. Ils se rendirent près d'une maison , où le Saint-Esprit , à ce qu'on disoit , devoit opérer de grandes merveilles : ils s'arrêtèrent à la porte , & après avoir ouï quelque-temps la voix d'une femme qui prêchoit , ils entrèrent subitement pour la surprendre. Cette nouvelle Prophétesse parut devant eux avec confiance. Elle ne tomba pas à terre , suivant la méthode d'Astier , mais elle demeura debout , & battant des mains sur sa tête , elle crioit de toute sa force : *miséricorde ,*

faites pénitence, le Jugement de Dieu viendra dans trois mois. Le Curé voulut un peu calmer son esprit, mais elle s'agita davantage, lui reprochant qu'il leur avoit fait faire un grand péché, & qu'il feroit damné comme le Diable. Ses agitations l'ayant enfin mise hors d'haleine, elle se jeta sur un lit, où se débattant encore, & renouvelant ses cris de *miséricorde*, quelles sottises ne dit-elle pas? Qu'elle avoit reçu le Saint-Esprit gros comme un grain de froment: qu'elle feroit & diroit bien d'autres choses, quand elle l'auroit tout entier; que qui ne croiroit pas cela, feroit damné; & qu'enfin elle sentoît bien, qu'elle étoit le Saint-Esprit. Après tant de fureur & d'extravagances, la Prophétesse s'apaisa, se leva, prit sa quenouille, & commença à filer auprès du feu; descendant de la hauteur de sa prétendue divinité, aux plus vils offices de son ménage.

A deux cents pas de cette maison se fit un autre attrouplement, qui commença par le chant des Pseaumes. Le Sermon qui suivit fut à peu près du style des autres, & fut si court qu'il n'ennuya point: quelques cris de *miséricorde*, suivis de deux ou trois *amendez-vous*, en firent l'affaire; mais le spectacle en récompense fut agréable. Deux filles qui faisoient dans cette dévoute assemblée, l'office de Prophétesse, tombèrent d'abord comme en pamoison, selon les règles ordinaires. Deux hommes charitables les relevèrent, & s'étant assis à leur aise, les tenoient sur leurs genoux entre leurs bras. Le peuple dont la maison étoit remplie, étoit à genoux tout autour, & trouvoit des marques visibles de l'esprit de Dieu dans cette posture. Quelques Catholiques étant venus, & n'ayant pas tout le respect qu'on désiroit pour cette sorte de cérémonie, ceux qui tenoient les Prophétesse embrassées, leur pressèrent la poitrine, & les avertirent tout bas de l'arrivée de ces profanes. Alors elles crièrent *miséricorde* de toutes leurs forces, battirent des mains, & se tourmentèrent ridiculement. Toute la compagnie en fut troublée, & une vieille fille se levant de la part du peuple fidelle: *Catholiques*, leur dit-elle, *voilà votre présence gâte tout, le feu brûle le cœur de ces filles, à genoux, ou retirez-vous.*

Jusques-là il seroit assez difficile à M. Jurieu de trouver quelque exemple de vertu Chrétienne qu'il osât proposer à ses auditeurs quand il prêche; mais ce n'étoit encore qu'un apprentissage de cette secte de Fanatiques. La Paroisse de saint

Vincent, à une lieue de Bressac, ne fut pas long-temps en repos. La fermière du Châtelain exhortant son mari à ne plus penser aux choses du monde, à faire pénitence & à prévenir le Jugement qui devoit arriver dans trois mois, l'assurant que tous les Fidèles prophétiseroient, s'érigea tout d'un coup en Prophétesse. Le bruit se répand, le voisinage accourt; on appelle secrètement frères & sœurs, qui viennent de tous côtés à la métairie. Le mari fut surpris de cet accident, & soit qu'il craignît un détachement de Dragons qui battoit alors la campagne, soit qu'il connût déjà l'humeur & la folie de sa femme, il ferma la porte à la multitude, & fit donner avis au Châtelain de ce qui se passoit chez lui. Il vint incontinent, & fut témoin des actions & des discours de la nouvelle Prédicante. Elle se coucha sur du foin, tout de son long à la renverse, battit des pieds & des mains, cria miséricorde, annonça le Jugement dans trois mois; puis s'agitant comme pour exciter l'esprit prophétique, elle prédit qu'à la fin du mois de Février, tomberoit par-tout une grosse grêle, que les incrédules iroient errans sur les montagnes; qu'une étoile tomberoit du Ciel sur Rome, & que les Fidèles régneraient avec Jesus-Christ l'espace de mille ans sur la terre. Le dérèglement de son esprit la porta plus loin. Elle se mit à parcourir les habitans de la Paroisse, de l'un & de l'autre sexe. *La Demoiselle.... n'a jamais fait autre péché que de se faire Catholique. Sa voisine..... a bien fait d'autres péchés que celui d'aller à la Messe. Tel sera sauvé... tel sera damné... tel se convertira...* décidant ainsi souverainement du sort des uns & des autres, selon son caprice, & déclarant que c'étoient-là des oracles du Saint-Esprit qu'elle avoit reçu, non pas tout entier, mais de la grosseur d'un grain de froment.

Le Châtelain, après avoir essayé de la ramener à la raison, perdit patience, & laissa ce soin à sa sœur, qui lui fit si bien voir sa folie, qu'elle en eut honte & s'en accusa. On eut beau la solliciter de ne pas étouffer le Saint-Esprit, qui étoit en elle, elle crut qu'il falloit renoncer au métier, & déclara que la veille de saint Vincent, ayant passé la nuit dans les assemblées, Astier les embrassa & les baisa toutes, en leur disant je vous donne le Saint-Esprit; que son imagination en fut frappée, & qu'elle croit que ce baiser, au lieu du Saint-Esprit, lui donna le Diable.

Chacun se donnant ainsi la licence de prophétiser, un

laboureur de Bressac ayant vu faire le Prophète à un enfant qu'Astier avoit élevé, voulut aussi faire parler de lui à son tour, & criant d'une voix de taureau, *miséricorde*, il alarma tout son quartier. Quelque facilité qu'il y eût à se faire écouter en ce temps-là, soit malheur, soit prévention, ce Prédicateur ne fut pas suivi. Aussi revint-il bientôt de son égarement, & disoit que ce qui l'avoit touché, c'étoit de voir ce petit enfant tomber dans l'assemblée, se débattre si joliment des pieds & des mains sur un lit où on l'avoit mis, & dire quelque-temps après, tout endormi & comme mort, *amendez-vous*. Ce fut ce mot qui lui perça le cœur, & fit de si fortes impressions sur son esprit, qu'il ne pensa plus qu'à s'amender & à jeûner. Il fut en effet trois jours sans manger, & s'affoiblit si fort, qu'on eut beaucoup de peine à rétablir ses forces, & plus encore à lui remettre l'esprit.

Cependant les Ecclésiastiques ne négligeoient rien. Le Grand-Vicaire de Viviers, homme prudent & zélé, courut à Bressac & aux environs, soutenu de quelque détachement de Dragons, plus pour dissiper que pour charger les assemblées. Mais dans le temps qu'on travailloit à pacifier ces quartiers-là, Astier étoit passé vers les Boutières, & gâtoit secrètement la Paroisse de saint Cierge-la-Serre & autres du voisinage, & dans des assemblées nocturnes, instruisoit ceux qu'il jugeoit capables de servir sous lui, ou de passer dans les Cevennes.

Il résolut donc de faire une grande assemblée dans la Paroisse de saint Cierge. On choisit l'endroit : on convoqua le peuple ; on dressa un théâtre, où l'on fit monter Alexandre Astier & Pierre Reynaud, âgés d'environ vingt à vingt-un ans, pour être les Présidens, ou, comme ils disoient, les Prophètes de cette populace abusée. On entonne les Pseaumes, on fait la prière, on crie *miséricorde*. Les Prophètes examinent les assistans ; & pour preuve de leur Mission prononcent contre les absens une terrible sentence, & les condamnent à toute éternité de leur autorité privée. Il faisoit beau voir l'action & la contenance de ces deux hommes sur ce théâtre. Astier étoit assis & tourné du côté du peuple : son Compagnon étoit prosterné devant lui, & la face sur ses genoux. Il se faisoit une espèce d'accusation & de recherche contre tous ceux qu'ils n'aimoient pas. Astier les

nommoit tout bas à son Compagnon , & lui disoit ensuite , *Mon Frère , qui est-ce qui vous fait de la peine ?* L'autre répon-
doit , *c'est un tel... grand pécheur , c'est une telle... grande pé-*
chereffe. Ils accusoient des femmes de diverses impuretés ;
& pour les consoler , ils leur représentoient que ce péché
étoit pardonnable ; mais que le crime sans rémission , c'étoit
d'avoir été à la Messe , qu'ils appeloient la mère du Diable.

Cette comédie fut assez longue. On accusoit l'un d'avoir
pris de l'argent d'un Prêtre ; l'autre d'avoir dérobé de l'huile ;
on dévoiloit aux maris la mauvaise vie de leurs femmes , &
le scandale de leurs familles. Ce beau dialogue fut terminé
par le chant des Pseaumes & par la prière. Y a-t-il rien de
plus édifiant & de plus Evangélique ? L'on indiqua pour la
nuit suivante une autre assemblée , qui fut interrompue par
une bizarre aventure.

Une vieille femme qu'on avoit accusée le jour précédent
d'une impureté , dont son âge de près de quatre-vingts ans
la rendoit incapable , avertie par ses enfans de l'injustice
qu'on lui avoit faite , s'en alla chercher Astier dans une mai-
son où le peuple avoit été convoqué. Elle arriva comme il
commençoit la prière , l'interrompit , & lui demanda , s'il
étoit vrai qu'elle eût été séduite par son valet ? Astier ayant
répondu qu'oui , elle se jeta sur lui comme une furie , le
prit par les cheveux , le citant devant le Juge de la Vou-
te. Sa fille se joignit à elle , & ne faisoit pas moins de bruit.
Tous les assistans étonnés du peu de respect qu'on avoit
pour leur Prophète , demeurèrent quelque-temps sans l'as-
sister , & l'arrachèrent enfin des mains de ces femmes , que
leur honneur & leur propre sagesse rendoient furieuses. Cet
accident troubla l'assemblée , & quelques Dragons survenus
achevèrent de faire cesser le tumulte.

Il s'éleva le lendemain dans la Paroisse de saint Julien ,
un nouveau Prophète , qui pour son coup d'essai , convia
ses parens & ses amis , & leur offrit de les associer à la pro-
phétie ; mais comme il eut connu qu'ils avoient de la retenue ,
& qu'ils n'étoient pas résolus de devenir fous , il les traita
de malheureux , de Diables , de réprouvés , & leur dit toutes
les injures que le zèle de Dieu , à ce qu'il croyoit , lui pût ins-
pirer. Le bruit de cet emportement s'étant répandu , le Cu-
ré se rendit dans la maison du personnage avec le Maître
d'école portant un fusil. Il lui remontra charitablement ,

qu'il falloit obéir au Roi, qui leur défend des s'assembler ; qu'il s'expose à être puni, s'il contrevient aux Ordonnances ; qu'il pense à lui & à sa famille. Il répondit insolemment, qu'il ne craignoit rien, & qu'il avoit le Saint-Esprit : il découvrit son estomac, & faisant deux pas en arrière, *tirez-moi ce fusil*, disoit-il au Maître d'école, *vous ne sauriez me faire de mal*. Il ajouta, qu'en quinze jours il seroit confirmé en grâce, & qu'il iroit à Paris convertir le Roi. La femme par contagion devint aussi folle que le mari. Elle s'imagina que l'enfant qu'elle portoit dans son ventre prophétiseroit dès qu'il seroit né, & se feroit entendre à tout le monde. Des soldats l'ayant depuis arrêtée avec sa sœur, & les conduisant à la Voute, eurent pendant tout le chemin le divertissement de les entendre, l'une penchée vers son côté leur disant : *Ecoutez mon enfant qui prophétise dans mon ventre* ; l'autre leur répétant de temps en temps : *ne voyez vous pas le Saint-Esprit qui saute & danse sur mes mains ?*

Quoiqu'il ne parût dans tous ces mouvemens que de l'entêtement & de la folie, on ne laissoit pas de voir les impressions secrètes qu'on donnoit à ces bonnes gens. Ces faux Prophètes commençoient à se mettre au-dessus de la crainte des Lois & des Ordonnances, & leur zèle séditieux portoit le peuple visiblement au mépris de la Religion & de l'autorité du Prince. Cette fureur fanatique s'étoit répandue si subitement, & l'on étoit si résolu d'épargner les innocens & les coupables, & de les ramener avec douceur, qu'on s'étoit contenté d'envoyer quelques soldats en divers endroits, pour leur inspirer, par la vue des armes & par l'appréhension du châtiment, le respect & l'obéissance. M. de Folleville, Colonel du Régiment de Flandres, qui commandoit les Troupes de ce quartier-là, s'avança pourtant vers la montagne de saint Cierge-la-Serre, où toutes les Paroisses voisines avoient été mandées pour une célèbre assemblée.

Alexandre Aftier & Pierre Reynaud y présidèrent, & voulurent bien associer à l'empire deux Prophétesse également folles & décriées par leurs débauches ; l'une étoit sœur Marie, autrefois servante de Madame de saint Jean de Bays : elle avoit eu de grandes fragilités pour des hommes de son village ; & quoique mal convertie, elle n'avoit ni craint ni haï les Dragons du Roi. L'autre étoit encore une sœur Marie, débauchée depuis quelque-temps par un jeune homme, & portant

encore les marques de son libertinage & de la perte de son honneur. La compagnie fut très-nombreuse, & sous de tels acteurs, on s'attendoit à voir jouer de beaux personnages.

M. de Folleville jugea à propos de les avertir de se séparer, & de les menacer, s'ils n'obéissent à ses ordres. Il leur envoya pour cela le sieur de Combles du Pouffin, capable de cette négociation, tant parce qu'il étoit connu dans tout le voisinage, qu'à cause de son esprit adroit & insinuant. Cet homme ayant vu grossir l'assemblée, prit le chemin de la montagne; & comme il fut proche de la hauteur, les Prophètes & les Prophétesse se détachèrent pour venir au-devant de lui, & se réjouir de son arrivée : ils l'assurèrent qu'il étoit destiné de Dieu pour être un des principaux instrumens de sa gloire, puisqu'il venoit ainsi joindre ses frères; qu'il résolut de s'amender, & criât miséricorde, & qu'on lui souffleroit bientôt le Saint-Esprit, s'il étoit véritablement fidelle. On le conduisit au milieu du peuple : on lui ôta son chapeau, & on l'obligea de lever les yeux & la tête au ciel. Les Prophètes & une troupe des principaux se rangèrent autour de lui, l'exhortoient, l'embrassoient successivement & le baisoient, en lui soufflant dans la bouche le Saint-Esprit avec le don de prophétie. Cette cérémonie lui parut fade & ennuyeuse, & souvent il ouvrit la bouche pour s'acquitter de sa commission; mais on ne cessoit de crier miséricorde, & il falloit essuyer, après tant de caresses, cette fatigue jusqu'au bout. Il y eut cependant quelques momens de silence. On fit la prière à genoux, on chanta les Pseaumes, & tout d'un coup un Prophète & une Prophétesse se jetèrent à terre pour prophétiser. Ils furent relevés & soutenus, & d'une voix éclatante, *Mes frères, dirent-ils, amendez-vous, & n'allez plus à la Messe.... Je vois les Cieux ouverts ! O que les Anges sont charmans.... vetûs de blanc.... campés autour de nous pour nous défendre.* Quoique leur discours fût court & coupé, les termes leur manquoient souvent; & sans s'embarrasser, ils suppléaient d'un cri de miséricorde qu'ils abrégèrent ou allongèrent selon leur besoin.

Après cette légère exhortation, il leur prit un enthousiasme de prophétie médisante, *Monf..... sera damné, Monf..... est réprouvé.* Ils faisoient ainsi une espèce de litanie de damnés des Catholiques du Pouffin, qui n'approuvoient pas leur folie.

Le fleur de Combles les interrompant sur cela , leur dit : *mes Frères , ne jugez pas , & vous ne serez pas jugés.* Alors les deux autres Prophète & Prophétesse prenant la place des premiers , dirent avec un peu d'émotion : *M. de Combles a raison , il ne faut juger personne , l'Ecriture le dit : vous n'avez pas bien reçu le Saint-Esprit , laissez-nous faire.* Ces paroles furent suivies de leurs exclamations accoutumées : après quoi ils virent comme les autres les Cieux ouverts & les Anges vêtus de blanc ; & se tournant vers le fleur de Combles , ils l'exhortèrent à se repentir & à crier *miséricorde....* A ce mot , qui tomboit de-çà , qui tomboit de-là , tous à la renverse , & demeurant comme morts sans action & sans mouvement. Comme lui seul ne tomboit pas , le Prophète disoit & redisoit , *cœur endurci , malheureux réprouvé , que tu me tourmente , tu résiste au Saint-Esprit ?* Il fallut donc se laisser tomber , pour éviter les suites fâcheuses qui en pouvoient arriver. Au même temps toute l'assemblée se réjouit. On refit la prière. Pseaumes encore , cris de réjouissance , procession autour de cet homme étendu. Il remua les lèvres , & chacun courut prêter l'oreille , pour l'ouïr prophétiser. Il tendit les mains , & tous à l'envi le relevèrent , l'embrassant , le baisant tendrement & le regardant comme l'organe du Saint-Esprit.

Cette scène fut suivie de plusieurs autres. Un jeune garçon monté sur un rocher , fit crier plusieurs fois *miséricorde* , & tout son prêche fut : *Bienheureux qui sera fidelle.* Une fille à quelques pas de-là se jeta par terre , se démenant , frappant sa poitrine , & criant avec des agitations effroyables , que le Saint-Esprit la tourmentoît. La cause de cette affliction étoit , qu'une femme du Pouffin alloit à la Messe. Le fleur de Combles , pour la consoler , lui dit en souriant : *Taisez-vous , en voilà assez , je l'amènerai aux assemblées.* Cette bonne fille ne souffrit plus & fut satisfaite. Les Prophétesse , pour finir , exhortèrent femmes & filles de faire comme elles , & leur prêchèrent que celles qui jeûneroient davantage auroient un plus grand Saint-Esprit. Cette exhortation , quoique courte , eut tout son effet sur le champ. L'une assura qu'elle avoit le Saint-Esprit au bout du doigt ; l'autre prédit qu'avant la fête de Pâque , un feu bleu , rouge & noir tomberoit sur la ville de la Voute.

Il n'y a pas lieu de s'étonner de cette multiplication de

Prophètes & Prophéteſſes. Ces pauvres gens n'entendoient parler que de ces fortes de dévotions, leur imagination en étoit remplie; ils voyoient dans les aſſemblées ces représentations, dont ils s'entretenoient ſans ceſſe en eux-mêmes. On leur ordonnoit de jeûner pluſieurs jours, ce qui leur affoibliſſoit le cerveau, & les rendoit plus ſuſceptibles de ces viſions creuſes & de ces vaines créances. Les courſes qu'ils faiſoient de paroiſſe en paroiſſe, de montagne en montagne, pour y paſſer les jours & les nuits, ſans prendre d'autre nourriture que quelques pommes ou quelques noix; les ſpectacles & les exhortations continuelles de tout quitter, pour ſe trouver dans l'aſſemblée des élus & des fidelles, & d'y ſaire, comme les autres, des prédictions imaginaires. La petite gloire d'être élevé ſur un théâtre, d'être écouté comme un oracle, de faire tomber d'un ſeul mot mille perſonnes à la renverſe, de conſacrer, pour ainſi dire, ſes extravagances, & rendre ſa folie vénérable par le mélange de quelques textes mal appliqués de l'Ecriture, c'étoit autant de cauſes de cette corruption preſque générale. Les ignorans ſont diſpoſés à ſuivre & à imiter. On leur ſouffloit l'erreur & dans le cœur & dans la bouche; il ſe faiſoit une génération ſpirituelle de Prophètes & de prophéties par les yeux & par les oreilles, plutôt que par l'eſprit & par la Foi; enſorte qu'ils devenoient tous ou trompeurs ou trompés par contagion. Voilà ces communications de l'Eſprit de Dieu, & ce prodige dont on a voulu faire tant de bruit. Il n'y a rien de ſi naturel que l'ignorance & la vanité, & la ſuite du mauvais exemple. Mais revenons à notre hiſtoire.

Dans la dernière ſéance, on étoit convenu de ſe trouver à Plots le lendemain: car tous les jours étoient devenus jours de fête; & ſi ces bonnes gens ne mangeoient pas, du moins ne travailloient-ils pas auſſi. Ce jour-là deux nouveaux Prophètes parurent. On leur dreſſa un grand théâtre où ils montèrent avec Aſtier. On y reçut auſſi les Prophéteſſes, & principalement la ſœur Marie. Cette femme avoit été unanimement appelée pour préſider aux aſſemblées par préférence même aux hommes, parce qu'ayant déjà perdu toute ſorte de retenue & de pudeur, elle leur paroiſſoit plus propre à jouer tous les perſonnages. Elle s'accompagna de deux autres Maries, dont l'une avoit à

peine quinze à seize ans, qu'elle avoit eu soin de former, digne élève d'une si grande maîtresse.

Le nombre & la qualité des acteurs faisoit attendre une grande pièce. Mais cette assemblée tourna mal, & la prophétie fut confondue par une fâcheuse rencontre. Astier connoissant un de ses voisins d'une humeur brusque & insolente, le trouva propre à prophétiser, & voulut l'instruire au métier. Cet homme, au lieu de recevoir comme les autres le Saint-Esprit, qu'Astier s'offroit de lui donner, le rejeta comme un imposteur, & lui dit en grondant : *Tu te vante d'être Prophète, je voudrois bien l'éprouver.* Astier ne lui répondit autre chose, sinon, qu'il l'attendoit à l'assemblée, & qu'il le lui feroit bien voir. Il marche pour y aller : le voisin s'habille & l'y suit. Ils arrivent : les Prophètes ouvrent la scène, la prière se fait, les Pseaumes de Marot se chantent, on cria promptement deux ou trois fois, *miséricorde* : enfin on vint au plus pressé. Astier prit la parole, & s'adressant à ses Confrères : *Mes Frères*, leur dit-il, *ne voyez-vous personne ici qui vous trouble & qui vous tourmente ?* Un de ses Compagnons à qui il avoit confié son secret, faisant semblant de regarder de tous côtés : *oui*, répondit-il, *je vois Laulagner, qui me fait grand mal.* C'étoit ainsi que s'appeloit le voisin d'Astier. Cet homme s'entendant nommer, fend la presse, & s'approchant du théâtre tout échauffé, lui dit : *Hé bien, quel mal te fais-je ?* C'est, répliqua le Prophète, *que tu es un grand pécheur, & que tu as pris de l'argent pour changer de Religion. Puisque tu fais tout, reprend l'autre, devine combien j'en ai pris ?* Le Prophète s'arrêtant & fermant les yeux, comme pour consulter le Saint Esprit, l'accusa d'avoir pris cent francs. Le brutal ne marchanda point & lui dit qu'il avoit menti. Le Prophète ne s'offensa point de ce démenti ; mais d'un air humble & modeste, *si j'ai mal deviné*, répliqua-t-il, *voici mon frère Astier qui le dira mieux que moi.* Tous les assistans étonnés attendirent l'oracle qu'alloit prononcer le grand Astier, Président de tant d'assemblées, & dont le S. Esprit passoit dans la pensée de cette multitude ignorante, pour plus savant que tous les autres. Astier se leva donc & prophétisa avec confiance, que c'étoit cinquante écus qu'il avoit reçus. Cet homme irrité lui dit encore, qu'il avoit menti. Puis insultant aux uns & autres, *apprenez trompeurs*, ajouta-t-il, *que c'est quarante-quatre écus que j'ai reçus.*

Il s'éleva un murmure d'indignation dans l'assemblée, qui fit un peu écarter cet insolent, mais il poussa sa hardiesse encore plus loin : car les Prophètes ayant ordonné à tous les assistans de tomber par terre, lui seul se tint debout, malgré les avis & les menaces de tout le monde, & déshonora depuis ce jour-là & Prophètes & Prophétesse. C'est ainsi que se passoient ces belles heures de prières, à se jouer du Saint-Esprit & de ses dons, à rompre l'union & la charité, & à précipiter quelques louanges de Dieu pour traiter à loisir les différens & les querelles ridicules des hommes. C'est à ces sortes de représentations comiques, que ce pauvre peuple accouroit aux dépens même de sa vie.

Comme la licence augmente toujours, & que les pécheurs que Dieu abandonne à l'erreur n'ont plus de bornes, un des Prophètes, nouvellement reconnu pour tel, s'étant avancé pour parler, après une déclamation indigeste contre les Prêtres & contre la Messe, tomba enfin sur le Baptême des Catholiques, déclara que, selon la science qui lui étoit inspirée de Dieu, ce Baptême ne valoit rien, & que les enfans qui l'avoient reçu dans l'Eglise, l'avoient reçu au nom du Diable. Sur ces raisons, il décida qu'il falloit les rebaptiser, & fit avancer la femme d'un Tisserand, portant un petit enfant de deux ou trois mois. Les Prophètes & les Prophétesse descendirent du théâtre pour assister à ce ministère. La mère ne voulut pas d'autre parrain ni d'autre marraine qu'eux, & le Docteur qui venoit de prêcher cette nouvelle doctrine, fit la cérémonie, & rebaptisa cet enfant selon la forme des Ministres. On peut bien croire que M. Jurieu n'approuvera pas cette décision théologique, & qu'il effacera du moins cet endroit de l'histoire des saintes assemblées de son Eglise. Après que ce Baptême fut achevé, les Prophètes & les Prophétesse remontèrent tous sur le théâtre, & pour finir avec honneur, prédirent hautement, qu'en peu de jours le lieu du Pouffin seroit abîmé, & que de-là jusqu'à Privas, au lieu de maisons & d'Eglises, ce ne seroit plus qu'un grand lac. Une nouvelle Prophétesse qui s'étoit fait bander les yeux, voulant encherir d'abord sur les autres, annonça de la part du S. Esprit, qu'un Ange étoit déjà dépêché du Ciel pour aller prendre le Prince d'Orange, & le porter en France par les cheveux, avec une armée de cent mille hommes. Cette nouvelle fut fort agréable à la compagnie,

& cette jeune devinereffe s'acquit beaucoup de réputation.

Il se forma encore dans cette assemblée une Prophétesse âgée d'environ vingt-deux ans, accompagnée d'un petit garçon d'environ quatorze ans. Ils n'avoient pu réciter à Plots les leçons qu'ils avoient apprises, & ils allèrent à Saint-Vincent les débiter. Cette nouvelle actrice passa tout le jour à se parer, & la nuit elle fit savoir qu'elle étoit prête à jouer son rôle. Tout le monde se rendit chez elle. Le Curé & quelques anciens Catholiques voulurent savoir ce qui se passoit dans cette maison. Ils s'arrêtèrent à la porte pour ne pas interrompre les mystères. Ils écoutèrent, c'étoit un dialogue assez curieux, dont tous les auditeurs étoient touchés jusqu'aux larmes. La fille soupiroit en disant : *Hélas ! il y a quelque chose qui me tourmente. Qu'est-ce que c'est, ma sœur, disoit le garçon ? Mon frère, répondoit la fille en s'agitant, ce sont les Papistes. Après quoi, joignant leurs voix, ils redisoient tous deux : que les mille Diables, que les cinq cents mille Diables les emportent. Le garçon se radoucissant, courage, disoit-il, ma sœur, nous serons bienheureux dans le Ciel. Je le vois ouvert. Loué soit Dieu, répliquoit-elle. L'Ecclesiastique entra là-dessus avec ceux qui l'accompagnoient, & furent surpris du spectacle qui s'offrit à leurs yeux. La Prophétesse Ifabeau, c'est ainsi qu'elle s'appeloit, étoit couchée à la renverse dans une cuisine, les jambes nues & l'estomac tout-à-fait découvert. Tous les assistants à genoux autour d'elle, étoient attentifs à ces pieuses nudités, & contemploient ce corps où résidoit le Saint-Esprit. Cette folle remuant les pieds & faisant des postures extravagantes, & battant des mains, s'écrioit : *Je brûle, je n'en puis plus, ce Diable, ce Satan me brûle. Le Prêtre voulut faire quelque remontrance à la fille, mais la mère indignée lui dit : Quoi, malheureux que vous êtes, vous ne respectez pas ma fille qui a le Saint-Esprit dans son estomac. Toutes les femmes mutinées se mirent à crier : arrière de moi, Satan, & enlevèrent le Curé hors de la maison.**

Pendant qu'on amusoit ainsi la Paroisse de Saint Vincent, deux ou trois mille personnes s'attroupoient sur un coteau qu'on nomme le Chier-la-fare. Aussitôt prière, chant des Pseaumes accoutumé, cris réitérés de miséricorde, exhortations, *amendez-vous, faites pénitence, le dernier jugement approche.* La sœur Marie, principale Présidente, fit merveil-

les , & devina combien de fois un tel . . . combien de fois une telle . . . avoient communiqué à l'idole , c'est-à-dire reçu la sainte Eucharistie. Mais le Prophète Vallette se surpassa : il se vanta que depuis qu'il avoit reçu le Saint-Esprit , il étoit devenu tout un autre homme ; qu'il se sentoît plus fort que les Alexandre , les Samson , les Mars : c'étoit ses termes ; qu'avec une parole , quand il voudroit , il renverseroit toute l'assemblée. Pour en faire l'épreuve , il fit crier *miséricorde* ; puis il dit : *laissez-vous tomber tous à la renverse sans vous faire du mal* : ce qui fut fait. Le peuple , saisi d'admiration , disoit : *Quel pouvoir ? avec une parole , il en a jeté deux mille cinq cents par terre*. Les prophéties , selon la coutume , s'échauffèrent sur la fin. Que les Eglises du Pouffin & de Saint Vincent le lendemain seroient abîmées ; que les Curés ou se convertiroient , ou tomberoient à la renverse dans leurs Eglises , & qu'un feu rouge , violet , vert & noir consumeroit les autels , & autres pareilles aventures qui ne devoient pas arriver ; mais ils ne furent pas prévoir que M. de Folleville les chargeroit , ce qui fut véritable : ils furent dissipés , & il y en eut sept ou huit de tués.

Après tant d'avertissemens & de menaces inutiles , on reconnut la nécessité qu'il y avoit d'arrêter le mal , & d'y employer les derniers remèdes. On s'aperçut que les peuples perdoient insensiblement la soumission & l'obéissance ; que l'impunité les rendoit plus fiers ; qu'ils commençoient à se flatter du secours des Puissances étrangères ; que ces prédications qu'ils faisoient du massacre des Prêtres & de la démolition des Eglises , n'étoient pas tant des inspirations de ce qui devoit arriver , que des désirs & des volontés , & comme le signal de ce qu'on avoit résolu d'exécuter. Qu'à la faveur des cris de miséricorde , & de ces grimaces qui passoient pour mystérieuses , on insinuoit un dangereux libertinage , & qu'enfin on changeoit tous les jours de lieu d'assemblée , on formoit par-tout de nouveaux Prophètes , afin que , le temps de la révolte étant venu , il y eût dans chaque village quelque séditieux accrédité , sous qui le peuple se ralliât , & que par la correspondance qu'ils auroient les uns avec les autres , ils se trouvaient tout d'un coup réunis pour troubler l'Etat , sous prétexte de rétablir leur Religion.

La plupart de ces Fanatiques n'alloient peut-être pas si avant. Mais il y avoit des gens choisis , qui , par de secrets

ressorts , faisoient mouvoir toute la machine. On fait que depuis plus de dix-huit mois , les Emiffaires de Genève & d'ailleurs les entretenoient dans des espérances frivoles. On leur redisoit fans cesse la prophétie de du Moulin , qu'on leur faisoit voir en ce dernier temps presque accomplie. On leur avoit inculqué certains passages de l'Ecriture qui leur ôtoient la crainte des Puissances temporelles. *Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes.... Ne craignez pas ceux qui font mourir le corps....* On leur avoit persuadé que le Jugement général devoit arriver dans trois mois. Alors on verra s'élever nation contre nation , royaume contre royaume.... & l'on ajustoit les trois mois aux progrès qu'on espéroit que devoient faire les ennemis de la France. On leur faisoit lire le chapitre 11 de l'Apocalypse , où il est parlé des deux Prophètes que la Bête fera mourir , mais en qui Dieu fera rentrer l'esprit de vie , après trois jours & demi... On leur lisoit par-tout le chap. 25 des Actes. *A la fin des temps , dit le Seigneur , je répandrai mon Esprit sur toute chair ; vos fils & vos filles prophétiseront ; vos jeunes gens auront des visions & vos vieillards des songes...* Ces bonnes gens croyoient que tout cela étoit dit pour eux , & s'imaginoient voir tout ce qu'ils lisoient ou se faisoient lire. Les Nouveau Testament qu'on a trouvés chez ces Fanatiques étoient tous marqués en ces endroits-là , & l'on avoit eu soin de leur en faire de fort amples & fort spécieux commentaires. Tout cela formoit une obstination presque invincible.

Quoiqu'on en eût tué quelques-uns à Saint-Vincent , ils se rassemblèrent dans la Paroisse de Serres en aussi grand nombre qu'auparavant. Quelques Gentilshommes Catholiques y allèrent par curiosité , & ils y furent reçus avec honneur. On leur promit qu'ils verroient de grandes merveilles. Après la prière & le chant des Pseaumes , ceux & celles qui présidoient , prophétisèrent successivement. Cette prophétie étoit : *Mes Frères , amendez-vous , & laissez-vous tomber à la renverse.* Aussitôt dit , aussitôt fait. Ces Gentilshommes demeuroient debout , & les Prophètes les appelèrent cœurs endurcis , Satans , réprouvés. Il fallut souffrir la colère de ces hommes & de ces femmes , qui , pendant que tout le reste étoit étendu comme mort , tenoient des discours qui ne convenoient guère à l'amendement ni à la pénitence qu'ils prêchoient.

Marie , la grande Prophétesse , brilla beaucoup entre les autres , redisant avec emphase , que les Prêtres étoient des Diables , qu'il ne falloit plus aller à la Messe ; que la petite Messe étoit la femme du Diable , & la Grand'Messe la mère du Diable , & qu'il valoit mieux aller en enfer qu'à l'Eglise. Les autres Prophètes ajoutèrent quelque broderie à ce jargon , & ce furent-là les gentilleffes qu'ils avoient promises. Après cela ils virent les Cieux ouverts , & des Anges , les uns blancs , les autres rouges , tenant dans leurs mains les fioles de la colère de Dieu. Ils finirent en repassant les Gentilshommes du voisinage , & disant un tel est blessé... un tel est mort... tuant ainsi & blessant dans leur imagination , ceux qui , malgré eux , vivoient & se portoient bien. Avec tout cela trouvera-t-on peut-être encore , qu'on a eu tort de troubler le repos & la dévotion de ces assemblées.

Mais voici qui marque encore bien l'Esprit de Dieu. Comme tous ces mystères furent finis , les Prophètes & les Prophétesse allèrent loger au lieu de Craux chez un nouveau Converti , qui fit gloire de recevoir chez lui ces serviteurs & ces servantes de Dieu ; mais comme il n'avoit ni chambre ni lits à donner , ils se contentèrent du grenier à foin , où se jetant Prophètes & Prophétesse pêle-mêle , & oubliant la pénitence qu'ils prêchoient tant , ils égayèrent un peu la nuit l'austérité de la journée ; & le bon homme venant le matin pour s'édifier , & donner le bon jour à ses hôtes , les trouva qu'ils se rouloient & folâtroient les uns avec les autres , & jugea qu'il eût été bon de les séparer , & que le don de prophétie n'étoit pas joint en ces gens-là , à celui de la chasteté.

La même nuit produisit une autre aventure. Il sortoit du débris de ces assemblées un certain nombre d'Emisaires pour convoquer celle du lendemain. Une troupe de vingt personnes se chargea de cette commission , & passa par Saint-Pierre-Ville vers le midi. Le Châtelain les fit arrêter. Ceux qu'on connut , furent incontinent mis en liberté ; les inconnus furent conduits dans le Château de la Tour , au nombre de douze , quatre filles & huit garçons. Le Châtelain les interrogea , & ils répondirent , qu'ils étoient des passans , que le hasard avoit assemblés , & qu'ils n'alloient pas de compagnie. Mais lorsqu'on voulut , par bienfaisance , séparer les filles d'avec les garçons , elles ne purent retenir leur ten-

dresse , & firent assez voir combien ils se connoissoient. Elles prièrent qu'on les mît ensemble. On eut beau leur représenter que ce mélange n'étoit pas honnête , elles ne voulurent pas reconnoître l'honnêteté. Elles crièrent toujours qu'ils étoient tous frères & sœurs , & il fallut par force les séparer. Voilà une espèce de charité & de fraternité qui n'est pas tout-à-fait de l'Esprit de Dieu.

Mais comme les ténèbres croissent quand on s'est éloigné de Dieu , l'emprisonnement de ces misérables donna lieu à l'assemblée du lendemain d'écrire une lettre au Curé de Saint-Pierre-Ville , dont la substance est : *Que les Saints-Esprits assemblés à Tazuc ordonnoient au Prieur de cette Paroisse , & à M. de la Tour , de relâcher les prisonniers qu'ils retenoient , avant que l'assemblée qui est de plus de huit mille personnes , ait recours à Dieu pour ce sujet , & lui demande qu'il fasse un miracle pour leur punition , & pour la délivrance de leurs frères. . . .* Ces Messieurs approuveront-ils cette liberté , & mettront-ils un jour cette lettre au nombre de leurs Epîtres canoniques ? Ce fut dans cette même assemblée , qu'une jeune Prophétesse , la mieux faite & la mieux parée de toutes , après avoir récité quelques *amendez-vous* , à sa mode , alla se jeter entre les bras & les jambes d'un des Prophètes , qui l'embrassoit fort tendrement , & penchoit sa tête sur elle. Ils demeurèrent assez long-temps dans cette agréable posture , & toute la compagnie en fut édifiée & touchée.

Enfin ils s'attroupèrent à Tazuc , au nombre de plus de trois mille , le 14 de Février , & l'on connut mieux qu'auparavant l'importance qu'il y avoit d'arrêter le cours de ces assemblées. En celle-ci on rebaptisa deux enfans. Plusieurs même ont assuré , que le Prophète ayant jeté de l'eau sur le visage du premier , & disant : Je te baptise au Nom du Père & du Fils & du Saint-Esprit , une Prophétesse l'arrêta , & lui dit , qu'il n'y entendoit rien , qu'il ne falloit baptiser qu'au nom du Saint-Esprit. Mais parce qu'ils avoient pris goût aux cérémonies , & qu'ils s'ennuyoient de n'avoir qu'un Sacrement à administrer , ils ordonnèrent à un homme de la Paroisse de Saint Sauveur , qui étoit fiancé , d'amener sa fiancée , afin qu'on bénît solennellement son mariage : ce qui pourtant ne s'exécuta pas dans la suite. Vallette , un des présidens principaux , se signala ce jour-là , en prophétisant , qu'il y avoit dans la compagnie une femme qui vi-

voit depuis long-temps mal avec son mari & ses enfans du premier lit. Outre qu'en un si grand nombre de femmes & d'hommes, on pouvoit deviner sans prophétie non-seulement un, mais encore plusieurs mauvais ménages, il désignoit une de ses voisines, dont tout le monde aussi-bien que lui connoissoit la conduite depuis long-temps. Cette femme s'avança, avouant son péché, & protestant de s'en repentir. Le peuple donna gloire à Dieu & à son Prophète. Il n'eut plus qu'à parler : tout tomba à terre à la renverse.

Ce qui fit encore plus de bruit, c'est que l'envoyé d'une Paroisse voisine lui ayant porté la nouvelle que le sieur de Tirbon, Capitaine dans le Régiment de Flandres, étoit descendu avec un détachement de vingt soldats jusqu'à Saint-Sauveur, qui n'étoit pas loin de-là : il annonça cette nouvelle, comme venant de lui être révélée par le Saint-Esprit ; & voyant quelque émotion sur le visage des assistans, il consulta quelque-temps avec des grimaces extraordinaires son Saint-Esprit ; puis élevant sa voix, il les pria de ne rien craindre, les assurant que rien ne pouvoit nuire aux élus de Dieu ; que les armes des soldats, à sa vue, leur tomberoient des mains incontinent, & serviroient pour les tuer eux-mêmes. Il ajouta avec une fierté burlesque, battant du pied & enfonçant son chapeau, que Dieu avoit enchaîné le Diable pour mille ans, & l'avoit jeté dans l'abîme ; & qu'ainsi il ne craignoit rien. Il n'y eut personne qui n'applaudît à ce discours. L'imprudence du sieur de Tirbon donna grand crédit à cette vanité prophétique.

Pour aller à saint Cierge où étoit le rendez-vous pour le lendemain, il falloit passer nécessairement par saint Sauveur. On vit descendre à grosses troupes de la montagne ceux qui composoient l'assemblée. Le sieur de Tirbon s'avance vers eux à deux cents pas du village ; il leur parle, leur remontre leur devoir, leur ordonne de se retirer. On passe sans l'écouter ; on le méprise, on l'investit : trois de ses soldats armés de fusils font leur décharge. Ces gens de bien devenus alors furieux, affomment ce Capitaine & neuf de ses soldats à coups de pierre ? Comme il n'avoit pas cru trouver de la résistance, & que d'ailleurs il n'avoit pas dessein de faire grand mal à ces misérables, il n'avoit pas fait allumer la mèche à ses gens pour tirer. Ceux qui échappèrent se jetèrent dans la maison d'un ancien Catholique, où ces

mutins les auroient brûlés, si quelques personnes d'autorité ne les en eussent détournés. Ils dépouillèrent ce pauvre Officier; & pour satisfaire leur rage, ils écrasèrent son corps inhumainement: cependant ils ne s'assembloient que pour prier Dieu, & pour implorer sa miséricorde.

Après cette expédition si charitable & si sainte, le peuple fidelle alla gaiement sur les ruines d'un Temple voisin chanter le Cantique de sa victoire. L'esprit prophétique ne fut plus que l'esprit de rebellion. Comme ils eurent une fois versé le sang, & reconnu d'ailleurs qu'ils n'étoient pas invulnérables, quelques-uns prirent des armes, & commencèrent à se défier de la protection de Dieu. Ils choisirent par précaution des lieux où les cailloux pussent soutenir leur révolte: ce qui n'étoit pas difficile dans un pays rude & pierreux; & au lieu qu'on lapidoit autrefois les Prophètes, les Prophètes lapidoient aujourd'hui les troupes. Les femmes & les hommes s'exercèrent à ce métier, & le jour suivant, cette péchereffe qu'on avoit censurée le jour précédent pour sa mésintelligence avec son mari, ayant rencontré quelques soldats un peu écartés, eut l'insolence de les attaquer à coups de pierre, & les força de la tuer, & de délivrer ce malheureux mari de la plus méchante femme du monde.

On reconnut alors la nécessité qu'il y avoit de recourir à l'autorité, & d'appeler les puissances. On dépêcha un courrier à M. le Comte de Broglio, & à M. de Basville; l'un Lieutenant général & Commandant en chef dans le Languedoc, l'autre Intendant de la Province, qui mandèrent qu'ils alloient partir pour le Vivarais: qu'en attendant on rassemblât les troupes & les milices, & qu'on arrêtât cette fureur par des punitions exemplaires.

La nouvelle assemblée de saint Cierge se forma sur la hauteur malgré tout cela. M. de Folleville allant de la Voute aux Boutières, la rencontra sur son chemin; & quoiqu'il n'eût pas de troupes suffisamment, il s'approcha d'eux, & tâcha de leur faire comprendre ce qu'ils devoient aux ordres du Roi, & le danger où ils s'exposoient. Il les pria de se séparer sans bruit, & leur fit espérer de la clémence du Roi, le pardon pour tout le passé. Mais on cria sur lui *Tartara*, arrière de moi Satan: formule d'imprécation & d'exorcisme que le Prophète Aftier avoit établie contre les tentations de la sujétion & du devoir. Ces cris furent incontinent suivis

d'une grêle de pierres, dont il eut peine à se fauver. Il détacha le sieur de Combles pour aller parler aux principaux, en attendant qu'une compagnie, qui étoit logée dans le voisinage, arrivât. Elle arriva, & M. de Folleville s'étant mis à la tête, fit mine de les attaquer; mais la négociation de Combles, appuyée de la crainte des troupes, les détermina à se retirer.

Cependant on apprenoit de tous côtés, qu'ils ne laissoient pas de s'attrouper; qu'il s'élevoit de jeunes & de vieux Prophètes en plusieurs endroits; & que la Messe en leur jargon étoit par-tout la mère du Diable. Enfin le mal pressant, on en vint au châtiment. On jugea qu'il falloit assembler un corps de troupes pour empêcher une révolte générale de ces rebelles déclarés. M. de Folleville fit venir du côté de saint Cierge quatre compagnies de Dragons, & quatre ou cinq d'Infanterie de son Régiment de Flandres, & les Milices des environs au nombre de trois cents hommes. On se faisit d'abord d'une Prophétesse, qu'on fit conduire à la Torrette, redisant mille fois en chemin, *coupez-moi les bras, coupez-moi les jambes, vous ne me ferez point de mal*, & refusant de manger de peur d'offenser le Saint-Esprit qui la nourrissoit... Le frère de cette fole n'étoit pas moins fou qu'elle. Il prêchoit qu'il voyoit le Diable, dont il faisoit des peintures fort bizarres; que le Saint-Esprit parloit par sa bouche; qu'il étoit plus grand Prophète que Moyse; qu'il changeroit quand il voudroit la pierre en pain; & qu'enfin, il représentoit la personne de Jesus-Christ, & qu'il étoit lui-même le fils du Père Eternel; que c'étoit-là un Evangile qu'il falloit croire sous peine de damnation.

Pendant ces merveilleux discours, M. de Folleville faisoit marcher ses troupes vers une assemblée de près de quatre cents personnes, qu'on voyoit sur la montagne, à une hauteur appelée le fort de Gluyras. Il s'avança le soir, & le massacre du sieur de Tirbon, l'obligeant à prendre toutes les précautions nécessaires, il alla doucement à eux. Sa présence n'avoit pu empêcher deux filles de son hôte d'aller prophétiser. Comme elles étoient encore novices, la plus jeune, entre les bras d'un garçon, ne fit que dire, *miséricorde*, les distractions que ce garçon lui donnoit lui ayant, sans doute, fait oublier son sermon. L'autre prophétisa des sottises assez longuement, jusqu'à ce qu'un Prophète l'interrom-

pant, & selon la méthode ordinaire, tombant à terre à la renverse, s'écria, qu'il voyoit les Cieux ouverts, & Jesus-Christ vêtu de blanc se promenant avec le Ministre Brunier.

M. de Folleville ayant paru, d'abord ils ne branlèrent pas. De nouveaux pelotons allèrent vite se joindre au gros. Mais dès qu'ils se virent attaqués, ils prirent la fuite : il en resta près de quarante sur la place en cette occasion. On eut avis au même-temps qu'il y avoit assez près de-là cinq à six cents personnes ensemble. Ce Colonel fit filer les troupes de ce côté ; & pour les effrayer & leur donner lieu de se retirer ou de venir demander grâce, il alloit lentement à eux, & par les chemins les plus découverts. Ils tinrent une espèce de conseil tumultueux ; plusieurs furent d'avis de se sauver. Mais les Prophètes & les Prophétesses les regardèrent comme des réprouvés, & leur dirent, qu'ayant tous le Saint-Esprit, & se trouvant sous la protection des saints Anges, ils n'avoient rien à craindre ; que les gens de guerre ne pouvoient nuire à ceux qui avoient la foi, & qu'en tout cas le Paradis étoit ouvert. Les uns disoient que les Anges tomboient sur eux comme des troupes de moucheron, & les environnoient. Les autres que les Anges voltigeoient autour d'eux, blancs comme neige & petits comme le doigt. Quelques-uns, qu'ils voyoient le Ministre Homel se promenant dans le Ciel tout vêtu de blanc. On raconte qu'on y fit une espèce de Cène extraordinaire d'un morceau de pomme & d'un grain de raisin. On vit paroître un homme en chemise, ceint d'une corde, qui jetant ses mains sur les épaules de ceux qui venoient avec des postures ridicules & mesléantes, leur vouloit, disoit-il, donner le don de prophétie. Des femmes ont depuis suivi cet exemple, & leur impudence & leurs nudités ont fait horreur à tous ceux à qui il restoit non-seulement quelque Religion, mais encore quelque pudeur & quelque raison.

Il se fit plusieurs détachemens pour entourer la petite montagne de la Palle, au sommet de laquelle ces Fanatiques étoient postés. M. de Folleville leur envoya le Prévôt Raymond pour tâcher de les ramener à leur devoir ; mais il fut mal reçu, on lui cria d'abord *Tartara*, arrière de moi Satan, tu ne me tenteras point. Il s'élança un homme de l'assemblée, qui essuya son coup de pistolet, & le poursuivit à coups de pierre. On leur envoya encore un Officier pour

leur offrir grâce ; un homme accompagné de sept ou huit femmes le chassèrent comme le premier. Un des leurs s'étant venu présenter à la mort , on lui persuada aisément de vouloir vivre , & on l'obligea d'aller exhorter ses frères à recevoir le pardon de leur opiniâtreté , mais il ne put rien gagner. On résolut donc de donner sur cette multitude de fous. Ils s'ébranlèrent , se divisèrent en plusieurs pelotons , s'embrassèrent les uns les autres , & s'entre-soufflèrent à la bouche pour se communiquer le Saint-Esprit , puis ils vinrent hardiment au devant des troupes , dans la pensée qu'ils étoient devenus immortels & invulnérables , ou que du moins ils ressusciteroient peu de jours après. Mais ils furent investis , & c'est l'opinion commune , qu'il y en eut trois à quatre cents de tués ou de blessés.

En ce temps , M. le Comte de Broglie & M. de Basville , sur la nouvelle qu'ils avoient eue de ces mouvemens , étoient accourus en diligence au Vivarais. Ils étoient arrivés à Privas le 21 de Février , & là ils avoient appris en arrivant , qu'à la Paroisse de Porchères , il se tenoit actuellement une assemblée , peu nombreuse , à la vérité , mais prête à grossir , & dans la conjoncture présente , très-dangereuse. Ils avoient eu des avis certains qu'il s'en préparoit une de plus de quatre mille personnes sur les ruines du Temple de Privas. Ils allèrent incontinent à Porchères , & trouvèrent les misérables habitans de ce lieu dans la maison du nommé Béraud.

Cet homme étoit âgé de soixante ans , laboureur de profession , fort & robuste pour son âge. Il avoit paru jusqu'alors d'assez bon sens : il ne s'étoit jamais trouvé aux assemblées ; il avoit même souvent repris ses enfans d'y avoir assisté , & témoigné beaucoup de regret des malheurs que cela caufoit. Mais ses enfans lui faisoient tous les jours des récits si merveilleux de ce qu'ils avoient vu du pouvoir des Prophètes , des grimaces & des cérémonies étonnantes qu'ils faisoient , des Cieux ouverts & des Anges qu'on voyoit , que ce bon homme s'estimant pour le moins autant que ces Prophètes dont on lui parloit , se prit tout d'un coup à faire comme eux. Il étoit couché , & se levant en sursaut , il enleva le ciel de son lit , quoique fort pesant , & le jeta à trois pas de-là , en criant & marmotant je ne sai quoi , que personne ne pouvoit comprendre. Aussitôt il convoqua tout le Villa-

ge, & ses enfans tous glorieux de cette aventure, alloient de maison en maison, disant : *Venez voir mon Père qui a reçu le Saint-Esprit & qui prophétise*. Pour premier essai, il se fit appeler saint Paul, & se frottant par tout le corps, il faisoit entendre en son langage confus, qu'il voyoit des Anges blancs qui descendoient par la cheminée. Il se fit apporter un siège, & commençant de chanter tout seul le ton d'un Pseaume : car il n'en avoit jamais appris les paroles, & ne favoit ni lire ni écrire ; il remuoit les assistans & les faisoit passer les uns à la droite & les autres à la gauche, comme s'il eût entendu quelque finesse à ce déplacement. Il voulut prêcher, & bredouilla une demi heure, sans articuler dans tout son discours que les mots de *miséricorde* & de *repentance*. Tantôt il croyoit voir des Anges qui se battoient en l'air ; tantôt Jesus-Christ qui descendoit le long de la cheminée. Il lui prit une tendre amitié pour une fille, à laquelle il faisoit mille caresses, sous prétexte qu'elle étoit bien repentante. Il s'agitoit à perte d'haleine, & disoit qu'il n'en pouvoit plus, & que son Saint-Esprit le brûloit. Il se couchoit à la renverse, & faisoit mille extravagances que les assistans à genoux admiroient. Une de ses filles qu'il venoit de faire Prophétesse n'en faisoit pas moins.

Ils étoient dans cet exercice lorsqu'ils apprirent que M. le Comte de Broglie arrivoit. Quelques-uns de ceux qui s'étoient avancés, furent reçus à coups de pierre, avec des cris de *Tartara*, Satan arrière de nous. Pour lui, étant monté par des chemins affreux, il s'approcha de la maison, força ces rebelles qui se défendoient à coups de pistolets & de pierres. Il y en eut douze de tués, & la maison de Béraud fut brûlée.

C'est ainsi que cette folie, qui avoit gagné d'un lieu à un autre, avec une promptitude incroyable, fut arrêtée par les grands exemples que la nécessité obligea de faire. Astier qui avoit excité ces désordres, pour éviter le supplice qu'il avoit mérité, s'étoit enrôlé dans la compagnie Colonelle du Régiment de Laré, mais il fut arrêté à Perpignan, & conduit peu de temps après à Nîmes, pour y être jugé par le Présidial. On reconnut en l'interrogeant qu'il ne favoit pas les premiers élémens de la Religion Chrétienne. Il confessa, qu'il avoit eu tort d'émouvoir le peuple, mais qu'il avoit suivi sa prévention ; & que lorsque la maladie de pro-

phétiser lui prenoit , & lui montoit du bout des pieds jusqu'à la tête , ce sont ces termes , il n'étoit pas en son pouvoir de se retenir. Il fut condamné à être pendu & brûlé. Heureux d'avoir donné dans ces derniers momens des marques de son repentir & d'une conversion sincère à la Religion Catholique.

La prudence & la vigilance de M. le Comte de Broglie , & de M. de Basville ont calmé tout ce pays là , & rétabli l'ordre parmi ces peuples , qui seront raisonnables par remontrance , & sages du moins par nécessité.

Nous avons eu cette satisfaction , que la fourbe a été découverte par ceux-là mêmes qui avoient plus intérêt de la diffimuler , & plus d'envie de la faire valoir , & que dans le temps qu'on croit au miracle en Hollande , Genève croit au mensonge & à l'imposture. Quelques-uns de ces faux Prophètes s'étant réfugiés dans cette Ville , assez bien intentionnée , comme tout le monde fait , à croire & à souffrir tout ce qui peut être contraire à la Communion Romaine ; les Magistrats les en chassèrent publiquement , & crurent qu'il y avoit trop de honte à garder chez eux des gens assez grossiers pour laisser voir leur artifice , & assez malheureux pour n'avoir pu réussir dans le dessein qu'on leur avoit inspiré.

MÉMOIRE touchant la Bergère de Crest, & deux autres Filles du Diocèse de Castres, mises au rang des nouvelles Prophétesses.

A M. LE DUC DE MONTAUSIER.

MONSIEUR Jurieu devoit être satisfait, MONSIEUR, des éclaircissmens que vous lui donniez , au sujet des Fanatiques du Vivarais. Il s'étoit adressé à vous , comme à l'oracle de la vérité. Il reconnoît ce fonds d'honneur , d'équité & de bonne foi que tout le monde révère en vous ; & par malheur il est le seul qui ne vous croit pas. Il a pris goût aux révélations & aux miracles. Que le Ciel veuille ou ne veuille pas, il lui en faut. Son imagination va par la France , recueillant toutes les parties de cet esprit prophétique , qu'il croit que Dieu a répandu dans son parti. Sa crédulité sur ce sujet n'a point de bornes , & c'est

toute la consolation qui lui reste , après avoir usé son esprit , par ses études & par ses veilles , de le nourrir de visions & de prophéties.

Entre toutes ces bonnes ames , à qui le Saint-Esprit s'est communiqué , la Bergère de Crest est son Héroïne. Le doigt de Dieu lui a paru visiblement en elle. Il n'est entré ni art , ni fiction dans l'ame de cette fille innocente ; & c'est-là la dernière conviction des Catholiques. Il faut le défabuser , s'il est possible , & lui faire du moins connoître la vérité qu'on lui cache , ou qu'il se cache à lui-même.

Cette fille , connue depuis quelque temps sous le nom de la Bergère de Crest , s'appelle Isabeau Vincent. Son père étoit cardeur de laine dans le lieu de Saou du Diocèse de Die , dans les Montagnes du Dauphiné. Elle fit abjuration de la R. P. R. comme les autres , & sembla d'abord profiter du soin qu'on avoit pris de l'instruire. Mais la misère l'ayant réduite à sortir de sa maison , elle se réfugia chez un Laboureur , son parrain , qui lui donna ses moutons à garder. Ce fut-là qu'elle fut séduite , & qu'un inconnu dont elle a retenu les traits & la figure , lui apprit le métier de Prophétesse , qu'elle a fait depuis.

Comme on reconnoissoit en elle quelque vivacité d'esprit , & que d'ailleurs elle passoit sa vie à la campagne avec son troupeau , on la crut propre à bien jouer son personnage , & l'on eut le moyen de l'instruire secrètement. Elle fit ses premiers essais dans des maisons obscures , où le voisinage étant assemblé , elle se jetoit sur un lit , & dans un sommeil contrefait , elle prêchoit & prophétisoit à son aise. Tout son discours ne consistoit d'abord qu'en quelques paroles mal arrangées , où il n'y avoit ni suite ni liaison : *Repentez-vous , mes Frères , sortez de Babylone ; c'est une idolâtrie d'aller à la Messe , &c.* Cependant on crioit par tout au miracle. Ceux qui l'entendoient , l'admiroient ; ceux qui ne l'avoient pas entendue , l'admiroient encore davantage. Les relations coururent parmi les nouveaux Convertis , & passèrent jusqu'à M. Jurieu , où se rendent , comme à leur centre , les illusions de cette nature. Cette fille , quoiqu'elle n'eût qu'environ seize ans , animée par sa réputation , enfla son style , & joignit à quelques textes de l'Ecriture qu'on lui avoit inspirés , des lambeaux de sermons & des railleries

froides contre l'Eglise Romaine , sur lesquelles tous les assistans battoient des mains & se recrioient.

On donnoit ce spectacle aux personnes les plus apparentes de la contrée. On y appeloit les amis. Les uns y venoient par curiosité , & les autres par dévotion. Je ne veux employer ici aucun témoignage suspect , je me contente de celui d'un Avocat du Dauphiné nommé Gerlan , dans la Relation qu'il a faite des grâces que Dieu a répandues sur la personne de cette jeune Bergère. Cet homme très-zélé pour la gloire de cette fille , après avoir protesté qu'il ne dira que ce que ses yeux ont vu & ses oreilles entendu , nous la représente la taille petite , les traits du visage irréguliers , les joues plates , la tête grosse , le teint brun & basané ; mais de la douceur , un front large , des yeux grands & à fleur de tête.

Après en avoir fait cette peinture , & composé de tout cet assemblage une physionomie heureuse , il raconte qu'un Samedi , trentième de Mai , se trouvant à la campagne , il ouït faire le récit des merveilles de cette fille , par des personnes qui l'avoient vue & entendue parler en dormant. Il lui prit un violent désir d'aller voir la Sainte , & le lendemain il entreprit ce bienheureux pèlerinage. Il se rendit , par des chemins affreux , suivi de quinze ou vingt personnes , à la maison où demouroit la Prophétesse. Cinq lieues qu'il avoit fait ce jour-là l'avoient tellement fatigué , qu'en arrivant il ne songea qu'à se rafraîchir , & ses besoins lui firent pour un temps oublier sa religion. Mais son zèle se réveilla quand il vit que cette fille qu'il honoroit tant lui donnoit à boire. Il la considéra attentivement ; & après quelques complimens faits de part & d'autre , il lui dit qu'elle étoit le sujet de son voyage ; qu'il remercioit Dieu par avance de la grâce qu'il lui faisoit de pouvoir l'entendre ; que ce n'étoit pas un esprit de curiosité qui l'amenoit ; qu'il venoit seulement se confirmer dans sa foi , & recevoir les consolations que doivent chercher les serviteurs de Dieu. Elle lui répondit , en langage du pays , qui est le seul qu'elle parle en veillant , qu'elle en étoit bien-aîse , pourvu qu'ils fussent tous de véritables fidèles.

Cette conversation fut interrompue par la maîtresse du logis , qui voyant grossir la compagnie , & craignant que ces nombreuses visites ne fussent prises pour des assemblées ,

leur dit assez rudement , qu'ils n'avoient qu'à se retirer ; qu'elle avoit quelque bien à conserver ; qu'on les avoit déjà menacés ; qu'elle n'avoit déjà que trop souffert , & que si sa fervante leur faisoit quelque honneur , à elle & à son mari , elle étoit capable de leur attirer bien des affaires... L'Avocat prit la parole pour tous , & représenta à cette femme , qui parloit d'assez bon sens , qu'elle avoit tort ; qu'il ne falloit rien craindre , puisque Dieu les visitoit d'une manière si extraordinaire ; que si Dieu étoit pour eux & avec eux , personne ne leur pouvoit nuire ; qu'au reste , ils devoient bien garder le trésor que le Ciel leur avoit confié , & reconnoître qu'une si grande grâce ne leur avoit pas été donnée pour eux seulement , mais encore pour tous leurs Frères.

A peine avoit-il achevé ce discours , que la Bergère l'envoya prier de venir hors de la maison , & lui dit qu'une Demoiselle du voisinage avoit envie de l'entendre prophétiser ; que le chemin n'étoit pas long , & qu'il l'obligeroit s'il vouloit la suivre. Il accepta la proposition , & prit cette peine pour une grande faveur. Ils partirent incontinent. La Bergère marchoit la première , sautant avec une agilité qui marquoit la joie qu'elle avoit de se voir ainsi recherchée. Deux filles qui l'accompagnoient , marchaient après avec le sieur Gerlan , & environ quinze ou vingt Paysans. La nuit étoit obscure , le chemin rude. La jeune fille alloit fort vite , & ne ménageoit pas les forces de ces bonnes gens , qui n'avoient eu qu'un moment pour se refaire des fatigues de la journée ; & pour comble de malheur , le Gentilhomme chez qui la comédie alloit se jouer , déclara qu'il ne vouloit point d'assemblée , & que pour cette fois la représentation n'étoit que pour lui.

Il ferma la porte de sa maison ; mais le sieur Gerlan s'étant fait connoître , trouva grâce auprès de lui : la Bergère , d'ailleurs , ne voulant pas perdre un auditeur si favorable , le recommanda , & il fut introduit dans le temps qu'elle se mettoit au lit. La scène avoit été bien préparée. Il n'y avoit que des gens choisis & en petit nombre , & tous bien résolus d'applaudir à la Prophétesse. Un honnête homme qui l'avoit ouïe plusieurs fois , & qui paroissoit avoir part à sa confiance , prenoit soin que tout réussît , & se tenoit toujours auprès d'elle. Enfin elle se coucha à la renverse , ses yeux se fermèrent , & contre toute sorte de vraisemblance , elle

elle dormit dans le moment. Elle chanta les Commandemens de Dieu , puis un Pseaume d'une voix basse & languissante ; après quoi s'étant un peu reposée , comme les Ministres en chaire avant qu'ils commencent leur prêche , elle prononça d'une voix forte ces paroles de l'Evangile : *Si quelqu'un vous dit voici le Christ , il est ici , ou voici , il est là , ne le croyez point.* Elle continua en ces termes :

Mes très-chers Frères , Dieu vous a donné sa Loi & ses Commandemens , il faut les suivre. Dieu est notre Père , il ne veut pas que nous soyons serviteurs & enfans inutiles. Il faut suivre la volonté de notre Père. Mais prenez garde de ne pas suivre les commandemens des hommes , & la tradition des méchans. Il faut suivre les Commandemens de notre Père. Cherchez la parole de Dieu & vous la trouverez. Suivez le Sauveur de nos ames. Dieu est un bon Père. Il ne veut point la mort du pécheur , mais sa conversion.

Le sieur Gerlan recueilloit ce discours , & le gravoit profondement dans sa mémoire , pour en faire part dans la suite à tous les serviteurs de Dieu , de vive voix & par écrit. Quoiqu'il y trouve de la pureté du langage & de la justesse dans les liaisons , il avoue pourtant que le François n'étoit pas toujours correct , qu'elle le prononçoit assez mal , comme n'y étant pas accoutumée ; qu'elle parloit quelquefois si vite , qu'il étoit impossible de comprendre ou de retenir ce qu'elle disoit ; que quatre bouches pouvoient à peine suffire à débiter tant de paroles ; que sur la fin des périodes , elle bégayoit & cherchoit le fil de son discours , comme si la mémoire lui eût manqué , & autres choses pareilles , qui font regretter à cet Avocat , que le Saint-Esprit n'eût pas mieux instruit cette fille , & qu'en lui donnant le langage , il ne lui eût pas donné l'accent François.

Cependant il ne laissoit pas d'admirer tout ce qu'il entendoit & tout ce qu'il voyoit ; aussi c'étoit une chose admirable que l'adresse de cette fille. Elle prenoit le ton & imitoit les gestes d'un Ministre en chaire. Elle touffoit quelquefois & ne crachoit jamais. Tantôt elle élevoit sa voix & ses mains ; tantôt elle s'appuyoit d'un bras sur le chevet & gesticuloit de l'autre. De temps en temps elle s'agitoit en parlant ; & comme elle devenoit un peu rouge , tous les assistants s'écrioient : *Qu'elle est belle dans son extase !* Quel courage & quelle confiance n'inspire pas à une fille cette es-

pèce d'approbation & de louanges. Souvent elle haussait le drap dont elle étoit couverte , de peur qu'il ne se passât rien contre la décence & la modestie. Sur-tout elle n'ouvrait jamais les yeux , & malgré tous ces mouvemens , elle contrefaisoit bien l'endormie.

Après qu'elle eut fait le discours que nous avons rapporté , elle demeura quelque-temps en repos. Le sieur Gerlan ne veut pas que nous ignorions que dans cet intervalle , il lui prit le bras qu'elle tenoit hors du lit & le trouva frais , & qu'ensuite il lui tâta le pouls , qu'il trouva tranquille. Toute la compagnie avoit les yeux arrêtés sur elle , lorsqu'on s'aperçut qu'elle montrait un peu les dents qu'elle a assez blanches , & qu'elle sourioit. Cette grimace fit redoubler l'attention. Alors un des spectateurs qui faisoit les honneurs de cette fête , & qui savoit d'un bout à l'autre tout le cours de ce badinage , dit indiscretement , qu'elle alloit parler contre l'Eglise Romaine. En effet , elle prit un air & un ton moqueur , & après un petit éclat , elle chanta le *Pater* d'une voix claire & mélodieuse , comme on le chante à une Grand-Messe , sans manquer une note ou une syllabe.

Elle s'arrêta quelque temps ; puis elle dit fort vite : *Mes très-chers Frères , vous n'avez rien entendu , Dieu ne nous a pas donné diverses langues , il ne nous a donné qu'une langue pour le servir.* Elle parla des méchans , & prononça contre eux le jugement , *allez maudits au feu éternel.* Elle prophétisa qu'ils ne dureroient pas , qu'ils avoient bien encore quelque courage , mais que leur force étoit diminuée ; que bientôt arriveroit la délivrance que Dieu avoit promise ; que là où il y auroit deux ou trois assemblés en son nom , il seroit au milieu d'eux , mais que les méchans sécheroient comme l'herbe d'un pré fauché : ce qu'elle redisoit incessamment à la fin de ses périodes. Après s'être un peu reposée , elle chanta le Pseaume 42 , & continua son jargon comme auparavant : *Venez à moi vous tous qui êtes chargés. Le Sauveur de nos ames nous appelle , il le faut suivre : le Sauveur de nos ames a tant souffert. Il est notre bon Maître & le Sauveur de nos ames.* Elle eut peine à sortir de ce galimatias , & se jeta dans un autre contre les pécheurs en ces termes : *Ils ont fait comme Judas à Notre-Seigneur . . . ils ont tricoté , ils ont fait le tricotage. Ils sécheront comme l'herbe d'un pré fauché.*

Le sieur Gerlan a ramassé toutes ces fleurs d'éloquence

de la Bergère. Il convient qu'elle uſoit de termes ſi peu communs , & qu'elle avoit une manière de parler ſi extraordinaire , qu'il étoit impoſſible d'en retenir les paroles , ni même le ſens. Mais il aſſure qu'il y avoit des périodes bien tournées , & des endroits inimitables , dont il n'a jamais pu ſe ſouvenir. Il a bien à ſe plaindre des bons & des mauvais offices que ſa mémoire lui a rendus en cette occaſion , & je l'eſtime auſſi malheureux en ce qu'il a retenu , qu'en ce qu'il croit avoir oublié.

Quoi qu'il en ſoit , cette pauvre fille s'étant beaucoup agitée , s'arrêta tout d'un coup & cessa de parler , tranquille comme une perſonne qui dort. On la pouſſa pour l'éveiller , mais ce fut envain. On lui levoit les bras bien haut , & ils tomboient , comme s'ils n'euffent aucun ſentiment. Elle demeura en cet état près de demi-heure. Mais un accident imprévu a fait découvrir l'impoſture. Cet homme , dont nous avons déjà parlé , qui s'intéreffoit ſi fort à la réputation de la Bergère , avoit demeuré conſamment au chevet de ſon lit , pour l'animer par ſes exclamations & par ſes louanges ; mais quelqu'un s'étant trouvé mal dans une chambre voiſine , il y alla doucement , & le ſieur Gerlan prit ſa place. Quelques autres ſortirent auſſi & firent aſſez de bruit pour faire deviner à la Prophéteſſe qu'il y avoit du monde qui s'en alloit. Alors interrompant un peu ſon extaſe , elle prit un air plus chagrin , & murmura tout bas quelques paroles , qu'elle ne jugeoit pas néceſſaire de faire entendre à la compagnie. Le ſieur Gerlan , glorieux de la place qu'il occupoit , & ne voulant rien perdre de ce qui ſortoit de cette belle bouche , s'approcha tout près , & il ouït qu'elle diſoit en langage du pays , & du ton dont elle parloit en veillant : *Où vont-ils ſi vite ? ils ſont bien preſſés , que n'attendent-ils que j'aie achevé ?* Elle répéta : *Ne vous en allez pas ſi-tôt , croyant parler à ſon confident.*

Voilà ce que porte en termes exprès la relation qui m'a été remiſe entre les mains , que l'Auteur a ſignée & reconnue en Juſtice dans toutes les formes. Je ne doute pas que M. Jurieu ne lui faſſe mauvais gré d'avoir été ſi ſincère , il lui faut des Histoſiens moins fidelles , & quoique celui-ci ſoit actuellement en priſon pour des affaires de religion , il n'aura jamais le ſecret de ſes prophéties. Quoi qu'il en ſoit , il n'a pas voulu trahir la vérité , & il a cru

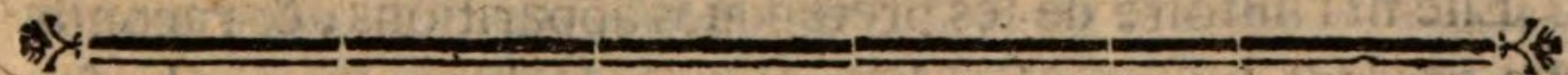
qu'il pouvoit publier un myftère qu'on croyoit avoir révélé à un autre que lui.

Quoique l'auditoire fût un peu diminué, & qu'on commençât à s'ennuyer d'une fi longue féance, la fille voulut jouer fon rôle jufqu'au bout. Elle reprit fon ton moqueur & fe prit à crier : *Nous vous prions pour Notre Saint Père le Pape, pour Nofseigneurs les Cardinaux, Archevêques, Evêques, pour Monfeigneur de Valence & Die, & pour tous les bienfaiteurs de cette Eglife.* Cela fut fuivi d'un éclat de rire, & d'un discours court & confus, où l'on n'entendoit que quelques mots, *la ville à fept coteaux, les idoles, les lumières de l'Eglife, & fur-tout le faux facrifce.* Après quoi elle s'écria : *La Mefse, la Mefse, que croyez-vous, mes très-chers Frères, que foit la Mefse? Je la compare à une belle affiette d'argent, qui eft fort blanche par le dehors & noire au-dedans.* Elle finit enfin par une prière. Toute la nuit fe pafla à entendre ces pauvretés, & il n'y eut perfonne de bon fens de la compagnie qui ne dût regretter le temps & le fommeil qu'il avoit perdu.

M. Bouchu, Intendant de la Province, étant à Crest, peu de temps après, eut avis qu'aux environs de Saou, il fe faisoit des aflemblées nocturnes, & que le peuple accouroit de plusieurs endroits pour voir la Bergère qui prophétifoit : il donna ordre qu'on lui amenât cette fille ; & après plusieurs questions, auxquelles elle fatisfit, étant interrogée fur les discours qu'elle tenoit, elle répondit avec les apparences d'une grande fimplicité, qui ne laiffoit pas d'être affectée : qu'à la vérité elle avoit oui dire qu'elle prophétifoit en dormant, mais qu'elle ne le croyoit pas & ne le pouvoit pas favoir, puiſqu'on ignore ce qu'on fait en dormant. Quelque ſoin qu'on prît de s'éclaircir fur ce point, on ne put tirer d'autre réponſe d'elle ; & comme le Maître chez qui elle demeuroit, & fur qui tomboit le principal ſoupçon de cette friponnerie, s'étoit enfui, & que d'ailleurs cette fille, qui eft fort jeune, le paroît encore plus qu'elle ne l'eſt par la foibleſſe de ſa conſtitution, on ne pût fuivre cette affaire plus loin, par les formalités de Juſtice, & l'Intendant prit le parti de la faire traduire dans l'Hôpital général de Grenoble, avec ordre de la laiſſer voir à tout le monde indifféremment. Il n'y a point de nouveaux Convertis de la Ville & de quelques pays que ce ſoit, qui aient paſſé, qui ne ſe

soient servis de cette permission. Les plus qualifiés , & entre autres , Madame de Périssol , femme du Président de la Chambre de l'Edit du Parlement de cette Province-là , ont passé des nuits entières au chevet du lit de cette fille ; & quoique depuis plus d'un an qu'elle est dans cet Hôpital , on ne lui ait rien ouï dire , & qu'elle leur ait même avoué , qu'elle avoit été dressée à ce badinage , par un homme dont elle fait le portrait , qui ne ressemble à aucun habitant de Saou ni des environs : on n'a pas laissé de publier d'elle tout ce qu'on a cru propre à éblouir des ames foibles ou prévenues. Il est certain que cette fille donne chaque jour lieu d'être satisfait de la conduite qu'elle tient dans cet Hôpital , où elle paroît très-bien convertie & fort repentante de toutes les sottises qu'elle a faites.

M. Jurieu a beau citer des témoins & faire des relations à sa mode , la vérité triomphera du mensonge. Il ne changera pas la nature des choses , & ne fera pas un mystère de Religion de ce qui n'est qu'une intrigue de parti. Il faut qu'il cesse de suivre le malheureux penchant qu'il a , de croire tout ce qui convient à son humeur ou à ses desseins , & qu'il ne donne pas légèrement aux autres les grâces de Dieu , qu'il croit témérairement avoir reçues lui-même.



MÉMOIRE sur les Visions de la Fille du Diocèse de Castres.

MONSIEUR Jurieu ne fera guère plus satisfait des visions de cette fille , que des prophéties de la Bergère de Crest. Il est persuadé qu'elle a vu des Anges , & qu'elle a prédit les choses qui lui devoient arriver , aussi bien qu'à son père & à sa mère. Il demande pourquoi on l'a reléguée à Sommières ? Il faut lui apprendre encore la vérité de cette histoire , & lui donner au moins quelque défiance des révélations & des visions de ces derniers temps.

Cette fille étoit de la Paroisse de la Capelle , âgée de douze à treize ans , de peu d'esprit , & d'une grande simplicité. Elle demouroit d'ordinaire à la campagne , où elle gardoit le bétail. Telles sont les Héroïnes de M. Jurieu ; & c'est sur de tels sujets qu'il triomphe & qu'il fonde aujourd'hui sa

Religion. Elle conta, sans y penser, quelques songes qu'elle avoit eus, & on lui fit accroire que c'étoient de véritables visions. Le bruit s'en répandit dans le voisinage; & comme en ce malheureux temps une adroite malignité cherche à se prévaloir de tout, pour séduire les âmes foibles, on publia comme une merveille ce qui n'étoit qu'une illusion. Ceux qui commandent dans la Province auroient méprisé ces folies, mais la circonstance des cabales & des mauvaises intentions reconnues, leur a fait prendre des précautions, pénibles à la vérité, mais absolument nécessaires.

On arrêta cette fille, plus pour la désabuser, que pour la punir; & quelque pitié qu'elle ait fait à M. Jurieu, elle n'a jamais été plus à son aise que dans ses prisons. On jugea à propos de l'éloigner de son pays, où elle avoit ses inspireurs & ses partisans, & M. le Duc de Noailles la fit conduire dans le château de Sommières, au commencement du mois de Novembre de l'année quatre-vingt-huit. Nous la fîmes examiner par des gens sages & fidèles, qui ne trouvèrent en elle que l'esprit d'un enfant assez ingénu, & une imagination encore fort tendre & très-susceptible par elle-même de ces impressions & de ces foiblesses, qui convenoient d'ailleurs à son âge & à sa condition champêtre.

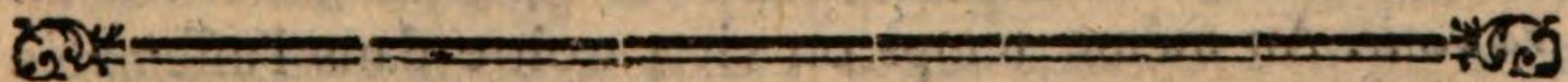
Elle fit l'histoire de ses prétendues apparitions, & raconta que gardant un jour son bétail avec quelques-unes de ses compagnes, elle vit une grande cloche. Elle s'enquit si elles ne la voyoient pas aussi, elles répondirent que non, & à l'instant elle disparut à ses yeux. Peu de temps après, comme elle marchoit, elle sentit qu'on la tiroit par sa robe, & se tournant, elle crut voir un petit enfant qui lui dit amiablement, *prie Dieu*. Elle obéit, & récita le plus dévotement qu'elle put Notre Père, jusqu'à la fin. L'enfant reprit la parole, & l'avertit que son père & son oncle ne menoient pas une bonne vie, & qu'ils blasphémoient le saint Nom de Dieu, finissant toujours par cette même exhortation, *prie Dieu*.

Elle ajoutoit qu'en la quittant, il lui avoit dit encore ces mots: *Va au Catéchisme & à la Messe*. Nous avons soupçonné qu'elle avoit dans ces premiers récits, fait dire à l'Ange: *Ne va ni au Catéchisme, ni à la Messe*: car autrement sa vision n'auroit pas été si applaudie; mais que se voyant arrêtée, elle changea ou d'elle-même, ou par conseil cette

circonstance. On nous fit le rapport de ce qu'on avoit appris d'elle , & la prison ne convenant pas à son imagination ni à son âge , qui portoit impatiemment cette peine , M. le Duc de Noailles jugea à propos de la faire mettre chez les Dames Religieuses de Sommières. Elle y entra sur la fin du mois de Novembre , & y est demeurée jusqu'à la fin d'Avril , sans qu'elle ait jamais eu aucune de ces visions , qui depuis ne lui sont plus revenues. Elle n'a rien changé dans son récit , quoique les Religieuses le lui aient fait souvent redire.

Voyant enfin que ce ne pouvoit être que l'effet naturel d'une imagination foible & agitée de ce qu'elle entendoit dire tous les jours à ses parens , ou d'une suggestion maligne de quelque méchant esprit , qui avoit abusé de l'ingénuité du sien ; on écrivit à sa mère de venir la retirer du Couvent ; elle envoya un homme à qui on la rendit incontinent. Ce fut peu de jours après Pâques , & depuis nous n'en avons su aucune nouvelle.

Voilà la vérité exacte , dont j'ai eu une entière connoissance. Ce sont-là ces visions d'Ange & ces prédictions de l'avenir dont M. Jurieu fait si grand bruit. Il ne lui faut qu'un peu de vrai pour composer toutes ses fables. Il ne se met pas en peine des vraisemblances , & il ne se fait pas d'extravagance un peu remarquable dans son parti , où il ne mêle les Anges & le Saint-Esprit. Les miracles des Catholiques sont des sottises , & les sottises de ces gens sont des miracles. Dieu veuille lui donner la patience d'éclaircir les faits , & le discernement nécessaire pour séparer le précieux d'avec le vil , & les opérations de Dieu d'avec les préventions & les artifices des hommes.



MÉMOIRE de ce qui se passa dans une assemblée faite au Diocèse de Castres , & de la fausse apparition d'un Ange.

JE ne sai si l'histoire de cette assemblée , aura passé jusqu'en Hollande , & si M. Jurieu en aura été informé comme des autres. Il est trop curieux pour ne pas ramasser tout ce qui peut flatter son zèle. On fait qu'il tient registre des saintes assemblées qui se font en France. Les relations vo-

lent à lui, & revolent de lui à tous les fidèles de ce Royaume. On lui rend compte de tous les succès de l'Eglise Réformée; & quand les hommes ne prendroient pas ce soin pour lui, les Anges & le Saint-Esprit même ne lui révéleroient-ils pas ce qu'il veut savoir? Il prophétise l'avenir, pourquoi ne devineroit-il pas le passé, & n'est-il pas homme à apparitions & à visions plus que les autres?

Ce fut vers la fin du mois de Mars de cette année, qu'on sollicita les nouveaux Convertis du haut Languedoc, de se trouver à une célèbre assemblée, où la protection du Ciel devoit paroître visiblement. On promettoit des sermons exquis & des miracles incontestables. Toute la contrée fut émue, & attendit l'heureux moment qu'on lui faisoit espérer. On prit la nuit du 31 de Mars, & le peuple fut convoqué au-dessous de l'Eglise de saint Jean Delfrech dans le Consulat de la Case, Diocèse de Castres. Il étoit accouru des Diocèses voisins une nombreuse multitude, & les témoins ont déposé, qu'il y avoit douze cents personnes.

Une espèce de Prédicant s'étant tout d'un coup tiré de la foule, & tenant une Bible entre ses mains, fit une assez longue lecture, puis s'adressant à ces bonnes gens qui l'écoutoient attentivement, il leur dit, qu'il travailloit depuis trois mois à les assembler pour porter les pécheurs à la repentance, afin d'obtenir la délivrance de la captivité où ils étoient... Il leur représenta, qu'il falloit réveiller les endormis, & se mettre tous en état de recevoir l'Ange de Dieu, qui devoit cette nuit descendre du Ciel, pour apporter les clefs des Temples, & les ordres de les rétablir.

Après cette petite exhortation, il fit chanter des Pseaumes, à la fin desquels reprenant son discours: *mes Frères*, dit-il, *mettez-vous en état, voici l'heure que l'Ange de l'Eternel va venir*. Au même temps on vit paroître dans l'assemblée une jeune fille fort propre, habillée de blanc, & qui disoit d'un air sévère: *Hé bien, pécheurs, est-ce là ce que vous aviez promis à Dieu? vous aviez protesté que vous ne retourneriez plus à la Messe, & cependant vous y êtes allés. Ne vous cachez-pas, pécheurs, je saurai bien vous chasser de cette assemblée, car aussi-bien vous vous êtes rendus indignes d'y participer, par la crainte de quelques Dragons...* Elle faisoit cette réprimande en langage du pays: car cet Ange ne savoit pas le François, & n'avoit pas reçu le don des langues, comme la Bergère de Crest.

Aussitôt elle marcha & fit le tour de l'assemblée, chassant quelques personnes par-ci, par-là, qu'un inconnu qui la conduisoit & qui lui parloit de temps en temps à l'oreille, lui indiquoit apparemment : après quoi étant revenue au milieu, elle leur dit : *ne vous étonnez pas, mes Frères ;* & disant à son tour quelques mots à son conducteur, dont elle prenoit l'ordre sans doute, elle éteignit la lanterne qu'elle portoit, & à la faveur de la nuit, alla se perdre dans la foule.

On ne sauroit s'imaginer l'admiration que produisit cette apparition ridicule, dans l'esprit de ces bonnes gens. Ceux qui osèrent douter que ce fût un Ange, furent mal reçus, & le Prédicant se servant des dispositions qu'il voyoit dans son auditoire, défendit d'aller à l'Eglise, d'assister à la Messe, de faire la Pâque, & commençoit à déployer les invectives accoutumées, lorsque sur le minuit, quelqu'un étant venu avertir que les troupes n'étoient pas loin, toute l'assemblée fut effrayée, & la plupart prirent la fuite. Le Prédicant eut beau leur crier : *Revenez mes brebis, ne craignez rien, les Prêtres ni les Dragons n'ont aucun pouvoir sur vous ; ce n'est pas moi qui vous parle, c'est l'Eternel.* Aucun ne revint, & l'approche des Dragons fit plus d'impression sur eux, que les menaces de l'Ange, & les exhortations du Prédicateur.

Cependant quelque grossière que fût cette prétendue vision, elle a eu cours parmi les nouveaux Convertis, ils en ont fait une preuve de leur Religion. Les simples ont été surpris, & la nouvelle en étant portée à M. Jurieu, on peut croire, sans l'offenser, que de l'humeur dont il est, il a été le premier trompé. Ces Messieurs nous ont tant prêché, que la vérité n'avoit pas besoin d'être soutenue par le mensonge ; qu'il ne falloit pas introduire la superstition, ni tenter la crédulité des peuples ; que l'Evangile devoit leur tenir lieu d'apparitions & de miracles, & que ceux qui avoient la parole de Dieu, ne doivent pas, comme la race incrédule & perverse, demander des signes & des prodiges. Cependant ils emploient aujourd'hui les moyens les plus faux, pour autoriser leurs opinions. Ils contrefont les Prophètes : ils font descendre des Anges par machine : ils se donnent le Saint-Esprit ; & ces pieuses fraudes, ces mystérieuses nouveautés ne tendent qu'à décrier la conduite de l'Eglise, à se moquer des plus saints Mystères, & à ôter du cœur des peuples, l'obéissance & la fidélité qu'ils doivent à leur Souverain.

MÉMOIRE de ce qui s'est passé à Genève , touchant les petits Prophètes du Dauphiné & du Vivarais.

VOUS avez souhaité, MONSIEUR, de savoir au vrai le fort malheureux que les Prophètes du Dauphiné eurent à Genève, quand ils voulurent y représenter leurs jeux prophétiques. Qui n'eût dit que c'étoit là leur véritable théâtre, & qu'ils y trouveroient tous les spectateurs favorables ? mais le bon sens détruit presque toujours les préventions, & les fourbes ont leurs temps & leurs lieux, au-delà desquels la fiction ne pouvant aller, ils paroissent tels qu'ils sont, & se décréditent.

Il y avoit déjà quelques mois que les prophéties du Dauphiné avoient fait du bruit à Genève & aux environs : on y mandoit de tous côtés, que le Saint-Esprit s'étoit répandu sur toute chair ; que les enfans sur-tout prophétisoient ; qu'on accouroit de toutes parts pour les entendre, & qu'ils édifioient tout le monde, par les discours surprenans qu'ils faisoient au peuple, soit en veillant, soit en dormant. Chacun raisonnoit selon son sentiment ou sa prévention. La plupart étoient portés à reconnoître du merveilleux, & du divin dans cette aventure ; il y en avoit au contraire qui croyoient que ce n'étoit qu'une illusion & un artifice. Les chaires de ce pays-là retentissoient du récit de leurs prophéties ; les uns en faisoient des éloges, les autres des fatyres, & l'un des plus célèbres Professeurs employa plusieurs Sermons pour prouver que ces enfans ne pouvoient être inspirés de Dieu, qu'ils étoient inspirés du Diable, & que leur maladie, si elle n'étoit pas une possession, c'étoit du moins une obsession.

On étoit dans une extrême impatience de savoir la vérité de ce grand événement, lorsqu'on apprit qu'un de ces enfans étoit arrivé le matin dans la Ville. La curiosité étoit si pressante, que le soir même on lui fit faire le Prophète. Il s'endormit de commande, à la lecture de quelques chapitres de l'Ecriture sainte, lecture nécessaire, disoit-il, pour le faire dormir & tomber dans l'extase. L'extase suivit de près ; il commença à prophétiser, & ses premiers auditeurs publioient, qu'il avoit dit des choses surprenantes. Le hasard

contribua à faire valoir ce qu'il dit. Il y avoit dans la maison qu'on avoit choisie, une femme du pays de Gex, Catholique de naissance, qui nourrissoit un fils du Maître de la maison. Le Prophète dit à ses auditeurs, qu'il y avoit parmi eux une infidelle, & qu'il falloit qu'elle fortît, si l'on vouloit qu'il prophétisât. Il n'en fallut pas davantage pour établir sa réputation; MESSIEURS & DAMES le demandèrent à l'envi pour avoir part à ce spectacle, & le donner à leurs amis : mais il fut conduit chez un des Professeurs de Genève, où toute la compagnie se rendit. La chambre fut bientôt remplie. Le Prophète y fut mené en pompe, & assis dans un grand fauteuil : on fait la lecture, il s'endort; on observe tous ses mouvemens avec attention & avec silence. Il parle comme il avoit accoutumé.

Quelques personnes d'esprit & de qualité, des réfugiés même de France, qui n'avoient pas moins d'intérêt que les autres, à faire valoir cette nouveauté, furent les premiers à s'apercevoir de la fourberie. Cet air sombre, ce sommeil forcé, certains petits embarras où se trouvoit cet enfant, qui n'avoit pas encore joué son rôle en si bonne compagnie, cette pitoyable rapsodie de plusieurs termes de l'Ecriture sainte, & de quelques passages tronqués, les ennuyèrent d'abord, & la fourberie leur parut si grossière, qu'ils sortirent de la maison avec une indignation, qu'ils firent connaître à tout le monde, & que le Prophète ne devina pas. M. Turretin, fils du Professeur, étant survenu, & voulant éprouver s'il étoit vrai que le fer ne pût rien sur ces endormis insensibles, comme on leur écrivoit, & comme le croyoit M. Jurieu, ficha une épingle dans le bras du Prophète extasié, qui lui fit faire une terrible exclamation en ces termes : *Scribes, Pharisiens, Hypocrites*, ce qui fit juger qu'il étoit sensible aux piqures.

Messieurs du Conseil ayant appris le lendemain ce qui s'étoit passé, ordonnèrent à M. Léger, Pasteur & Professeur de Philosophie, d'examiner ce misérable. Il le fit venir chez lui, & voulut le voir prophétiser; mais soit qu'il eût perdu courage, soit qu'il craignît de se décrier, il demeura comme interdit, & feignit de ne pouvoir s'endormir, quelque nombre de chapitres de l'Ecriture sainte qu'on lut en sa présence. On se retrancha donc à lui faire avouer sa fourberie, & à découvrir qui la lui avoit inspirée. Mais on apprit au

même-temps qu'il venoit d'arriver deux autres Prophètes ; l'un de dix ans, l'autre de trente. On abandonna le premier, pour courir aux autres. On leur fit faire le même personnage, & ils le firent encore plus grossièrement. Enfin ils avouèrent tous trois leur imposture. Un Auditeur que le Conseil nomma leur en fit faire une déclaration en forme.

Ils protestèrent qu'ils n'avoient agi que par un bon principe, & que leur intention n'avoit été que d'engager par cet artifice les fidèles à s'assembler pour prier Dieu. Quelques-uns auroient souhaité qu'on leur eût infligé quelque peine; mais on ne jugea pas à propos d'appesantir la main sur des gens assez malheureux d'être déclarés imposteurs, & d'être ignominieusement chassés du pays. On les conduisit tous trois hors de la Ville. On leur défendit d'y rentrer. On les menaça même de les faire pendre en Suisse, si après les avis qu'on ne manqueroit pas d'y donner de leur fourberie & de l'aveu qu'ils en avoient fait, ils s'amusoient à la continuer.

Tel fut le sort de ces Fanatiques. On avoit cru, & il y avoit eu lieu de le croire que cette Ville les avoit suscités & entretenus, & que leur institution & leur conseil venoit de là. Il fut aisé de reconnoître le penchant qu'on avoit à les approuver. Mais il se trouva parmi eux des gens trop éclairés pour se laisser surprendre par ses ridicules extases, & trop fidèles pour souffrir qu'on se jouât ainsi de la Foi & de la Religion des peuples, dont on n'avoit déjà que trop abusé. On sacrifia donc ces misérables quand on vit qu'on ne pouvoit les couronner. Le Conseil crut qu'il falloit ôter aux yeux du public, ces spectacles un peu trop grossiers, & décrier par honneur, ceux qui s'étoient décriés par ignorance.

Voilà, MONSIEUR, ce que j'ai pu savoir certainement de ces inspirations & visions modernes. Je vous envoie les pièces justificatives de ces petites histoires, qui sont ou des informations juridiques, ou des relations qui ne peuvent être suspectes, parce qu'elles sont faites par les parties intéressées. Je vous en enverrai encore davantage, sans que nous ayons pour cela moins de peine à faire entendre raison à M. Jurieu. Il s'étonne comment trois hommes ont pu instruire trois ou quatre cents enfans à ce badinage. Ne fait-il pas avec quelle facilité le mal se communique. L'instruction forma les premiers, l'émulation produisit les autres. Il deman-

de si les Maîtres de cette jeunesse étoient gens de lettres. Il falloit sans doute beaucoup de science pour leur apprendre à crier : *miséricorde, mes Frères, faites pénitence, le jugement approche*, & quelques textes communs de l'Ecriture, qu'ils avoient cent fois ouï dire à leurs Ministres. Il trouve sur-tout fort miraculeux que ces enfans aient parlé François. Qui ne fait que la Province du Dauphiné n'est pas si barbare. C'est-là que le langage commence à approcher du François, & que la communication & le voisinage du Lyonnais ne le laisse pas ignorer aux plus grossiers. Quoi qu'il en soit, quel François parloient ces enfans & ceux qui les avoient instruits ? Quelques mots sans liaison qu'ils redisoient incessamment. Enfin il s'étonne que des Médecins, qui ne cherchent point de miracles, aient pu être trompés par ceux-ci. Prétend-il faire une décision Théologique du témoignage d'un Médecin ? Pour un qui s'est peut-être laissé surprendre à ces folies, combien y en a-t-il qui s'en sont moqués ? Ne faut-il consulter sur les miracles que ceux qui ne les cherchent pas ? Ne fait-il pas que tout homme est sujet à être trompé, & qu'il y a des Médecins superstitieux, comme il y en a sans Religion ?

Il auroit mieux fait, MONSIEUR, de déférer à vos sentimens & à vos conseils : votre témoignage devoit lui paroître plus sûr que celui de toute la Faculté. Peut-être y fera-t-il réflexion. Je suis, MONSIEUR, avec beaucoup d'attachement & de respect votre, &c.





LE CARACTÈRE D'UN HOMME PRUDENT.

LE docte & pieux Raphaël de Volaterra , dans son Institution chrétienne adressée au Pape Léon X , décrit ainsi l'homme prudent.

C'est celui qui écoute plus volontiers qu'il ne parle ; qui ne croit pas tout le monde , & qui ne croit pas légèrement ; qui est plus disposé à accorder & à donner ce qui lui appartient , qu'à demander ou à rechercher ce qui est aux autres ; qui examine les raisons & le droit de chacun avant que de juger , qui parle bien de tout le monde , & qui loue plus volontiers qu'il ne blâme :

Qui défend la réputation des absens contre ceux qui en médisent ; qui n'est pas flatteur , mais complaisant ; qui sourit modestement , sans éclater ; qui ne méprise personne de quelque état qu'il puisse être ; qui honore ceux qui sont au-dessus de lui ; qui attribue la gloire à ceux qui la méritent , plutôt qu'à soi-même ; qui conserve toujours ses amis sans faire d'injustice en leur faveur :

Qui aime à faire plaisir à ceux mêmes qu'il ne connoît pas ; qui , pour assister l'un , ne nuit jamais à l'autre , parce que ce n'est jamais une grâce que celle qui offense ou qui défoblige quelqu'un ; qui est ferme & constant dans l'adversité , résolu , avec le secours du Ciel , de faire toujours ce qu'il doit , & inébranlable dans ses bonnes résolutions :

Qui considère soigneusement les choses avant que de les faire , & qui ne les fait jamais avec chagrin ; qui se confie en Dieu ; sage dans ses actions , véritable dans ses paroles , fidelle dans ses promesses ; qui se fie à ceux qu'il connoît , & qui aime mieux se mettre au hasard d'être trompé , que d'être perpétuellement sur ses gardes.

Il va lentement en toutes choses , & se ménage avec tout le monde. Il prie peu , il admire rarement , il ne raille pas les misérables , & ne dit rien d'offensant à ses amis. Plus on

le loue , moins il croit les louanges qu'on lui donne. Il entend , sans jalousie , dire du bien de ses ennemis mêmes , lorsqu'ils ont fait quelque action louable.

Quoiqu'on l'écoute avec approbation , & qu'on lui fasse des questions , il ne dit jamais ce qu'il ne fait pas. Il ne se mêle pas de donner conseil s'il n'en est pressé , & ne condamne jamais personne dans les choses qui ne sont pas de sa profession. Il se contente de sa fortune , & il a toujours plus de crédit qu'il n'en fait paroître. Il ne fait rien par jalousie , ni par esprit de contradiction , & lorsqu'on l'offense , il aime mieux se taire que de se défendre , estimant que la vraie générosité consiste à vaincre par la modestie & par la patience.

Ainsi rien ne le trouble , & ne l'empêche de faire son devoir : il ne se lasse point de donner de bons avis à ses amis. Il n'importune jamais les grands Seigneurs , ni les Princes , & il ne prétend aucune chose par force ou par violence. Il évite les procès , aimant mieux perdre quelque chose en s'accommodant. Enfin il craint Dieu sur toutes choses , vivant comme s'il devoit mourir chaque jour ; & s'il ne désire pas la mort , au moins ne la craint-il pas avec lâcheté.

Note de l'Imprimeur , mise par ordre du Censeur. Le Lecteur est prié de n'avoir aucun égard à l'interruption des pages suivantes jusqu'au folio 400 , interruption qui a été occasionnée par la suppression d'une Pièce faussement attribuée à M. Fléchier , & dont on n'a reconnu la fausseté qu'après l'impression. Pour la supprimer , il a fallu de nécessité faire cette lacune ; mais le volume n'en est pas moins complet , & c'est la meilleure preuve que nous puissions donner au Public de notre scrupuleuse fidélité à ne rien insérer dans cette Collection , qui n'appartienne incontestablement à l'illustre Prélat dont nous avons recueilli les Ouvrages.

La Pièce supprimée étoit intitulée : *l'Art de se choisir un Patron, traduit de l'Italien du Cardinal Commendon.*

Nous présumons qu'on l'a mal-à-propos attribuée à ce Cardinal , & nous assurons qu'elle n'a jamais été traduite par M. Fléchier ; ainsi on n'aura aucun égard à l'indication de cette Pièce dans la Table de ce volume. Nous avons cru que cet Avis seroit suffisant , & que nous pouvions nous épargner la dépense de réimprimer cette Table , uniquement pour éviter l'indication d'une Pièce dont nous venons d'exposer les raisons qui nous ont engagés à la supprimer.



RELATION

DES OBSERVANCES ET DE LA MANIÈRE
de vie des Religieuses de sainte Claire; adressée
à M. de Nîmes avant son Episcopat, par Madame
sa Sœur, Religieuse de sainte Claire, dans le Mo-
nastère de Beziers.

MON TRÈS-HONORÉ FRÈRE,

Pour satisfaire au pieux désir que vous avez de savoir
l'état de notre Monastère, & la manière de vie que nous y
observons, je vous dirai d'abord que cette maison fut fon-
dée l'an 1240, du vivant de notre Mère sainte Claire,
dans l'heureux temps de la ferveur de notre saint Institut.

Des Religieuses d'Assise furent envoyées pour faire cette
Fondation. Les charités étoient alors abondantes; & nos
Mères, selon nos Règles, & suivant l'esprit de nos Fon-
dateurs, vivoient dans une grande pauvreté, & dans une
simplicité édifiante: Ainsi, il ne leur fût pas difficile d'éta-
blir ce Monastère. Elles le bâtirent hors des portes de la
Ville, pour entretenir leur piété dans le recueillement &
dans la retraite, & s'y logèrent fort pauvrement, comme il
convenoit à des filles, que sainte Claire, par ses instructions
& par ses exemples, avoit élevées au renoncement de tou-
tes les choses du monde.

Elles vécurent long-temps dans une si exacte régularité,
que l'odeur de leur vertu se répandit jusqu'aux Provinces
éloignées. Le Pape Alexandre IV. dans une Bulle qu'il leur
adresse, & dont nous gardons encore l'original, fait lui-
même l'éloge de ce Monastère, & lui donne tous les privi-
lèges, & toutes les marques d'estime & de protection qu'on
peut espérer du saint Siège. Les Rois de France ont toujours

eu beaucoup d'affection pour cette maison. Saint Louis passant par Béziers, à son retour de la Terre sainte, fit l'honneur à ses Religieuses de les venir voir, & fonda une Messe à perpétuité dans leur Eglise, pour l'ame de la Reine Blanche sa mère, à quoi nous satisfaisons encore très-exactement. Ses successeurs ont depuis gratifié cette maison de plusieurs dons considérables : ce qui nous oblige à prendre un soin particulier d'offrir nos prières à Dieu pour toute la maison Royale, de qui nous tenons comme un présent considérable la fontaine qui sert aux usages de notre Monastère.

Nos Mères passèrent successivement près de deux cents ans dans cette perfection de vie qu'elles avoient observée dès leur premier établissement : mais enfin, soit par le peu de soin de celles qui gouvernoient, soit par le peu de docilité de celles qui devoient obéir, cette sainte Maison tomba dans le relâchement ; la discipline régulière fut négligée ; on adoucit une partie des austérités de notre Institut, & l'on interrompit le cours de cette première ferveur, que la séparation entière du monde y avoit maintenue durant tant d'années : ce qui doit nous tenir dans une humiliation & dans une crainte continuelle, puisque nous ne sommes de nous-mêmes qu'infirmité & que foiblesse, & que notre vertu, quelque ferme qu'elle paroisse, si Dieu ne la soutient, n'est pas à l'épreuve du temps.

Pour remédier à ces désordres dans leur commencement, on envoya notre Mère sainte Colete, qu'une piété consommée & un zèle ardent pour toutes les observances régulières rendoit presque aussi vénérable à tout l'Ordre que celles qui l'avoient fondé. Elle s'appliqua à rétablir la discipline de ce Monastère, & le ramenant avec une grande sagesse à la pureté des mœurs de son premier établissement, elle fit voir ce que peut un grand exemple & une grande autorité, sur des esprits qui n'ont pas entièrement renoncé à leur vocation. Cette réforme ainsi établie continua encore très-long-temps, & fut enfin encore ruinée par un accident imprévu.

Vers la fin du quinzième siècle, la France étant affligée de guerres & de maladies contagieuses, la Ville de Béziers se trouva exposée à toutes les calamités publiques. Il s'y alluma une grande peste dont la plupart des habitans furent frappés. Les Magistrats qui gouvernoient alors prirent tou-

tes les précautions nécessaires pour sauver le reste ; & comme dans ces occasions l'intérêt du public nuit souvent aux particuliers , & que la nécessité fait souvent passer par-dessus les lois de la Justice , ils ordonnèrent que ce Monastère ferviroit d'Hôpital aux pestiférés , & faisant fortir par force les Religieuses , sans leur donner ni le temps ni les moyens de chercher quelque retraite conforme à leur profession , ils crurent qu'ils pouvoient perdre pour nous la charité qu'ils exerçoient envers les autres.

Ces pauvres Filles , obligées de se séparer , furent inconsolables. Elles déplorèrent leur malheur & en prévirent les conséquences : chacune se réfugia où elle put , & tâcha d'abord de vivre dans les règles de son état. Mais cette peste ayant duré long-temps , & le commerce des personnes séculières étant toujours contagieux pour les Religieuses , elles eurent le temps de perdre leurs bonnes habitudes & d'en prendre de mauvaises. Ainsi , quand on leur donna la liberté de se rassembler , elles eurent beaucoup de peine à s'accoutumer au recueillement & à la retraite ; & comme elles avoient perdu l'esprit de la Religion dans le monde , elles rapportèrent l'esprit du monde dans la Religion. Ceux qui avoient le soin de leur conduite ne s'appliquèrent pas assez à les redresser , & le désordre augmenta si fort , qu'il n'y eut plus moyen de le réparer ; car celles qui avoient dessein de se remettre dans les voies de Dieu , ne pouvant s'opposer au torrent , passèrent en des Maisons plus réglées , & le champ demeura libre à la dissipation & à la licence.

Il restoit encore une bonne Mère , que son âge & sa vertu faisoient regarder avec quelque respect , & qui n'avoit d'autre part à ces dérèglemens que le déplaisir de n'y pouvoir remédier. Elle avoit résolu d'aller comme les autres , dans quelque Monastère réformé , passer le reste de ses jours dans le repos de la retraite. Mais Dieu qui vouloit se servir d'elle pour rétablir l'ordre de cette Maison , permit que le jour destiné pour sa sortie , elle tomba & fut obligée de garder le lit ; divers accidens la retinrent : enfin elle devint aveugle , & ne fut plus en état d'exécuter son dessein : & peu de temps après , la réforme étant renouvelée dans cette Communauté par le Pape Paul V , à la sollicitation de Monseigneur Jean de Bonzy , Evêque de Béziers &

Cardinal , & par l'autorité d'Henry IV cette sainte fille fut faite Abbessé.

Le Pape nous mit alors sous la direction des Pères Récolets , qui avoient commencé à paroître en ce pays-ci depuis peu d'années avec une grande édification. Ils nous ont toujours gouvernées depuis , & Dieu a béni leur conduite & nos bonnes intentions , puisque par sa grâce , la Réforme y continue encore dans toute sa vigueur , sans qu'elle ait été troublée ou interrompue par aucun relâchement.

Dès que la Discipline régulière fut établie , on reçut des Novices , qui furent si zélées & si ferventes , que quelque étroite que soit l'observance de la Règle , elles alloient au-delà de toutes leurs obligations , & vivoient dans une austerité de vie si extraordinaire , comme nous l'avons appris d'elles-mêmes , qu'elle parut excessive. Ce qui obligea les Directeurs & les Supérieurs de leur faire des Constitutions qui les réglèrent à l'état où nous sommes présentement.

On ordonna dans ce commencement de la Réforme , que cette Maison auroit quelque revenu pour la subsistance des Religieuses , pour les tirer de la dépendance qu'il faut avoir des personnes séculières , lorsqu'on a besoin de leurs charités. Ce commerce presque nécessaire qu'on avoit eu avec les gens du monde en avoit introduit l'esprit insensiblement ; & pour éviter à l'avenir un pareil inconvénient , ceux qui établirent la Réforme jugèrent à propos que nous eussions quelque bien , qui , joint aux aumônes qu'on nous fait gratuitement , fût suffisant pour notre entretien , & ne fût pas contraire à la pauvreté que nous professons.

Une des plus grandes mortifications que nos Sœurs souffrirent en ce temps-là , fut , si j'ose le dire , la persécution des pous. La grossièreté de notre habit , la délicatesse de la plupart des filles , la chaleur du pays , tout contribuoit à leur faire sentir cette incommodité ; mais leur ferveur la leur faisoit supporter sans se plaindre. Une bonne Mère à qui Dieu communiquoit des grâces très-particulières , & qu'une tendre charité faisoit compatir à cette petite , mais sensible & continuelle tribulation , cherchoit tous les moyens de soulager les jeunes Novices , & sur-tout une Dame de qualité , à qui Dieu fit sentir cette incommodité plus qu'aux autres , soit à cause de sa grande délicatesse , soit pour donner plus d'exercice à sa vertu , qui ne trouva jamais rien de

difficile dans toute la rigueur de notre Institut, & que nous avons vu dans les dernières années de sa vie conserver encore tout le zèle & toute la ferveur de son Noviciat. Quoique cette Novice ne fit rien paroître de ce qu'elle souffroit, on voyoit bien qu'elle souffroit beaucoup : ce qui obligeoit la bonne Mère à lui dire souvent : *Courage, ma Sœur, souffrez cette peine avec patience, & croyez que si Dieu me fait miséricorde & qu'il veuille exaucer ma prière, ce Monastère sera bientôt délivré de cette affliction.* On ne fit pas d'abord réflexion à ces paroles, elle mourut peu de temps après, & depuis ce temps-là nous n'avons jamais ressenti de pareilles peines.

Nous ne doutons pas que cette vertueuse Mère ne nous ait obtenu cette grâce. Ce qui nous confirme encore dans cette pensée, c'est que quelques-unes de nos Sœurs qui ont douté de ce miracle, l'attribuant ou à la propriété des Religieuses ou à quelqu'autre cause naturelle, sont retombées dans la même incommodité, & n'en ont été délivrées qu'après avoir reconnu que c'étoit un effet des intercessions de cette sainte ame. Ce qu'elles ont déclaré, & de quoi plusieurs d'entre nous ont été témoins oculaires : ce qui nous donne lieu de louer la miséricorde que Dieu a exercée sur ses servantes, & de reconnoître qu'il faut jouir avec respect des moindres grâces qu'il nous a faites, & qu'il est toujours grand, même dans les petites choses.

Ce qu'il y eut encore de remarquable dans ces commencemens, c'est que nos Mères ayant appris qu'à mesure qu'on avoit diminué dans cette Maison du culte & de la vénération qu'on avoit accoutumé de rendre à la sainte Vierge, on avoit vu naître & augmenter le dérèglement : elles établirent solennellement la Mère de Dieu, protectrice de la Réforme. On dressa un autel, qu'on nomma l'*Autel de la Filiation*, & où l'on voit dans un tableau d'un côté la sainte Vierge aux pieds de la Croix, & de l'autre les Religieuses de cette Communauté venant à elle comme à leur Mère. Elles semblent se réfugier vers Elle, & Elle semble prête à les recevoir. Cet autel est dans notre dortoir ; & c'est-là particulièrement que nous éprouvons les effets merveilleux de la puissante protection de Marie. On se plaît à le parer : on y allume tous les soirs des cierges ; on y va faire à toutes les heures du jour quelque dévotion ; on s'y assemble les jours de fêtes ; on y va renouveler sa ferveur,

& passer tout le temps qu'on peut dans des pratiques de piété, les plus vives & les plus touchantes, que chacune de nous peut s'imaginer.

Nous avons encore une autre Chapelle, que nous appelons la Chapelle de la Mère de Dieu qu'on ne manque pas de visiter une fois le jour : les malades la révèrent sous le titre de Notre-Dame de bon secours ; & c'est de la vue de ce saint objet qu'on tire dans l'infirmerie les consolations & la patience dans les plus grands maux qu'on y souffre. Il y a encore de petits recoins dans notre Monastère, où l'on va dérober aux yeux des hommes les oraisons particulières qu'on fait à Dieu ; & comme, à chaque pas qu'on fait, on trouve quelque objet qui nous ramène à la piété, il ne tient qu'à nous de nous tenir dans un recueillement perpétuel, & de faire de plusieurs prières courtes & passagères, cette prière continuelle que J. C. recommande dans son Evangile.

Parmi tous ces lieux de dévotion, il y en a qui sont destinés pour la retraite des dix jours qui se pratique exactement parmi nous une fois l'année : pendant ce temps on ne parle qu'au Directeur, ou peut-être à la Supérieure qui a droit de visiter celles qui sont ainsi renfermées. Je ne saurois vous dire avec quelle joie on voit venir ces jours heureux. C'est la plus grande fête de l'année pour celles qui les vont passer avec Dieu seul. On les regarde comme des âmes prédestinées qui vont jouir par avance des douceurs que Dieu a réservées à ses Saints. On aime leur bonheur, & l'on voudroit être en leur place. Il n'entre dans cette maison que de ces espèces de jalousie : on les conduit jusqu'à la porte de leur retraite comme si c'étoit la porte du Paradis. Chacune avec simplicité leur recommande ses besoins spirituels, & l'on prend congé d'elles comme si elles devoient demeurer dans cette solitude, & être pour toujours perdues en Dieu. Quand elles reviennent, on les reçoit avec tous les témoignages de respect & d'amitié que la charité Religieuse peut inspirer. Dieu verse tant de bénédiction sur celles qui s'acquittent fidèlement de cette sainte pratique, qu'outre les progrès qu'elles y font pour la perfection Religieuse, elles en sortent souvent en bonne santé, quoiqu'elles y soient entrées malades. Hormis ces dix jours qui se passent dans le secret entre Dieu & nous, le reste du temps nous le passons en la manière suivante.

A minuit on nous éveille pour Matines. Au premier son de la cloche, chacune se rend au Chœur, & toute la Communauté en un moment s'y trouve assemblée. On dit Matines, on fait ensuite une heure d'Oraison, ce qui nous occupe pour le moins deux bonnes heures, & quelquefois près de trois. On se retire jusqu'à six heures qu'on revient promptement au Chœur; on y passe une demi-heure dans une espèce d'Oraison, que nous appelons la préparation du matin; après quoi l'on dit Prime & Tierce, la Messe Conventuelle & puis Sexte, ce qui nous retient au Chœur jusqu'à huit heures. Au sortir de ces Offices, on appelle la Communauté à l'ouvrage, où chacune s'attache au travail des mains, que la Supérieure lui a ordonné. On commence par l'invocation du Saint-Esprit; on fait ensuite une heure de lecture de quelque livre spirituel qu'on écoute avec grand silence; & après quelques prières qu'on récite, on passe le reste du temps jusqu'à dix heures, ou dans le silence ou dans un pieux entretien sur ce qu'on vient d'entendre lire. Les jeunes Religieuses n'y parlent qu'après en avoir obtenu la permission, quand elles ont quelque chose à dire, ce qui n'arrive pas fréquemment.

A dix heures on sonne l'Office de None. Au sortir du Chœur, nous allons au Réfectoire en silence, où chacune à genoux attend que la Supérieure fasse le signe pour dire le *Benedicite*. Alors on se relève, on prie, on prend sa place, on mange & l'on entend la lecture. Il se passe peu de jours que les jeunes Religieuses ne pratiquent en ce temps-là plusieurs mortifications avec une grande ferveur; les anciennes mêmes en demandent & en obtiennent, quand elles peuvent, la permission. C'est d'ordinaire la veille des bonnes fêtes, des Saints qu'elles ont choisis pour leurs Patrons, des jours de leur entrée dans la Religion, de leur Vêture & de leur Profession, dont nous faisons tous les ans chacune une solennité particulière, pour examiner les progrès que nous avons fait, pour louer Dieu des grâces qu'il nous a faites, & pour renouveler devant lui les engagements que nous avons pris pour son service.

En ces jours ou autres semblables, la Supérieure ne peut se défendre des pressantes sollicitations qu'on lui fait de permettre ces sortes de petites pénitences publiques. Elle les permet, & souvent elle en donne l'exemple elle-même. Les

plus ordinaires mortifications font de baïser les pieds des Religieuses, de porter la Croix sur les épaules, de demander l'aumône, de dire ses fautes, de faire amende-honorable devant la Communauté pour la mauvaise édification qu'on lui a donnée, de prendre la discipline dans un lieu fermé & destiné pour cela dans le Réfectoire, & autres choses semblables que l'usage a établies, & que la dévotion fait tous les jours inventer à celles qui sont ingénieuses à s'humilier & à se confondre. Quoique ces pénitences ne soient pas fort pénibles, & qu'elles passent pour les moindres pratiques de la Religion, elles ne laissent pas d'avoir leur mérite, quand elles viennent d'un esprit de ferveur & de charité, quand l'intention relève l'action, & quand l'humilité du cœur accompagne l'humiliation extérieure.

Après le dîné on monte processionnellement au Chœur, où l'on va achever les grâces. On y dit les Litanies de la sainte Vierge & d'autres prières, après quoi on descend tout en silence dans les lieux où l'on tient la vaisselle pour la laver. La Supérieure aussi bien que les autres s'occupe à cet exercice d'humilité, pendant lequel on récite des prières ordonnées pour cela, que nous appelons les suffrages de la vaisselle. De-là nous passons au lieu destiné pour la récréation, qui est un entretien familier & modeste sur la lecture qu'on a ouïe, ou sur quelque autre sujet d'édification & de piété durant l'espace d'une demi-heure, pendant laquelle on ne laisse pas de travailler.

La récréation étant finie à midi, nous avons une heure dont nous pouvons disposer pour nos dévotions particulières; les unes l'emploient à leurs examens, les autres à quelque lecture touchante; plusieurs à demander pour elles ou pour leurs amis les grâces qui leur sont nécessaires. Vous seriez édifié de voir avec quel empressement chacune cherche sa retraite. A peine l'heure a-t-elle sonné, que toute la Communauté se trouve dispersée dans des lieux écartés, ou au Chœur devant le saint Sacrement, ou dans les Oratoires & les Chapelles. C'est là qu'on répand son ame devant Dieu & qu'on implore sa miséricorde. C'est-là qu'on lui expose ses nécessités & celles du prochain : ce sont là les momens les plus précieux de notre vie.

A une heure la cloche appelle les Religieuses à l'ouvrage. On dit quelques prières, & chacune prend son ouvrage pour

travailler. La lecture se fait & continue pendant une heure; après laquelle on récite encore quelques Oraisons. Le reste du temps jusqu'à trois heures se passe ou en silence ou dans quelque dévot entretien, qui n'empêche pas celles qui veulent faire méditation de s'y appliquer. On sonne Vêpres à trois heures, & il en est environ quatre quand nous en sortons. Nous retournons à l'ouvrage jusqu'à cinq, & l'on y lit le point de la méditation qu'on doit faire après Complies, pour donner le moyen de s'y préparer. A cinq heures on sonne la collation, & dès qu'on l'a commencée, on lit le Martyrologe en François, qui se doit lire le lendemain.

C'est de cette heure-là que commence le grand silence, auquel notre Règle nous oblige jusqu'à Tierce du lendemain: quoiqu'elle nous permette de dire tout bas & en peu de mots en tout temps ce qui est absolument nécessaire, sur-tout à l'infirmerie, où il est toujours permis de parler pour tout ce qui regarde le service & la consolation même des malades. Ce seroit pourtant une chose qui étonneroit, si pendant ce temps on entendoit des voix articulées. On affecte de ne faire aucun bruit dans la maison: on a des soques que nous appelons de silence, avec lesquelles on marche sans être entendu. On est même accoutumé parmi nous de se faire entendre par certains signes, & ce n'est qu'à l'extrémité qu'on se sert de la parole pour s'expliquer.

Pour revenir à la collation, lorsqu'elle est achevée on monte au Chœur en chantant le *Miserere*; Complies s'y disent, on récite une Antienne à l'honneur de la Vierge. On relit le point de la Méditation, & on est une heure entière en Oraison. Ainsi nous demeurons au Chœur jusqu'à sept heures. Le temps qui reste jusqu'au coucher, nous l'employons à ce que Dieu nous inspire. En hiver on prend un peu de temps pour se chauffer, en été, il est permis, & même ordonné d'aller faire un tour de jardin pour se délasser. La plupart de nos Sœurs ne prennent ces petits soulagemens qu'à regret, & n'y trouvent d'autre plaisir que celui que leur donne la soumission & l'obéissance qu'elles pratiquent.

Environ les huit heures, ou un peu plus tard dans les grandes chaleurs, on sonne la retraite. Toutes les Religieuses se rendent au Chœur, on y fait quelques prières, & de-là on va au dortoir. Ce n'est pas sans se prosterner en

passant devant notre sainte Mère de la Filiation, chacune se retire à son Oratoire au pied de son Crucifix, attendant le signe que la Supérieure fait bientôt après en frappant trois petits coups de la clef contre la porte. Au même-temps on se lève, on se met au lit & on repose jusqu'à minuit. La Sacristine seule qui prend soin d'éveiller la Communauté pour Matines, sort du dortoir vers les dix heures, & va au Chœur offrir à Dieu ses Oraisons au nom de toute la Communauté, jusqu'à ce que le temps soit venu de l'éveiller.

Voilà, mon très-cher Frère, bien en détail tout ce qui se fait dans cette maison pendant la journée. C'est par la grâce & par la miséricorde de Dieu sur nous, que nous passons de ces jours pleins qui nous sont tant recommandés, & dont un seul, selon la parole du Saint-Esprit, vaut mieux que plusieurs années de plaisir ou de gloire selon le monde. Une joie & une paix intérieure que la bonne conscience entretient dans ce Monastère, nous fait aimer les austérités qui s'y rencontrent. Le jour n'y est pas plutôt fini, qu'on voudroit l'y recommencer : on s'y plaint le sommeil, & toutes les petites interruptions que l'infirmité de la nature fait à nos exercices, & nous avons sujet de craindre qu'il n'entre un peu d'amour propre dans les consolations que Dieu nous donne, tant elles sont sensibles.

Les Fêtes & les Dimanches, comme la Communauté ne s'assemble pas à l'ouvrage, nous avons tout le jour pour nous appliquer à la prière, depuis six heures jusqu'à dix, on se prépare à la communion, on communie & l'on fait son action de grâce. Après l'Office & le dîner, depuis midi jusqu'à trois heures, chacune prend son parti dans quelque lieu de retraite, pour y passer en Oraison jusqu'à Vêpres, après quoi l'on reprend le train ordinaire de la Communauté. Les malades & les convalescentes, quand elles sont sur pied, & qu'elles se rangent autant qu'elles peuvent avec les autres, sont néanmoins en liberté, tant qu'elles sont à l'infirmerie, de prendre le temps qui leur est le plus commode pour leur Office & pour les autres exercices.

Mais on n'use guères parmi nous de cette liberté. La satisfaction qu'on a de suivre la règle, supplée au défaut des forces, & l'on se soutient par sa ferveur, quand on ne le peut autrement. Nous voyons très-souvent des Religieuses assister jour & nuit aux offices avec la fièvre, &

se ranger avec la Communauté comme si elles se portoient bien. Il n'y a qu'une dissimulation que nous croyons être permise, c'est de cacher les maux que nous souffrons. On évite autant qu'on peut que la Supérieure n'en ait connoissance, de peur qu'elle n'exempte du jeûne & des autres rigueurs de la Règle. Lorsqu'il faut nécessairement que ces maux soient connus de quelqu'une des Sœurs, on prend toute sorte de précautions pour leur confier ce secret avec fureté. Aussi quelque compassion que nous ayons de celles qui souffrent, quand nous avons découvert leurs maux, nous les laissons souffrir quoiqu'avec regret, de peur de les désobliger en leur procurant du soulagement. C'est une espèce de fidélité que nous nous gardons; & une des plus grandes marques de la régularité de ce monastère, c'est qu'on n'y craint rien tant que la bonté & la condescendance des Supérieures, & qu'on n'y souhaite rien moins que les permissions & les dispenses.

On a généralement dans cette maison une si grande répugnance pour demeurer en repos dans l'infirmerie, qu'on n'y entre qu'à l'extrémité, & qu'on pense aux moyens d'en sortir aussitôt qu'on y est entré. La Supérieure, sans la permission de laquelle on ne peut s'en tirer, est souvent obligée, contre sa volonté, d'accorder cette grâce aux instantes prières des Religieuses infirmes, qui lui représentent, qu'elles se remettront plutôt quand elles suivront la vie commune, ce qui se trouve très-souvent véritable: car soit que l'esprit soutienne le corps, soit que Dieu bénisse le courage & les bonnes intentions de celles qui veulent souffrir & agir pour lui, nous éprouvons qu'elles guérissent plutôt. Nos médecins sont surpris de voir des filles foibles & abattues par de longues infirmités, vivre encore dans la sévérité de la Règle avec constance, & même avec gaieté, & subsister avec des maux dont on mourroit mille fois dans le monde, ce qu'ils attribuent à une grâce extraordinaire de Dieu.

Il est permis aux malades de porter du linge, mais elles n'usent de cette dispense qu'à l'extrémité, & plusieurs veulent bien mourir sans ce soulagement, alléguant aux Supérieures qui voudroient les y obliger, que ce leur seroit une incommodité. Il en est de même de l'usage des matelas, que la plupart refusent, estimant qu'il n'y a point de nécessité de s'en servir, & qu'il y auroit de la délicatesse. Nos lits

ont environ trois pieds & demi de large, & fix à sept de longueur : ils n'ont point de pieds & sont tous également garnis d'une paillasse fort dure, qu'on ne remue & qu'on ne change ordinairement que tous les quinze ans. Le couffin est aussi de paille : on a les couvertures nécessaires & un petit ais qu'on dresse, pour empêcher que la lumière ne nous incommode. Voilà tout l'ameublement de nos lits. Ils sont un peu séparés l'un de l'autre : entre deux il y a un petit Oratoire, où chacune peut se mettre à genoux & tenir ce qu'elle a à son particulier. Il ne se ferme pas à clef, mais la Supérieure seule a droit de le visiter. Au-dessus il y a un Crucifix, ou quelqu'autre dévote image de papier, selon l'inclination de chacune ; un bénitier de terre au-dessous : c'est-là tout l'appareil de nos chambres, sans aucune différence de la Supérieure aux autres.

Nous gardons un silence perpétuel dans notre dortoir, ainsi qu'au Chœur & dans les Cloîtres où sont les sépultures de nos Mères, qui sont tous des lieux d'Oraison. Notre règle nous oblige aussi au silence dans le Réfectoire, & sur-tout à la porte du Monastère, où il n'est jamais permis de parler. Lorsqu'il est nécessaire d'aller au parloir, soit pour répondre à ceux qui appellent, soit pour les affaires de la maison, soit pour les visites particulières, on n'y va jamais que trois ensemble, les deux portières par office, & une des huit Mères discrètes : c'est ainsi que nous appelons celles qui gardent par semaine une des clefs du parloir. Hormis ces trois & la Supérieure, il n'est permis à aucune d'y entrer, ni même d'aborder la porte. Il leur est étroitement recommandé de ne parler jamais de tout ce qui se dit en ce lieu-là, de peur d'introduire l'esprit de curiosité dans le Monastère. Ce qui s'observe si régulièrement, que le feu Roi ayant séjourné deux jours à Béziers, quelque bruit que fasse & quelque mouvement que cause dans une petite Ville l'arrivée & la présence d'un si grand Prince, la Communauté ne le sut que par hasard long-temps après.

Il n'y a que la première portière qui puisse parler à ceux du dehors ; les deux autres ne sont avec elle que pour entendre quand elle est visitée par ses parens : elle ne peut les entretenir sans avoir auparavant pris la permission de la Supérieure. Quand on demande d'autres Religieuses, elle va prendre l'ordre sans avertir celles qu'on demande. Une de

nos principales observances, c'est d'éviter les visites autant qu'on peut. Il est permis de parler deux ou trois fois l'an tout au plus à ses parens, depuis la Toussaints jusqu'à Noël. Depuis quelques jours avant le Carême jusqu'à Pâques, le parloir est fermé & les visites interdites, & l'on n'a de commerce au-dehors, qu'autant que la nécessité des affaires de la maison oblige inévitablement d'en avoir. On a quelque égard pour des personnes étrangères; mais celles de la Ville ne parlent jamais à leurs parentes Religieuses pendant tout ce temps: aussi ne s'y présentent-elles pas.

Les visites à la grille sont encore moins fréquentes que celles du parloir. On permet aux pères & aux mères de nos Sœurs de les y voir une ou deux fois tous les ans au plus; aux frères & sœurs une seule fois; aux autres qui ne sont pas si proches, jamais. C'est une mortification parmi nous d'être obligée d'aller à la grille. On fait ce qu'on peut pour éviter ou pour différer ces visites. La Supérieure en tout cas y est toujours présente. On y est toujours à deux genoux. La Religieuse à qui l'on rend visite aborde avec le voile abattu & se prosterne. La Supérieure lui ordonne de le lever, & dans un petit demi-quart-d'heure, elle l'abat de rechef. La Supérieure a soin de faire un mémoire de toutes les visites de la grille, pour en rendre compte au Supérieur une fois l'an.

Ce sont-là les formes qui s'observent inviolablement dans cette maison. Aucun Ecclésiastique ne peut aborder notre parloir par manière de visite, à moins qu'il ne montre par écrit la permission de M. l'Evêque, excepté ceux à qui leurs charges & leurs dignités donnent de droit ce privilège. Les Religieux aussi, quelque parens qu'ils soient des Religieuses, ne peuvent les voir ni leur parler, s'ils ne portent la permission de leur Supérieur ordinaire par écrit. Les Récollets même n'ont pas en cela plus de privilèges que les autres. Nous ne parlons pas même à ceux qui sont attachés à la conduite & au service de ce Monastère, hormis la Supérieure & la portière pour les affaires de la maison. Il nous est seulement permis de parler à notre Confesseur, soit pour la confession, soit pour la communication; & c'est dans le confessionnal, où, comme dans le parloir, on peut entendre & non pas voir ceux à qui l'on parle.

La chambre du confessionnal est toujours fermée à clef;

personne n'y peut entrer sans la permission de la Supérieure. Lorsque le Confesseur est obligé d'entrer dans le Monastère pour confesser quelque malade, il est toujours revêtu de l'aube, de l'amict & de l'étole, suivi de son Compagnon en surplis, & de quatre de nos Mères qui l'accompagnent. Il n'entre jamais dans le Monastère qu'en cette forme pour ses fonctions, qui sont d'administrer les Sacremens, d'aider les malades à bien mourir, afin que jusqu'à ses habits, tout inspire le respect & la Religion.

Pour les personnes séculières, du service desquelles on ne peut se passer, soit hommes, soit femmes, lorsqu'elles entrent, la Supérieure & les portières les conduisent où le besoin les appelle. On sonne une cloche pour avertir les Religieuses de se retirer, & d'éviter la rencontre de ceux qui viennent travailler aux bâtimens & aux jardins. Si l'on peut, on les enferme dans le lieu de leur travail, sinon on se retire de tous les endroits qui peuvent être proche d'eux.

Mais jamais on ne les aborde, & l'on ne passe devant eux que le voile abattu, en compagnie & en silence. Leur journée étant achevée, on les reconduit dehors en la même forme, & l'on avertit les Religieuses qu'elles ont la liberté d'aller par toute la maison. Il nous est défendu d'ouvrir jamais la porte du Monastère devant le Soleil levé, & après le Soleil couché, si non pour des accidens inévitables. Les Médecins ne connoissent d'autre endroit de notre maison, que le droit chemin de la porte à l'infirmerie, & n'ont jamais d'autre entretien de nous, qu'un récit en peu de mots de l'état des malades.

Nous gardons ainsi toutes les avenues de notre solitude, & nous regardons le monde comme un pays dont le commerce nous est interdit, parce qu'il nous feroit mortel. Quand on est accoutumée à parler à Dieu, on n'a pas beaucoup de goût pour la conversation des hommes. Aussi notre retraite ne nous fait point de peine; & nous éprouvons dans nos prières de quel usage est l'éloignement de tous les objets & de toutes les idées du monde. Quand j'ai dit *Nous*, ici & ailleurs dans cette relation, mon très-cher Frère, ne croyez pas que j'aie voulu m'attribuer les mêmes vertus que j'ai reconnues en mes Sœurs. J'ai dit ce qu'elles font & ce que je serois obligée de faire comme elles; je sens bien que je suis fort éloignée de leur perfection; & quand je les loue, je fai

tous les sujets que j'ai de m'humilier ; mais puisqu'elles me font la grâce de me souffrir , toute foible & imparfaite que je suis , j'ai cru que je pouvois parler ainsi en général , & que vous aviez assez de discernement pour ne juger ni de moi par elles , ni d'elles par moi.

Pour reprendre la suite de nos Observances , la Supérieure voit toutes les lettres qu'on reçoit dans le Monastère , & celles que les Religieuses envoient , excepté celles qui viennent de la part des Supérieurs , & celles qu'on leur adresse. Les lettres même de la Supérieure sont vues par deux Mères discrètes qui en ont la charge. Il ne nous est permis de donner , de recevoir , ni d'avoir rien en particulier , sans congé. Il y a des Officières établies pour faire & pour conserver les habits , les voiles & le linge. Elles nous en fournissent dans le besoin , sans que nous nous en mettions en peine ; & comme les Religieuses se privent de tout , autant qu'elles peuvent , pour pratiquer la pauvreté , la Supérieure veille incessamment à tous leurs besoins , pour exercer la charité.

Nos habits sont de grosse bure , que nous portons nuit & jour , saines ou malades , & dans lesquels nous mourons. Il est vrai qu'on a soin de donner les plus usés aux malades ; mais ni l'habit ni le voile noir , nous ne les quittons jamais. Nos manteaux sont de même étoffe que nos habits ; nous les portons à la sainte Communion , aux Processions & aux actions où la Communauté paroît devant les Séculiers ; comme à la Vêture & à la Profession de nos Sœurs , & à leur enterrement. Il est libre de s'en servir aussi pour se garantir du froid. Nos tuniques ne sont pas si rudes que l'habit , mais pourtant elles sont de laine : car nous ne portons du linge que dans les grandes maladies. Nous allons toujours pieds nus avec des focques de bois garnies de deux petites courroies d'environ deux travers de doigt.

Notre jeûne est perpétuel , hormis les Dimanches & le jour de Noël. Mais parce qu'on a parmi nous une fort grande habitude au jeûne , c'est une espèce de mortification que de souper. Ce n'est pas qu'il ne soit fort frugal : car il consiste en une salade , un œuf & un peu de fruit ; à quoi on ajoute quelque petit extraordinaire les jours de Pâques , de la Pentecôte & de Noël. On ne sert rien dans notre Réfectoire qui resente la délicatesse ; & l'on n'y voit du sucre

que le Jeudi saint & le jour de la fête de notre Mère sainte Claire, & quelquefois le jour des Vêtures & des Professions des Religieuses. C'est pourtant avec beaucoup de peine que nous souffrons ces extraordinaires. Notre jeûne nous est beaucoup plus convenable, & Dieu donne plus de bénédiction à nos légumes, aux herbes & aux racines, qui sont notre plus ordinaire nourriture. La portion qu'on nous donne pour le dîner, est un œuf & un anchois, un potage & quelque fruit selon la saison. Quoi qu'il en soit, on a grand soin que la sainte pauvreté paroisse par-tout, & que la vaisselle dont on se sert ne soit que de terre commune.

Pour les malades, dès qu'elles sont dans l'infirmierie, on leur ordonne de manger de la viande. On consulte leurs goûts & leurs besoins; & comme, selon nos Règles, cette charité est une des plus expresse obligations des Supérieures, aussi s'appliquent-elles à leur donner tous les soulagemens qui peuvent contribuer à leur guérison. Outre les Infirmières qui les assistent, les Religieuses vont une fois le jour les visiter. On les plaint, on les console, on souffre avec elles, on n'oublie aucun office de charité; mais lorsqu'il y en a quelqu'une proche de sa fin, toute la Communauté est à genoux auprès de son lit, pour lui aider à bien mourir. On ne se lasse pas de les servir, & de prier pour elles; comme elles meurent avec une grande paix & une entière résignation, on leur parle de la mort sans craindre de les effrayer. On se recommande à elles, on leur dit tout ce qu'on souhaite qu'elles demandent pour nous, quand Dieu leur aura fait miséricorde. On les entretient de toutes ces choses, comme s'il s'agissoit d'aller à la retraite de dix jours, & non pas de mourir. De leur côté elles souffrent sans se plaindre, & se voient mourantes sans s'étonner; elles demandent des prières à toutes, & les secours qu'on donne aux morts. La Communauté est touchée de l'état où elle les voit. Les unes leur promettent tout ce qu'elles feront de bien pendant six mois; les autres le fruit de leurs bonnes œuvres pour une année, chacune selon son affection & le désir qu'elle a de consoler ces pauvres agonisantes. L'on s'acquitte ensuite exactement des promesses qu'on leur a faites, & souvent elles nous obtiennent aussi les grâces que nous leur avons demandées.

On n'oublie rien de tout ce que la charité peut inspirer.

pour procurer le repos de leurs ames, Prières, Messes, Aumônes, tout y est employé. Nous allons toutes en procession pendant huit jours sur leur sépulture y dire l'Office des Morts. Il y a obligation aussi parmi nous de prier Dieu pour les parents de chaque Religieuse, quand on apprend leur décès, pour nos pères, mères, frères & sœurs; on dit l'Office des Morts dans le Chœur, & une Messe, outre la charité des bonnes Religieuses, qui compatissant au déplaisir de celles qui sont affligées, tâchent de les consoler par l'assurance qu'elles leur donnent de plusieurs prières particulières qu'elles feront après les communes.

C'est encore un usage de ce Monastère de prier Dieu très-affectueusement pour les nécessités publiques ou particulières. De tout ce qui se dit au parloir, c'est seulement cette espèce de nouvelle qui excite notre charité, & qui marque les misères du monde, qu'il est permis de nous faire savoir: aussi bien Dieu nous fait cette miséricorde, que nous n'avons que de ces sortes de curiosités utiles, qui nous engagent à faire réflexion sur nous, & à nous employer pour le prochain. Vous ne sauriez croire avec quel zèle on prie ici pour toute sorte de personnes. Comme on fait de grandes charités à notre Maison, les Supérieures ont grand soin d'ordonner des prières pour nos Bienfaiteurs, & l'on ne nous a jamais fait aucun bien, que nous n'en ayons témoigné devant Dieu notre reconnoissance. Il y a certains temps de l'année où l'on est assez occupé dans notre parloir à recevoir les recommandations qu'on y vient faire pour les nécessités des personnes de la Ville, des environs & même de lieux fort éloignés: ce qui arrive à l'occasion d'une relique de notre Mère sainte Claire, dont l'attouchement a souvent produit des guérisons miraculeuses. Nous nous acquittons exactement, selon les diverses intentions des vœux & des prières dont on nous charge, & nous donnons à notre charité autant d'étendue que nous pouvons. Mais lorsqu'il s'agit du salut & de la conversion des ames, nous n'épargnons ni mortifications ni Oraisons; il n'y a rien qu'on ne fasse envers Dieu, & l'on en voit souvent des effets admirables. Dieu en soit béni.

Nous communions les Fêtes & les Dimanches régulièrement; les jours consacrés à la sainte Vierge, les jours des Saints de notre Ordre, qui arrivent assez fréquemment;
tous

tous les vingt-cinq de chaque mois , pour la dévotion de l'Enfance de Jesus ; & enfin tous les Jeudis de la semaine , lorsqu'il ne se rencontre pas d'autre fête ; de sorte qu'il y a toujours trois Communions dans la semaine , & souvent quatre. Aucune de nous ne communie en particulier dans le cours ordinaire , mais toujours avec la Communauté.

Nous prenons la discipline en commun tous les Vendredis de l'année , & trois fois dans la Semaine sainte. On pratique , avec grande rigueur , cet exercice de piété & de pénitence. On obtient même souvent la permission de le pratiquer en particulier : ce qui paroît dans de certains lieux sombres & écartés , propres à ces austérités secrètes , où le pavé & les murailles sont teints de sang. Il nous est pourtant défendu très-expressément de faire cette pénitence , ni d'autres au-delà des communes , sans congé de la Supérieure ou du Confesseur.

Une fois chaque semaine l'on tient le Chapitre ; & c'est ordinairement le Vendredi. Là , chacune reconnoît sa coulpe de toutes les fautes qu'elle a commises contre sa Règle , la Supérieure ordonne la pénitence qu'on en doit faire ; & après avoir dit à chacune ce que Dieu lui inspire , elle reconnoît à son tour ses fautes devant la Communauté ; les Novices n'arrêtent qu'autant de temps qu'il en faut pour faire cette Confession publique , & se retirent dans leur quartier. On les tient séparées de la Communauté dans un Noviciat où elles sont élevées avec les jeunes Professes , jusques à quatre ans de profession , par une Mère maîtresse qui travaille incessamment à les bien fonder dans l'humilité , & dans toutes les vertus nécessaires à une bonne Religieuse de sainte Claire. Elles vont , avec la Communauté , au Chœur , au Réfectoire , au Dortoir , mais non pas à l'Ouvroir.

Lorsqu'il y a quelque travail extraordinaire , comme de ferrer les provisions du Monastère , de balayer , de travailler au jardin , toute la Communauté s'y rend jusques à la Supérieure. Il y a de quoi bénir Dieu de voir de bonnes Mères , vieilles dans les austérités de la Religion , & que l'âge a toutes courbées , travailler avec autant d'ardeur que les jeunes , qui tirent de ces exemples des motifs pour s'animer dans ces exercices pénibles. Ainsi les Religieuses font tout le travail qu'elles peuvent dans le Monastère , pour y employer , le moins qu'il est possible , les personnes séculières.

res. Comme nous n'avons jamais plus de quatre Sœurs converses, quelque vieilles & infirmes qu'elles puissent être, & que nous n'en recevons d'autres que lorsque celles-là meurent, nous leur aidons selon nos forces, & cela sert à entretenir parmi nous l'esprit de charité & d'humilité. Elles assistent à nos Oraisons, & quand elles sont malades, on les sert comme la Supérieure même.

Quand les Religieuses sont occupées dans le Monastère, rien n'est si édifiant que de voir avec quelle affection elles vont & viennent au Chœur, pour rendre leurs adorations au Saint Sacrement; ce saint lieu est comme le centre où elles cherchent leur repos. Elles ont là leur cœur, parce qu'elles y ont leur trésor. C'est-là pour elles le chemin de par-tout; & dans les peines spirituelles ou corporelles, elles trouvent là à se délasser de ce qu'elles ont souffert, ou à se fortifier pour ce qu'elles ont à souffrir. Quoique la grille soit fermée, & qu'il y ait un rideau tiré, la Foi perce tout, & malgré tous les obstacles, on voit ce qu'on croit & ce qu'on aime.

Lorsque la grille est ouverte, on ne s'en approche que d'aussi loin qu'il faut pour ne point voir les personnes séculières: ce qu'on évite autant qu'on peut. Il y en a plusieurs parmi nous qui ne connoissent personne dans le monde, ni hommes, ni femmes, non pas même leurs parens, dont elles n'ont conservé aucune idée distincte: & quoiqu'on puisse, au travers du voile, regarder & voir confusément les personnes devant lesquelles on est quelquefois obligé de paroître, on croiroit commettre une hypocrisie, dont on feroit matière de confession, si, paroissant devant le monde avec le voile abattu, on se donnoit la liberté de le regarder. Outre que les Religieuses ont un grand zèle pour éloigner tout ce qui pourroit leur donner quelque souvenir du monde qu'elles ont quitté sans réserve.

La grille est toujours fermée à deux clefs; la Supérieure en garde l'une, & la Sacristine l'autre. Il y a presque toujours quelques Religieuses qui prient devant le Saint Sacrement, sur-tout lorsqu'il est exposé dans les Octaves de la Fête-Dieu & de notre Mère sainte Claire, ou des Rois, dont nous célébrons la Fête solennellement dans notre Eglise: car alors il y a toujours quelques-unes de nos Sœurs prosternées devant le Saint Sacrement.

L'esprit de cette Maison en général , est un esprit de désintéressement , de régularité & d'humiliation. On n'y pense ni à amasser ni à acquérir : on y reçoit des aumônes & l'on y en fait ; & nous ne voudrions pas enrichir notre Monastère par l'infraction de la moindre de nos Règles. Une personne riche & de qualité , souhaitant avec une extrême passion de se retirer parmi nous en qualité de Pensionnaire , quoiqu'elle s'offrît de vivre à-peu-près comme nous , qu'elle se chargeât d'obtenir les dispenses du Pape , & qu'elle voulût donner tout son bien à la Maison , n'a jamais pu nous faire passer par-dessus nos Constitutions. On est si éloigné d'ambition parmi nos Sœurs , qu'on n'en a jamais fait une Supérieure qui n'ait été surprise , qui n'ait cru qu'on faisoit injustice aux autres. Il leur faut presque à toutes , quand elles sont appelées aux charges , un commandement exprès pour les leur faire accepter. On en a vu s'évanouir à la nouvelle de leur élection , & tomber dans des maladies très-dangereuses.

Pour l'esprit de régularité & de ferveur , il se conserve , grâces à Dieu , depuis l'établissement de la Réforme , sans qu'il y ait eu ni diminution , ni interruption. Ce seroit un grand scandale dans la Communauté , si quelqu'une manquoit par sa faute aux devoirs ordinaires ; on s'y fait une habitude des saintes pratiques de la Religion , qui se rendent comme naturelles ; & l'on y prend tant de plaisir , qu'on ne sauroit plus vivre autrement , ce que nous regardons comme un effet de la grâce de la vocation : car nous voyons quelquefois de jeunes Novices de quinze ans , d'une complexion délicate , & nourries délicatement dans le monde , embrasser avec ardeur toutes les austérités de ce Monastère , souffrir toutes les rigueurs des hivers , voir sortir le sang de leurs pieds & de leurs mains sans s'étonner ; & comme si elles étoient devenues insensibles en prenant l'habit de sainte Claire , ne faire que se rire de ces peines , & de celles qui veulent leur en témoigner de la compassion. On a peine à les obliger de se chauffer & de prendre quelque soulagement. On les voit se lever à minuit & se trouver au Chœur des premières , sans savoir comment elles s'y sont rendues , étant encore à demi endormies : ce qui donne de la joie & de la compassion tout ensemble. Il n'y a rien de si touchant que de voir ces filles innocentes , dans un âge si tendre ,

porter le joug de Notre-Seigneur avec tant de résolution & tant de ferveur , qu'elles ne quitteroient pas cet état pour des Empires.

De même aussi voyons-nous de nos Mères , qui , dans une extrême vieillesse , après soixante ans de profession , suivent encore toutes nos Observances sans se relâcher , & meurent enfin sans avoir voulu prendre aucune dispense. La dernière ancienne que nous avons perdue , & qui avoit près de quatre-vingts ans , pouvant à peine marcher , & n'étant presque plus en état de lire & de chanter l'Office divin , ne laissoit pas de se trouver à toutes les heures & à toutes les actions de Communauté ; quelque instance qu'on lui fit pour l'obliger de ne pas se lever à minuit , on ne put jamais l'y faire résoudre. On la voyoit , au premier son de la cloche , se traîner , pour ainsi dire , jusques au Chœur , y prendre sa place , & réciter , tant de nuit que de jour , ce qu'elle pouvoit de l'Office. Elle faisoit de même dans tous nos autres exercices.

Je n'aurois jamais fait , MON TRÈS-CHER FRÈRE , si je voulois rapporter tout ce qui se pratique dans cette sainte Maison. Je crois en avoir assez dit pour acquitter ma promesse & pour satisfaire à votre dévotion : ce que j'ai fait assez confusément & sans ordre. Mais comme c'est à vous , & à vous seul à qui j'adresse cette petite relation , je crois que vous aurez la bonté d'excuser mes défauts. J'ai eu d'abord quelque peine d'entrer dans un certain détail de notre vie , qui n'a rien que de commun pour nous , & qui peut être ennuyeux aux autres. Mais j'ai cru que vous le souhaitiez ainsi , & j'ai plus consulté votre volonté que ma discrétion là-dessus. Pour tout le bien que j'ai dit de ce Monastère , j'ai eu quelque pudeur d'en dire tant d'une Maison & de personnes où je puis paroître intéressée ; mais comme il y auroit de l'orgueil à louer ce que nous faisons de nous-mêmes , il y auroit de l'ingratitude à ne pas reconnoître les grâces que Dieu nous fait & qu'il nous a faites. Je n'ai rien dit qui ne soit très-véritable , & qui ne me soit très-connu ; & quand chaque Religieuse , par humilité , devoit me désavouer pour elle , elle seroit obligée d'en convenir pour les autres.

Pour moi , MON TRÈS-CHER FRÈRE , qui suis bien éloignée d'avoir leur vertu , je vous confesse avec une très-grande sincérité , que c'est bien à ma grande confusion que

j'ai écrit les saintes pratiques de cette Maison , en comparant en moi-même ma tiédeur avec la sainteté des autres , qui remplissent si exactement tous leurs devoirs , pendant que je perds le temps & les occasions de me perfectionner comme elles font. Cette pensée me fait souvent trembler devant Dieu , & m'auroit empêché d'écrire cette Relation , de peur de me rendre encore plus coupable , en disant le bien que je ne fais pas , si j'étois en état de vous refuser quelque chose , & si je ne croyois que vous me ferez cette justice de me croire telle que je vous dis que je suis. Il n'est pas juste de paroître devant les hommes autres que nous sommes devant Dieu , qui fait bien que je dis la vérité sur mon sujet. Ce qui doit solliciter votre charité & votre zèle , & vous obliger à demander à Dieu pour moi que je puisse encore profiter du temps qui me reste pour commencer une nouvelle vie , & me bien convertir à lui , comme je le désire de tout mon cœur , aussi-bien que de trouver les occasions de vous faire connoître avec quel respect & avec quelle affection je suis en Notre-Seigneur ,

MON TRÈS-HONORÉ FRÈRE,

Votre.

Bayrische
Staatsbibliothek
München



TABLE

Des Pièces contenues dans ce Volume.

P R É F A C E <i>de l'Editeur ,</i>	page 5
D I S C O U R S A C A D É M I Q U E S.	13
I. D I S C O U R S. <i>La gloire d'un Auteur célèbre est plus grande que celle d'un parfait Orateur ,</i>	ibid.
II. D I S C O U R S. <i>L'éloquence de la Chaire est plus difficile que celle du Barreau ,</i>	16
III. D I S C O U R S. <i>Un Général d'armée , sans les ordres du Souverain , peut se battre en duel , pour le bien de l'Etat , étant assuré de la victoire ,</i>	20
IV. D I S C O U R S. <i>Il est expédient d'avoir des ennemis , & la vertu tire plus d'éclat de la calomnie que de la louange ,</i>	23
V. D I S C O U R S. <i>L'éloquence a jeté les premiers fondemens de la société civile ,</i>	26
VI. D I S C O U R S. <i>Il est plus glorieux de mourir sur la brèche , en combattant pour la Patrie , que d'expirer sur la tribune , en parlant pour le Public ,</i>	29
VII. D I S C O U R S. <i>Que la condition de ceux qui vivent sans ambition est préférable à la condition de ceux qui se portent à des choses qu'ils ne peuvent obtenir que très-difficilement ,</i>	31
VIII. D I S C O U R S. <i>La grâce de souffrir constamment les maux qui nous arrivent , est préférable à la faveur d'être toujours heureux ,</i>	34
IX. D I S C O U R S. <i>La bonté & la beauté sont également l'objet de l'amour ,</i>	37
X. D I S C O U R S. <i>Les passions des femmes sont plus violentes que celles des hommes ,</i>	40
XI. D I S C O U R S. <i>La crainte de ceux qui parlent en public est un effet de la raison & non pas du tempérament ,</i>	42
XII. D I S C O U R S. <i>La femme doit préférer la vie de son père à celle de son mari ,</i>	44

HARANGUES PRONONCÉES EN DIVERSES
OCCASIONS. 47

- I. HARANGUE prononcée dans l'Académie Française par M. FLÉCHIER, le 12 Janvier 1673, *ibid.*
 II. RÉPONSE de M. FLÉCHIER au Discours de M. l'Abbé Huet le jour de sa réception à l'Académie Française, 53
 III. HARANGUE faite au Roi, au nom de l'Académie Française, sur la conquête de la Franche-Comté, en 1674, 58
 IV. HARANGUE faite à M. le Chancelier LE TELLIER, au nom de l'Académie Française, en 1677, 61

DISCOURS FAITS PARTIE EN 1692, PARTIE EN 1699,
PENDANT LES ETATS DE LANGUEDOC. 63

- I. COMPLIMENT à M. le Comte DE PEYRE de la part des Etats de Languedoc, *ibid.*
 II. COMPLIMENT à M. le Comte DU ROURE de la part des Etats de Languedoc, 64
 III. COMPLIMENT à M. DE BASVILLE de la part des Etats, en 1697, 65
 IV. COMPLIMENT au même de la part des Etats, en 1698, 66
 V. COMPLIMENT au même, en 1699, 68
 VI. REMERCIMENT aux Etats de Languedoc pour la Députation au Roi, 69
 VII. HARANGUE au Roi de la part des Etats de Languedoc sur la prise de Namur, en 1692, 70
 VIII. HARANGUE à Monseigneur le Dauphin sur le même sujet, 72
 IX. COMPLIMENT à M. le Cardinal DE BONZI sur le même sujet, 74
 X. COMPLIMENT à M. le Comte de PEYRE sur le même sujet, *ibid.*
 XI. COMPLIMENT à M. le Chancelier, sur le même sujet, 75
 XII. COMPLIMENT à M. DE PONTCHARTRAIN, sur le même sujet, 76
 XIII. COMPLIMENT à M. le Duc DE BEAUVILLIERS, sur le même sujet, *ibid.*
 XIV. COMPLIMENT à M. DE CHATEAUNEUF, sur le même sujet, 77

- XV. COMPLIMENT** à Madame la Duchesse DU MAINE ,
sur le même sujet , 78
- XVI. DISCOURS** à l'Assemblée générale du Clergé de France ,
au sujet de l'érection de l'Evêché d'Alais , 79
- XVII. COMPLIMENT** de condoléance à un Commandant de
Province , 80
- XVIII. DISCOURS** sur la réception de M. l'Abbé Poncet à
l'Académie de Nîmes , 81
- XIX. HARANGUE** prononcée devant la Reine d'Angleterre à
S. Germain en Laye , le 4 Juin 1695 , 82
- XX. HARANGUE** au Roi, au sujet de la paix , en 1697 , 84
- XXI. DISCOURS** prononcé à l'ouverture des Etats de Lan-
guedoc , 86
- XXII. HARANGUE** faite à Monseigneur le Duc de BOUR-
GOGNE, accompagné de M. le Duc de BERRY , à la porte
de l'Eglise de Nîmes , le 2 Mars 1701 , 87
- XXIII. POUR** la cérémonie de la Bénédiction des Drapeaux
d'un Bataillon Suisse , 89

POÉSIES LATINES. 91

- Eminentissimo Cardinali JULIO MAZARINO, Carmen eucha-
risticum, ob pacem Galliae & Hispaniae partam, anno 1660, ibid.*
- In itinerarium Illustrissimi BRIENNÆ Comitissae, Carmen, anno
1662, 94*
- Augustissimi Galliarum Delphini Genethliacon, 96*
- Circus Regius, sive Pompa Equestris LUDOVICI XIV, Carmen heroicum, 104*
- De religiosissimi doctissimique Viri JOANNIS FRONTONIS,
Canonici Regularis Congr. Gall. Sanctæ Genovefæ obitu
1663, Epistola, 131*
- Ad Illustrissimum Virum FRANCISCUM - LUDOVICUM LE
FEVRE DE CAUMARTIN, pro restituta filii sui valetu-
dine, Soteria, 133*
- In Conventus juridicos Arvernensibus habitos, an. 1665, Carmen, 142*
- Illustrissimo Ecclesiæ Principi SPIRITUI FLECHERIO Ne-
mausensium Episcopo, Ode, 147*

POÉSIES FRANÇOISES. 151

<i>Plainte de la France à Rome sur l'insulte faite à son Ambassadeur , le 20 d'Août 1662 ,</i>	ibid.
<i>Au Roi , sur sa dernière maladie , avant 1666 ,</i>	155
<i>La Reine au Roi sur ses travaux de la guerre , l'an 1667 ,</i>	
<i>Elégie ,</i>	160
<i>Eloge du Roi à M. COLBERT , en 1667 ,</i>	164
<i>L'Hercule François , ou explication d'un dessein de M. le Brun pour M. DE SEIGNELAY , l'an 1668 ,</i>	168
<i>Sur les conquêtes du Roi , Ode ,</i>	171
<i>Sur le mariage de M. DE CAUMARTIN , en 1664 , Elégie ,</i>	175
<i>Poème Chrétien sur la Béatitude , contre les illusions du Quiétisme ,</i>	185
<i>DIALOGUE PREMIER , sur le Quiétisme ,</i>	197
<i>DIALOGUE SECOND ,</i>	209
<i>DIALOGUE TROISIÈME ,</i>	219
<i>DIALOGUE QUATRIÈME ,</i>	229
RÉFLXIONS SUR LES DIFFÉRENS CARACTERES	
DES HOMMES.	237
CHAPITRE I. De l'Envie ,	ibid.
II. De ceux qui imitent les autres ,	242
III. De la Religion ,	245
IV. Savoir le monde ,	250
V. Des rapports ,	253
VI. De l'esprit ,	258
VII. Des ouvrages d'esprit ,	263
VIII. De l'Esprit critique & satyrique ,	268
IX. Des Gens de bien ,	272
X. Des Dévots ,	276
XI. De la Médisance ,	281
XII. De ceux qui vivent ensemble ,	286
XIII. De la Vanité ,	290
XIV. Se piquer de quelque chose ,	294
XV. De la Conscience ,	299
XVI. De la sincérité ,	304
XVII. Du commerce avec les femmes ,	307
XVIII. De la Raillerie ,	312
XIX. De l'Intérêt ,	317

CHAPITRE XX. <i>Des honnêtes Gens ;</i>	322
XXI. <i>De l'Affectation ,</i>	325
XXII. <i>Des Amis ,</i>	329
<i>Dessins de M. le Président DE PÉRIGNY pour l'instruction de Monseigneur le Dauphin ,</i>	335

RELATIONS.

<i>Récit fidelle de ce qui s'est passé dans les Assemblées des Fanatiques du Vivarais ; avec l'Histoire de leurs Prophètes & Prophétesses au commencement de l'année 1689 , à M. le Duc de Montausier ,</i>	340
<i>Mémoire touchant le Bergère de Crest , & deux autres Filles du Diocèse de Castres mises au rang des nouvelles Prophétesses , au même ,</i>	365
<i>Mémoire sur les visions de la fille du Diocèse de Castres ,</i>	373
<i>Mémoire de ce qui se passa dans une Assemblée faite au Diocèse de Castres & de la fausse apparition d'un Ange ,</i>	375
<i>Mémoire de ce qui s'est passé à Genève touchant les petits Prophètes du Dauphiné & du Vivarais ,</i>	378
<i>L'Art de se choisir un Patron , traduit de l'Italien du cardinal Commendon ,</i>	382
<i>Le Caractère d'un homme prudent ,</i>	398
<i>Relation des Observances & de la manière de vie des Religieuses de sainte Claire , adressée à M. FLÉCHIER , avant son Episcopat , par Madame sa Sœur , Religieuse de sainte Claire dans le Monastère de Béziers ,</i>	400

Fin de la Table.

Fléchier, Esprit, 1632-1710

Oeuvres complètes

Bd.: 9 = T. 5, P. 1, Les mélanges d'éloquence, de poésie, de morale et d'histoire. - 1782. - 426 S.

Nismes 1782

Opp. 660 m-9

urn:nbn:de:bvb:12-bsb10605771-1